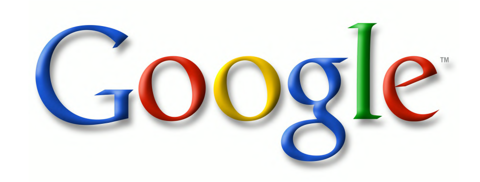
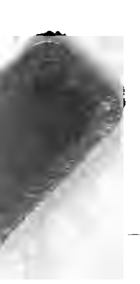
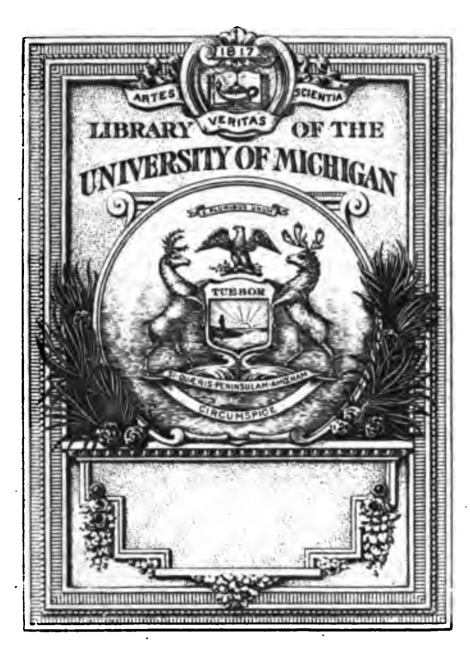
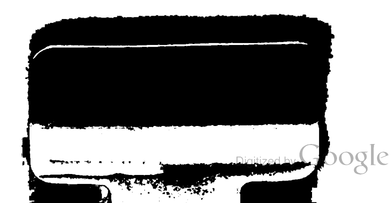

Google




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



SOUVENIRS
DE LA RÉVOLUTION
ET DE L'EMPIRE

Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 11, rue de la Monnaie.

SOUVENIRS

DE

LA RÉVOLUTION

ET DE L'EMPIRE

PAR CHARLES NODIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC NOTES ET AUGMENTATIONS CONSIDÉRABLES

TOME PREMIER

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, RUE DE LILLE

1850

AVERTISSEMENT.

En reproduisant, dans cette édition définitive, et avec de très nombreuses additions, les *Souvenirs, épisodes et portraits de la Révolution et de l'Empire,* nous croyons devoir donner quelques éclaircissements sur la composition de ces volumes, et la pensée qui en a inspiré les pages à l'éminent écrivain dont nous avons entrepris de recueillir les œuvres choisies.

Romancier, humoriste, conteur, poëte, bibliophile, critique, journaliste, érudit, philologue, Nodier occupe dans notre littérature une place exceptionnelle et toujours élevée. Son esprit merveilleusement doué a touché tous les genres avec une audace heureuse, et quand on s'égare dans le dédale infini de ses productions si variées, on s'étonne que tant de contrastes éclatants se rencontrent dans le même homme, car il allie toujours, dans une juste mesure, l'imagination, le bon sens, la sensibilité, l'ironie, la verve et l'imprévu. Sceptique par l'esprit, mais croyant et passionné par le cœur, il se rattache en même temps à Montaigne et à Goëthe; novateur par les idées, il reste, par le style, le disciple fidèle des écrivains du dix-septième siècle. En littérature il tient à toutes les écoles; en politique il tient à

tous les partis par quelques sentiments, il se dérobe à tous par quelques répugnances ; il s'en isole toujours par l'originalité.

Les qualités qui le distinguent comme polygraphe, se retrouvent encore, et peut-être à un degré supérieur, dans ses esquisses historiques. Au milieu du groupe nombreux des écrivains contemporains qui ont traité de la révolution, soit dans des mémoires, soit dans des livres narratifs ou dogmatiques, il ne ressemble à personne. Ce qu'il tient à maintenir d'abord, avec une modestie très-sincère, c'est qu'il n'a point l'ambition d'être un historien. La pensée de réunir dans un travail complet, d'enserrer dans un même cadre ses opinions sur les hommes et les choses de son temps, se présente quelquefois à son esprit, et il l'indique à diverses reprises dans des préfaces et dans des notes. Mais cette pensée fugitive est bientôt abandonnée. L'œuvre toujours différée s'éparpille en fragments, en articles de journaux, *disjecti membra poetæ;* et pourtant ces feuillets d'un livre inachevé, ces pages sans prétention, écrites souvent comme des chefs-d'œuvre, méritent d'être comptées aujourd'hui parmi les plus beaux titres de l'auteur et les productions les plus attachantes de la littérature contemporaine. Elles ont obtenu un légitime succès, et par cela seul, elles ont aussi été sévèrement contrôlées par la critique, et discutées par l'esprit de parti.

On a dit qu'il ne falloit demander aux « Souvenirs » ni les comment ni les pourquoi de l'histoire, ni la rigueur d'une chronologie toujours exacte. On a dit que l'auteur, entraîné par le plaisir de conter, avoit laissé parfois dans ses écrits quelque chose de cette vie fantastique qu'il s'étoit composée à lui-même, et que l'imagination avoit à ses yeux grandi les proportions de certains hommes, qu'elle leur avoit prêté des vertus, qu'elle avoit adouci leurs fautes. Nous ne contesterons pas ce qu'il y a de juste, en certains points, dans ces observations. Nodier lui-même ne s'en seroit pas défendu, car il a pris soin de nous apprendre qu'il ne comprenoit pas l'histoire classique, l'histoire universitaire, l'histoire académique, l'histoire de gazetier, l'histoire d'historiographe écrite *avec cette plume de plomb qu'on appelle le burin de Clio ;* et dans les premières pages de cette fan-

taisie originale, anecdote, conte ou raillerie, qui a nom *M. Cazotte*, il nous a donné le secret de son procédé et de sa manière. Ce secret le voici :

« Il me semble que l'on s'est presque toujours mépris sur la manière de présenter les faits passés et de leur rendre la vie et l'intérêt du moment où ils se sont accomplis. Je ne parle pas du vieux Plutarque et de notre Philippe de Commines, qui ne nous paroît guère moins vieux que Plutarque. Ces gens-là savent s'emparer d'une action, la mettre en scène, et m'appeler du rang des spectateurs au milieu des personnages, pour me faire assister de plus près encore à leurs débats, pour me faire participer plus intimement aux passions qui les remuent. C'est de l'histoire vivante. Dans tout ce qu'on appelle historiens, surtout en France, je ne vois presque d'ailleurs que de froids compilateurs de froids documents, des greffiers, des feudistes des gazetiers d'une part, et de l'autre que des rhéteurs ampoulés, des déclamateurs gonflés de paroles et de vent, qui paraphrasent le procès-verbal en *pathôs* oratoire. A cinquante-quatre ans, j'ai vu de l'histoire, et si les événements continuent comme aujourd'hui, je pourrai me flatter avant peu d'en avoir vu plus qu'il ne s'en fait ordinairement dans trois ou quatre siècles. Cette histoire à laquelle j'étois présent, on l'a déjà écrite en partie, et je suis tout surpris, quand j'essaie de la lire, de la trouver si commune, si insipide, si dénuée d'âme et de mouvement, à côté de mes sensations. J'oserois bien affirmer, pour tout ce qui concerne l'époque que notre mémoire peut embrasser, qu'on apprendroit cent fois plus dans la conversation d'un vieillard de bonne foi, pourvu qu'il fût doué d'un peu de sensibilité et de quelque jugement, que dans toutes les rapsodies de nos historiographes. » Cette conversation du vieillard, ce sont les « Souvenirs » de Nodier, qui traverse la révolution, comme Werther, cet amour fervent de ses jeunes années, traversoit la vie, s'arrêtant au hasard à ce qui l'attire, héroïsme, terreur ou pitié. Il semble qu'il se soit peint lui-même dans ces lignes où il vouloit peindre le héros de Goëthe : « Tout ce qui est beau, l'émeut, le ravit, le pénètre d'ad-

miration et d'enthousiasme ; tout ce qui est bon trouve une harmonie et développe une affection dans son cœur ; tout ce qui est affliction pour les autres l'intéresse, l'attendrit, le déchire ; tout ce qui est injustice ou tyrannie le révolte, le jette hors de lui-même. » De là, dans les récits, dans les jugements de Nodier comme dans sa vie, beaucoup de passion, mêlée de scepticisme et de tristesse, et comme on l'a dit, un grand fonds de malice et de bonté, d'ironie amère et de tendres larmes ; mais à côté de la fantaisie ou de l'émotion du poëte, il y a toujours la raison pénétrante du lecteur assidu de Montaigne ; et l'on trouve partout, en ces points capitaux qui touchent aux motifs et aux conséquences des choses, aux secrets de la conduite des hommes, une vigueur d'appréciation qui peut justement faire envie aux écrivains qui de nos jours ont eu l'ambition, trop souvent malheureuse, de traiter *la grande histoire*.

Les critiques politiques, et il devoit en être ainsi, ont été plus vives que les critiques littéraires. — Nodier, a-t-on dit, a marché sous des bannières diverses ; Nodier a tendu la main à des hommes qui étoient comme en présence dans des partis opposés ; Nodier a manqué de force et d'unité dans ses doctrines. — Voilà les reproches. — Certes, nous ne défendrons pas les fluctuations politiques, toujours blâmables, même dans les simples destinées littéraires. Mais avant de condamner d'une manière absolue, avant de lancer, comme on l'a fait, au lendemain même de sa mort, des diatribes violentes contre un écrivain bienveillant pour tous, et qui fut aimé, regretté de tous, n'est-il pas équitable de chercher les motifs et de fixer les dates de ce qu'on appelle ses variations. Nous vivons dans un temps où les plus forts eux-mêmes ont besoin d'indulgence ; soyons donc indulgents pour le conteur et pour le poëte, si les hommes auxquels il a tendu la main dans des camps opposés étoient les proscrits du pouvoir, ou les proscrits de l'opinion ; soyons indulgents, si comme il aimoit à le dire, et comme il l'a prouvé par les actes les plus honorables, il fut toujours fidèle au parti des vaincus ; si dans ses fluctuations même, il est

resté supérieur aux calculs de l'intérêt ou de la haine, aux spéculations de l'égoïsme, aux obsessions de la nécessité.

Eh bien! cette excuse du désintéressement, de la sincérité dans l'indécision même, de la fidélité aux causes perdues, elle est pour ainsi dire attachée à toutes les phases qui marquent, dans les écrits de Nodier, des revirements d'opinion. Il se contredit de bonne foi, sans calcul et sans réticence, parce que son ambition n'est jamais en jeu, parce qu'il n'a point à se justifier de tel ou tel rôle; il assiste, pour ainsi dire, du parterre au spectacle de son temps, et il s'attendrit ou il s'indigne, selon les péripéties de la pièce, applaudissant hier et sifflant aujourd'hui suivant le jeu des acteurs : cela s'explique, en ce que le poète et le rêveur dominent toujours en lui ; placé en dehors de l'action, il poursuit un idéal qui s'éloigne toujours, tout en portant, dans le contact des réalités humaines, l'irritable susceptibilité du bon sens, et de la sorte sa vie s'écoule tout entière entre les entraînements passagers de l'enthousiasme, et les douloureuses réactions du désappointement.

Tout jeune encore, Nodier embrasse avec ferveur les principes régénérateurs de la révolution. « Par une exception singulière, dit M. Mérimée en s'adressant à l'Académie françoise, il fut élu, en 1792, membre d'une des plus fougueuses sociétés populaires, celle des *Amis de la Constitution*, qui venoit de s'établir dans sa ville natale. J'ai retrouvé son discours de réception, qui fut imprimé alors, et ce n'est pas sans surprise que je l'ai lu, il y a quelques mois. Ma surprise, vous le pensez bien, ne fut pas à voir un enfant de douze ans donner des conseils à la nation, au roi, à Dieu même. Mais, ce qu'on ne s'attendroit pas à trouver dans une œuvre semblable, c'est un style travaillé, de l'art dans le choix et l'agencement des mots, une entente de la période, enfin une manière d'écrire où déjà se devine l'auteur original, qui devoit, quarante ans plus tard, prendre place parmi vous. »

Dans cette première initiation à la vie politique, l'écrivain l'emporte déjà sur le révolutionnaire ; il en sera de même dans toute la vie de Nodier. Les révolutions, c'est lui qui parle, sont

à ses yeux de « grandes maladies qui doivent se développer à des temps marqués... Ce bouleversement n'est point un ouvrage de ténèbres préparé dans l'ombre de quelques nuits par une poignée de fanatiques et de séditieux; c'est l'ouvrage de tous les siècles, le résultat essentiel et inévitable de tous les événements passés, et pour que ce résultat ne fût point produit, il auroit fallu que l'ordre de l'univers ne fût point violé. » On le voit, l'adhésion aux principes de la révolution est formelle; mais Nodier, rêveur et littérateur avant tout, reste en présence des événements sans système arrêté. Il se tient en dehors des nécessités, en dehors de la fatalité même des situations et sans engagement avec les partis, parce que pour lui la solidarité d'une opinion de parti est le pire des esclavages. Quand la guerre est à la frontière, la trahison dans le pouvoir, la violence dans la rue, il s'attache au fantôme d'une république idéale, fondée sur les lois immuables de la justice, de la modération, de la raison. La répression sans limites, telle que l'appliquoit la terreur, effraye sa pitié; la liberté sans limites effraye son bon sens, car il connoît trop les hommes pour les abandonner à eux-mêmes. Il se crée alors un idéal nouveau, l'idéal de l'ordre. Cet ordre, qu'il ne s'inquiète pas de définir, est à ses yeux l'âme du corps social, et tout le travail des sociétés consiste à le fonder quand il n'est pas, à le rétablir quand il n'est plus, à le maintenir quand il existe. Or, après la Convention, après le Directoire quel est l'homme qui s'annonce comme devant rétablir l'ordre? -- Bonaparte. — Nodier le girondin acceptera donc un instant Bonaparte comme le restaurateur de l'équilibre social; mais il reconnoîtra bientôt que si l'ordre est l'âme des sociétés, la police est aussi trop souvent l'âme de l'ordre Le voilà donc qui se révolte contre la police, comme il se révoltoit contre la terreur. Il s'étoit séparé du gouvernement révolutionnaire, parce qu'il ne vouloit pas d'un gouvernement qui tue; il se sépare de Bonaparte, parce qu'il ne veut pas d'un maître qui espionne et qui proscrit. C'est alors qu'il écrit *Stella* et *la Napoléone*, donnant tout à la fois, dans ces deux opuscules, la main aux débris de l'ancien parti révolutionnaire, et au parti monarchique,

sans être néanmoins ni monarchique ni révolutionnaire. Cette fois encore il ne change ni par ambition ni par égoïsme, et c'est uniquement un sentiment honorable qui le jette dans l'opposition.

La gloire militaire ne put réconcilier Nodier avec le despotisme de Napoléon. Mais dans les dernières années de l'empire il s'effaça, pour ainsi dire, et se réfugia de nouveau dans ses illusions. La restauration le dupa un instant, parce qu'elle apportoit la paix, et qu'elle promettoit l'ordre, le calme, la liberté, comme tous les gouvernements qui commencent. Il fit donc pendant quelque temps de la politique royaliste ; mais la lune de miel de ce nouvel amour fut de courte durée. La restauration avait parlé d'oubli ; lorsqu'elle osa proscrire il la somma d'oublier, et il éleva une voix éloquente en faveur *des exilés*. Le pouvoir répondit à ce réquisitoire de la clémence, en faisant saisir la brochure et en défendant aux journaux d'en parler. Alors, désillusionné comme toujours, Nodier reprit son rôle et recommença son opposition. Il écrivit le *Dernier banquet des Girondins*, et *Mademoiselle de Marsan* où il célébra les *Carbonari*.

Ainsi, dans sa vie comme dans ses écrits politiques, Nodier n'est, à proprement parler, l'homme d'aucun parti. Il part toujours de l'enthousiasme, ou plutôt de l'illusion, pour arriver au scepticisme, non pas, comme il le dit, au scepticisme orgueilleux du sophiste, mais au scepticisme socratique du sage, qui doute prudemment de tout ce qui échappe à son instinct moral, parce qu'il n'en sait rien, sinon qu'il n'en peut rien savoir. Il est modéré pendant la terreur, républicain ou monarchiste sous l'empire, girondin sous la restauration. Sa vie n'est liée à aucun système redoutable ; il n'a point comme Chénier, comme Rivarol, comme Buonarotti, la physionomie particulière d'une époque ou d'une secte. Sa politique, sa philosophie ne sont point calquées sur les faits ; et s'il se sépare de tous les pouvoirs qui se succèdent, dût-il les regretter quand ils sont tombés, la faute en est aux pouvoirs eux-mêmes, qui s'écartent, chacun à son tour, de cet idéal de modération, d'équité, de sa-

gesse, que le poëte s'étoit fait à lui-même, comme Platon s'étoit fait sa république.

Triste désenchantement! qui constitue pour ainsi dire le fonds même de la politique de Nodier ; qui tout en le laissant bienveillant pour les hommes, le rend impitoyable pour les partis ; qui se trahit partout dans ses œuvres sérieuses ou légères, et lui inspire, contre la théorie du progrès indéfini, les *Histoires progressives*, contre la grande politique, les dernières pages des *Marionnettes*, ces pages si tristement railleuses où tout se réduit par lui au *Secret de Polichinelle*. N'est-ce point là, après tout, la conséquence douloureuse ou fatale des enseignements de la vie, et des luttes qui depuis cinquante ans déchirent la société françoise? Si la foi en politique a sa grandeur, le doute a bien aussi sa sagesse vis-à-vis des affirmations absolues, des passions exclusives des partis ; et il nous semble que le doute est excusable, chez un homme qui n'aspira jamais à aucun rôle politique, et qui, dans la circonstance la plus solennelle de sa vie littéraire, pouvoit dire sans crainte d'être démenti par le public d'élite qui l'écoutoit : «En m'isolant des choses humaines par mes théories, je suis resté homme par tous les sentiments qui attachent l'homme à l'humanité ; j'ai perdu des illusions en grand nombre, je n'ai point perdu d'affections. »

Les « Souvenirs, épisodes et portraits, » tels qu'ils ont été publiés jusqu'à ce jour dans les éditions successives qui les ont popularisés, étoient loin de comprendre tout ce que l'étude et le spectacle des événements, les hommes, les idées et les faits ont inspiré à Charles Nodier. Le curieux bibliophile qui mettoit une passion si vive à rassembler les œuvres des autres, ne s'inquiéta jamais de rassembler ses propres œuvres. Loin d'avoir le fétichisme de son talent, cet aimable esprit en avoit pour ainsi dire la pudeur, et ne se mêloit pas de sa gloire littéraire. De là ces nombreuses lacunes que rien ne motive et ne justifie. Ce sont quelques-unes de ces lacunes que nous avons tenté de combler dans les deux volumes que nous présentons aujourd'hui au public, en réunissant en dehors et à côté de l'édition de 1841, publiée dans cette *Bibliothèque*, tout ce que Nodier a

laissé sur la révolution qui est depuis soixante ans en permanence, non-seulement comme souvenirs personnels, comme récits dramatiques, comme portraits, mais aussi comme appréciation historique ou morale, comme satire, ou comme étude du mouvement intellectuel ou littéraire. Nous avons, on le pense bien, négligé les articles de polémique courante éparpillés dans les journaux, tels que le *Citoyen François* ou *les Débats*, à la rédaction desquels Nodier a pris part, comme critique littéraire et comme écrivain politique. Nous nous sommes occupé exclusivement de ce qui touche l'histoire elle-même, et dans ces limites notre moisson est assez abondante pour attacher la curiosité. On en jugera par l'indication des morceaux suivants, dont quelques-uns étoient pour ainsi dire introuvables, qui se trouvent ici réunis pour la première fois, et qui s'ajoutent, pour faire un vaste ensemble, à toutes les précédentes éditions des « Souvenirs, épisodes et portraits » :

1. Charlotte Corday.

2. Le 18 brumaire.

3. La Fronde et la Révolution.

4. Les Institutions républicaines de Saint-Just.

5. Le génie de la Révolution considéré dans l'éducation.

6. La Convention et la Grammaire.

7. Recherches sur l'Éloquence révolutionnaire.

8. Du mouvement intellectuel sous le Directoire et le Consulat :

   I. Littérature républicaine.

   II. Théâtre.

   III. Épopée. — Grainville.

9. Sur la Vendée.

10. Les Philadelphes. — Histoire des Sociétés secrètes dans l'armée.

11. Les Sociétés secrètes du Tyrol et de l'Italie, sous l'Empire.

12. Fouché.

13. Des Exilés.
14. L'Apocalypse du solitaire.
15. De la République.

Parmi les morceaux que nous venons d'énumérer, les uns sont des livres complets, tels que les *Recherches sur l'Éloquence révolutionnaire* et *l'Histoire des Sociétés secrètes*; les autres sont de grands articles de revues; d'autres enfin, mais en petit nombre, de simples fragments, jetés comme au hasard dans des préfaces ou des feuilletons, mais qui forment encore dans leur isolement un tout complet. Dans quelques-uns de ces morceaux, écrits souvent à de longs intervalles, l'auteur qui s'étoit comme oublié revient parfois sur les mêmes idées. Nous n'avons point hésité cependant à reproduire les passages, du reste fort rares, qui présentent entre eux quelque similitude, d'abord parce qu'il nous a paru curieux de mettre l'écrivain en parallèle avec lui-même, ensuite parce que Nodier est du petit nombre de ces hommes privilégiés qui peuvent, sans se répéter, parler deux fois des mêmes choses. Certaines contradictions, certaines exagérations politiques ont aussi, nous l'avons dit plus haut, laissé leur empreinte sur ce livre. Nous les avons reproduites dans leur sincérité, dans leur intégrité primitive, et nous devions le faire, parce que ces contradictions sont à la fois de la biographie et de l'histoire, parce qu'elles portent avec elles leur correctif, qu'elles indiquent les variations de l'opinion publique, et que souvent elles marquent l'heure où la vérité se dégage même aux yeux prévenus, l'heure solennelle où la postérité commence pour les vivants et pour les morts.

Complétés dans les détails et dans l'ensemble, les « Souvenirs, » tels que nous les publions ici, donnent plus que ne promet leur titre, et s'étendent même au-delà des dates assignées par l'auteur. Ils commencent à Strasbourg, sous la terreur, au pied même de la guillotine; ils finissent après juillet 1830, par une prophétie que février 1848 a réalisée. On a de la sorte, sur les aspects les plus divers d'une période de quarante années, sur les sujets les plus variés, les impressions et les jugements d'un écrivain d'élite, qui sentoit si vivement et qui jugeoit avec tant

de finesse. Les circonstances au milieu desquelles nous vivons donnent à cette œuvre un intérêt nouveau, mais nous n'insisterons pas sur ce point, car le succès est acquis sans conteste, et lorsqu'un livre, pour les différentes parties qui le composent, a subi à diverses reprises et à vingt ans de distance l'épreuve de la réimpression, lorsque la main qui l'a écrit est glacée par la mort, l'arrêt du public, impartial comme la postérité, est plus sûr que tous les éloges. Les « Souvenirs » sont aujourd'hui jugés ; l'avenir ne les oubliera pas, parce qu'on y trouve ce qui fixera toujours sur les œuvres de l'esprit l'attention des hommes, la chaleur d'un cœur généreux et le cachet d'un grand artiste.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Pour expliquer le livre que voici, il convient de dire d'abord qu'il n'offre que les débris d'un livre. Ma première pensée avoit été d'écrire des *Mémoires* continus comme tout le monde, et de me faire modestement le héros d'une espèce d'odyssée à travers les Charybdes et les Scyllas de la révolution. Dans une révolution, en effet, le domaine des notions historiques appartient à tous comme tout. Chacun ayant pu prendre part aux événements selon ses facultés, chacun a le droit de raconter ce qu'il a fait, selon son talent. Pour annoncer des *Mémoires* sur l'intérieur et les ressorts d'un gouvernement absolu, il faut, de toute nécessité, avoir été général, ministre, diplomate, courtisan, courtisane ou valet de chambre. La révolution a mis en jeu plus d'intérêts, plus de passions et plus d'acteurs. Au fort d'une tempête qui entraîne le vaisseau de l'État, les plus grands prennent part à la manœuvre, les plus petits au conseil, et quand le bâtiment touche on s'en aperçoit au moins aussi vite à fond de cale que dans la chambre du capitaine. Cette considération mettoit sans doute ma pudeur d'écrivain à l'abri ; mais qu'auroit fait de plus à mon récit l'individualité de l'historien? Il n'y avoit rien d'assez spécial dans l'emploi et les accidents de ma vie pour justifier

cette forme spéciale. Autrement il n'est personne qui ne puisse faire aussi sa biographie, et la lancer hardiment dans les cabinets littéraires. Si votre portier a cinquante ans, et qu'il veuille bien avoir pour vous la complaisance des Calenders borgnes, il vous récitera facilement des aventures dans lesquelles il a figuré comme acteur ou comme témoin, et qui feront pâlir celles de *Cléveland* et de l'*Infortuné Napolitain*. Les anciens disoient très-bien qu'il ne faut pas se plaindre de ses malheurs à Hécube.

Ce qui reste de véritablement individuel à l'homme qui écrit sur ces matières, c'est la sensation. Il n'y a rien de plus vulgaire que les faits, et rien sur quoi on s'accorde moins. Parlez à trois personnes d'un drame nouveau : la première n'y a vu que l'exposition, la seconde que la péripétie, la troisième que le dénouement, et vous n'avez peut-être remarqué aucune des choses qu'elles y remarquent, si votre voisin étoit importun, ou si votre voisine étoit jolie. Quand ces impressions qui nous ont fui ont quelque attrait de sentiment ou d'imagination, quand elles nous sont présentées dans un moment plus favorable avec candeur ou avec enthousiasme, nous y prenons presque autant de plaisir que si elles se réveilloient de notre propre mémoire, et qu'elles se produisissent naturellement en nous-mêmes. Ce n'est pas l'objet qui est changé, c'est l'aspect ; ce n'est pas la forme, c'est la couleur.

J'ai entendu dire souvent qu'il étoit trop tôt pour écrire l'histoire. Cela est généralement vrai quant aux lecteurs ; mais la masse des lecteurs est un corps instantané, mobile, qui se renouvelle sans cesse et, à mesure qu'il se renouvelle, il devient plus accessible à la vérité, parce qu'il échappe de plus en plus à l'action des intérêts. Quant à l'historien, je crois qu'il ne sauroit être trop près des faits qu'il raconte, des personnages qu'il met en action, pour en saisir la véritable physionomie. Il est vrai qu'il est alors placé sous l'influence immédiate des opinions de parti ; et s'il n'a pas l'indépendance de position et la conscience de caractère qui recommandent le témoignage de l'homme de bien, il faut laisser là son livre. Toutefois, l'écrivain qui lui

succèdera au bout d'un siècle, sera-t-il mieux affranchi de ces préventions, s'il s'en rapporte, comme il sera obligé de le faire, aux plaidoyers passionnés des factions; s'il consulte, comme il n'y manquera pas, les traditions encore vivantes des vainqueurs et des vaincus?... Sera-t-il plus exempt de se tromper sur le passé que sur le présent, une fois qu'il y sera transporté de toutes les forces de son âme, qu'il en aura fait le centre de sa vie intellectuelle, et qu'il se sera associé, sans le savoir, par toutes les sympathies de son organisation, à toutes les émotions de son drame et de ses héros? Un écrivain qui saisit partout la vérité avec une grande puissance, et qui l'énonce presque toujours avec des formes vives, lucides et impérissables comme elle, n'a-t-il pas dit un jour : « Les royalistes d'aujourd'hui auroient été des ligueurs! » Cela est exact, dans l'acception qu'il donnoit à l'opinion selon sa pensée intime, et il ne faut pas chercher ailleurs la cause des dissensions qui nous travaillent encore. Les premières révolutions de la monarchie ont été racontées par deux hommes qu'on seroit porté à croire fort étrangers d'affections et de principes à des événements si complétement finis. Cependant lisez Mézeray, vous reconnoîtrez le frondeur; lisez Daniel, vous reconnoîtrez le jésuite.

Je n'aurois pas suivi si loin cette question, si je ne m'étois abandonné à ma plume :

Cet accessoire est grand, mon sujet est petit.

Il y auroit trop d'orgueil ou de distraction à placer une théorie sérieuse de la vraisemblance historique à la tête d'un recueil de causeries sans conséquence, dont le seul mérite, si elles peuvent en avoir un, seroit d'être recueillies sous l'impression d'un souvenir naïf, avec une impartialité d'autant plus facile qu'elle tient beaucoup de l'insouciance. Comme un livre, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est un ouvrage de vanité, et qu'il faut bien passer condamnation sur ce point, je n'ai pas balancé à faire ici les honneurs de la mienne. Ma vanité, puisqu'il faut le dire, ne consiste pas à me croire la moindre des qualités lit-

téraires de l'historien, mais à m'arroger avec confiance la première de ses qualités morales. S'il n'y avoit pas trop d'orgueil à employer les paroles de Montaigne, je dirois volontiers : *Ceci, lecteur, est un livre de bonne foi*; et si cet orgueil n'alloit pas jusqu'à une sorte de profanation, j'aurois pris pour épigraphe celle de saint Paul aux Hébreux : *Je suis persuadé d'avoir une bonne conscience*. Mais j'ai prudemment réservé cés protestations pour ma préface, où je puis du moins en racheter la suffisance trop superbe par quelque réticence modeste. Cette réticence, la voici : c'est que mon impartialité sans effort est tout bonnement le résultat de l'expérience, et que je suis nécessairement impartial, parce que j'ai vu, parce que j'ai senti, parce que j'ai vécu, parce que j'ai trouvé de tous les côtés, à travers une foule de préventions, de préjugés, d'extravagances, d'excès et même de fureurs, de bonnes intentions, des talents supérieurs, des vertus sublimes; parce que l'habitude et l'obligation de comparer m'ont convaincu que la société ne gagne presque rien à rien; parce que l'éclectisme du philosophe, scepticisme accommodant qui choisit dans tout pour conserver le droit de tout contester, est, suivant moi, la seule raison de l'histoire.

Jeune, j'ai été sans doute un homme de parti, et j'ai servi la cause à laquelle je m'étois lié dans l'abandon inexpérimenté de mes premiers sentiments, sinon avec l'éclat qui s'attache aux faits mémorables, au moins avec la ferveur d'une organisation énergique; mais je suis assez heureux pour avoir imprimé dès l'enfance une invariable profession de foi à tous ceux de mes actes et de mes écrits dont quelques personnes peuvent conserver la mémoire.

Ami constant et passionné de la liberté, dans la véritable acception de ce mot si mal compris, je n'ai jamais nourri dans mon cœur qu'une pensée, et suivant l'aspect divers des différentes époques, je l'ai rattachée avec ardeur à tous les systèmes qui pouvoient lui prêter un appui; mais la vie est trop courte, et chez nous qui avons tant vu elle est trop désabusée, pour qu'il nous soit possible de recommencer si tard, dans le chemin que nous y faisons, beaucoup d'amitiés politiques. Heureuse-

ment, la direction où j'étois ne m'a pas fait perdre de vue les hommes honnêtes et sincères qui ne m'y accompagnoient point, et qui se trompoient, si je ne me trompois, ou si l'on ne se trompoit des deux parts, ce qui a dû arriver souvent. Il n'est peut-être pas donné à notre nature de voir juste dans des questions qui ont des milliers d'aspects, mais on a quelque droit de se croire l'autorité de la bonne foi quand on n'a jamais transigé sur les opinions fondamentales, quand on n'a jamais aliéné un sentiment, et quand on peut tendre une main amie aux honnêtes gens de tous les partis sans craindre qu'elle soit repoussée.

Au reste, le livre que voici, et c'est oser beaucoup que de l'appeler un livre, a subi par hasard l'épreuve la plus extraordinaire à laquelle une composition, écrite sous l'inspiration de la vérité, ait été soumise depuis qu'on écrit l'histoire. Quelques fragments d'essai en sont livrés depuis sept ans au public, le reste en étoit connu par des lectures familières; et entre ces publications, ces lectures, et l'impression de l'ouvrage, une révolution a passé, sans que j'éprouvasse le besoin d'y changer une ligne. Il y a cent ans du 20 au 30 juillet 1830. Il n'y a pas, dans ce que j'ai imprimé et dans ce que j'imprime, la plus petite fraction de temps que puisse marquer une montre de Graham. Je jure sur l'honneur qu'on n'y découvrira pas plus d'une douzaine de mots sacrifiés aux convenances des jours actuels, et les bienséances de la presse libre sont au droit de penser et d'écrire ce qu'est la pudeur à l'innocence, la modestie au talent, la modération à la vertu.

Cette déclaration de principes n'est pas inutile, si je suis parvenu à exécuter mes légères esquisses comme je les ai conçues, c'est-à-dire de manière à laisser si peu de place et de jeu à mes opinions intimes, toutes les fois qu'elles ne sont pas nécessairement en action, qu'il soit impossible ou au moins très-difficile au lecteur de les reconnoître et de les nommer. Ce seroit là, peut-être, la véritable pierre de touche de l'histoire; et si je n'en appelle ici l'application que sur des historiettes sans conséquence et peut-être sans intérêt, c'est que tout me révèle que je n'ai par devers moi ni le talent ni le temps nécessaires pour entreprendre

un travail plus étendu, plus compacte et plus sérieux. Je crois pouvoir souhaiter, sans outrecuidance, ma liberté d'âme et d'esprit à ceux qui l'accompliront désormais; et j'estime qu'il ne manqueroit guère à quiconque y réuniroit par hasard la plume de Chateaubriand ou celle de Ballanche, que le premier et le plus essentiel des matériaux d'une longue entreprise : quelques années de vie.

Après m'être si magnifiquement élogié, il me reste à me défendre contre un reproche que ne m'ont épargné ni amis ni ennemis, ou plutôt il me reste à le subir très-humblement, car je ne sais pas en vérité ce que j'y opposerois. Des critiques, dont je reconnois volontiers l'autorité en ces questions, ont blâmé dans mes petites narrations une sorte de vernis romanesque assez malséant, suivant eux, à la gravité des sujets. On a dit qu'elles se ressentoient d'une manière un peu exagérée de considérer les événements et les hommes, qui est propre à mon caractère; et on a spécialisé cette accusation dans des termes dont je ne serai pas le dernier à reconnoitre la spirituelle justesse, en me condamnant à n'exploiter que la littérature *nerveuse* et l'histoire *fantastique*. J'y consens de tout mon cœur, et, je le répète, je n'essayerai certainement pas de prouver que des perceptions à demi effacées par le temps ont obtenu, en passant de ma tête et de mon cœur sur le papier auquel je les confie, cette précision absolue des vérités mathématiques qui se fait désirer tous les jours dans des matières plus essentielles et plus positives. Ce que j'atteste, c'est qu'elles sont miennes, qu'elles me sont arrivées ainsi, comme mes organes les ont prises. Aucun homme n'est comptable de ses sentiments qu'en raison des facultés qui lui ont été données pour sentir. *Tot capita, tot sensus*. Je suis garant des faits et non maître des impressions. Que j'aie vu autrement qu'un autre, que d'autres encore aient vu autrement que lui et moi, il n'en résulte pas que, ni moi ni les autres, nous ayons dit ce qui n'étoit pas, mais seulement que chacun de nous a dit ce qu'il a vu comme il l'a vu. Je n'ai pas le regard aussi profond qu'un aigle, je ne l'ai pas aussi obtus qu'une chauve-souris, et c'est dans le même rayon du soleil que

plongent le regard de l'aigle, celui de la chauve-souris, et le mien. Je me suis trompé souvent sur mes sensations, je pourrois me tromper encore ; l'essentiel est que je ne trompe personne de parti délibéré, et il n'y a rien de plus loin de ma pensée. Est-on bien sûr d'ailleurs que tous les portraits historiques, dont les anciens et les modernes nous ont transmis le type aujourd'hui consacré, offrent cette exactitude de ressemblance que l'on demande aux nôtres? L'amour n'a-t-il point embelli de femmes ? L'enthousiasme n'a-t-il point grandi de héros ? Je ne sais, mais si c'est à cette puissance négative d'un cœur impassible que se mesure l'impartialité de l'histoire, il ne faut s'en rapporter à moi qu'avec beaucoup de réserve ; et, pour me juger en deux mots, j'incline même à croire que lorsqu'il ne restera rien dans mes écrits de l'enthousiaste et de l'amant, il n'y restera pas grand'chose.

Il étoit sans doute inutile de munir de tant de précautions oratoires et grammaticales un mince volume qui passera sans être aperçu. *In tenui labor.* J'ai cédé, presque sans le savoir, à l'habitude de mes confrères les auteurs. Rabelais diroit : *Matière de préface.*

I.

EULOGE SCHNEIDER

OU LA TERREUR EN ALSACE.

Mon père, passionné pour les études classiques, s'étoit promis de faire de moi une espèce de savant. Ce n'est pas la seule de ses espérances que j'aie trompée. Il m'avoit appris ce que je sais de latin par une méthode qui lui étoit propre, et dont les fruits m'ont échappé à mesure que j'ai vieilli. A dix ans, je lisois plus couramment qu'aujourd'hui des auteurs assez difficiles. Enchanté de mes progrès, sur lesquels s'aveugloit sa tendresse, quoiqu'il fût plus que personne à portée de les apprécier à leur juste valeur, il ne pensa plus qu'à me faire commencer mes études grecques ; mais les occupations multipliées que lui donnoient ses importantes fonctions ne lui permettoient pas de me diriger. Parmi les hommes qui correspondoient avec lui sur des questions de philologie et de littérature ancienne se trouvoit un certain Euloge Schneider, d'abord capucin à Cologne, puis grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de Strasbourg, et très-savant éditeur d'un *Anacréon* allemand. Mon père me recommanda aux soins de M. l'abbé Schneider, qui les lui avoit offerts, et j'allai à Strasbourg apprendre

du grec sous les auspices d'un grand-vicaire qui avoit traduit et commenté Anacréon. L'effroyable célébrité que Schneider a acquise depuis, et la tragédie peu connue à laquelle aboutit la voie de sang qu'il s'est faite, m'ont paru propres à exciter quelque curiosité, et à racheter par un intérêt assez vif quelques pages d'ennui *préliminaire*.

M. l'abbé Schneider ne pouvoit pas me donner un logement chez lui; mais il m'avoit fait préparer une chambre propre et commode, à l'*hôtel de la Lanterne*, chez une excellente madame Teutch, dont j'aime à me rappeler le nom et le souvenir. C'est la première femme qui m'ait fait concevoir le charme que l'expression d'une âme aimante et d'un bon cœur peut prêter à une jolie figure.

J'étois arrivé de nuit. La plus grande ville que je connusse alors étoit ma ville natale. Dès le point du jour, tourmenté d'une impatience invincible, je parcourois les rues solitaire, étonné de tout, admirant tout, et frappé surtout d'une sorte d'extase devant cette magnifique cathédrale que le monde ancien auroit comptée parmi ses merveilles. Je n'avois rien vu de pareil en ma vie à ce chœur d'anges et de saints qui l'embrassoit de myriades de figures, et qui sembloit s'élever avec elle aux faîtes de la Jérusalem céleste, en perçant les riches broderies et les dentelles transparentes de sa miraculeuse architecture. Je fus tiré de ma méditation par le bruit d'un coup de marteau, et je vis rouler à mes pieds la tête d'un saint. Un autre coup retentit; et, ce qui tomba, c'étoit le buste de la Vierge embrassant son fils. Je cherchai d'où venoit cela, et j'aperçus un homme juché au portail sur les épaules d'un apôtre colossal, et frappant à droite et à gauche avec des imprécations épouvantables sur ces représentations gothiques des élus du Seigneur. Le peuple s'étoit amassé peu à peu en groupes agités, d'où partoient des rires éclatants, de sombres vocifé-

tions et de sourds murmures. Je fus longtemps à m'expliquer cette frénésie, qui n'étoit pas encore parvenue au pied du mont Jura.

Il étoit neuf heures du matin quand je crus pouvoir me présenter chez le citoyen Schneider. Madame Teutch m'avoit bien dit que c'étoit comme cela qu'il falloit le nommer; qu'il n'étoit plus abbé, mais rapporteur de la commission révolutionnaire extraordinaire du Bas-Rhin, et que, tout enfant que je fusse, il étoit capable de me faire mourir si je ne le tutoyois pas. Je venois de me répéter cette leçon pendant une heure de promenade sur le Breuil, regrettant, à vrai dire, de commencer ainsi mes nouvelles études, et de ne pouvoir arriver sans ce préambule à la première page des institutions de Clénard.

Je montai trois degrés; je frappai à une petite porte étroite. Une servante vieille et fort rechignée vint me recevoir, et m'introduisit en grommelant chez le citoyen Schneider, c'est-à-dire dans la salle à manger, où je devais l'attendre. Cette pièce étoit fort propre, quoiqu'elle ne fût boisée que de planches à simples moulures, sans couleur, sans cire et sans vernis. Elle avoit pour tout ornement deux grands sabres en sautoir.

Le déjeuner étoit servi. C'étoit un plat d'huîtres, *rara concha in terris*, un plat d'anchois, une jatte d'olives, et une cruche de bière. Le citoyen Schneider entra, plaça ses deux pistolets sur la table, et s'assit après m'avoir assez brusquement salué.

Je m'approchai de lui, et je lui remis la lettre de mon père. Aux deux premières lignes, il me tendit la main, m'adressa je ne sais quelle phrase grecque à laquelle je répondis en disant que je n'avois pas encore le bonheur de savoir un mot de grec, puis m'invita à déjeuner, et sur mon refus, à dîner. Je n'avois aucun prétexte pour ne pas accepter. J'aurois cependant mieux aimé dîner chez madame Teutch.

La vieille servante revint, et lui apporta des gazettes allemandes, une lampe, une boîte à tabac et une pipe. Il alluma sa pipe, et remplit devant moi un verre de bière que je me crus obligé à vider. Pendant qu'il parcouroit ses journaux, je l'aurois peint si je savois peindre.

Euloge Schneider n'avoit pas toujours porté ce prénom académique, qui signifie *beau parleur* ou *savant spirituel*. Les érudits le connoissent autrement. Il l'avoit pris pour dissimuler les souvenirs de sa vie monacale, et pour entrer dans le monde en laïque, sous le privilége d'une pseudonymie parlante qui ne manquait pas de prétention. C'était un homme de trente-cinq ans, laid, gros, court et commun, aux membres ronds, aux épaules rondes, à la tête ronde. Ce qu'il y avoit de plus remarquable dans sa face orbiculaire d'un gris livide, frappée çà et là de quelques rougeurs, et criblée de petite-vérole, c'étoit le contraste de ses cheveux noirs coupés de très-près avec ses sourcils touffus et bruns sous lesquels étinceloient deux yeux fauves ombragés de cils roux. Doué d'une immense aptitude à savoir, et d'un esprit tout en ironie que j'ai trouvé presque toujours à côté de la cruauté, il n'avoit rien de ce qui touche, de ce qui émeut, de ce qui lie le cœur, et je crois que cette observation pourroit contenir la solution d'un grand problème. Les méchants sont les hommes malheureusement organisés qui n'ont pas pu être aimés.

Toutes les fois que je me le rappelle comme je l'ai vu, imposant pour le petit nombre des savants qui pouvoient le juger, mais si peu sympathique de sentiment, si maladroit de faconde, et si repoussant d'extérieur pour tout le reste, je me demande avec étonnement de quelle autorité cet homme a balancé pendant six mois l'omnipotence de Saint-Just, opprimé une vaste et forte province, menacé la Convention et inquiété la République.

Plus le dîner me faisoit peur, plus j'y fus ponctuel. Madame Teutch me l'avoit recommandé en m'embras-

sant ; et elle m'embrassoit volontiers, parce que j'avois l'air, disoit-elle, d'une petite fille déguisée. C'est le premier banquet de ma vie où il ne s'éleva pas au-dessus de la nappe, à l'exception de ma tête, une tête qui n'ait été coupée depuis. Dès lors, cela m'est arrivé deux ou trois fois comme à tout le monde.

Les convives de Schneider se nommoient Edelman, Young et Monnet.

Edelman prendroit de droit une place dans les biographies, même quand la révolution auroit oublié de l'inscrire sur ses listes sanglantes. Mal organisé sous plus d'un rapport, il avoit été bien organisé pour les arts. La génération actuelle a pu admirer encore au théâtre sa belle et pompeuse musique d'*Ariane dans l'île de Naxos*, et je l'ai entendu vanter à l'égal de Gossec pour certains chants d'église. C'étoit un petit homme d'une physionomie grêle et triste. Son chapeau rond rabattu, ses lunettes inamovibles, son habit d'une propreté sévère et simple, fermé de boutons de cuivre jusqu'au menton, son langage froidement posé et flegmatiquement sentencieux, composoient un ensemble très-médiocrement aimable, mais qui n'avoit rien d'absolument repoussant. Uni à Diétrich par une longue intimité, fondée probablement sur leur commune passion pour la musique, il devint un de ses premiers et de ses plus acharnés accusateurs. Je me souvenois de lui avoir entendu dire, avec un calme affreux, dans sa déposition contre le fameux maire de Strasbourg, au tribunal criminel de Besançon : « Je te pleurerois parce « que tu es mon ami ; mais tu dois mourir, parce que « tu es un traître. »

Young était un pauvre cordonnier, mais il s'en falloit beaucoup que ce cordonnier fût un homme commun. La nature l'avoit fait poète ; et sa figure lourde, aux traits massifs et comme mal ébauchés, couronnée de cheveux durs et noirs que hérissoit en touffes diver-

gentes une pommade grossière, s'animoit d'une inspiration toute particulière quand il débitoit ses odes et ses satires. Il ne composoit qu'en allemand, mais il savoit du latin et du grec; et lorsqu'une de ses pièces avoit présenté quelque allusion à un passage célèbre dans les classiques, il ne manquoit jamais de le rapporter, en illustration, à la fin de sa lecture. Il est presque inutile de dire que toutes ses inspirations étoient prises dans les événements contemporains, et qu'il auroit peut-être été incapable d'en trouver ailleurs. Dans ces âmes emportées, violentes, et cependant naïves, la liberté avoit absorbé toutes les autres pensées. Si la définition de la monomanie, si commode aujourd'hui, avoit été inventée de ce temps-là, on auroit pu l'appliquer aux révolutionnaires de bonne foi, aux hommes de conscience et de cœur qui s'étoient dévoués aveuglément à d'extravagantes et fatales théories, sans ambition et sans intérêt. Je ne parle pas des autres.

J'ai dit que le troisième s'appeloit Monnet. Celui-là m'étoit bien connu; et sa rencontre fut pour moi une sorte de bonheur, car j'ai vu peu d'hommes, dans mon enfance, qui eussent plus de qualités propres à se faire aimer. Monnet avoit été grenadier dans sa première jeunesse. A vingt-cinq ans, il s'étoit fait prêtre et il étoit devenu préfet du collége de Besançon peu de temps avant sa suppression. La révolution, qui le surprit à vingt-huit ans, lui rendit sa liberté qu'il regrettoit probablement déjà d'avoir aliénée, et la révolution le trouva reconnoissant. Il étoit grand, beau, bien fait, quoique un peu voûté, plein d'aménité, de politesse, et de je ne sais quelle grâce triste qui attache. Sa physionomie mélancolique étoit comme empreinte d'un pressentiment sinistre. Il ne sourioit pas sans amertume. Si cette vision du passé, plus vive, plus instante que le présent lui-même pour un homme qui ne vit plus que dans le passé, ne trompe pas ma mémoire, il

y avoit dans son cœur quelque mystère douloureux, dans son regard quelques traits de défiance et d'effroi. Sa joie à me revoir me tourmentoit, comme si j'avois compris que c'étoit la dernière qu'il eût comprise. Je crois qu'il s'étoit rendu suspect aux hommes exaltés de notre pays commun, par son généreux penchant vers toutes les idées de modération, et que c'étoit ce qui l'avoit décidé à venir chercher dans une ville où il seroit moins connu une nouvelle réputation politique, ou, si l'on veut, un abri contre le danger de son innocence. Cette démarche l'avoit perdu. Il ne s'étoit pas jeté à Strasbourg dans le parti extrême dont il avoit nécessairement les excès en horreur : il y étoit tombé ; et voilà ce que je sentis, sans le concevoir distinctement. Il faut avoir plus de onze ans pour deviner comment la foiblesse peut contracter une solidarité involontaire avec la fureur ; comment la timidité peut devenir auxiliaire de la démence ou complice du crime. Cela m'a rappelé depuis ces saints de pierre de la cathédrale mutilés par la populace, et qui lui fournissoient de nouvelles armes pour lapider ses victimes. Quelques saints de chair sont devenus aussi des instruments de mort dans la main terrible de la révolution. Je me rendois un compte vague de ces idées, pendant que la conversation me révéloit peu à peu les passions effrayantes de cette génération de malheur. En vérité, j'ai compris depuis que les événements sont bien plus forts que les caractères, et que si certains hommes ont brisé les peuples dans leur passage, c'est qu'ils ont été poussés par une puissance non moins irrésistible que celle qui déchire les volcans et qui précipite les cataractes. Chez une nation qui a usé le frein de ses lois accoutumées, ou qui l'a rompu, il en est de chaque individu en particulier comme de la nation tout entière : il va, il va, il ne sait pas où il va.

Je prenois bien peu de part à ce formidable échange

de pensées de mort où tout le monde entroit pour son intérêt personnel, et qui étoient alors de droit défensif; mais cela montoit mes idées, comme auroit dit Edelman, à un diapason extraordinaire. Cette alternative de mourir ou de faire mourir, cette question d'assassinat réciproque, devenue un dilemme pressant dont la solution pouvoit avoir lieu le lendemain, cette horrible loterie de têtes dont on balançoit froidement les chances douteuses, et où chacun des interlocuteurs avoit un enjeu encore voyant, parlant et rempli de vie, cela est exécrable à penser! Le dîner fut extrêmement gai.

Ce que je pus saisir dans un entretien si extraordinaire pour moi, c'est que les révolutionnaires de Strasbourg s'étoient partagés sous deux drapeaux. L'un étoit celui des *nouveaux hommes d'État* représentés dans la Convention nationale par Robespierre, et dans le département du Bas-Rhin par Saint-Just. Qui ne frémiroit de penser aujourd'hui que Robespierre et Saint-Just étaient *modérés* aux yeux de quelques hommes élevés dans ces belles et nobles études qu'on a si justement appelées *humaines*, et qui améliorent le cœur en éclairant l'esprit?...

L'autre était porté par Schneider, qu'une logique d'extermination, qui passoit de bien loin les doctrines aveugles et stupides de Marat, avoit poussé aux dernières conséquences de ce fanatisme anti-social. Cependant le *modéré* (je dois répéter que c'étoit Saint-Just) affectoit au moins une grande austérité de mœurs; et le capucin de Cologne étoit l'ami de la joie et de la volupté. Le premier jouoit au stoïcien, le second à l'épicurien ou au cynique. C'est sous ces deux puissances, effrayées l'une de l'autre, que palpitait l'Alsace, effrayée de toutes deux.

Comme la révolution avoit deux grands-prêtres à Strasbourg, elle y avoit deux temples consacrés à ses

redoutables mystères, la société populaire, épurée par Saint-Just, et la *Propagande* de Schneider. On n'a pas connu cette nuance à Paris même. On a vu les Cordeliers disputer le pouvoir aux Feuillants, et les Jacobins triompher des Feuillants et des Cordeliers; mais personne ne s'avisa d'y enchérir sur les Jacobins. Le ressort de la Propagande se brisa trop tôt pour cela.

La première leçon que je reçus de mon professeur de grec fut la défense de visiter cette société populaire, infectée des mauvais principes du *modérantisme* conventionnel. Young insista sur la nécessité de me nourrir des précieux enseignements de la *Propagande* ; et il appuya cette opinion de quatre vers d'une de ses odes, que Schneider s'empressa de traduire à mon usage et qui se sont conservés sans altération dans ma mémoire. On le comprendra aisément :

« Il faut que l'enfant lui-même quitte le sein pusillanime de sa mère,
« Qu'il s'ébatte sur le cercueil d'un tyran avec plus de joie que dans son berceau,
« Qu'il agite pour hochets des ossements et des sceptres rompus,
« Et qu'il suce le lait héroïque, le lait sanglant de la liberté. »

Ces recommandations étoient d'autant plus pressantes que le citoyen Schneider alloit me laisser longtemps abandonné à moi-même et aux soins de madame Teutch. Les triomphes de Pichegru, qui reconquéroit nos frontières en courant, et qui débarrassoit le pays de ses ennemis extérieurs dans le temps physique dont ils avoient besoin pour fuir ou pour mourir, le laissoient malheureusement ouvert à d'autres ennemis plus dangereux pour la liberté que tous les rois de la coalition. Schneider partoit le jour suivant, accompagné de ses hussards de la mort, et alloit promener de village en village un échafaud nomade, pour exercer, sur les infortunés qui s'étoient laissé piller par les Autrichiens,

la vengeance nationale. Ce voyage pouvoit être long, car le nombre des proscrits étoit à la discrétion du juge.

Je restai seul. Le lendemain, à dix heures du matin un peu passées, je traversois la place d'Armes; il y avoit au bout de cette longue place, du côté de la *Maison-Rouge*, un échafaudage d'une forme singulière dont je compris rapidement l'usage : on venoit de décapiter une pauvre femme de quatre-vingts ans, qui étoit convaincue, par son propre aveu, d'avoir donné du pain à un Autrichien affamé; l'exécuteur relevoit le couteau sanglant dont la permanence menaçante n'auroit été concédée alors pour aucun des autres priviléges de la liberté. Le tambour roula et je m'enfuyois, quand je vis venir la *Propagande* : je la suivis machinalement.

C'étoit une chose étrange que la *Propagande*. Composée des énergies les plus adultes et les plus vivaces du temps, elle avoit conservé des mœurs de la jeunesse un peu de grâce et d'élégance. Quelques-uns de ses membres se distinguoient même par un costume presque recherché. Ils portoient une veste courte, mais très-propre, qu'entouroit une ceinture tricolore étoffée, munie d'excellentes armes, et à laquelle étoit suspendu un large couteau de chasse. Le bonnet rouge, ombrageant à la phrygienne un front couronné de beaux cheveux bouclés qui descendoient de part et d'autre sur les épaules, ne manquoit pas d'agrément; leur col nu, leurs grands pistolets aux pommeaux brillants, leurs brodequins de cuir écru, l'ensemble entier de leur physionomie pleine d'un calme qui, dans ces jours décisifs, pouvoit passer pour du courage; les chances de mort qui les suivoient de si près, et que j'avois apprises la veille : il n'en falloit pas tant pour exciter quelque curiosité sympathique dans un cœur d'enfant.

Ils arrivèrent au pied de cet horrible échafaud, à travers la foule qui s'éloignoit, de crainte de se compro-

mettre. L'orateur s'agenouilla, se releva, et puis, retourné vers nous, il remercia, il *panégyrisa* la guillotine, au nom de la liberté, avec un choix d'expressions si gracieusement effrayantes, avec un *anacréontisme* si désespérant, que je sentis une sueur froide ruisseler sur mon front et baigner mes paupières. Je voudrois oublier tout ce qu'il y a de triste dans mes souvenirs ; mais j'écris *mes souvenirs*, et je n'ai pu l'oublier encore, cette procession fanatique de la *Propagande* qui avoit le bourreau pour pontife, et la guillotine pour reposoir !

Ceci se passoit en *frimaire*, du *deux* au *cinq* ou *six décembre*, et je ne devois revoir Schneider qu'une fois. Je ne m'informai pas de ses voyages, dont les biographies rapportent d'horribles circonstances, qu'on relègueroit volontiers à l'histoire des vampires et des goules, mais que Saint-Just recueilloit de toutes les bouches, et qu'il avoit quelque intérêt à ne pas atténuer. Bien décidé à n'écrire que ce que j'ai vu, je ne leur emprunte un fait qu'autant qu'il peut se rattacher à mes impressions, et qu'il m'explique ou me développe des idées mal arrêtées dans ma mémoire. Il paroît que cette funeste excursion acheva de briser son intelligence, et qu'il devint fou furieux de l'ivresse du pouvoir absolu, comme Mazaniel. Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai dans ces impôts levés en têtes humaines dont on prétend qu'il a frappé quelques villages, et qui motivèrent sa condamnation devant le tribunal de Fouquier. Ce qui paroît certain, c'est l'événement qui causa sa perte, et que je raconterai avec plus de brièveté que cette longue exposition ne le promettoit, parce que je le raconte sur le témoignage presque unanime des ouï-dire, mais seulement sur leur témoignage, c'est-à-dire sur des perceptions qui ne sont pas les miennes, et que je ne sais pas décrire. Je ne devois rentrer comme spectateur dans ce drame affreux qu'à sa péripétie.

Une chose qui paraîtra difficile à concevoir, c'est que

la formidable logique de Schneider, tout en atteignant aux dernières conséquences de sa doctrine, n'avoit pu satisfaire à toutes les exigences de quelques esprits rebelles à la conviction, et qui comptoient pour rien toutes les garanties, chez un homme auquel il en manquoit une. L'uniforme presque militaire du commissaire-rapporteur n'avoit fait oublier encore ni le froc du capucin, ni la soutane du chanoine, et le moine de Cologne nuisoit souvent à la popularité du terrible dictateur de Strasbourg. Une voix élevée du milieu de la société populaire de Brumpt, dans le cours d'une des excursions tragiques dont j'ai parlé, ne craignit pas de rappeler à Schneider cette tache infamante du sacerdoce qui le rendoit irrémissiblement suspect aux amis de la liberté, et de lui conseiller, pour tout moyen de transaction avec les principes, un acte qui consacrât, du moins solennellement, son apostasie. Schneider n'étoit pas marié; son goût effréné pour les femmes se concilioit même assez mal avec les obligations d'un engagement chaste et légitime, et il ne falloit rien moins pour le décider à s'y soumettre que l'intérêt de cette popularité de cynisme et de sang à laquelle il avoit déjà fait tant de sacrifices. Dans cette dernière occasion, il ne vit aucun autre moyen de se soustraire au terrible argument qu'on lui opposoit; et l'amour des richesses put contribuer, d'ailleurs, à vaincre l'instinct d'indépendance et de débauche qui l'avoit dominé jusque-là. Ses regards tombèrent sur une jeune personne de Brumpt, qui joignoit une immense fortune à toutes les perfections du corps et de l'esprit. C'étoit la fille d'un aristocrate en jugement, et Schneider l'avoit remarquée dans la foule des suppliantes qui, tous les jours, inondoient le prétoire. Le lendemain, la mise en liberté de l'accusé fut signée; et, par une apostille singulière dans un pareil acte, le proconsul l'avertit qu'il se proposoit de lui demander à dîner le même jour.

La jeune fille ne se trouvoit pas au banquet. C'étoit l'usage alors de la plupart des communes rurales de l'Alsace et des provinces voisines que les femmes n'y parussent point, et son père n'avoit pas jugé à propos de l'enfreindre ce jour-là. Schneider réclama sa présence, et on obéit. Il se piqua d'abord d'esprit, de grâce, de politesse, et toutes ces qualités ne lui manquoient point. Puis il arriva, sans beaucoup de détours, à l'objet de sa visite. Sa dialectique connue le dispensoit suffisamment d'une recherche laborieuse de précautions oratoires. L'homme qui tenoit le glaive suspendu sur un peuple et sur une armée n'avoit pas besoin de s'envelopper des misérables circonlocutions des rhéteurs. Il demanda la main de sa jolie hôtesse comme s'il avoit pu y prétendre du droit de l'amour, et sans blesser aucune convenance; puis, sans attendre de réponse, il s'approcha de la croisée, l'ouvrit, et jeta un regard satisfait sur la place, à la vue des apprêts qu'il avoit ordonnés. Après avoir arboré de quartier en quartier ses deux poteaux ombragés de panaches tricolores, et décorés de nœuds de rubans, on venoit, pour la première fois, d'y dresser la guillotine [1]. Cet aspect porta une horrible lumière dans le cœur de l'objet infortuné des préférences de Schneider. Elle tomba aux pieds de son père en le suppliant de lui accorder pour époux l'homme bienfaisant auquel il devoit la vie, et en attestant le ciel qu'elle ne se relèveroit qu'après avoir obtenu cette faveur. Puis, se tournant vers Schneider : « Mais, dit-elle, j'exige de ta tendresse une

[1] Des faits analogues ont été mis en Angleterre sur le compte de Jefferys; en France, sur celui de Joseph Lebon; Prudhomme impute le même crime à C........ Il est à souhaiter pour l'honneur de l'espèce humaine que tout cela soit faux. Je n'atteste sur l'histoire de Schneider à Brumpt que la rumeur publique. Je n'étois pas à Brumpt; mais j'étois à Strasbourg le 21 décembre 1793, et il n'y avoit pas deux versions sur l'événement.



« de ces grâces qu'on ne refuse pas à sa fiancée. Il se
« mêle un peu d'orgueil à mon bonheur. Ce n'est pas à
« Brumpt que le premier de nos citoyens doit accorder
« son nom à une femme ; je veux que le peuple me re-
« connoisse pour l'épouse de Schneider, et ne me prenne
« pas pour sa concubine. Il n'est point de ville, ajouta-
« t-elle en souriant, où tu n'aies été suivi d'une maî-
« tresse : on pourroit aisément s'y tromper. Il n'y a que
« trois lieues d'ici à Strasbourg : j'ai des mesures à
« prendre pour ma toilette de noces, car je veux
« qu'elle soit digne de toi ; demain, à telle heure que
« tu voudras, nous partons seuls ou accompagnés, à ton
» gré, et je vais te donner la main devant les citoyens,
« les généraux et les représentants. » Ces paroles que rendoient cent fois plus séduisantes l'élocution coquette et la piquante physionomie d'une Alsacienne, ces paroles accompagnées, dit-on, de quelques caresses, ne laissèrent pas à Schneider la possibilité d'une objection. Cependant la maison fut surveillée toute la nuit, mais personne n'avoit pensé à s'en éloigner ; et quand il arriva le matin, il la trouva pavoisée du haut en bas, et présentant tout l'aspect d'une fête. La future en descendit dans ses plus beaux atours, et vint lui présenter la main sur le seuil de cette salle basse où l'on prend ordinairement le thé ou le café. Un déjeuner splendide y étoit servi. Bien qu'étourdi de bonheur et d'orgueil, Schneider ne pensoit qu'à l'abréger. Les portes de Strasbourg se fermoient alors à trois heures, et le temps pressoit. Il devoit d'abord le mettre à profit pour répondre, par de grandes marques d'éclat et de puissance, aux profusions de sa nouvelle famille et aux prétentions de sa fiancée. Un courrier fut dépêché à Strasbourg pour intimer la défense de fermer les portes avant quatre heures. Il est vrai que l'ennemi se retiroit alors, et que Strasbourg n'étoit plus menacé ; mais les arrêtés de Saint-Just, qui avoient eu force de loi pendant l'inva-

sion austro-prussienne, n'étoient point révoqués, et il en étoit un qui portoit peine de mort pour délai de clôture. Schneider lui-même l'avoit fait exécuter.

Il étoit au plus trois heures et demie le 21 décembre, quand un cortége bruyant se répandit dans la plus vaste rue de Strasbourg, et vint s'arrêter au-dessous du balcon de Saint-Just. Il y eut alors deux spectacles qui pouvoient partager à titres égaux l'attention de l'observateur, ce théâtre où se dénouoit le drame de Brumpt, et cette tribune où il alloit se juger.

Schneider s'étoit fait précéder de quatre coureurs revêtus des couleurs nationales. Sa voiture découverte, quoique le temps fût douteux, étoit traînée par six beaux chevaux. Il l'occupoit seul avec sa fiancée éblouissante de parure, et assurée de regard et de maintien. Autour de lui caracoloient fièrement et le sabre nu les cavaliers d'élite de son escorte portant la tête de mort sur leur baudrier, sur leur sabretache et sur leur schako, et plus hideux encore que de coutume d'une gaieté qui ne leur étoit pas familière. Derrière tout cela retentissoit lourdement sur le pavé un char à quatre larges roues, bas, étroit, peint de rouge, traîné par deux chevaux chamarrés et enrubanés, et sur lequel battoient de longs ais rouges avec leur traverse rouge. Cet appareil étoit accompagné de deux hommes à cheval en blouses noires, et dont le bonnet rouge étoit orné d'une large cocarde; il étoit suivi d'une petite carriole dans laquelle étoit assis un homme pâle, maigre et sérieux, que cherchoient tous les regards. Ce n'étoit cependant pas Schneider.

Une légère rumeur, qui ne tarda pas à s'étendre au loin, annonça que Saint-Just alloit paroître au balcon. Il y avoit dans sa démarche une sorte de brusquerie solennelle : il ne cherchoit pas l'accueil du peuple; il le réprimoit, au contraire, d'un geste sec et absolu. Ses cheveux épais et poudrés à neige sur ses sourcils noirs

et barrés, sa tête perpendiculaire sur sa haute et ample cravate, la dignité de cette taille petite, l'élégance de cette mise simple, ne manquoient cependant jamais leur effet sur la multitude. Il fit signe qu'on s'arrêtât, et on s'arrêta.

Le représentant du peuple venoit d'apprendre la violation de ses ordres, et tel étoit probablement le motif de la colère qui animoit son regard luisant et profond; mais ce sentiment, tout indomptable qu'il étoit dans son cœur, fit un moment place à la surprise, quand Saint-Just aperçut près de Schneider une jeune fille en habits de fiancée. Celle-ci, profitant du moment où elle excitoit son attention, s'élança hors de la voiture, et se jetant à genoux sur les pavés : « Justice, s'écria-t-elle, « justice, citoyen ! J'en appelle à Saint-Just et à la Con« vention ! » Puis elle raconta en peu de mots, mais avec l'expression la plus éloquente, l'horrible abus de pouvoir du tyran de l'Alsace. — Est-il vrai ! dit Saint-Just en appuyant sa main sur son front. Cela peut-il être vrai ! — Tout le monde fut d'accord sur les faits, sans en excepter l'homme de la petite voiture que son intimité cordiale avec Schneider rendoit un témoin imposant, et qui déclara qu'il avoit reçu l'ordre de se tenir prêt pour l'exécution du père de la *Young frau*, s'il avoit refusé son consentement au mariage. Saint-Just ne parloit pas, ou, tout au plus, il murmuroit à voix basse quelques mots confus : « Le voilà donc dévoilé, « l'exécrable capucin de Cologne ! » Et puis il mordoit ses poings, et frappoit à coups réitérés sur la barre de son balcon. « Qu'aurois-tu fait, dit-il enfin à la fiancée, si tu ne m'avois pas trouvé disposé à te rendre justice ? — Je l'aurois tué ce soir au lit, répondit-elle en montrant un poignard qu'elle avoit caché sous son corset. Maintenant, je te demande sa grâce. — Sa grâce ! cria Saint-Just, dont ce mot réveilla la fureur : la grâce du capucin de Cologne ! A la guillotine ! continua-t-il avec

une explosion incroyable dans un caractère si méthodique et si mesuré. Qu'on le mène à la guillotine! — Couperai-je la tête? répondit respectueusement l'homme maigre de la petite voiture. — Je n'en ai pas le droit, dit Saint-Just en frémissant de dépit. Au supplice que le monstre a inventé! qu'on l'attache à la guillotine jusqu'à nouvel ordre. »

Et, en effet, Schneider avoit inventé cette exposition à l'instrument permanent de la mort pour les cas, peu nombreux, de la législation révolutionnaire qui n'entraînoient pas nécessairement la peine capitale. On se rappelle à Strasbourg un négociant qui y a passé seize heures.

Comme j'étois à un point trop éloigné du lieu de la scène pour en saisir tous les détails, et que ces détails se traduisoient en allemand dans la conversation de la foule, je n'emportai aucune idée distincte de l'événement. J'avois passé quelques minutes au Breuil, dont la tristesse, dans cette saison rigoureuse, convenoit déjà à mes rêveries d'enfant, et je me dirigeois vers l'hôtel de madame Teutch, quand, en débouchant du passage de la Pomme-de-Pin, je me trouvai entraîné par une nouvelle cohue qui se grossit bientôt de toute la population de Strasbourg, et qui se déborda comme un torrent sur la place d'Armes en roulant vers l'échafaud. Un moment elle se resserra encore pour faire place à quelque chose de terrible : c'étoit Schneider saisi des deux côtés par ces deux valets de bourreau, en blouses noires, qui lui servoient d'heiduques un moment auparavant, précédé par cet homme pâle que j'avois vu dans une petite calèche, et suivi de deux de ses hussards de la mort qui le piquoient, en riant, de la pointe de leurs sabres pour le faire avancer. Je frissonnai d'horreur et de pitié; mais je ne pus pas même me détourner pour éviter ce spectacle. Heureusement je pense qu'il ne me vit pas. Ses petits yeux paroissoient fondus dans leur orbite. Sa

pâleur étoit affreuse; et cependant il essuyoit de la sueur sur son front. À mesure qu'il approchoit de la guillotine, les acclamations redoubloient de violence ou d'allégresse; car je les entendois sans les comprendre. Bientôt il se fit un grand silence, et je compris que Schneider montoit à l'échafaud; mais je ne savois pas si c'étoit pour mourir; et c'est ce qu'aucun de mes voisins ne pouvoit m'expliquer, parce qu'il n'y en avoit pas un qui parlât françois. Après cela, les acclamations se succédèrent et s'interrompirent avec des intermittences effrayantes. C'étoient des cris menaçants, et puis une attente silencieuse, et puis des applaudissements éclatants, et à chaque fois je croyois que sa tête tomboit, et je m'élevois sur mes pieds pour chercher le sommet de l'appareil de mort et m'assurer que le couteau étoit encore suspendu, et je me trouvois heureux de voir tout en haut ce fer sanglant dont l'aspect m'avoit épouvanté la veille. Les efforts que je faisois pour m'éloigner, et peut-être aussi le mouvement de cette masse ivre de fureur et de joie, me rapprochèrent d'un volontaire du Midi qui dépassoit cette multitude de toute la tête, et qui se croyoit obligé à communiquer au loin le programme de cette cruelle cérémonie. « On lui a fait « ôter sa cocarde! crioit-il. Respect aux couleurs na- « tionales! On lui a enlevé son chapeau! Respect au « peuple! On lui fait déposer maintenant son habit... : « mais pourquoi cela? C'est que c'est un habit mili- « taire. Et la pluie qui tombe si froide! — C'est du « givre. — Cela le pénètre comme des aiguilles; aussi « voyez comme il grelotte : en vérité, ce seroit lui ren- « dre service que de le guillotiner tout de suite. » Et il n'avoit pas fini qu'un cri universel s'éleva. — Qu'est-ce que cela veut dire? dis-je à un de mes nouveaux voisins. Cela veut dire : *Sous le couteau,* répondit-il. — Cette voix m'étoit connue; je regardai : c'étoit Monnet. — Ah! monsieur Monnet, m'écriai-je? — Tais-toi,

reprit-il en posant son doigt sur sa bouche.... — Le tuera-t-on ? — Non, dit Monnet ; voilà des cavaliers qui s'approchent, et le bourreau qui descend : c'est pour une autre fois.

La foule s'étoit dissipée à la suite d'une chaise de poste que Saint-Just venoit d'envoyer, et qui conduisoit Schneider à Paris sous bonne et sûre garde. Monnet me prit les mains, et me dit : « L'illusion du pouvoir a « rendu Schneider furieux. C'est un monstre, mais on « va tirer de là des inductions funestes contre les vrais « républicains. Saint-Just a triomphé, et la liberté est « perdue au bénéfice d'un tyran. Dis cela à ton père. » Il m'embrassa et me quitta.

La nuit suivante on arrêta les complices de Schneider, et ils furent traduits, comme Schneider, au tribunal révolutionnaire de Paris.

Euloge Schneider, de Vipefeld, fut décapité le 12 germinal an II, 1er avril 1794, comme « convaincu d'avoir, « par des concussions et vexations immorales et cruelles, « par l'abus le plus révoltant et le plus sanguinaire du « nom et des pouvoirs d'une commission révolution- « naire, opprimé, volé, assassiné, ravi l'honneur, la « fortune et la tranquillité à des familles paisibles. » Ce sont les termes du jugement.

Young, Edelman et mon pauvre Monnet moururent sur le même échafaud les jours suivants.

II.

SAINT-JUST EN MISSION.

Je suppose en commençant[1], et il y a un peu de témérité à moi, qu'on n'a pas encore oublié l'élève d'Euloge Schneider s'essayant à Strasbourg à la double étude de la langue grecque et de la politique expérimentale, ou plutôt dévorant avec impatience les ennuis de son oisiveté; car la catastrophe imprévue de mon professeur m'avait laissé à l'alphabet. Quoique je ne fusse guère à portée d'apprécier les étranges événements qui se passoient sous mes yeux, je ne pus me défendre d'y prendre quelque intérêt pour occuper le vide de mes longues journées; et ma mémoire a conservé de cette époque des notions plus distinctes et plus vives que celles qui me restent de mon âge fait. Je ne saurois dire cependant si elles sont de nature à produire sur les autres l'effet qu'elles produisent encore sur moi quand la liaison de quelques idées rêveuses les retrace à mon esprit; car il est probable que je n'ai pas cessé de les

[1] Je ne le supposerois plus. Ces pages ont été écrites il y a dix ans, pour faire suite à un livre qui est aujourd'hui oublié.

juger sur les sensations hyperboliques d'un enfant qui n'avoit rien vu, et le genre de ces impressions peut me tromper sur leur valeur. J'ai imaginé toutefois que mes souvenirs pourroient se sauver dans la foule à la faveur de quelques noms historiques dont ils sont marquetés par hasard. Mais il faut les reprendre d'un peu plus haut que l'événement qui changea les lauriers de Schneider en cyprès, pour me servir d'une expression qui lui fut depuis empruntée par Carrier, c'est-à-dire du temps de ses tragiques excursions à la suite de nos armées victorieuses.

Parmi les grands procès politiques qui se succédoient incessamment devant les deux commissions révolutionnaires, il s'en étoit trouvé un qui avoit excité en moi une profonde sympathie. C'étoit celui de l'adjudant-général Perrin, attaché quelques mois auparavant à la garnison de Mayence, et rentré depuis peu dans l'intérieur sous le poids d'une accusation capitale. Deux officiers supérieurs, nommés Mainoni et Vilvotte, l'accusoient d'avoir provoqué les assiégés à déployer le drapeau blanc et à reconnoître solennellement la dynastie détrônée par le 10 août. Heureusement pour lui, le prévenu s'étoit dérobé comme par miracle aux conséquences infaillibles de ce crime attesté par deux ennemis. Il n'en falloit pas tant, et il venoit d'être condamné par contumace.

Je connoissois Charles Perrin, autant qu'un écolier de douze ans peut connoître un général qui en a vingt-huit. C'étoit un beau et doux jeune homme, extrêmement versé dans la connoissance des langues et dans les sciences mathématiques. Destiné d'abord aux missions étrangères, il avoit visité une partie de l'Orient, et parloit de ses pérégrinations lointaines avec une poésie d'expressions qui charmoit déjà mon oreille avant de se faire sentir à mon intelligence. La révolution l'avoit ramené en France, et, comme la plupart des jeunes gens

qui éprouvoient le besoin de se faire une destinée supérieure au vulgaire, il s'étoit empressé d'en adopter les principes avant d'en calculer les résultats. Soldat, puis sergent, puis en peu de mois officier au premier régiment d'artillerie, et par dessus tout cela orateur élégant, saisissant et populaire, dans un temps où l'on pouvoit parvenir à tout par la parole et par l'épée, il avoit suivi dans son avancement le rapide essor de Pichegru, son frère de cœur et d'armes. Tous deux étoient les meilleurs amis de mon père, et j'avois plus d'une fois joué fièrement avec leurs épaulettes et leur ceinturon.

Le premier régiment d'artillerie se souvenoit de Charles Perrin avec une espèce d'orgueil. La société populaire ne l'oublioit point. Des commissaires extraordinaires furent mandés de Besançon à Strasbourg pour le défendre et le réclamer; ils arrivèrent au moment où l'on clouoit l'écriteau du contumace aux poteaux de la guillotine.

Mes compatriotes se compromirent par quelques paroles hardies. Ils devinrent suspects, et quand on étoit suspect on étoit proscrit.

Je logeois encore chez madame Teutch, la bonne hôtesse de *la Lanterne*, mais je sortois de très bonne heure, et je ne rentrois ordinairement qu'assez tard. Mon père avoit sagement pensé que la fréquentation d'un homme de bien qui lui étoit connu vaudroit mieux à mon inexpérience que la société équivoque des tables d'hôtes, et je passois mes journées presque tout entières chez un honnête Franc-Comtois qui avoit une famille aimable, des livres instructifs et une excellente conversation. Le plus heureux hasard de ma vie m'y donna un ami. M. Guenot, qui m'accordoit cette gracieuse hospitalité, avoit été chef de bataillon de volontaires ; il étoit entré de là dans l'état-major d'un illustre général que la rapide vicissitude des péripéties révolutionnaires

venoit de faire passer des honneurs du commandement aux angoisses de la proscription, ou du moins à la nécessité de se défendre et de se justifier, s'il obtenoit d'être entendu. Son fils s'étoit rendu à Strasbourg pour y recueillir les pièces les plus propres à jeter une incontestable clarté sur des opérations militaires qui n'avoient pas toujours été heureuses, mais que la loyauté connue du général auroit dû placer au-dessus de tous les soupçons. M. Guenot, témoin oculaire et confidentiel de tous les faits, étoit plus à portée que personne de le seconder dans ces investigations ; et il résulta de leurs recherches un corps de documents si prolixe, que toute notre assiduité à la transcription des pièces ne put mener ce travail à fin en moins de trois semaines. Ce furent là des soins cruellement trahis par l'événement. L'énorme dossier resta inutile entre les mains du général devant un tribunal féroce qui prenoit à peine le temps de vérifier l'identité des accusés, et envoya cette grande victime à l'échafaud, le 23 juillet 1794, peu de jours avant la chute de Robespierre.

On a probablement deviné dans le jeune ami que mon zèle m'avoit acquis Eugène Beauharnais, depuis vice-roi d'Italie et prince de Leuchtenberg ; et il daigna me conserver quelques souvenirs dès lors, jusque dans la haute position où la destinée l'avoit porté. Son nom sera tout à l'heure entièrement étranger à ma narration, si les causeries où je me plais méritent ce titre magnifique ; et je dois même convenir qu'il n'y a pris place qu'à la faveur d'un épisode insignifiant et superflu ; mais, dans la carrière que je parcours, obligé de revenir à tout moment sur les traces d'une vie obscure, ma vanité se laisse aller malgré moi au plaisir d'en relever l'importance par quelques illustrations.

Eugène n'avoit pas deux ans et demi de plus que moi ; mais une organisation fort précoce et l'habitude d'une société élevée lui donnoient, même sur les jeunes

gens de son âge, des avantages immenses que j'étois loin de racheter tout à fait par des études un peu plus fortes. Ce qui me valoit auprès de lui le privilége d'une intimité presque fraternelle, c'étoit donc de son côté une condescendance pleine de charmes qui tenoit également de la politesse de ses manières et de la bienveillance de son cœur; du mien, c'étoit le profond dévouement avec lequel je m'étois engagé dès le premier abord dans les intérêts de sa piété filiale. Aussi nous nous quittions à peine, et j'avois part à ses distractions comme à ses travaux. Une partie de nos soirées se passoient chez d'aimables marchandes de modes de la rue de la Mésange, où il se fournissoit tous les jours de nouveaux rubans et de nouveaux chiffons pour sa sœur Hortense, mais sans préjudice de l'attrait d'une autre nature qui auroit soumis les âmes les plus insensibles aux doux et bleus regards de la petite Henriette Carle, la plus jeune de ces demoiselles : séduction délicieuse que je ne subissois pas encore, mais que je comprenois déjà. Eugène la comprenoit mieux.

D'autres fois les dernières heures de la journée s'écouloient au spectacle, impression presque aussi nouvelle, mais beaucoup plus intelligible pour moi. Hélas ! qui me rendra la moindre des idées solides et utiles que j'ai oubliées au prix de tant de réminiscences frivoles que mon esprit s'étonne de conserver encore ! Il n'y a pas un des acteurs, il n'y a surtout pas une des actrices de la troupe de Bergère dont le nom soit sorti de ma mémoire; et je doute fort qu'il reste à Strasbourg un vieil amateur qui se rappelle avec autant de vivacité la basse-taille robuste du gros Allan et le jeu piquant et spirituel de Bergère lui-même, comique exquis de l'école de Dazincourt, que les habitués regrettoient amèrement de voir détourné de la carrière du théâtre par les soins périlleux de l'administration départementale.

Le jour auquel m'a conduit ce récit de peu de valeur,

qui n'a de grâce et d'intérêt que pour moi, l'ennemi avoit tenté une diversion étourdie à la tête du pont de Kehl. La garde nationale venoit de le repousser en désordre, au prix de grands et sanglants sacrifices; et le canon grondoit toujours que la salle du Breuil étoit déjà pleine. On jouoit *Brutus*, et le rôle de Titus étoit rempli par un jeune acteur, assez remarquable, qui étoit frère de mademoiselle Fleury, célèbre alors au Théâtre-François, et qui portoit le même nom. Fleury avoit eu le bras traversé par une balle dans l'escarmouche de la soirée, et le tenoit suspendu sur une écharpe noire quand il fit son entrée de la première scène du deuxième acte aux applaudissements frénétiques de la multitude. Ce fut bien autre chose lorsqu'il parla de ces arcs triomphaux élevés à sa gloire, et sous lesquels le peuple l'attendoit pour renouveler des serments solennels à la liberté. Je doute que Titus lui-même eût été accueili au Forum par de plus bruyantes acclamations. Les allées et venues des citoyens inquiets qui alloient prendre au dehors des renseignements sur la situation des troupes, et qui les jetoient de temps à autre au public dans les deux langues du pays; l'attitude calme et cependant martiale des auditeurs, qui prêtoient une attention alternative à l'action de la scène et aux nouvelles de l'extérieur; l'explosion des cris de combat et de gloire qui se mêloient à chaque minute aux vers bien moins éloquents du poète tragique, tout contribuoit à donner à cette représentation étrange une apparence de vérité poussée jusqu'à l'illusion. Je ne cessois de me demander si ces événements se passoient à Strasbourg ou à Rome, et si c'étoit les bords du Tibre ou ceux du Rhin que menaçoit l'agression audacieuse de l'étranger.

Les émotions de la seconde pièce furent plus violentes encore. Alors nous n'étions plus ni à Strasbourg ni à Rome, nous étions certainement à Sparte; et j'aurois peine à vous le faire croire si vous saviez comme moi

qu'il s'agissoit seulement de la première représentation locale d'une idylle égrillarde et presque obscène de ce bon M. Demoustier, dont votre nourrice vous a peut-être fait épeler les *Lettres* classiques *sur la mythologie*. Cette guenille dramatique s'appeloit *la Jambe de bois*. A peine descendu, le rideau se leva; et Fleury, qui venoit recueillir encore une fois les hommages du parterre, annonça d'un ton noble et pénétré que madame Fromont, qui devoit remplir dans l'ouvrage nouveau l'unique rôle de femme, ayant perdu son père et son mari, tués quelques heures auparavant à la défense du pont de Kehl, l'administration prioit le public de se contenter, en remplacement, du petit opéra de *Rose et Colas*, pour lequel j'aurois volontiers donné, si on avoit pris mon avis, tout le théâtre de M. Demoustier et les cinq volumes de ses maussades madrigaux à Émilie par dessus le marché. Madame Fromont étoit une petite comédienne qui avoit une peau bise fort appétissante, un œil brun et luisant, une voix juste et perlée, quelque peu d'esprit et beaucoup d'âme. L'assentiment fut unanime ou presque unanime; et Fleury se retiroit déjà, quand un homme assis au balcon témoigna qu'il vouloit parler. C'étoit un de ces jacobins aux couleurs décidées que Saint-Just avoit récemment éliminés de la société populaire, et qui balançoient encore, tout vaincus qu'ils étoient, le pouvoir du dictateur conventionnel. « C'est Tétrell, Tétrell, l'ami du peuple, la terreur des aristocrates et le Démosthène de la propagande! c'est Tétrell! » répétèrent mille voix; et la foule se tut. Tétrell étoit en effet un homme disert, qui cachoit peut-être ses opinions et son nom lui-même sous les dehors d'un patriotisme âpre et sauvage. Plus recherché dans sa toilette que le reste de ses pareils, il étaloit sans crainte sur ses vêtements le maroquin, la soie et l'or; son sabre et ses pistolets, qui ne le quittoient jamais, étoient des armes de prix, et on parloit à Strasbourg de ses chiens et de

ses chevaux. Cet homme avoit inventé le luxe du *sans-culotisme*. Cependant rien ne se remarquoit mieux dans sa physionomie hâve et sinistre que la protubérance incommensurable d'un nez géant qui la couvroit tout entière, et qui avoit fait dire à Saint-Just, au milieu d'un accès de terrible gaieté, un jour que Saint-Just rioit : « Délivrez-moi de Trétell ; le nez de Tétrell me porte ombrage. »

Tétrell étoit debout. Son sabre pendoit hors du balcon et le battoit de son fourreau d'acier. Il frappa du poing sur la banquette de la galerie, et s'écria d'une voix colère : « Est-ce devant des républicains qu'on ose se couvrir d'une si lâche excuse ! Vous confondroit-on, citoyens, avec ces chiens esclaves de l'autre rive qui s'époumonent à hurler des *Libera* quand nous les avons fouettés ! Deux hommes sont morts pour la patrie, gloire immortelle à leur mémoire ! Les femmes de Lacédémone se paroient de leurs habits de fête quand leurs pères, leurs maris ou leurs enfants étoient tombés sur le champ de bataille. Celle-ci est jolie, les amants ne lui manqueront pas. Tous les beaux garçons de Strasbourg ne sont pas morts au pont de Kehl. Quant à son père, il n'y a pas un vieux patriote qui ne réclame l'honneur de lui en tenir lieu. N'espère donc pas nous apitoyer sur le prétendu malheur d'une citoyenne favorisée par le destin des combats, qui vient d'acquérir d'un seul coup de canon une couronne pour sa dot, une couronne pour son douaire, et un grand peuple pour sa famille. Va lui dire de paroître, va lui dire de chanter. Dis-lui surtout de nous épargner ses larmes. C'est aujourd'hui un jour de victoire, et les larmes sont aristocrates »

Un instant après la pièce commença, et le colin de la troupe roucoula d'une voix flûtée ces paroles niaises :

Jeunes amants, cueillez des fleurs
Pour le sein de votre bergère ;

L'amour, par de tendres faveurs,
Vous en promet le doux salaire...

L'effet de ce contraste bizarre étoit tel en action que je ne me flatte pas de l'avoir fait passer dans un récit. Qu'on se représente des pastoureaux arcadiens modulant sur leurs chalumeaux des cadences efféminées, pour faire danser des sauvages à la fin d'un banquet sanglant, ce sera tout au plus cela. Les folâtreries déchirantes de madame Fromont furent passionnément applaudies ; mais qu'elles me donnoient de peine à voir ! que le rire de ses lèvres étoit triste sous les larmes intarissables qui baignoient ses yeux ! Qu'elle étoit horrible pour l'âme, la note vive et badine qui se perdoit dans un sanglot ! Il y a une scène où la jeune fille se remet en voyage, accompagnée d'un amant, pour aller à la recherche de son père, qui s'est égaré dans la montagne. Elle est sûre de le retrouver, elle l'appelle, elle lui sourit déjà. Cette situation est douce et gaie. La pauvre femme tomba mourante dans la coulisse, et nous en fûmes avertis par un cri. Les crimes de cette république furent exécrables, mais je ne me rappelle rien de plus révoltant que ses joies.

Nous n'y tenions plus. Nous gagnâmes le Breuil, Eugène et moi, et nous nous y promenâmes long-temps à pas précipités sans échanger une parole. Il n'en étoit pas besoin : nous nous étions assez entendus.

Un moment après nous nous serrâmes la main à l'ordinaire, en nous ajournant au lendemain. Le lendemain je ne le revis pas ; je ne le revis plus, ou ne le revis que sur un trône : et on pense bien que je n'essayai pas d'en franchir les barrières. Seize ans après j'obtins à mon passage en Italie de visiter les jardins d'une magnifique *villa* où il aimoit à faire son séjour dans les courts instants de repos que lui laissoient les affaires du gouvernement et les travaux de la guerre. Il étoit appuyé contre

une des croisées du palais; il descendit, et parcourut deux fois seul toute la longueur de la terrasse, en promenant un regard distrait sur les curieux. Ce moment est le seul de ma vie où j'aie senti mon cœur murmurer contre les hasards de la fortune. Eugène étoit là, mais Eugène vice-roi; et je n'essayai pas de ranimer dans sa mémoire un souvenir évanoui : s'il m'avoit reconnu, hélas! je ne l'aurois pas embrassé!

Madame Teutch m'attendoit dans ma chambre avec une grande émotion dont je fus long-temps à deviner le motif, car les vingt ou trente mots françois qu'elle avoit saisis à la volée dans la conversation des voyageurs se trouvoient, par je ne sais quel fâcheux hasard, les plus hétéroclites de la langue; et comme elle étoit obligée de s'en servir pour rendre toutes les combinaisons de sa pensée, qui étoit extrêmement mobile, elle en varioit le sens et les acceptions d'une manière si bizarre que le commentateur de Lycophron y auroit perdu son grec. Après avoir essayé inutilement des traductions sans nombre, je parvins enfin à m'aviser de la véritable, et à savoir assez nettement ce qu'elle étoit si pressée de m'apprendre. J'ai dit que les commissaires envoyés de mon département à la défense de Charles Perrin n'avoient pas reçu sans irritation la nouvelle de son jugement. Leurs plaintes et leur colère, très-naturelles sans doute, mais qui ne pouvoient se manifester sans une extrême imprudence, n'avoient pas échappé long-temps à la surveillance de lynx des familiers de la Propagande, et on étoit venu pour les saisir dans cet hôtel qu'ils habitoient comme moi. Heureusement pour eux, un avis officieux qui leur étoit parvenu quelques heures auparavant les avoit décidés à se mettre en mesure de partir, et, leur compte réglé, madame Teutch ignoroit complétement ce qu'ils étoient devenus. Ce qui affligeoit le plus cette digne femme, c'est que je paroissois être l'objet des recherches, puisque les sbires révolutionnaires s'étoient informés de moi

et avoient fait main basse sur mes papiers. « Je ne crains rien de mes papiers, lui dis-je en la rassurant, pourvu qu'on ne les perde pas ; car j'aurois bien de la peine à retrouver dans ma mémoire les quatre cents premiers vers de ma tragédie de *Théramène*, qui sera un fort bel ouvrage. Quant à la conjugaison du verbe *tupto*, si je ne la savois par cœur d'une manière imperturbable, je la reprendrois dans mes rudiments. Ma personne ne court pas plus de danger. Le Code pénal est très précis, comme vous le savez, sur l'âge requis pour la guillotine. Il est vrai que l'on coupe le cou à bien des gens qui sont, ainsi que moi, *sicut infantes* devant Dieu, mais qui n'ont pas l'avantage d'en faire foi par leur extrait de baptême, et j'ai quatre bonnes années de répit pour prendre mes précautions. Au reste, le représentant Saint-Just, indigné avec raison des attentats de la même nature qu'on exerce tous les jours à l'égard des voyageurs, a défendu, par une résolution datée d'hier, et que j'ai lue placardée sur toutes les murailles, qu'on mît à l'avenir aucun mandat d'arrêt à exécution, quel que fût le magistrat qui l'auroit décerné, avant qu'il eût pris communication des pièces et interrogé le prévenu. Ce sont ses propres paroles, et je ne connois personne à Strasbourg, pas même le citoyen Schneider, qui se croie la tête assez ferme sur les épaules pour oser enfeindre sa volonté. Vous pouvez donc dormir en paix, ajoutai-je en l'embrassant, et je me propose d'en faire autant. »

Je me couchai en effet fort tranquillement ; je dormis de même jusqu'au matin, et je fus arrêté à six heures.

Comme on vient de le voir, j'avois prévu fort vaguement ce qui m'arrivoit, mais de manière à ne pas m'en effrayer. C'étoit le pis-aller d'une erreur incroyable dont rien ne me faisoit redouter les conséquences, car j'étois bien sûr que mon innocente vie d'écolier ne donnoit pas la moindre prise au soupçon ; et cependant je sentois mon calme s'altérer à chaque pas que je faisois au milieu

d'une escorte d'ailleurs assez peu rassurante. J'allois voir Saint-Just, ce terrible Saint-Just dont le nom n'avoit jamais frappé mon oreille qu'entouré d'un cortége d'épithètes menaçantes. Mon cœur battoit violemment, et je sentois mes jambes près de défaillir, quand j'entrai dans son cabinet. J'essayai alors de maîtriser mon émotion, et je me retrouvai un peu de courage, ce courage factice et mal mesuré qu'on affecte à défaut d'un autre, et qui, pour les gens qui s'y connoissent, n'est en réalité que le fard de la peur. Saint-Just ne prit pas garde à moi.

Il me tournoit le dos, et se miroit dans la glace de sa cheminée en ajustant avec un soin précieux, entre deux girandoles chargées de bougies, les plis de cette haute et large cravate dans laquelle sa tête immobile étoit exhaussée comme un ostensoir, suivant l'expression cynique de Camille Desmoulins, et que l'instinct d'imitation des étranges petits-maîtres du temps commençoit à mettre à la mode. Je profitai du temps que cela dura, et qui paroîtroit bien long si je le mesurois à mon impatience et à mon inquiétude, pour étudier dans le reflet du miroir la physionomie du juge suprême qui alloit décider de mon sort; je me livrai à cet examen sans craindre que mes regards fussent rencontrés par les siens, car j'étois dans l'ombre et il ne regardoit que lui. La figure de Saint-Just étoit bien loin d'offrir cette gracieuse combinaison de traits mignards dont nous l'avons vue dotée par le crayon euphémique d'un lithographe. Il étoit bien cependant, quoique son menton ample et assez disproportionné eût quelque obligation à l'étoffe complaisante qui l'enveloppoit à demi de ses détours multipliés. L'arc de ses sourcils, au lieu de s'arrondir en demi-cercles unis et réguliers, se rapprochoit plutôt de la ligne droite, et ses angles intérieurs, qui étoient touffus et sévères, se confondoient l'un avec l'autre à la moindre pensée sérieuse qu'on voyoit passer sur son front; son œil étoit large et habituellement pensif, et son teint pâle et gri-

sâtre, comme celui de la plupart des hommes actifs de la révolution, ce qui étoit probablement en eux l'effet des veilles laborieuses et des rigoureuses contentions d'esprit. Seulement, et je ne me suis rappelé cette observation de détail qu'en feuilletant depuis les systèmes des physionomistes, ses lèvres molles et charnues indiquoient un penchant presque invincible à la paresse et à la volupté. S'il l'avoit éprouvé, ainsi que nous donne lieu de le croire tout ce que nous savons de sa première jeunesse et tout ce qui nous reste de ses premiers écrits, il en avoit triomphé avec une rare puissance, du moment où sa vie étoit devenue un rôle; et rien n'explique mieux, peut-être, l'incohérence de ses théories philanthropiques et de ses frénésies révolutionnaires. L'homme qui se croit obligé de se créer un caractère nouveau pour des circonstances antipathiques à sa nature, ne peut pas éviter de tomber dans le faux; et le faux est le principe générateur de tous les crimes, comme de toutes les erreurs.

A l'instant même dont je parle, Saint-Just étoit nécessairement préoccupé de tout autre chose que de sa cravate. Un jeune homme qui étoit assis près de lui, à une table éclairée de deux flambeaux, suffisoit à peine à suivre sa dictée rapide et presque brutale, où toutes les idées se mouloient d'un jet. Une autre phrase étoit déjà tombée à son oreille avant qu'une autre feuille se fût placée sous sa main ; et cela se répéta plus de vingt fois pendant que j'attendois, chacune de ces phrases laconiques, où l'on aurait cherché inutilement un membre de période ou un signe de ponctuation, demandant une feuille particulière. Ces feuilles passoient ensuite par douzaines dans le cabinet du traducteur allemand, qui en finissoit aussi expéditivement, s'il est possible, et alloient se distribuer en deux colonnes sous une presse infatigable qui livroit ses produits tout humides aux afficheurs. Ce que Saint-Just improvisoit ainsi, en entrelaçant artistement les nœuds du madras aux bouts

flottants, c'étoit des lois irrévocables ou des jugements sans appel; car telle étoit la véritable valeur des arrêtés d'un représentant du peuple en mission dans une ville assiégée : souverain temporaire, mais absolu, qui promenoit son glaive sur les populations, comme le faucheur sur l'herbe mûre, et qui ne devoit compte du sang de personne à personne qu'à Dieu, quand il croyoit à une religion, et qu'à lui-même, quand il avoit une conscience. Je suis loin de contester l'importance des services que put rendre alors la rigide sévérité de Saint-Just à des provinces envahies et à des armées en déroute; mais rien ne m'a jamais paru plus affreux que la concision insultante de ces proscriptions d'une ligne, qui frappoient quelquefois d'un seul coup une classe entière de citoyens, soudaines, inattendues et mortelles comme la balle du pistolet dans la main de l'assassin: je crois les entendre encore retentir dans le parler bref, sonore et vibrant de ce beau jeune homme que la nature avait formé pour goûter l'amour et la poésie; je ne me rappelle pas, sans tressaillir, la redondance assidue de ce mot cruel, la MORT, qui les armoit toutes à la fin comme le dard du scorpion, et qui produisoit sur moi l'effet de quelque horrible bout-rimé dont la désinence monotone et révoltante auroit été imposée par le bourreau.

Saint-Just étoit cependant venu à bout de sa toilette et de sa boucherie. Il se retourna de mon côté d'une seule pièce, l'échafaudage inflexible sur lequel reposoit sa tête ne lui permettant aucun mouvement oblique. Il s'informa du motif de mon arrestation, que je ne connoissois pas plus que lui, puis de mon nom, de mon pays, de mon âge. A ma dernière réponse, il s'élança brusquement vers moi, me saisit par le bras, et m'entraîna près des lumières, à la place où il étoit un moment auparavant. « Cela est vrai, dit-il, onze ou douze ans au plus. Il a l'air d'une petite fille. Tes parents

sont-ils émigrés ? — Non, citoyen, répondis-je ; ils s'en gardent bien. Mon père préside un tribunal, et mon oncle commande un bataillon. » L'irritation de Saint-Just se manifestoit par des progrès visibles, mais je savois déjà que les résultats ne m'en seroient pas défavorables. Mon mandat d'arrêt ne contenoit rien qui me fût particulier. Motivé par l'explosion indiscrète des sentiments d'indignation que mes compatriotes avoient exprimés en apprenant la condamnation de Charles Perrin, il n'atteignoit en moi qu'un écolier franc-comtois logé comme eux à l'*hôtel de la Lanterne*, et qui les connoissoit peu, ou qui ne les connoissoit point. Je les avois à peine vus ; et quoique sincèrement complice du crime de leurs regrets, je n'avois pas eu occasion de faire étalage de ma secrète pensée. Je la dévorois amèrement, au lieu de l'exhaler avec ces dignes citoyens en expansions inutiles. Destiné que j'étois dès lors par quelque bienveillance de caractère à sympathiser toute ma vie avec les causes perdues, j'avois senti bouillonner dans mon cœur tout ce qu'il falloit de douleur et de colère pour me rendre digne de mourir avec Charles Perrin ; mais mon cœur, témoin muet de ces mouvements, en connoissoit seul le mystère. Je me rassurai tout à fait.

« Un mandat d'arrêt contre un enfant ! s'écria Saint-Just en froissant violemment le papier ; un mandat d'arrêt parce qu'il est Franc-Comtois, et que le hasard le fait loger dans une auberge où la Propagande a signalé quelques voyageurs suspects ! Et c'est ainsi que les misérables se flattent de faire adorer la Montagne ! Oh ! je ferai bientôt justice de ces attentats, qui mettent tous les jours en péril nos plus précieuses libertés ! Une justice exemplaire et terrible ! Ils osent me menacer quand je ne leur donne pas du sang ! Eh bien ! la Propagande aura du sang ; je lui en promets ! je la baignerai dans le sang des nouveaux tyrans qu'elle déchaîne sur la patrie ! »

Dans ce moment d'exaltation dont mon mandat d'arrêt n'étoit que l'occasion éloignée, mais où se révéloit malgré lui une animadversion profonde et cruelle contre les factieux, Saint-Just, ému au plus haut degré, n'avoit cependant presque rien perdu de son impassibilité extérieure. Sa main s'étoit crispée sur un chiffon insensible, mais sa figure étoit calme. Ce que je viens d'écrire en frémissant, il le disoit froidement, comme s'il avoit dicté encore. Chose étrange! une soif inaltérable de justice, un amour irrésistible de l'humanité, dominoient de temps en temps cette âme farouche, d'où tout sentiment de justice et d'humanité n'étoit pas sorti. Comme les autres, hélas! il savoit tuer sans pitié; mais, en tuant, l'infortuné se faisoit sans doute illusion : il croyoit être humain et juste. Le pouvoir est si malheureux, toutes ses fautes sont des crimes!

« Va-t'en, continua Saint-Just en m'adressant la parole d'un ton qu'il cherchoit à adoucir. » Je ne demandois pas mieux!

« Que fais-tu à Strasbourg? reprit-il en me rappelant de la porte dont j'hésitai un moment à franchir le seuil à la course. — J'étudie, citoyen. J'y suis venu, il y a quelques mois, dans l'intention d'apprendre le grec.

— Le grec! Il auroit été plus naturel, ce me semble, d'y venir apprendre l'allemand. Et à quoi bon le grec, puisque les Lacédémoniens n'ont pas écrit? Mais quel est donc le savant qui se mêle à Strasbourg de donner des leçons de grec?

— Euloge Schneider, citoyen, l'élégant traducteur d'Anacréon, un des premiers hellénistes de l'Allemagne.

— Le capucin de Cologne! s'écria Saint-Just. Euloge Schneider anacréontique! Va, va, continua-t-il avec un sourire d'ironie et d'amertume, va apprendre le grec d'Euloge Schneider. Si je croyois que tu dusses en apprendre autre chose, je te ferois étouffer! »

Je sortis, muni de mes papiers qui m'avoient été rendus au secrétariat. J'y retrouvai tout : les sages leçons de mon père, que je m'étois engagé à relire tous les jours, la note de mes effets, le petit carnet de mes dépenses, les quatre cents vers de ma tragédie de *Théramène* et le verbe *tupto*. Comme je les compulsois précipitamment, une lettre tomba. Elle n'avoit pas été ouverte, et son enveloppe, qui portoit le nom du général Pichegru, me rappela qu'elle devoit contenir des recommandations de ma famille pour le cas où mes études seroient traversées par quelque circonstance inattendue. Je regardai cette rencontre fortuite comme un avertissement de la Providence. Mon interrogatoire dans le cabinet de Saint-Just, ou ma conversation avec lui, comme on voudra l'appeler, m'avoit donné à réfléchir. J'en tremblois encore de tous mes membres, quand madame Teutch vint me rejoindre dans ma chambre, aussi émue que moi ; car elle n'imaginoit pas qu'on pût échapper si vite et si heureusement à un pareil danger, si ce n'étoit peut-être pour y tomber sans ressource une seconde fois. Je compris ses alarmes, que je partageois de tout mon cœur, et je lui fis part de la résolution subite que le hasard venoit de m'inspirer. Elle l'approuva si vivement que je n'hésitai plus. Les portes de Strasbourg s'ouvroient à peine comme à l'ordinaire, au moment où le soleil levant d'hiver commence à briller en plein sur l'horizon, que j'étois déjà en route vers le quartier-général de l'armée, dans l'équipage leste et galant d'un écolier de bonne maison qui va passer les fêtes en vacances. L'état-major, repoussé d'abord jusqu'à Schilicheim, qui touche aux glacis de la ville, avoit depuis doublé cette distance jusqu'à Bischweiller, et puis il l'avoit encore doublée jusqu'à Hœnheim, où étoit sa dernière station, en attendant le nouvel événement de guerre qui lui permettroit d'empiéter plus avant sur l'ennemi. Le jour dont il est question, le

premier boulevard de la France pouvoit communiquer avec ses défenseurs, comme Paris avec Vincennes, à toutes les heures de la journée. Le lecteur est donc sûr de m'accompagner sans fatigue dans mon odyssée militaire, dont la carte est fort étroite ; ce qui ne m'empêche pas de réclamer toute son indulgence pour l'orthographe de ces noms de lieux que je n'ai lus de ma vie, et que je n'ai pas entendû prononcer depuis quarante ans. Le côté le plus extraordinaire d'une terminologie géographique qui remonte à ce temps-là, ce n'est pas que je tombe, en l'écrivant, dans quelques fautes ridicules qui ne tirent à conséquence que dans les livres de poste ; c'est beaucoup, en vérité, que je m'en sois souvenu.

III.

PICHEGRU.

---

§ I.

La dernière partie du chemin de Strasbourg à Hœnheim étoit bordée par une assez large avenue garnie d'arbres, et qui devoit offrir une promenade agréable dans la belle saison. Ce jour-là, qui étoit un des premiers de nivôse, et des plus rigoureux d'un rigoureux hiver, le tableau de cette nature dépouillée de tous ses ornements ne manquoit cependant pas d'un certain effet pittoresque. La neige, resserrée par un froid de dix-huit degrés, s'y dérouloit comme un tapis de velours blanc semé de paillettes, qu'on auroit étendu à dessein sous les pas des voyageurs; et les platanes, faciles à reconnoître à leur écorce lisse et rubanée, n'avoient pas un rameau qui ne fût chargé, par les frimas, de longs et tremblants cristaux comme un lustre d'opéra. J'aurois marché jusqu'au soir sans penser à autre chose; car, de toutes les rêveries qui ont occupé mon jeune esprit, il n'en est pas qui m'ait procuré des plaisirs plus gracieux que celle où le berçoit le spectacle des beautés naturelles. Il fallut cependant y renoncer, parce que je n'étois plus seul. Comme je ne me hâtois point, j'avois

été joint par un cavalier qui s'avançoit nonchalamment au pas, en fumant sa pipe, et que suivoient une vingtaine de soldats distribués en deux files sur les deux côtés de l'avenue. Cet officier m'étoit bien connu pour l'avoir vu quelquefois dans l'exercice de ses redoutables fonctions; c'étoit le citoyen Bruat, capitaine-rapporteur du conseil de guerre. Quant au citoyen Bruat, il n'avoit certainement jamais arrêté ses regards sur moi; et j'en ressentis une secrète joie dans l'éloignement philosophique et prudent que m'inspiroient toutes les puissances. Je n'en fus cependant pas quitte pour l'échange banal du salut militaire, et il me fallut répondre à une question assez insignifiante qu'il m'adressoit en passant par simple urbanité :

— Où je vais, citoyen? à Hœnheim, au quartier-général de Pichegru. Je pense n'en être pas loin?...

— A deux cents pas, répondit un jeune homme que je n'avois pas encore remarqué et qui tenoit comme moi le milieu de l'avenue. Je vais aussi à Hœnheim; et si vous faites route avec nous, j'aurai le temps de vous demander des nouvelles du pays.

— De quel pays, citoyen? répliquai-je en le regardant avec attention. Sa physionomie noble et douce en valoit la peine.

— Allons, allons, me dit-il, notre accent national ne se déguise jamais. Je suis Franc-Comtois comme vous, et je m'en fais gloire.

Je ne fus nullement piqué de cette manière un peu épigrammatique d'entrer en conversation. Je savois déjà que Théophraste avoit été reconnu pour Lesbien, à sa manière de parler, par une marchande d'herbes, après cinquante ans de séjour à Athènes.

Le citoyen Bruat continuoit à nous précéder, sans trop prendre garde à nous, en filant entre ses doigts sa moustache blanchie par le givre. Nous causâmes donc à cœur ouvert et à ma grande satisfaction; car mon

compagnon de voyage étoit fort aimable, et sa conversation étinceloit d'esprit et de gaieté. Je commençois à éprouver un véritable penchant pour lui.

J'avois appris qu'il s'appeloit Bobilier, et qu'il étoit de Vesoul. Je voulus savoir s'il étoit attaché à l'administration ou à l'armée.

« Attaché ! vraiment oui ! reprit-il en souriant, mais non pas à l'armée ni à l'administration. Si mon histoire vous intéresse, je ne vous en ferai pas un mystère ; et votre rencontre m'est heureuse, puisqu'elle me fournit un moyen sûr de laisser quelques renseignements sur ma destinée à ma famille et à mes amis. C'est l'affaire de quelques mots. J'étois second lieutenant dans un régiment d'infanterie en garnison à Nanci. J'y fus pris d'un violent amour (vous ne savez pas ce que c'est) pour une jeune demoiselle noble qui me paya de retour. Ma famille valoit bien la sienne ; mais elle n'étoit pas titrée, et c'étoit encore en 1789 un obstacle insurmontable au bonheur de deux êtres que la nature sembloit avoir faits l'un pour l'autre. La révolution éclatoit alors ; elle m'ouvroit une carrière brillante où je me serois peut-être jeté dans toute autre occasion, mais l'amour m'en détourna. La main de ma maîtresse étoit au prix de mon émigration, et, suivant le compte de ses parents, notre séparation ne pouvoit pas être de longue durée : la France entière attendoit le retour de ses princes avec tant d'empressement ! Quand on est amoureux on croit tout ce que l'on désire, et j'étois amoureux comme un fou. Qu'ai-je besoin de vous en dire davantage ? Il fallut tomber dans le piége de l'espérance. J'émigrai.

— Parlez plus bas, interrompis-je à demi-voix ; ce n'est pas ici le lieu de convenir de cela ! »

Il ne fit pas semblant de m'avoir entendu. « J'émigrai, continua-t-il. J'arrivai à Coblentz, où l'on s'informa de ma famille. Je montrai mon épée. On me rit au nez, et on me tourna le dos. Je n'obtins pas positive-

ment le droit de servir le roi; je le dérobai. L'ennemi me tira du sang. Il en falloit pour laver mes humiliations. Je rentrai dans le monde le bras droit en écharpe; et si l'on y prit garde, ce fut pour remarquer que je ne serois pas de long-temps en état de tailler au vingt-et-un. De toutes mes illusions il ne me restoit que l'amour, et l'amour suivit les autres : une lettre cruellement officieuse m'apprit que ma fiancée n'avoit pas eu la patience d'attendre le triomphe prochain de la monarchie; elle venoit de convoler en mariage avec un hobereau qui comptoit ses ancêtres par douzaines, et ses ridicules par millions. Détrompé un peu trop tard des grands seigneurs et des femmes, je ne balançai pas à regagner la France, que je ne pouvois m'empêcher d'aimer encore, malgré ses extravagances et ses fureurs. J'y suis rentré il y a trois jours, et voilà tout. »

J'avois hâte qu'il finît. « Eh bien! lui dis-je avec vivacité, renfermez au plus profond de votre cœur toutes les circonstances de ce récit, dont vous ne prévoyez pas les terribles conséquences, parce que votre absence vous a fait perdre de vue les choses qui se passent chez nous. Si le citoyen Bruat, que vous voyez là-bas, en avoit surpris un seul mot, votre indiscrétion vous mèneroit loin!...

— Vous croyez, mon ami? répondit l'émigré en souriant encore; pas plus loin, je vous jure, que je ne me propose d'aller!...

— Est-il possible! m'écriai-je. Où allez-vous donc?...

— Mourir à la redoute d'Hœnheim! dit-il; et, si je ne me trompe, la voilà! »

En prononçant ces paroles, il avoit rejeté par un mouvement subit les deux pans de son manteau derrière ses épaules. Je vis qu'il avoit les bras liés.

L'escorte poursuivit sa marche, mais je ne la suivis pas. J'étois resté à ma place pétrifié d'étonnement et de terreur.

Quelques moments après je sortis de ma stupeur, une explosion m'avoit averti qu'il étoit mort.

Des exécutions pareilles avoient lieu tous les jours à une portée de pistolet du quartier-général. Je fus presque témoin, le surlendemain, de celle du général Eisenberg et de son état-major, et je suis forcé d'anticiper un peu sur l'ordre des temps pour ne pas séparer des sujets qui se touchent de si près. Le général Eisenberg étoit, comme son nom l'indique, un soudard allemand de l'école du vieux Luckner. On disoit qu'il avoit fait la guerre de parti avec un certain succès, auquel sa mauvaise fortune ne voulut pas que les opérations de son corps d'armée répondissent une seule fois. Le dernier des revers qu'il eût essuyés étoit attribué communément à une imprévoyance impardonnable qui passa pour trahison. Toutes ses troupes avancées furent surprises dans leurs quartiers pendant qu'il reposoit paisiblement dans le sien, et ce n'est pas sans peine qu'il parvint à se soustraire lui-même, avec un gros d'officiers supérieurs, à la poursuite de l'ennemi; mais mieux auroit valu pour ce pauvre homme tomber à la merci des Autrichiens que dans les serres implacables de la République. Saint-Just indigné l'avoit envoyé devant ce conseil de guerre expéditif qu'on appeloit la commission militaire extraordinaire; et la commission militaire extraordinaire l'avoit envoyé à la redoute d'Hœnheim, où se jouoit habituellement, comme je l'ai dit, la dernière scène de ces sanglantes tragédies. Quatorze accusés, dont se composoit la cavalcade fugitive, marchoient le lendemain, au point du jour, vers la redoute fatale. Le verdict du tribunal n'avoit pas même épargné deux palefreniers, gens rarement solidaires, et qui ne devroient jamais l'être en bonne logique, des bévues de la stratégie. C'étoit une rude jurisprudence!

La disposition des lieux nous avoit épargné jusqu'alors la vue de cet abominable appareil; mais il s'agis-

soit de frapper ce jour-là un coup mémorable qui retentît jusqu'au cœur de l'armée. Les patients, liés deux à deux, devoient être promenés devant tout ce que nous avions de soldats autour de notre station; et le massacre juridique d'un état-major étoit de si bon exemple pour un état-major, qu'on avoit jugé à propos de faire au nôtre les premiers honneurs de ce spectacle instructif. Pichegru déjeunoit debout et à la hâte, suivant son usage, au milieu de ses aides-de-camp, pendant qu'on achevoit d'enharnacher les chevaux, et que la plupart piaffoient déjà d'impatience en attendant leur maître. Tout à coup une bruyante rumeur s'éleva jusqu'à nous, et je ne fus pas des derniers à courir pour en reconnoître la cause. Il ne me fut pas difficile de la deviner à l'aspect du cortége meurtrier qui se déployoit sur la place, quoiqu'il surpassât de beaucoup en nombre, en tenue et en solennité, celui qui avoit tué deux jours auparavant le malheureux émigré franc-comtois. Mon premier mouvement étoit de fuir, quand je me sentis retenu tout à coup, par une curiosité invincible, en entendant des éclats de rire étourdissants qui rouloient sur la foule, et qui dominoient le cliquetis des armes et le bourdonnement confus de la populace. Ce n'étoit cependant pas l'ivresse insultante d'une joie sauvage digne de ces cannibales qui dansent autour du bûcher de leurs ennemis, et qu'on ne voyoit que trop souvent éclater aux gémonies révolutionnaires : c'étoit l'élan d'une gaieté naturelle.

Parmi les condamnés obscurs qui accompagnoient leur général au supplice, il y avoit un jeune chirurgien-major gascon dont l'intarissable enjouement n'auroit pas été en reste de saillies bouffonnes avec les turlupins les plus accrédités; vrai loustic de régiment, qui trouvoit à rire partout, qui rioit de tout, et qui venoit de découvrir, à sa grande satisfaction, le côté risible de la mort. Jamais il n'avoit été si fécond dans ses quoli-

bets, plus grotesque dans ses lazzis, et il étoit impossible de ne pas se laisser entraîner à cette expansion qui n'avoit rien de forcé, rien d'apprêté, rien de factice, qui ne manifestoit qu'une organisation inaccessible à la crainte et insensible à la douleur.

Pichegru s'étoit avancé machinalement vers la fenêtre comme les autres. Quand il s'aperçut qu'il s'agissoit d'une exécution, il fit deux ou trois pas en arrière; mais le général Eisenberg l'appela d'une voix forte, et il resta pour l'écouter.

« Adieu, Pichegru, dit Eisenberg avec une énergie dont son accent tudesque n'affoiblissoit pas l'expression. Je vais à la mort et je te laisse avec plaisir au faîte des honneurs, où ton courage t'a porté; je sais que ton cœur rend justice à ma loyauté trahie par le sort de la guerre, et qu'il a secrètement pitié de mon malheur. Je voudrois pouvoir te prédire, en te quittant, une fin meilleure que la mienne; mais garde-toi de cette espérance. Le peuple auquel tu as dévoué ton bras n'est pas avare du sang de ses défenseurs; et si le fer de l'étranger t'épargne, tu pourrais bien ne pas échapper à celui des bourreaux. Le ciel veuille te préserver, ami, de la jalousie des tyrans, de la calomnie des pervers et de la fausse justice des assassins! Adieu, Pichegru! — Marchez, vous autres! »

Pichegru le salua de la main, ferma la croisée, rentra dans la chambre, et y fit deux tours sans adresser la parole à personne.

« Je donnerois ma plus belle pipe d'écume de mer, dit-il enfin, pour me rappeler le nom de l'auteur grec qui a parlé des prophéties des mourants.

— C'est Aristophane, général, répondis-je aussitôt : *ho . geron sibyllia*; dans un passage que ma vieille grammaire traduit ainsi :

Les moribonds chenus ont l'esprit de sibylle.

— Très bien, reprit Pichegru en me touchant la joue d'un petit geste caressant, tu n'as que faire d'une pipe, mais je te donnerai autre chose, et dans deux ans une épée. — Allons, enfants, en se retournant du côté de ses officiers, nous avons du chemin à faire aujourd'hui, car je compte bien poser mes avant-postes à Drusenheim. Les tueries de Strasbourg m'ennuient, et je suis pressé de changer de quartier. Quant à la mort, c'est peu de chose partout ; c'est plaisir au champ de bataille. »

Que n'ai-je pu percer la muraille qui nous séparoit dans sa dernière prison, et recevoir la confidence de sa dernière pensée ! On m'ôteroit difficilement de l'esprit que le souvenir du général Eisenberg lui fût revenu dans ce moment-là, comme l'esprit familier de Brutus dans sa tente des champs de Philippes, pour lui remettre en mémoire que son heure étoit sonnée et qu'il falloit partir.

Je reviens à mon arrivée à Hœnheim. L'état-major s'étoit mis en route de bonne heure. Le canon grondoit sur toute la ligne, et s'éloignoit en grondant. C'étoit le jour de la mémorable affaire de la Vantzenau qui acheva de déblayer toute la droite de l'armée, et qui fut le prélude heureux de la reprise des positions importantes de notre territoire envahi. Le quartier-général n'étoit cependant pas tout à fait désert. J'y rencontrai ces commissaires francs-comtois qu'on cherchoit inutilement à Strasbourg, et qui s'étoient assurés d'un asile inviolable sous la protection du drapeau. Que de têtes proscrites se sont paisiblement endormies à son ombre dans ces jours de calamité ? Je ne doutai pas que Charles Perrin lui-même ne s'y fût dérobé au sort qui le menaçoit, et j'eus bientôt lieu d'éclaircir cette conjecture sans la laisser échapper. Tout le monde concevoit alors, sans autre enseignement que celui des circonstances, la nécessité du mystère, et cette éducation du malheur étoit

pour notre génération un bienfait particulier de la Providence. Il y avoit si peu d'hommes, parmi ceux qui faisoient alors l'apprentissage de la vie, qui ne dussent pas être obligés tour à tour à s'armer des mêmes précautions contre la fureur des partis !

Pichegru, à son retour, m'accueillit comme un fils. « Je te ferai voir, me dit-il en m'embrassant tendrement, comment nous traitons nos ennemis. » La bienveillance de cette réception hospitalière mit ma timidité ombrageuse tout à fait à l'aise. Je crus avoir retrouvé ma famille.

Pichegru est trop connu pour qu'il me soit permis de le peindre, et cependant il n'est pas assez connu pour pouvoir se passer du zèle d'un défenseur. La destinée que lui avoit prédite Eisenberg s'est cruellement réalisée. D'infâmes calomnies, fondées sur de prétendues pièces secrètes dont tout le monde connoît les fabricateurs, se sont attachées à la mémoire de ce héros, sur lequel aucun parti n'a une opinion juste, qui a été outragé et méconnu dans ses intentions par ses enthousiastes comme par ses détracteurs, et qui n'a pas laissé derrière lui une voix fidèle et courageuse pour venger sa gloire, parce qu'il a vécu trop pauvre, hélas ! trop indépendant et trop fier pour se faire des créatures. Si le temps qui m'échappe, si la fortune qui m'enchaîne à des travaux sans éclat et sans fruit, accordent un jour assez de loisirs à ma vieillesse pour mener à fin une œuvre sincère, depuis vingt ans commencée, j'érigerai peut-être à l'Épaminondas de mes nobles montagnes un monument agreste et grossier, mais simple, imposant et durable comme elles. Je prouverai aux royalistes qu'ils se trompent en tenant compte à Pichegru de je ne sais quels services qu'il n'a jamais songé à leur rendre ; aux révolutionnaires, qu'ils se trompent ou qu'ils mentent effrontément, en connoissance de cause, quand ils lui imputent des trahisons dont sa grande âme n'étoit

pas capable. Entre Pichegru et la pensée d'une trahison, il y avoit toute la distance qui sépareroit les deux pôles de l'infini, si on pouvoit la mesurer ; trahison difficile à définir au reste que celle d'un général qui a délivré son pays de la présence de l'étranger, qui a porté chez l'étranger la terreur de ses armes, et qui n'a jamais paru dans une bataille où l'honneur de la République ait été compromis ! Ce n'étoit guère la peine de conspirer ! J'appuierai cette démonstration de notions si claires qu'il ne restera pas un prétexte au soupçon, pas un faux-fuyant à la perfidie, pas une excuse à la frénésie imbécile de cette lie des populaces qui distribue, au gré de ses chefs, l'ostracisme et la mort ! Je le ferai, je le jure ! et la postérité, juge calme et impartial du présent, rétablira sur une base immortelle la statue profanée du plus pur et du plus véritablement grand de nos capitaines.

Ce travail est trop vaste pour être ébauché dans quelques feuilles fugitives ; il est trop solennel pour être associé au sort équivoque d'un fragment de mes mémoires, et de quels mémoires ? les réminiscences d'un écolier. J'attendrai donc une autre occasion de peindre Pichegru tel que je l'ai vu dans mon enfance, avant d'être initié, pour mon malheur, aux funestes secrets dont la rancune amère des républicains fait ses crimes par une imputation toute gratuite. Je le montrerai là fier et doux, imposant et simple, juste et indulgent, habile et loyal, le plus brave des soldats et le plus modeste des citoyens, bienveillant, humain, généreux pour tous, sévère pour lui-même, et réunissant en lui la probité d'Aristide, le désintéressement de Fabricius, la modération de Scipion, le stoïcisme inflexible de Caton d'Utique, à une époque où la France presque entière se seroit trouvée trop heureuse de se jeter dans les bras protecteurs d'un Marius ou d'un Octave. — Ici, je n'ai tout au plus que le temps de le nommer.

Le repas du soir nous rassembla fort tard autour d'une table très-médiocrement servie, et il en fut ainsi de tous les jours suivants. On y comptoit plusieurs généraux plus ou moins renommés alors : Liéber, Boursier, Michaud, Hermann, le bon et savant Hermann, qui mourut peu de temps après, et un nombre beaucoup plus considérable d'officiers d'état-major et d'aides-de-camp. Pichegru en avoit quatre, et deux, dans ce nombre, qui m'étoient déjà bien connus : l'un, M. Gaume, qui étoit de Besançon, et que le fléau d'Asie a récemment enlevé à sa famille et à ses amis ; l'autre, qui s'étoit fait remarquer par beaucoup d'esprit et d'excellentes manières dans la garnison de la même ville, M. Chaumette, capitaine de dragons, retiré, je crois, du service après la campagne de Hollande, et depuis maire d'Issoire, où il jouit encore, à un âge peu avancé, de l'estime et de l'affection générales. Il m'a certainement oublié, et il faut convenir qu'il en a eu le temps ; mais les marques particulières de bonté que ces messieurs m'ont données ne sortiront jamais de ma mémoire. Le nom des deux autres sera plus familier aux lecteurs accoutumés de nos biographies modernes. Il suffit d'indiquer, pour le rappeler au souvenir de tous les François, le capitaine d'artillerie Abatucci, général l'année suivante, et tué en 1796, à la défense d'Huningue, où la reconnoissance nationale lui a élevé un tombeau par les soins de Moreau. Il étoit Corse, et, à ce que j'ai entendu dire depuis, de la famille de Napoléon. Le boulet qui le frappa lui a peut-être ravi une couronne. C'étoit un beau jeune homme de vingt-trois ans, grand, svelte, adroit, vigoureux, d'une intrépidité à toute épreuve. Ses traits, dessinés avec toute la régularité du galbe grec, avoient quelque chose de numismatique, et cette impression n'étoit pas démentie par son teint couleur de bronze. Cette apparence de dignité extérieure n'influoit pas sensiblement sur son caractère, qui se

distinguoit par une gaieté ingénue, expansive et presque enfantine, mais de peu de verve et d'éclat. Ces derniers avantages étoient réunis au plus haut degré dans son camarade M. Doumerc, capitaine de cavalerie, de l'âge d'Abatucci et encore plus joli garçon, qui rassembloit d'ailleurs toutes les qualités dont peut se composer le parfait idéal d'un brillant officier. Son œil noir, que surmontoit un sourcil large, mobile et plein d'expression, rouloit tout le feu du courage et annonçoit dès lors un des héros qui devoient décider le succès de la bataille d'Austerlitz. Il étinceloit aussi des rayons pénétrants de la saillie, et l'accent assez prononcé du jeune Doumerc prêtoit un charme infini aux élans de sa vivacité méridionale. Le lieutenant-général Doumerc doit vivre aujourd'hui dans la retraite du sage, où il s'est confiné après vingt-cinq ans de combats et de gloire; et je crois pouvoir supposer, sans lui faire tort, qu'il est un peu changé, car il y a, je pense, à quelques semaines près, quarante ans que je ne l'ai vu. Il m'est aussi présent que si je l'avois vu, que si je l'avois entendu hier.

On comprend, d'après le caractère des convives de Pichegru, que sa table étoit nécessairement fort gaie; joie étrange et cependant bien complète et bien franche que celle de ces compagnons de nobles dangers, qui venoient d'échapper à la mort pour s'y exposer de nouveau le lendemain. Je n'ai pas vu de semaine où une place ne restât vacante au banquet. Le général la marquoit, en passant, d'un froncement de sourcil, et faisoit disparoître le couvert d'un geste dont les gens de service avoient l'intelligence; et puis l'on s'asseyoit, on rioit, on parloit de belles armes, de beaux chevaux, de femmes et de plaisirs : on ne philosophoit point. Pichegru prenoit fort peu de part à la conversation et ne rioit presque jamais, sinon de ce sourire de l'âme qui quittoit rarement ses lèvres et qui encourage la gaieté.

Tant que son front ne s'étoit pas assombri, la folie alloit son train, et je n'imagine pas qu'elle ait jamais été nulle part plus animée, plus pétulante, plus bouffonne, sans cesser un moment d'être de bon goût. On a souvent cité le dernier festin des Lacédémoniens avant la journée des Thermopyles. Il n'y a pas un officier françois qui ne se soit trouvé à une pareille fête entre deux champs de bataille, et il est bon de remarquer, pour l'exactitude de cette comparaison, que les lignes étroitement circonscrites de l'armée qui couvroit alors les murailles de Strasbourg étoient les Thermopyles de la France.

J'ai déjà fait pressentir que nous avions peu de temps à passer à Hœnheim. En moins de huit jours, la droite de l'armée étoit totalement dégagée; et l'état-major se portoit vers le centre, au quartier-général de Vindenheim, ou Findenheim, ou autrement (faites grâce à mon orthographe). La plus grande partie s'établit dans un vieux château de Wurmser, tout mutilé par la mitraille. Le général Pichegru prit logement chez le ministre du village, avec ses aides-de-camp et ses bureaux. J'eus le bonheur de l'y accompagner; et ce n'est pas sans raison que je compte cet événement parmi les plus heureux de ma vie, puisque je lui dois un goût délicieux qui l'embellit encore. Le ministre de Vindenheim étoit un colosse de six pieds, taillé à proportion, et dont le nez, inférieur en proéminence à celui du citoyen Tétrell, dont j'ai parlé plus haut, rachetoit bien ce léger désavantage par l'ample étendue de sa base, qui menaçoit de déborder de l'un et l'autre côté le diamètre horizontal de sa figure rubiconde. Sous l'enveloppe assez grossière que je viens de décrire, le ministre de Vindenheim étoit le meilleur des hommes, officieux, hospitalier, sincère avec politesse, bon vivant avec la retenue convenable à son état, faisant parfaitement les honneurs d'un excellent vin du Rhin, qu'il se félicitoit d'avoir caché aux Allemands, parce qu'ils en boivent trop, et par-

dessus tout cela, fort versé en différentes études. Je ne saurois dire avec quelle joie je vis sa chambre décorée de beaux cadres de papillons que je ne me lassois pas de regarder. J'avois toujours eu quelque penchant pour ce joli amusement; mais j'ignorois que la science des hommes eût soumis les insectes eux-mêmes aux lois de notre police sociale, et que chaque espèce en eût reçu un nom distinctif. Dieu sait avec quelle vivacité je m'informai de ces curieuses merveilles. Il me semble que je vois encore d'ici ces magnifiques lychnées qui renferment, sous une mante modeste et obscure, de riches draperies de pourpre, ces terribles sphynx-atropos dont le dos est empreint d'une tête de mort montée sur des os en sautoir, et ces brillants petits argus, propres à l'Alsace, dont les ailes sont glacées d'une couche de laque ou relevées d'une incrustation de lapis, solides et resplendissantes à la vue comme le cristal. Loin de m'ennuyer à Vindenheim, j'y aurois volontiers passé dix ans; mais, dix ans, c'est le temps que dura le siége de Troie, et mon général étoit plus soudain dans ses entreprises que ne le fut Agamemnon.

J'avois d'ailleurs trouvé moyen d'*utiliser* mon temps, et d'en rendre l'emploi agréable à Pichegru. Il faut dire qu'il avoit, comme on l'a rapporté de tous les grands capitaines, son livre de prédilection. C'étoit les *Mémoires de Montecuculli*, que la recommandation d'un suffrage si imposant pour moi ne m'a cependant jamais engagé à lire. Il en portoit toujours un volume avec lui; et, depuis quelque temps, il auroit bien voulu pouvoir en faire autant pour un auteur du même genre qui étoit parvenu à tenir une place au moins égale dans son estime. Il n'y avoit malheureusement pas moyen. Le général Custines, prédécesseur de Pichegru dans le commandement de l'armée du Rhin, et qui étoit, ainsi que lui, infatigable au travail, paroissoit avoir employé tous les instants que lui laissoit la guerre à la composition de

l'histoire de ses campagnes. Il n'y avoit pas là un seul fait oublié, pas une opération qui ne fût expliquée dans les plus grands détails, pas un résultat qui ne fût exactement pressenti, et sur lequel il ne revînt avec soin à la marge, pour se rendre compte des circonstances qui l'avoient plus ou moins modifié, quand il mettoit par hasard en défaut, dans quelques particularités de peu de valeur, la précision presque infaillible de ses calculs. Bien plus : on y voyoit jusqu'à ses fautes qu'il exposoit avec une sublime candeur, et dont l'appréciation ne devoit pas être d'un foible enseignement pour quiconque seroit appelé à parcourir la même carrière. Mais cet admirable manuscrit avoit les défauts d'un ouvrage composé à la hâte, et que l'illustre écrivain ne s'étoit pas trouvé en mesure de rendre plus court. Il étoit minutieux, diffus, chargé de longues inutilités et de redites fatigantes, surtout pour un lecteur dont toutes les minutes sont sans prix; et on en jugera mieux quand j'aurai ajouté qu'il remplissoit trois volumes *in-folio* du format des atlas et des polyglottes. J'avois entendu souvent regretter à Pichegru que l'embarras des travaux courants du secrétariat ne lui permît pas d'appliquer une plume intelligente à cette transcription, qui exigeoit au reste, selon lui, plus de tact et d'esprit d'analyse qu'il n'auroit osé en demander à de simples expéditionnaires. Comme il ne souffroit pas que je suivisse l'état-major dans les excursions périlleuses, je me trouvai heureux d'employer le vaste loisir de mes journées à tenter quelques extraits que son travail préliminaire m'avoit d'ailleurs rendus faciles; car il marquoit ordinairement d'une accolade au crayon les endroits les plus substantiels, et chaque passage important étoit rappelé au dehors par un signet ou un pavillon qui en rappeloit sommairement le sujet. Ce genre d'élaboration analytique m'étoit assez familier, parce que mon père en avoit fait le procédé le plus essentiel de mes études scolaires, et il

est probable que je n'y réussis pas trop mal; mais le difficile étoit de le faire valoir aux yeux du seul juge dont le suffrage pût y attacher quelque prix. Je m'avisai, au bout de huit jours, quand mes copies me parurent assez nettes et assez soignées, de les insérer à leur place dans le manuscrit de M. de Custines, où elles devoient nécessairement fixer tôt ou tard l'attention de Pichegru, qui le feuilletoit tous les soirs. Dix fois, avec un grand battement de cœur, je le vis s'arrêter à la page mobile et la conférer avec l'autre, mais il ne m'en parloit point. Il sembla seulement prendre plus d'intérêt à mon babillage, et s'informer plus particulièrement du juste point auquel mon éducation étoit parvenue. Un jour enfin, sous prétexte que tout le monde étoit absent ou occupé, il m'appela pour écrire sous sa dictée quelques lignes insignifiantes qu'il rapprochoit, derrière mon épaule, d'une des nombreuses pièces de comparaison que je lui fournissois depuis quelque temps. « C'est donc toi, me dit-il, qui analyses d'une manière si conforme à mes intentions les MÉMOIRES DE CUSTINES? Cela est au-dessus de ton âge, et ta situation doit s'en ressentir. Vois si ce frac te va bien. »

Ce frac, jeté sur une chaise, étoit un joli habit bleu national, à collet et parements bleu de ciel, qui m'alloit comme un charme, car la mesure en avoit été prise sur le mien. Avec la petite toque rouge d'ordonnance des secrétaires d'état-major, que j'avois trouvée à côté, il me donnoit un relief qui faillit me faire pâmer de joie, et je ne sais si j'endosserois plus fièrement aujourd'hui l'habit même d'un général, tout éclatant d'épaulettes, de décorations et de dorures. L'impression des vanités de l'homme est tout à fait relative, et les premières sont les plus saisissantes. Si j'ai abusé de l'occasion de me complaire au souvenir de celle-ci, c'est peut-être parce qu'on ne m'a jamais trouvé bon depuis pour porter un nouveau vêtement officiel, qui m'auroit fait aisément oublier

mon petit frac bleu; c'est d'ailleurs à Pichegru que je dois cette unique distinction de ma vie. Il faut rendre à César ce qui appartient à César !

Outre une grande table de travail sur laquelle reposoient à perpétuité les Mémoires de Montécuculli et les Mémoires de Custines, la chambre de Pichegru, à son quartier général de Vindenheim, n'avoit pour tout ameublement qu'un fauteuil et trois matelas, sans draps et sans couverture. Ces trois matelas, étendus immédiatement sur le plancher, laissoient à peine entre eux une étroite allée aux promenades nocturnes du général. Le premier étoit le sien, mais il s'y couchoit rarement; et c'étoit de préférence dans son fauteuil qu'il passoit chaque nuit cinq ou six quarts d'heure donnés en plusieurs fois au sommeil; le second étoit occupé par M. de Reignac, secrétaire en chef de l'état-major, et le troisième par moi. Nous dormions là beaucoup mieux qu'il ne m'est jamais arrivé de dormir depuis; et nous n'étions réveillés qu'à la dernière extrémité, lorsqu'il parvenoit à Pichegru quelque affaire très-urgente à laquelle il ne pouvoit pas suffire tout seul. A quatre heures du matin il s'éveilloit brusquement ou quittoit la besogne, se lavoit la tête, les mains et les pieds dans un seau d'eau froide placé sous son bureau, fumoit une pipe, et se rinçoit la bouche d'une goutte d'eau-de-vie; après quoi il donnoit ses audiences jusqu'à sept heures. Nous le suivions alors à un déjeuner fort concis, et nos apprêts ne l'étoient pas moins; car, à l'exception de la toque et des bottes, nous couchions tout habillés, en vertu d'une ordonnance de Saint-Just qui en imposoit l'obligation à toute l'armée, *sous peine de mort*, depuis la fâcheuse surprise de Bischweiller, si fatale au général Eisenberg. A huit heures ou huit heures et demie, tout le monde étoit à cheval. Un quart d'heure plus tard le canon retentissoit partout. Un quart d'heure plus tard, l'ennemi étoit battu.

Je ne suis entré dans ces détails que parce qu'ils sont nécessaires à l'intelligence d'une anecdote d'assez peu d'importance en elle-même, qui m'a cependant beaucoup donné à penser depuis l'horrible catastrophe d'un des hommes que j'ai le plus chéris sur la terre. Je portois ordinairement, comme Pichegru, une cravate noire serrée au cou de très-près, par opposition aux merveilleux de la ville qui avoient adopté à l'envi, d'une manière toute courtisanesque, la cravate volumineuse du proconsul; et, comme j'avois aussi un penchant naturel à la flatterie, car j'ai toujours volontiers flatté ceux que j'aime, je m'étois étudié à l'attacher comme lui d'un seul nœud sur la droite : méthode peu coquette à la vérité, et que je conserve aujourd'hui, on peut m'en croire, sans la moindre prétention. Une nuit, comme je dormois péniblement, et tourmenté sans doute par quelque fâcheux cauchemar, je sentis tout à coup une main se glisser dans ce nœud, en relâcher le lien, et relever ma tête, qui s'étoit appuyée sur le plancher dans l'agitation de mon sommeil. J'étois éveillé. « C'est vous, général ! m'écriai-je, avez-vous besoin de moi? — Non, répondit-il ; c'est toi qui avois besoin de moi. Tu souffrois et tu te plaignois ; je n'ai pas eu de peine à en connoître le motif. Quand on porte comme nous une cravate serrée, il faut avoir soin de lui donner du jeu avant de s'endormir ; et je t'expliquerai une autre fois comment l'oubli de cette précaution peut être suivi d'apoplexie et de mort subite. C'est un moyen de suicide. » Je pressai sa noble main sur mes lèvres, et je me rendormis.

Je donne pour ce qu'elle vaut cette historiette avec toutes ses inductions, mais je crois qu'on ne s'étonnera pas que je m'en sois souvenu une dizaine d'années après. Puisse-t-elle absoudre la mémoire de Napoléon du plus lâche et du plus odieux des assassinats !

Pichegru exerçant de droit la haute juridiction dans tous les lieux où il transportoit son quartier-général,

nous étions exempts, depuis Hœnheim, qui étoit encore compris dans les limites militaires de Strasbourg, de la cruelle obsession des bourreaux dont Schneider étoit toujours accompagné. Le propagandiste de la mort ne paroissoit point chez nous; il nous suivoit à la trace, comme je crois l'avoir dit ailleurs, tout prêt à glaner les têtes que la guerre avoit épargnées, et semblable au vautour qui vient prendre possession d'un champ de bataille : ce qui embarrassoit les progrès de notre armée d'une armée de fugitifs. Quant à Saint-Just, qui ne se reposoit point, et qui ne cessoit d'aller stimuler sur le terrain le courage des combattants, nous le vîmes passer souvent, et le jour, entre autres, de la glorieuse affaire des hauteurs de Brumpt, qui préludoit de bien près à la reprise des deux rives de la Motter, et de la position importante d'Haguenau. C'est dans le courant de la nuit suivante que survint un événement qui mérite d'être recueilli par les biographes. Saint-Just avoit mis pied à terre à la commanderie de Brumpt, et il est à remarquer que cette station se trouvoit rejetée, du premier rang qu'elle occupoit la veille, à la dernière ligne de défense, ce qui la mettoit tout à fait à l'abri d'un coup de main. Je ne sais quel funeste hasard lui apprit qu'un jeune officier de Noyon qui avoit été son compagnon d'études, et qu'il disoit aimer en frère, devoit se trouver à peu de distance, dans un des trous que les soldats s'étoient péniblement creusés en ouvrant, à la pointe du sabre et au tranchant de la hache, une terre pétrifiée par le froid le plus âpre. Il s'y fait conduire, il arrive, il appelle son ami, qui s'empresse de se rendre aux accents de cette voix si connue, sans avoir pris le temps de s'envelopper du moindre vêtement. Il étoit nu. Saint-Just le presse contre son cœur et s'écrie : « Le ciel soit loué doublement, puisque je t'ai revu, et que je puis donner, dans un homme qui m'est si cher, une leçon mémorable de discipline et un grand exemple de justice, en t'immolant au

salut public ! » Puis, se tournant du côté des gens qui l'escortoient : « Faites votre devoir, » dit-il. A ces mots, l'officier l'embrassa de nouveau, proféra un dernier vœu pour la liberté, donna le signal du feu, et tomba mort.

Cet acte d'héroïsme lacédémonien (Dieu veuille épargner de telles vertus à nos descendants !) fut mis à l'ordre du jour de l'armée et diversement jugé ; mais on ne peut dissimuler qu'il influa très-avantageusement sur le *moral* des troupes, et le récit qui s'en répandit partout n'avoit probablement pas d'autre objet. On a pu lire une anecdote semblable dans la vie de Frédéric-le-Grand, et j'aime à penser que l'une et l'autre ne sont que d'habiles mensonges.

Après avoir poussé si avant l'histoire de mes campagnes, j'aurai peut-être bien de la peine à me défendre d'y revenir ; car on sait qu'il n'y a point de distraction plus douce pour les veillées d'hiver d'un invalide entouré de ses enfants. Je vous préviens cependant, mes amis, et il n'en faut pas moins pour vous rassurer, que si la mort ne clôt pas mes yeux avant la fin de mes MÉMOIRES, je tâcherai de les réduire à des dimensions plus modestes que celles des MÉMOIRES DE CUSTINES et de MONTÉCUCULLI.

---

§ II.

J'ai promis de parler encore une fois de Pichegru. C'est un devoir que j'accomplis envers sa mémoire, une des obligations les plus chères et les plus sacrées de mon cœur.

Malheureusement pour moi je n'ai pas les loisirs d'un livre, et c'est un livre au moins qu'il faut à la mémoire

de Pichegru. D'autres le feront, mais je n'aurai rien épargné pour leur fournir quelques matériaux. Ce n'est ici ni un plaidoyer, ni une suasoire, ni une apologie, c'est un sommaire.

Commençons par tracer rapidement la vie de Pichegru; elle sera peut-être jugée tout à l'heure.

Pichegru est né en 1761 aux Planches, et non à Arbois, qui ne réclame plus cette gloire. Laissons-la au modeste village où il a conservé quelques vieux amis; c'est dans leur cœur qu'il aimeroit à vivre, et non dans les monuments maladroits qui l'ont fait si cruellement méconnoître.

La famille de Pichegru étoit pauvre, mais honorée; rustique, mais libre. Elle ne cultivoit pas ses propres terres, parce que l'ambition des propriétés étoit chose inconnue dans tout homme qui a porté son nom. Le blason de ces nobles paysans, c'étoit *honnêtement travailler, vivre de peu*; et depuis quatre cents ans on les appeloit *Pichegru* parce qu'ils tiroient le *gru* ou la graine au bout du *pic* ou du hoyau. Cette noblesse en vaut une autre.

Pichegru vint au monde estimé dans les siens. C'étoit alors un héritage.

La propriété protégeoit naturellement l'enfant du prolétaire, qu'elle redoute aujourd'hui.

Charles Pichegru reçut une éducation soignée chez les Minimes d'Arbois, qui dirigeoient le collége de cette ville.

Ces Minimes le devinèrent. Ils envoyèrent à leurs frais au collége de Brienne l'écolier qui promettoit un grand homme, et il y fut, peu de temps après, le répétiteur de Napoléon.

Ce point de contact est le premier qui se soit établi entre les deux plus fameux capitaines d'un siècle qui ne l'a cédé à aucun en illustration militaire : le dernier, nous le verrons.

Napoléon sortit de Brienne comme lieutenant par un

acte spontané de la justice de Louis XVI ; Pichegru en sortit comme sergent au premier régiment d'artillerie, par le seul fait de son application et de son travail.

Il fit avec éclat la dernière guerre d'Amérique, et passa au grade d'adjudant.

Il touchoit à vingt-huit ans aux honneurs de l'épaulette, quand la révolution arriva.

Pichegru en avoit embrassé tous les principes généreux. Elle ouvroit une si belle voie aux grandes pensées ! elle déployoit devant elle tant d'espérances et d'avenir !

Il présidoit la société populaire de Besançon, au passage d'un bataillon des volontaires du Gard ; et il échangea sans peine sa sonnette contre une épée. Ce bataillon l'avoit choisi pour commandant.

Deux ans après Charles Pichegru étoit général en chef de l'armée du Rhin.

Cette armée n'étoit plus qu'une cohue en déroute. Les lignes étoient prises, Strasbourg étoit menacé.

Avec ces troupes, réduites à un petit nombre et vaincues d'avance par l'habitude des défaites, Pichegru parvient à semer la défiance parmi les coalisés. Il invente et il organise une guerre d'escarmouche et de tirailleurs, la seule possible à ses armes, et il reprend nos frontières naturelles. Il est proclamé le sauveur de la patrie, et chargé de la sauver encore une fois à l'armée du Nord.

Pichegru va rejoindre les débris de celle-ci à quarante lieues de Paris ; il les rassemble, les fortifie de sa présence et de la confiance attachée à ses exploits, les mène vainqueurs à Cassel, à Courtray, à Menin, à Rousselaër, à Hooglède ; prend Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Vanloo, Nimègue ; passe la Wahal sur la glace, entre dans Thielt, rompt les Hollandois, force les Anglois à se rembarquer, s'empare d'Amsterdam, et dix jours après de toutes les Provinces-Unies. Ses ennemis

avouent qu'il ne s'arrêta qu'à l'endroit où il ne trouva plus d'armées à combattre.

Le sergent d'artillerie fut tout à coup investi alors de la plus haute puissance militaire qu'une démocratie eût jamais mise à la merci d'une épée. Il joignit la direction des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse au commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle. Jourdan et Moreau furent placés sous ses ordres, et Moreau l'en a fait souvenir. Son système étoit de ne pas effrayer l'Europe des succès d'une propagande qui ne cherchoit qu'à se ranimer. C'étoit le temps de se reposer des conquêtes, et de rassurer le monde sur les projets de la république. Il ne perdit pas une goutte de sang inutile, pas un pouce du territoire, et on l'accusa de nonchalance. On alla plus loin peut-être. Le couperet qui avoit tué Luckner, Custines, Houchard, Beauharnais et Biron, s'étoit usé sur trop de têtes héroïques; la calomnie venoit d'être inventée contre les gloires importunes; on calomnia.

Dans cet intervalle, Pichegru avoit refusé les présents de la Hollande et les hautes récompenses de la France reconnoissante. Pichegru avoit besoin de si peu de chose! Deux fois sauveur de son pays, à l'est et au nord, et tenu pour tel par deux décrets, il sauve Paris, en passant, des bandits de germinal; il sauve la Convention, qu'il pouvoit renverser d'un souffle, laisse rugir les furies de l'ingratitude, et se retire dans un pauvre village, où il pend l'épée de Scipion à la charrue de Cincinnatus.

Ici commence son influence d'homme d'état. Le vœu de plusieurs départements le porte à la législature; le vœu unanime des législateurs le porte à la présidence. Le voilà maître de la France encore une fois, par l'ascendant de sa popularité, comme il l'avoit été par celui de ses victoires. Que fait Pichegru? Il hausse les épaules aux propositions des partis; il sourit de pitié à leurs doléances. Il méprise le Directoire sans doute; et qui ne

le méprisoit point? mais il l'attaque tout au plus de quelques paroles dédaigneuses. Pichegru étoit trop grand pour se prendre à de tels ennemis. S'il avoit daigné se lever, se montrer à hauteur d'homme, le Directoire tomboit.

Fatigué, comme la France, de l'instabilité d'un gouvernement sans force morale, il a pu, il a dû alors, en loyal député, jeter les yeux sur un autre ordre de choses. Ce qu'on ne pourroit lui reprocher, rien ne prouve cependant qu'il l'a fait.

L'histoire dira que Pichegru, insouciant par philosophie, dédaigneux des hommes par expérience, n'avoit pas la force de résolution nécessaire pour user de sa haute position au profit d'un peuple qui n'attendoit que son appel; et cependant conspirer ainsi étoit un acte de vertu.

A le supposer aussi énergique dans les applications de sa pensée politique qu'il l'étoit peu réellement, à lui accorder cette puissance de volonté que je lui refuse comme la nature, il auroit conspiré de son droit de suprématie populaire, comme Vergniaud contre la Montagne, comme Robespierre contre ce qu'il appeloit le parti des intrigants, comme la Convention contre Robespierre, comme Napoléon conspira depuis contre la constitution de l'an III, le Directoire et les conseils.

Ce qui est gloire en eux, suivant l'opinion, n'auroit pas été trahison en Pichegru.

Il importoit donc peu à la pureté de sa réputation que cela fût vrai, et cela est faux.

Pichegru étoit avant tout un sage consommé, stoïcien dans ses mœurs, sceptique dans tout ce qui touchoit à la question sociale, trop indifférent aux résultats pour accepter un rôle actif dans les causes. Il n'y a rien là qui se concilie avec le caractère d'un conspirateur.

Toutefois si Pichegru n'étoit pas un moyen, Pichegru pouvoit être un prétexte. Il y avoit en lui sinon un

chef, du moins un drapeau ; on mesura son ombre, et on eut peur.

Quand les tyrans ont peur, ils font des coups d'état, et les coups d'état ne prennent au dépourvu que les honnêtes gens qui ne conspirent pas. Pichegru fut arrêté à son poste.

Le lendemain du 18 fructidor, les coups de pied honteux ne manquèrent pas au lion garrotté. Il fut royaliste alors, parce que c'étoit le reproche banal : royaliste comme l'avoit été Vergniaud au 31 mai, Danton le 11 germinal, Robespierre le 9 thermidor ; comme l'auroit été Napoléon le 18 brumaire, si Napoléon n'avoit pas réussi.

N'a-t-on pas dit, n'a-t-on pas imprimé à Paris que Robespierre pensoit à épouser Madame de France, que le mamelouck Roustan étoit Louis XVII déguisé?

La vertu est plus difficile à détrôner que la gloire. On sentit qu'il falloit entasser, accumuler les preuves ; et quelles preuves ! On verra, quand je les discuterai, sur quoi peuvent se fonder dans une république la dégradation morale et la proscription d'un grand homme.

Les complices de Pichegru dans cette prétendue conspiration en faveur des Bourbons, c'étoient Bourdon de l'Oise, qui avoit été régicide ; André Dumont, qui avoit été régicide ; Cochon, qui avoit été régicide ; Thibaudeau, qui avoit été régicide, et qui fut rayé par faveur ; Carnot, qui avoit été régicide, et que la France nouvelle aime à citer comme son Caton, comme son patriote sans tache.

Ces messieurs sont aujourd'hui de fort honnêtes gens, et Pichegru est un conspirateur.

Pichegru avoit en effet conspiré au conseil, précisément comme il avoit trahi l'armée en battant l'ennemi.

Il fut traîné au Temple sur une charrette, emporté en Amérique à fond de cale d'un vaisseau, jeté dans un cabanon aux affreux déserts de Sinnamari.

De là il parvint à s'évader avec quelques-uns de ses amis sur une frêle pirogue, et à gagner, au travers de mille périls, les bords hospitaliers de Surinam.

Il se réfugia en Angleterre, j'y consens; il faut pourtant bien se réfugier quelque part. Il y a vu les Bourbons, cela est vrai; on voit ses compatriotes en pays d'exil; n'avait-il pas vu Billaud-Varennes à la Guyane, Billaud-Varennes, ce tigre des jacobins, qui ne s'étoit apprivoisé aux idées humaines que parmi les bêtes sauvages? Il avoit vu Billaud-Varennes, et il ne conspiroit pas le rétablissement de la terreur. Le général ou le maréchal Maison, je ne suis pas sûr des titres, a vu l'infortuné duc de Reichstadt à Vienne, et il ne conspiroit pas le rétablissement de l'empire. Scipion a conversé avec Annibal, et il ne lui a pas vendu Rome.

Mais Pichegru a-t-il du moins pris du service chez l'étranger, comme Thémistocle ou Coriolan? Non, il en a refusé partout.

Mais a-t-il jeté le poids de son nom sur un des plateaux de la balance politique? A-t-il fait lever le nôtre? Non : il entra une fois par curiosité au parlement d'Angleterre; le parlement se leva par respect, Pichegru salua et sortit.

Mais a-t-il essayé de se faire de la popularité dans la nation, et de l'appui auprès des grands? Non : il s'est livré à son penchant naturel pour la solitude; il s'est retiré au village.

Mais a-t-il reçu de l'Angleterre une pension et des secours? Hélas! oui; et il faut convenir que tous ceux de nos généraux de ce temps-là qui ont pris part aux affaires s'étoient mis depuis long-temps à l'abri d'une pareille humiliation. Ils avoient sur les banques de l'Europe assez de fonds en plein rapport pour se passer de la compassion des peuples. Pichegru, arrivé en Angleterre avec 400 francs d'emprunt, a obtenu, sans le demander, ce tribut d'une respectueuse piété que les nations civi-

lisées paient au malheur d'un illustre ennemi dont la fortune a trahi le courage, l'aumône de l'admiration à la gloire, l'obole du soldat à Bélisaire. Pichegru n'avoit pas été mis par sa proscription hors du ban de l'humanité.

Enfin il est revenu à Paris, et cette fois il y avoit conspiration. Il seroit difficile de nier celle-là : les neuf dixièmes de la France en étoient. Mais n'est-il pas surprenant qu'après trente ans écoulés cette entreprise fatale n'ait jamais été réduite à sa véritable expression? Sa véritable expression, la voici :

L'ambition de Napoléon marchoit à découvert depuis l'acte extra-constitutionnel qui lui conféroit le consulat à vie. C'étoit mieux que César, pour qui cette dignité n'avoit été prorogée qu'à dix ans. On savoit à n'en pas douter que la monarchie des Gaules lui étoit décernée d'avance dans son Capitole, et qu'il ne restoit pas un Brutus pour l'empêcher de ceindre trois mois après le bandeau impérial. Le peuple effrontément trompé cherchoit un vengeur à ses droits usurpés par la fraude, et ne le trouvoit pas.

Moreau représentoit, à la vérité, les idées les plus populaires et les plus énergiques, et je suis convaincu que la multitude n'auroit pas hésité à suivre son cheval dans les rues de Paris, si Moreau, qui étoit sur son cheval un fort grand homme de guerre, n'avoit pas été à côté de son cheval quelque chose de moins qu'un homme, une bonne femme étourdie et hâbleuse. Il n'osa pas le monter.

Il seroit trop rigoureux de dire pourtant qu'il n'eut pas quelques prétextes, dans l'occasion dont il s'agit, pour s'en tenir à cette alternative de velléités et de réticences qui formoit son caractère politique.

La France étoit alors divisée, autour du nouveau trône et de ses appuis, en deux camps parfaitement distincts qui demandoient chacun un symbole. Un engouement justifié par sa belle vie militaire avoit fait de Mo-

reau le symbole de la république; les *fructidoriens* s'étoient chargés, à leurs risques et périls, de faire de Pichegru le symbole de la monarchie; et tout en le défendant d'une collusion dont sa sincérité le rendoit incapable, je crois que c'étoit là son penchant; car il étoit impossible de prévoir dans aucune autre combinaison sociale le retour de l'ordre et de la liberté.

Moreau, qui ne voyoit probablement dans une concession apparente qu'un moyen de temporiser, et qui, comme Fabius dont nous lui avions donné le nom, aimoit à temporiser, parce que les formes dilatoires de la prudence étoient agréables à sa paresse, réclama le concours de Pichegru.

Avoit-il pensé qu'il ne falloit rien moins que deux grands hommes et la patrie pour prévaloir contre le grand homme et sa fortune? C'étoit peu.

Lajolais fut chargé de la périlleuse mission qui devoit les rapprocher, *et mille bruits en courent à sa honte.* On a supposé, fort gratuitement à mon avis, que cet officier entretenoit à part lui d'autres connivences avec la police, et mon cœur a toujours répugné à ces accusations, qu'il faut rappeler seulement pour les effacer de l'histoire. Quoi qu'il en soit, Pichegru triompha de son antipathie contre Moreau, et se rendit à son appel.

De quoi s'agissoit-il? de montrer aux François deux grands capitaines qui avoient été leurs idoles, de rendre la liberté au pays, et de le convoquer, suivant les formes populaires de l'époque, à se choisir enfin un gouvernement.

C'étoit une conspiration, sans doute, et ce n'est pas celle-là dont j'ai contesté l'existence, la conspiration de Pélopidas contre Léontidès, de Thrasybule contre Critias. Je crois aujourd'hui que son succès auroit été une calamité, car la mission de Napoléon est devenue pour moi évidemment providentielle; mais cette entreprise n'en étoit pas moins faite pour le peuple, et fondée sur la vertu,

Pichegru rentra en France avec des royalistes et des Vendéens? Qu'auroit-on dit s'il y étoit rentré avec des Anglois?

Pour être royaliste, on n'a pas perdu peut-être le titre de François! La Vendée est en France encore, quoiqu'on puisse en douter aux lois exceptionnelles qui la régissent. Jamais le crayon insolent d'un cosmographe éhonté n'a osé la retrancher de la carte de nos provinces.

Le proscrit de fructidor ramenoit sur la terre commune des proscrits de toutes les époques, des députés, des soldats, des ouvriers, des paysans! Rassurez-vous! ils n'étoient que soixante; et ces soixante hommes, faut-il dire que ce n'étoit pas une armée? C'étoit un cortége pour le triomphe, ou des compagnons pour l'échafaud.

Qu'auroit pu ramener Pichegru d'ailleurs, si ce n'étoit ces hommes, qui avoient droit à coopérer pour leur part à la réhabilitation du pacte universel? Le parti de Moreau étoit autour de Moreau, et s'y tenoit suspendu sur l'abîme creusé par ses irrésolutions homicides; les républicains énergiques étoient à Sainte-Pélagie, à la Force, à Bicêtre; on les entassoit aux îles de Rhé et d'Oléron; ils achevoient de mourir à Cayenne et à Mahé.

Pichegru a péremptoirement répondu pour moi aux inductions qu'on pourroit tirer de ce rapprochement fortuit, par une phrase que l'instruction a naïvement conservée, parce qu'elle ne s'est pas avisée de tout. « Je suis ici avec vous, dit-il au brave Cadoudal, mais je n'y suis pas pour vous. »

Il ne falloit pas livrer ce mot immortel aux presses impériales, car toutes les prétendues trahisons de Pichegru y sont jugées.

Je laisse de côté ici l'imputation de brigandage et de tentatives d'assassinat, si loyalement proclamée par la police dans ses incroyables placards. Elle prouve seulement que le roi de Boutan n'avoit pas épuisé les fécondes

ressources de l'art de se jouer du peuple. Pichegru et Moreau BRIGANDS, c'étoit une impertinence assez plaisante. Moreau convoquant Pichegru à Paris pour voir assassiner Napoléon des mains d'un homme de peine, c'est la balourdise la plus grossière qu'on ait jamais jetée à la canaille.

Pichegru étoit intervenu dans la conjuration de Moreau, sans autre vue que celle du bien public, et il ne pouvoit pas en avoir d'autres; il vit l'éternel *cunctateur*, et il le retrouva plongé dans ses incertitudes ordinaires. Le sens exquis et profond qui distinguoit ce héros (c'est de Pichegru que je parle maintenant) pénétra facilement un mystère que Moreau méconnoissoit peut-être lui-même! Celui-ci vouloit le pouvoir, et attendoit qu'on le lui apportât tout fait, parce qu'il ne savoit ni le créer, ni le prendre.

« Cet homme aussi est ambitieux! » dit Pichegru avec dédain en rentrant dans son asile, et il s'enveloppa dès ce moment de son manteau de mort.

Cette autre parole, qui exclut dans Pichegru jusqu'à l'idée d'une ambition personnelle, n'est pas plus apocryphe que la première. C'est encore l'instruction qui me la donne.

Pichegru, tout entier à sa confiance dans l'homme qui l'avoit mandé, tout résolu aux plans de Moreau, et la modestie n'est jamais allée plus loin, ne s'étoit pas même ménagé un refuge sous le toit de quelque ami de cœur ou d'opinion. Si Pichegru avoit conspiré avec un parti, si Pichegru avoit laissé, le 18 fructidor, des affidés ou des complices, il auroit trouvé une porte où frapper à Paris. Ceci a toute l'évidence de la chose démontrée.

Que fait Pichegru? que fait le chef de cette conspiration monarchique prête pour une victoire? Il se rappelle l'adresse d'un avocat franc-comtois, fort étranger aux mouvements de la politique, et tout au plus épicu-

rien, s'il étoit quelque chose, qui le cache chez une fille entretenue. Le dernier asile d'Alcibiade ne convenoit pas à l'austérité de ses mœurs; il y reste à peine quelques heures. Pendant ce temps-là le nom de son ancien valet de chambre est revenu à sa mémoire. Cet homme doit demeurer rue Chabannais, et Pichegru le trouve sans difficulté, car il n'y a rien de plus facile à trouver qu'un traître qui nous cherche déjà.

On peut imaginer que le malheureux général y fut accueilli avec empressement; il avoit été vendu la veille 100,000 francs, et il fut livré le lendemain.

Pichegru n'étoit pas aussi facile à saisir qu'à surprendre. Il avoit ouvert la porte lui-même, et il étoit en chemise. Accablé par le nombre, le vainqueur de l'Europe tomba sur dix hommes qui étoient tombés. On se contenta de lui tailler les jambes à coups de sabre, pour se ménager l'honneur de l'emporter vivant. Un gendarme lui ayant imposé le pied sur la tête, le pied d'un gendarme sur la tête de Pichegru! Pichegru lui enleva d'un coup de dents le talon de sa botte et une partie du *calcaneum* avec. Pendant ce temps-là on l'emmaillottoit dans de fortes cordes, serrées avec un tourniquet, que le commissaire de police eut l'humanité de faire relâcher un peu au corps-de-garde de la barrière des Sergents, pour laisser respirer le prisonnier; il alloit mourir.

C'est ainsi que Pichegru fut emporté dans le cabinet de son premier interrogateur, qui ne lui demanda d'autre garantie contre lui-même que sa parole, et qui ne le laissa manquer d'aucun soin. Ces égards, dont la sensibilité fait un devoir à quiconque est doué d'une âme, et que l'esprit conseilleroit tout seul, n'étonneront personne de la part de M. Réal, dont les admirables plaidoyers annoncent tant d'âme et tant d'esprit.

Il paroît, à l'interrogatoire imprimé, que les réponses de Pichegru furent âpres et presque brutales. Il refusa

de dire son nom paternel; il refusa d'avouer d'autres rapports avec Moreau que ceux dont l'Europe étoit informée; il refusa de signer. Je parle d'après la procédure publique, ainsi que parle le vulgaire.

Je sais d'autres détails. On n'avoit saisi aucun papier mystérieux dans la chemise de Pichegru; mais les agents de police faisoient quelque fonds sur un volume perfidement imprimé en chiffres inconnus, qui s'étoit trouvé sous son oreiller, et qui devoit recéler des mystères bien inconnus; c'étoit un Thucydide grec.

M. Réal sourit, et demanda au prisonnier s'il lui seroit agréable de se munir au Temple de quelques autres conspirateurs de la même espèce. Pichegru, adouci par des procédés si délicats, et dont nul homme n'étoit plus digne d'apprécier toute la valeur, témoigna l'envie de relire Sénèque.

» Sénèque! vous n'y pensez pas, lui dit le ministre-« adjoint; le *Joueur* de Regnard ne s'avisa de cette « lecture qu'après avoir perdu sa dernière partie !... »

Elle n'étoit donc pas perdue aux yeux de Napoléon et de ses amis, la dernière partie de Pichegru!

Et si Pichegru n'avoit été qu'un misérable traître, capable de vendre à l'étranger la terre et le sang du pays, valoit-il qu'on s'occupât de lui donner une chance et un bénéfice dans le jeu de Napoléon?

Cependant, peu de temps après on lui offroit le gouvernement de cette Guyane française, où il avoit été déporté.

Pichegru promit sa réponse pour le lendemain, et le lendemain on le trouva mort.

Avant d'arriver à l'énigme de ce dernier événement, qui restera une énigme, et ce n'est pas ma faute, il faudroit peut-être expliquer comment j'ai pénétré dans les mystères de celle-ci.

Ce que je viens de rapporter, en effet, n'a jamais été écrit, et il y avoit cependant deux excellentes rai-

sons pour donner à cette anecdote la plus grande publicité possible : c'est qu'elle avoit pour conséquence nécessaire la réhabilitation des deux grands personnages de la révolution, de Pichegru comme traître, et de Napoléon comme assassin.

Non, sans doute ! Napoléon n'a ordonné ni permis l'assassinat de Pichegru, puisqu'il n'attendoit que sa réponse pour lui conférer une partie de la puissance souveraine sur un autre point de la terre. Il sentoit seulement que l'ancien monde étoit trop étroit pour les contenir à la fois tous deux.

Non, sans doute ! Pichegru n'avoit pas trahi le pays, puisque le plus sévère et le plus partial de ses juges lui déléguoit spontanément l'honneur de représenter la France dans des contrées où elle ne peut être représentée que par un pouvoir sans limites, et d'y régner en son nom avec des millions et des soldats.

Mais pour faire sortir ce fait du rang des fictions historiques auxquelles on m'accuse de me complaire, le bon sens du public exigeroit autre chose que le témoignage d'un homme qu'on n'a jamais soupçonné, grâce au ciel, d'avoir eu part, sous aucun régime, aux confidences de la police. On exigeroit peut-être de moi, comme des anciens chrétiens, celui de David et de la sybille[1].

Ou bien on feroit mieux : on s'informeroit de la vérité de ces dernières circonstances auprès de M. le comte Réal, dont la vieillesse virile a conservé toute la verdeur des souvenirs de la jeunesse ; de M. Réal, seul intermédiaire et par conséquent seul garant digne de foi de cette négociation. La seule dénégation de M. Réal

[1] Ces détails m'avoient été racontés par M. Réal devant plusieurs témoins, au nombre desquels se trouvoit M. David, notre célèbre statuaire ; et c'est ce qui explique cette allusion. Le chapitre entier a été imprimé du vivant de M. Réal et de son aveu.

détruiroit toute la crédibilité de mon récit. Je me soumets volontiers à cette épreuve.

Nous partirons donc de cette hypothèse, que je tiens pour admise, dans l'examen des pensées qui durent occuper Pichegru jusqu'à sa dernière résolution.

Pichegru étoit coupable de fait envers le gouvernement consulaire, comme l'eût été Thrasybule tombé à la discrétion des trente tyrans, comme l'étoit Pélopidas si un mouchard thébain l'avoit livré à l'oligarchie.

Il n'y avoit pas un juge à Paris qui ne pût le condamner en conscience, d'après le texte de la loi. Il n'y avoit qu'un homme à Paris qui pût lui faire grâce : et cet homme étoit Napoléon.

Napoléon étoit disposé à lui faire grâce; il le savoit. Napoléon vouloit le traiter plus largement, et il le savoit aussi. Pichegru n'étoit pas seulement menacé de vivre; il étoit menacé d'une faveur du gouvernement, d'une vice-royauté; à lui, captif promis au bourreau, on lui promettoit une portion de l'autorité impériale.

Si Pichegru avoit été le traître qui vendit indignement son épée pour donner son nom à un village, il n'auroit pas balancé à sauver sa tête quand on lui jetoit presque un monde.

Mais pour sa grande âme une flétrissure honorifique n'en étoit pas moins une flétrissure. Il ne trancha pas le nœud gordien comme Alexandre; il le serra. Je ne sais aucune autre manière d'expliquer son suicide.

Quant à l'assassinat, il seroit heureusement plus difficile encore à expliquer. L'intérêt du crime n'y est pas, et les crimes de notre civilisation ne vont plus sans intérêt. Laissons sur Bonaparte, et j'y consens à regret, le sang innocent du duc d'Enghien, tant que l'histoire ne l'en aura pas lavé. Connivence ou foiblesse, déférence ou cruauté, c'en est déjà trop pour sa mémoire. Ce sang criera plus haut que celui de Clytus et de Callisthène.

Un très-petit nombre de ces attentats sont l'ouvrage

de l'homme qui en recueille le profit — et la honte ! mais les meurtriers officieux foisonnent partout où il y a des tyrans.

Avant d'arriver à une controverse bien moins embarrassante qu'on ne croit et qui n'occupera que la moindre partie de ce discours, quoiqu'elle en soit le principal objet, je dois donner quelque idée de Pichegru, sous le rapport physique et moral. Je ne comprends pas la biographie sans portrait.

Pichegru n'avoit que trente-deux ans quand il fut élevé au commandement en chef de l'armée du Rhin ; mais, comme dans tous les hommes qui deviennent des types, l'expression de sa physionomie avoit devancé la maturité de l'âge. Ainsi que le jeune Caton, dont la vie et la mort ressemblent à la sienne, jeune encore, il imposoit déjà le respect. Deux ans auparavant, M. de Narbonne, alors ministre de la guerre, avoit dit de lui ce mot spirituel, qui équivaut à un signalement : « Qu'est donc devenu « ce jeune sous-officier devant lequel les colonels étoient « tentés de parler chapeau bas ? »

Pichegru me paroissoit vieux et sa conformation prêtoit à cette erreur commune aux enfants. Sa taille, au-dessus de la moyenne, étoit plutôt bien plantée que bien prise ; elle n'avoit d'élégance que ce qui sied à la force. Quoique peu charnu, il étoit large ; son buste ouvert, son dos un peu voûté, ses vastes épaules qui soutenoient un cou ample, court et nerveux, lui donnoient quelque chose d'un athlète comme Milon, ou d'un gladiateur comme Spartacus. Son visage participoit de cette forme quadrangulaire qui est assez propre aux Francs-Comtois de bonne race. Ses os mandibulaires étoient énormes, son front immense et très-épanoui vers ses tempes dégarnies de cheveux, son nez bien proportionné, coupé de la base à l'extrémité par un plan uni qui formoit une large arête. Rien n'égaloit la douceur de son regard quand il n'avoit point de raison pour le rendre impérieux ou

redoutable. Si un grand artiste vouloit exprimer sur une face humaine l'impassibilité d'un demi-dieu, il faudroit qu'il inventât la tête de Pichegru.

Son mépris profond pour les hommes et pour les événements, sur lesquels il n'exprimoit jamais son opinion qu'avec une ironie dédaigneuse, ajoutoit encore à ce caractère. Pichegru servoit loyalement l'ordre social qu'il avoit trouvé, parce que c'étoit sa mission ; mais il ne l'estimoit pas, et il ne pouvoit l'estimer. Son cœur ne s'émouvoit qu'au souvenir d'un village où il espéroit passer sa vieillesse. « Remplir sa tâche et se reposer, di- « soit-il souvent, c'est toute la destinée de l'homme. »

Pour lui supposer d'autre ambition que celle qui aspire à l'oisiveté rêveuse, à la nonchalance occupée du sage, il faut n'avoir jamais approché de Pichegru. Je m'en rapporte à ceux qui l'ont connu, sans excepter ses ennemis.

Qu'on fasse un vice, je m'y soumets, de sa vertu dominante, mais qu'on ne la défigure pas. Un empire auroit été trop petit pour son génie; une métairie auroit été trop grande pour son indolence.

Son voyage même à Paris, sans éclaircissements, sans conseils, sans promesse écrite, à la merci d'un rival dont il avoit éprouvé la foiblesse et la mobilité, n'est que l'acte d'un paresseux plein d'âme et de dévouement, qui change laborieusement de place au soleil pour être encore une fois utile.

Qu'auroit-il fait d'un trésor ? il n'avoit jamais pu apprendre à compter l'argent. Ce grand mathématicien de l'école de Brienne étoit incapable de régler en monnoie courante le compte d'une blanchisseuse. Quand on lui apportoit, au quartier-général, ses appointements du mois (c'étoient alors des assignats en feuilles), il en coupoit au jour le jour ce qui lui étoit nécessaire pour payer la dépense en nombre rond. Le surplus traînoit sur son matelas, sur sa table, sur sa chaise, ou à côté.

Pichegru n'a jamais été marié, quoiqu'on l'ait fait maladroitement stipuler, dans le fameux marché des fourgons de Klinglin, pour des enfants qu'il n'avoit pas; la restauration s'est cependant hâtée de pensionner une petite aventurière qui se donnoit pour sa fille. L'étourderie bienveillante de la récompense étoit la conséquence nécessaire d'une étourderie malveillante dans l'accusation. Au fond de l'une et de l'autre, il n'y avoit heureusement qu'un mensonge.

Pichegru, sous-officier, s'étoit fait ce que les sous-officiers appellent une bonne amie; et celle-ci, pour un homme tel que lui, ne pouvoit être qu'une amie décente, sérieuse et respectable. Cette pauvre fille, que je vois d'ici et qui s'appeloit Rose, étoit à peu près de l'âge de Pichegru; elle étoit fort médiocrement jolie et boitoit. Son état d'ouvrière en robes, dans lequel elle excelloit, lui permettoit de vivre honnêtement sans recourir à personne. J'ai ouvert dix lettres d'elle, sur l'autorisation que m'avoit donnée le général d'ouvrir toutes celles qui ne provenoient pas du gouvernement, et je n'ai jamais vu de lettres plus nobles, plus raisonnables et plus touchantes. Elle ne le tutoyoit point; elle l'engageoit, avec une confiance fondée sur son caractère, à ne pas se laisser éblouir par les prestiges de la fortune, à rester le bon Charles qui s'étoit fait aimer dans une condition obscure, et à faire, quand il le pourroit, quelques économies pour ses parents pauvres. Pour elle, ce n'étoit que peintures exagérées de son bien-être et de ses succès. Elle avoit fait six robes pour la femme du représentant, elle en coupoit six autres pour la femme du général; elle avoit même de l'or, ce qui étoit fort rare dans ce temps-là. Digne et honnête créature!... Pichegru relisoit ces lettres avec une émotion si douce, et il disoit si fièrement en les serrant dans son portefeuille : « C'est pourtant moi qui lui ai appris « l'orthographe! »

On sait que Pichegru n'avait jamais d'argent en réserve. J'ai dit comment il payoit : comment il donnoit, on le devine. Quand je le quittai à Wissembourg, les feuilles d'assignats étoient de fortune arrivées la veille, et les ciseaux y avoient déjà fait un large travail. « Il faut cependant, me dit-il, que j'envoie une petite marque de souvenir à Rose. » Cette marque de souvenir du premier homme de la république pour une tailleuse qui étoit sa meilleure amie, c'est moi qui la portai : un parapluie, un beau parapluie vraiment, qui avoit coûté 38 francs en assignats au pair !

Je sais que tout cela est bien puéril ; mais quoi ! je ne l'écris cependant pas sans attendrissement : j'aime à trouver de semblables détails dans Plutarque, et Pichegru étoit un homme de Plutarque, ou il n'y en eut jamais.

Des détails, en voici encore : trois ans après, j'étois encore un enfant, mais un enfant de cette époque, nourri d'études fortes et de sentiments exaltés, capable de se passionner pour tout, et surtout pour les causes périlleuses, ambitieux de dévouement et de dangers. Pichegru, rendu à l'état de citoyen, mais dictateur universel de l'opinion, traversoit alors en triomphateur ces villes de Franche-Comté où une populace imbécile devoit un jour traîner ses statues dans la boue. Une de ses premières pensées fut de m'appeler. Je l'accompagnai à Arbois. J'ai fait seul avec lui dans sa voiture cette partie de son voyage. De Besançon, il y a onze lieues de poste.

Je venois d'embrasser avec toute la ferveur d'un néophyte le parti tout aussi absurde, mais non plus absurde qu'un autre, auquel on ose prétendre que Pichegru s'étoit vendu plus d'une année auparavant, comme si Pichegru avoit pu se vendre ! J'exerçois sur la classe jeune un certain ascendant d'expansion et, si l'on veut, de turbulence. J'espère au moins qu'on ne me contestera

pas celui-là, même dans mon pays. J'étois un séide tout fait, et j'en valois bien un autre. Si Pichegru avoit conspiré, il l'auroit pris. Mais Pichegru ne conspiroit pas.

Il m'aimoit cependant, et je ne lui ménageois pas les aveux. Eh bien!.... ses conseils sont devenus la règle de ma raison quand j'ai été affranchi de toutes les erreurs dont il m'avoit détourné. La politique de Pichegru, c'étoit l'ordre, le devoir, la morale, la politique des gens de bien aujourd'hui, au désespoir près.

Arbois ne l'accueillit pas comme un de ses enfants, mais comme le roi de ces jours de nécessité. Rien n'étoit plus fait pour lui déplaire que ce pompeux cérémonial sous lequel se déguisoient gauchement les secrètes vues des partis. Il savoit trop que tout cela ne s'adressoit pas à lui; il avoit résolu d'y couper court une fois. Après ces manifestations générales de reconnoissance et d'affection qui ne coûtoient rien à une âme si naturelle et si tendre, après ces effusions d'un abandon plus intime que sollicitoient d'anciens souvenirs : « Mon cher « compatriote, dit-il au président de la députation qui « étoit venue le recevoir, je n'ai qu'un très-petit nom- « bre d'heures à passer dans mon pays natal, et je les « dois presque toutes à mes parents des villages voisins. « Si l'amitié qui m'unit à vous m'entraînoit à négliger « mes devoirs de famille, vous m'en blâmeriez le pre- « mier, et vous auriez raison. Vous venez cependant « me proposer un dîner et un bal. Quoique j'aie perdu « depuis long-temps l'habitude de ces plaisirs, j'y par- « ticiperois volontiers. Je serois heureux de vider en si « bonne compagnie quelques verres de notre excellent « vin mousseux, et de voir danser les jeunes filles d'Ar- « bois, qui doivent être bien jolies si elles ressemblent « à leurs mères : mais un soldat n'a que sa parole, et « je vous jure sur l'honneur que je suis retenu. J'ai pro- « mis il y a long-temps à Barbier le vigneron de faire

« avec lui mon premier repas quand je reviendrois au « pays ; et, en conscience, d'ici au coucher du soleil, je « n'en peux pas faire deux. »

Il étoit trois heures après midi. L'émotion fut grande. Il n'étoit plus question que de trouver ce vigneron si dédaigné la veille, qui avoit eu l'honneur d'être l'ami du général. C'étoit un pauvre diable qui possédoit un petit coin de vigne pour toute fortune, et qui arrosoit annuellement de son produit une mauvaise croûte de pain noir. Les enfants l'appeloient Barbier *le Désespéré*, à cause d'un certain abandon mélancolique et farouche qui se remarquoit dans sa singulière personne, et ce nom lui est probablement resté s'il vit encore.

En attendant, on escortoit processionnellement le général. Au bout d'une promenade qu'on appelle, je crois, *la Foule*, il s'arrêta un moment devant le vieux tilleul où fut pendu le capitaine Claude Morel, dit *le Prince*, par les ordres de Biron. « Conservez bien cet arbre-là ! « dit-il avec émotion.... Ce brave homme a joui d'un « bonheur qui est l'objet de tous mes désirs ! Il est mort « pour la patrie !... »

On étoit parvenu à trouver *le Désespéré* dans sa vigne, et on lui avoit porté, chapeau bas, l'invitation respectueuse des autorités de la ville. Il s'étoit rendu au banquet sans autre cérémonie, et après avoir déposé dans un coin ses outils et sa hotte, il s'étoit jeté en pleurant de joie dans les bras de Pichegru.

— « C'est donc toi, Charlot, mon pauvre Charlot ! » s'écrioit Barbier *le Désespéré*.

— « C'est donc toi, mon cher camarade ! » lui répondoit Pichegru en pleurant aussi.

Je puis me tromper sur un homme que j'admire par-dessus tous les hommes qu'on admire, mais jamais la simplicité, la naïveté des mœurs, ne m'a paru toucher de plus près au sublime.

Pichegru fit asseoir *le Désespéré* à côté de lui, ne parla

en particulier qu'à lui, et ne le quitta pas jusqu'à son départ. S'il y avoit là des émissaires de Pitt et Cobourg, ils en furent pour leurs frais.

Voilà le traître qui conspiroit pour l'aristocratie, pour le pouvoir absolu !...

Et s'il avoit conspiré pour lui-même, s'il avoit daigné leurrer le peuple d'une fausse espérance, s'il avoit trahi la liberté en la proclamant, s'il s'étoit laissé infliger le pouvoir impérial en feignant de le repousser, ceux qui le calomnioient alors, le front aujourd'hui baissé dans la poussière, adoreroient son effigie au sommet d'une colonne !

Mais cette conspiration pour les Bourbons, où en sont les preuves? Je n'en oublierai pas une.

Est-ce dans les papiers si adroitement, si heureusement saisis le lendemain du 18 fructidor dans les fourgons de Klinglin, de d'Antraigues, des intrigants de Bareuth? car on n'a jamais vu tant de fourgons égarés. « Il eût été facile de les examiner *légalement*, dit l'habile auteur de l'article Pichegru dans la *Biographie des contemporains*, qui est une des pièces les plus solides de l'accusation; mais il est tant de parvenus à l'autorité, ajoute-t-il, qui aiment mieux proscrire! »

Ces papiers n'ont donc pas été examinés LÉGALEMENT; ils n'ont jamais été VUS EN NATURE; on n'a fait dans leur publication ni la part du vil espion qui invente de faux rapports pour fournir aux besoins de sa méprisable vie, ni la part du sycophante qui suppose ou qui falsifie des documents pour justifier ses gros salaires diplomatiques ou pour les faire augmenter, ni la part du lâche, quel qu'il soit, qui s'empresse d'aggraver de son témoignage honteux une dénonciation capitale, pour l'empêcher de s'étendre jusqu'à lui !...

Et quand des papiers saisis dans des fourgons ou ailleurs ont-ils manqué à la proscription d'un grand homme? Si Bonaparte avait échoué à Saint-Cloud, le

Directoire n'avoit-il pas en main son premier traité secret avec le duc d'York, son second traité secret avec le roi de Prusse par l'intermédiaire de Sieyes ? N'étoit-ce pas pour eux que le 18 brumaire avoit été entrepris ? J'en peux parler savamment de ces traités-là ; je les ai vu faire.

On sait aujourd'hui, à n'en pas douter, comment Bonaparte s'entendoit avec le duc d'York et le roi de Prusse.

Et puis j'admets qu'il y ait des pièces authentiques dans ce fatras d'infamies, et je n'y suis certainement pas obligé ; j'admets que de misérables ardélions de la police royale se soient faits forts de quelques beaux noms pour se recommander à leurs maîtres, et que leurs maîtres aient été assez dupes pour les écouter ; j'admets jusqu'à l'authenticité de ce projet de marché, où Pichegru célibataire se fait ridiculement octroyer des avantages actuels pour des enfants qui n'existent pas ; qu'est-ce que cela prouve, sinon que les courtiers de conspirations sont bien insolents, et que ceux qui les payent sont bien crédules ? Il n'y a pas de jour où des escroqueries toutes semblables, en petit, n'égayent l'auditoire de la police correctionnelle.

Veut-on savoir ce qu'en pensoit lui-même le corps législatif de fructidor ? Barras, Thibaudeau, Cambacérès et vingt autres étoient compromis dans ces correspondances, ni plus ni moins que Pichegru : on passa à l'ordre du jour à l'unanimité, APRÈS LE 18 FRUCTIDOR !

Ce n'est donc pas cela qui peut fonder la proscription morale de Pichegru. Voyons le reste.

Est-ce par hasard la lettre tardive de Moreau, cette dénonciation après coup qui révéloit au Directoire une ancienne conversation confidentielle entre lui, Moreau, général en chef, et Pichegru, alors déporté, alors garrotté d'indignes liens dans une charrette grillée ? Cela ne seroit pas beau, mais qu'en résulteroit-il en dernière

analyse ? Deux choses : que Pichegru croyoit à Moreau, et que, parmi les éventualités de la France révolutionnaire, il avoit le bon sens de compter sur la monarchie. La belle merveille ! ce secret que Pichegru auroit soufflé à l'oreille de Moreau, c'étoit le secret de la comédie, la dernière pensée de tout le monde. Pour que Pichegru n'en parlât pas à Moreau, il auroit fallu qu'il prît Moreau pour un mouchard, pour l'homme de la lettre au Directoire.

Respect cependant, je le veux bien, à la cendre de Moreau, de Moreau lui-même ! qui est mort au milieu des Russes, dans des circonstances bien plus défavorables à sa mémoire qu'aucune de celles dont on charge la mémoire de Pichegru, et qui, selon toute apparence, est cependant mort innocent de trahison. Je ne suis pas suspect quand je défends celui-là !

Mais cette lettre de Moreau, il l'a déniée sans intérêt à le faire, quand il avoit intérêt peut-être à l'avouer ; et c'est l'acte le plus viril de sa vie morale et politique. Elle est donc comme non avenue dans la question.

Allons toujours aux preuves de la conspiration de Pichegru. J'ai promis de ne pas les éviter.

Est-ce le fait singulier sur lequel s'appuie l'article de la *Biographie des contemporains*, qui n'est certainement pas à récuser pour les ennemis de Pichegru ? Les expressions du rédacteur, homme de cœur, d'esprit et de mesure, qui lutte visiblement malgré lui contre son intime conviction, sont trop précieuses pour que je ne prenne pas plaisir à les copier. Elles m'éviteront presque la peine de répondre.

« Un émigré, dit-il, transfuge du parti royaliste, livra » le premier, à ce qu'on assure, aux directeurs les se- » crets du prince de Condé et de Pichegru, secrets » auxquels il avoit été initié, et obtint, pour prix de sa » délation, des récompenses pécuniaires et des missions » d'observateur à l'étranger. »

Quand *transfuge*, *délation*, *récompenses pécuniaires* et *missions d'observateur à l'étranger* seront de la langue de l'honneur et de l'histoire, je dirai ce que vaut ce témoin; et je le dirois dès aujourd'hui s'il n'étoit mort.

Est-ce le radotage de Fauche-Borel, devenu par je ne sais quel hasard chroniqueur authentique de la restauration? Ceci mérite un peu plus de développements. Nous entrons sur un autre terrain.

Fauche-Borel étoit une espèce de bon homme, sincèrement attaché aux Bourbons, vulgaire et naïf de nature, actif et remuant d'instinct, serviable par sentiment comme un bon Suisse, plus serviable encore quand il y avoit quelque chose à gagner à l'être, comme le Suisse du proverbe; un prêteur obligeant qui avoit trop de débiteurs à Coblentz pour ne pas retrouver quelques protecteurs à la cour; un messager officieux dont les frais de poste se payoient en compliments; un intrépide entremetteur dont les dangers se reconnaissoient en promesses. L'appétit vient en mangeant, et l'esprit en intriguant. Il s'avisa un jour de se dédommager des pertes du courtage dans les gros salaires de la diplomatie, et ses prétentions furent bien accueillies, car les diplomates du roi légitime n'étoient pas forts. Dès ce moment il sillonna l'Europe de ses roues dans toutes les directions, comme le Bawer de Potemkin, colportant de ville en ville, de camp en camp, et de palais en palais, des lettres de créance griffonnées sur satin, signées *Louis*, et plus bas *d'Avaray*; puis, rendant en échange et contre de bons mandats toutes les billevesées qui lui passoient par la tête. Ce n'étoit pas que le pauvre Fauche n'eût eu des entrevues solennelles; il seroit allé proposer au cardinal Maury de décoiffer le chapeau rouge, et à Napoléon couronné d'accepter l'épée de connétable, car il agissoit en conscience; mais le résultat de ces négociations s'arrangeoit si étrangement dans son esprit

que les refus les plus déclarés s'y tournoient en promesses, et il ne rentroit jamais auprès de son prince nomade que les mains chargées de lis qui distilloient une myrrhe royale, comme ceux du *Cantique des Cantiques*. Il ne faut pas croire pour cela que Fauche fût un menteur systématique. Il croyoit profondément tout ce qu'il s'étoit raconté à lui-même, et je ne l'ai jamais vu varier dans le thème grossier de ces happelourdes qu'on a fait semblant de prendre pour argent comptant de Mittau à Varsovie, de Varsovie à Hartwell, et de Hartwell aux Tuileries.

Fauche m'a souvent, en effet, débité toutes ces sornettes avec l'aplomb d'un théologien qui prêche le dogme ; je les ai gravement écoutées, en me contentant d'opposer quelque doute à des faits matériellement faux dont l'impossibilité tomboit sous le sens de tout le monde, pour me procurer le plaisir de les entendre répéter dans les mêmes termes, ni plus ni moins ; car j'ai déjà dit que Fauche étoit invariable dans ses formules. A la seconde ou troisième affirmation, je tombois d'accord avec lui, sauf à rire, et je n'en étois pas plus convaincu. Nos contestations ne pouvoient aller fort loin, parce que Fauche, devenu vieux et infirme, avoit été d'ailleurs dans sa cause un agent utile et un fidèle serviteur ; qu'il avoit beaucoup souffert dans sa personne et dans celle des siens, et que, pour dernier résultat, la restauration l'avoit laissé pauvre comme les pierres sur lesquelles il a fini par se briser le crâne à défaut de quelques misérables billets de 1,000 francs dont on faisoit litière à de méchants paperassiers. Je l'ai connu, je l'ai plaint ; je n'accuse pas sa pauvre cendre oubliée, abandonnée ; mais je déclare sur l'honneur, et à la face de tout ce qu'il y a de gens sensés dans le parti qu'il a servi, que nous n'avons jamais cru un mot de ce qu'il disoit.

Je me rappelle ici une anecdote remarquable. Fauche conservoit une foi si aveugle à cette grande conspiration

monarchique dont son génie, à lui, Fauche, avoit été la cheville ouvrière, que si la toute-puissance et la toute-bonté de Dieu lui permettent de retrouver un jour Pichegru au paradis des sages, il lui en touchera certainement quelques mots. Ne se souvint-il pas après la restauration d'y avoir impliqué Cambacérès et Barras? Fauche victorieux se crut obligé d'aller visiter ses innocents complices, dont la position paroissoit moins favorable, et rien n'est plus propre à confirmer ce que l'on savoit déjà de la bienveillance de son caractère. Cambacérès le fit mettre à la porte; Barras, qui étoit la fleur des hommes polis, l'invita à dîner. Il y avoit là vingt hommes aujourd'hui vivants, dont quelques-uns jouent un certain rôle dans les affaires, et qui rient encore de l'opiniâtreté de Fauche à soutenir devant Barras que Barras avoit conspiré pour les Bourbons, et du dépit nerveux et convulsif de Barras, qui ne pouvoit opposer que des cris et des serments à son corrupteur impassible. Celà devoit être bouffon.

Il est probable que le dîner chez Barras finit comme la visite à Cambacérès avoit commencé; mais Fauche ne se déconcertoit pas pour si peu. Huit jours après, tout entier à son idée fixe, il vous auroit dit fièrement qu'il venoit de visiter Cambacérès ou de dîner chez Barras, ses anciens collaborateurs au grand œuvre de la restauration si heureusement accompli.

Telle est cependant l'*autorité historique* sur laquelle sont fondés tant de mensonges *historiques*, ou prétendus tels, que je viens le premier convaincre d'impertinence et d'effronterie : correspondances vraies, correspondances supposées, marchés verbaux, marchés écrits, trahisons gratuites ou payées, le secret des fourgons, la révélation de Montgaillard, le sot article de Beaulieu dans la *Biographie universelle*, l'article cent fois plus décent de la *Biographie des contemporains*, où l'on n'a copié Beaulieu qu'en rougissant; aveux implicites de la

restauration qui n'étoit pas fâchée de compter un illustre martyr de plus, honneur tardif, ovations posthumes, et monuments mal entendus! Il n'y a derrière tout cela que la grosse figure du malheureux Fauche se portant garant de la honte de Pichegru devant les Bourbons, devant le pays et devant la postérité.

Fauche n'avoit vu Pichegru que deux fois avant la proscription de fructidor, dont les suites conduisirent Pichegru à Londres, et Fauche en est convenu avec moi. La seconde fois, Pichegru reconduisit Fauche jusqu'au bas de l'escalier, et se retournant du côté de son aide-de-camp : « Lorsque monsieur reviendra, dit-il, vous me rendrez le service de le faire fusiller. » Puis donnant le bras à Gaume pour remonter : « Il ne faudroit pas le fusiller, continua-t-il en riant, mais j'espère qu'il n'y reviendra plus. »

La restauration s'abandonnoit, selon son usage, à l'impulsion donnée. La commission du monument de Pichegru, dont j'ai fait partie, et dont les intentions étoient admirables, obéissoit machinalement à la même impression. — Mais, au nom de Dieu, disois-je à Delarue, vous savez qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela! — Pas un mot! me répondit Delarue; mais Pichegru est mort royaliste. — Je le crois!

Royaliste, soit, mais non traître! — Mon ministère à la commission finissoit là, comme il finit ici.

Et cette longue apologie, en effet, je ne l'ai pas écrite pour les républicains. Pichegru étoit trop pur pour prêter son appui aux républiques de nos jours de corruption!

Je ne l'ai pas écrite pour les légitimistes. Pichegru, légitimiste de cœur et de raison comme tous les honnêtes gens de son temps, n'auroit jamais engagé secrètement sa loyale épée à une cause qui n'avoit pas reçu son serment public.

Je ne l'ai pas écrite pour les enfants de Pichegru; il n'en a point laissé.

Je ne l'ai pas écrite pour ses parents. Ses parents sont à leurs vignes, et ne se doutent guère que la vertu de Charlot Pichegru ait pu être soupçonnée.

Je ne l'ai pas écrite pour sa noble et inoffensible mémoire ; elle se passera bien de moi.

Je ne l'ai pas écrite pour l'histoire. Qu'est-ce que c'est que l'histoire ?

Je l'ai écrite pour la vérité.

S'il reste des successeurs et des avocats à Fauche, à Beaulieu, à Montgaillard, au Directoire ; — s'ils parviennent à me prouver que je me trompe, — ah ! je n'aurai pas la force de jeter ma boule noire dans l'urne de l'*opinion* ! Je ne condamnerai pas Pichegru, le plus infortuné des hommes, comme il en est le plus grand ! Mais je n'en parlerai plus. En attendant, je les en défie !

---

§ III.

APPENDICE.

Le Tilleul de Claude Morel [1].

Il y a de longues années que je traversai par hasard une petite ville dont le nom étoit alors presque ignoré hors de la province où elle est située ; elle n'avoit rien

[1] Ce morceau a été écrit longtemps avant celui qu'on vient de lire. Il date des premières années de la Restauration. On verra en comparant les deux morceaux que l'opinion de Nodier s'était singulièrement modifiée, de 1816 à 1832, en ce qui touche la mort de Pichegru. Comme tant d'autres, il s'était laissé prendre aux calomnies des partis ; mais il eut du moins la bonne foi de se rectifier lui-même. (*Note de l'Éditeur.*)

en effet qui pût occuper l'attention d'un voyageur : ni édifices, ni monuments, ni spectacles, ni académies, ni institutions remarquables, ni établissements utiles. Sa principale promenade, circonscrite dans un espace de vingt-cinq ou trente pas, recevoit à peine l'ombrage d'une douzaine de vieux tilleuls à demi calcinés par le temps. L'un d'eux surtout, qui paroissoit fort antérieur à tous les autres, ne se couronnoit plus que de quelques touffes de feuilles éparses, qu'on auroit crues empruntées à un arbre du voisinage, tant leur verdure contrastoit avec la stérilité du reste de ses branches desséchées. La sève, déjà tarie dans tous ses canaux, avoit cessé d'entretenir la souplesse de ses bras immenses ; et on les entendoit crier au moindre souffle de l'air, comme s'ils étoient près de céder tout-à-fait à leur propre poids, et de joncher la terre de leurs débris. Seulement, dans une des profondes cavités du tronc, fleurissoient quelques arbustes épineux dont le vent lui avoit porté les semences, et qui ornoient sa vétusté solennelle de la fraîcheur de leurs jeunes rameaux, de manière à donner à sa base l'aspect d'un autel rustique ou d'une tombe chargée d'offrandes. A six pieds de distance, un certain nombre de pieux inégaux, disposés en cercles et unis entre eux par une corde grossière d'écorce ou de jonc, en défendoient l'approche aux passants ; et cette simple barrière avoit été respectée par les jeux mêmes des enfants, qui ont pour excuse l'ignorance des choses du monde et l'abandon des premiers plaisirs, quoiqu'elle ne fût protégée que par une tradition qui étoit venue jusqu'à eux de génération en génération, sans que le respect qu'elle inspiroit se fût jamais altéré ; car dans ces jours dont nous sommes si loin, le respect des aïeux étoit une espèce de religion. L'objet de ce culte populaire étoit expliqué dans une inscription tracée sur une plaque de fer battu suspendue à la hauteur d'un homme, et dont

ma mémoire peu fidèle a du moins exactement conservé le sens :

> Si votre pitié me décerne un tombeau,
> N'entassez pas pour moi le porphyre et le marbre ;
> Amis, votre vainqueur me pendit à cet arbre :
> Pourriez-vous m'élever un monument plus beau ?

Cette épitaphe, dont la pensée est digne de Simonide, avoit été consacrée à la mémoire de Claude Morel, dit *le Prince*, qui commandoit la ville d'Arbois, vers la fin du seizième siècle, contre les troupes de M. de Biron, et qui mourut en martyr, pour avoir défendu sa patrie en héros. Le conquérant, touché de tant de malheur et de tant de vertu, anoblit sa famille, et honora ce monument que la révolution a détruit. Mais l'exemple d'un grand dévouement n'est jamais entièrement perdu pour la postérité : moins de deux cents ans après, Arbois produisit Charles Pichegru, le Fabricius, l'Épaminondas, le Phocion de notre histoire, le défenseur de la monarchie, l'effroi des tyrans, l'orgueil et l'amour du peuple ; qui vécut, qui combattit, qui mourut pour la France, et qui n'a point de monument, pas même l'instrument du supplice ignoré qu'il a subi dans un cachot, loin des regards de tous les hommes.

En effet, Pichegru fut privé de la dernière consolation d'un grand homme qui succombe, du sentiment que la postérité honoreroit un jour la fosse où il alloit être jeté par ses assassins, et qu'en attendant une réparation plus ou moins tardive, les larmes de la reconnoissance et de l'amitié pourroient du moins quelquefois couler furtivement sur ses cendres. Jamais peut-être la religion ne devoit consacrer son dernier asile par ses prières ; jamais un cœur lié au sien par les affections de la nature ou par la sympathie des sentiments n'y viendroit exhaler ses regrets ; jamais le moindre indice ne le feroit remarquer du voyageur, à moins qu'une tendresse coura-

geuse, dirigée par le hasard, ne parvînt à reconnaître enfin ses restes à l'empreinte des tortures. C'est ainsi qu'il tomba sous la hache d'un bourreau, sous l'épée d'un janissaire ou sous le lacet d'un mameluck, obsédé d'un pressentiment plus douloureux que les angoisses de l'agonie, car il devina sans doute la calomnie qui poursuivroit bientôt sa mémoire; il entendit retentir d'avance cette lâche accusation de suicide, prétexte banal des meurtriers puissants qui ne supposent pas qu'un piége peut être trop grossier pour la crédulité des hommes, et qui se trompent rarement. Il savoit trop que la tyrannie ne manqueroit ni de faussaires à gages pour attester le forfait dont elle voudroit flétrir sa renommée, ni de prêtres sacriléges pour le maudire dans la chaire de vérité, ni d'écrivains imposteurs pour le consigner dans l'histoire; et il voyoit Bonaparte, absous par la diffamation de son cadavre, s'élever tout sanglant de ce dernier degré à la puissance royale.

Il mourut, et avec lui toutes les espérances prochaines de la liberté, toutes les ressources probables de la monarchie. Il mourut en se rappelant avec amertume, avec envie, le tilleul de Claude Morel, si révéré de son pays, si cher à ses premières années, et la publicité glorieuse d'un dévouement qui étoit l'exemple et la leçon de sa vie entière. Il mourut sans rien attendre de l'avenir, qui sembloit alors inexorablement fixé; sans léguer à personne l'honneur de faire valoir ses titres à la reconnoissance nationale, après le rétablissement de la dynastie légitime dont il croyoit emporter le deuil; sans penser surtout que cette mission fût réservée à un jeune homme très-obscur, dont il avoit aimé, dont il avoit protégé l'enfance, mais dont le sort lui étoit inconnu, quoiqu'il habitât depuis longtemps sous les murailles d'un cachot voisin. O mon noble ami, pardonnez si la demande d'un hommage solennel à votre mémoire ne sort pas d'une bouche plus digne de vous célébrer!

Vous n'ignorez pas du moins qu'elle ne pouvoit être inspirée par un cœur plus pénétré de vos qualités sublimes, et plus fidèle à vos sentiments. Dans quelque lieu que reposent vos mânes, qu'ils se consolent enfin d'un oubli trop prolongé, mais qui ne les affligera plus! Votre nom pourroit-il retentir en vain dans ces jours d'expiation publique, où la France s'empresse de racheter, par le culte des victimes, le malheur d'avoir fléchi sous les assassins? J'irai un jour, je reverrai votre ville natale, j'y retrouverai le tilleul de Claude Morel, honoré, comme autrefois, par les respects d'un peuple pieux et sensible; et non loin de ce simple monument, le simple monument de Pichegru; car la religion des devoirs et des souvenirs nous a été rendue avec nos princes, et ils ont rapporté de leur exil les anciennes vertus nationales, comme autant de dieux domestiques.

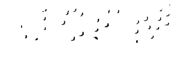
IV.

CHARLOTTE CORDAY[1].

Je n'ai jamais vu Charlotte Corday, je ne sais d'elle que ce qu'en rapporte l'histoire ; et ce qu'en rapporte l'histoire, tout le monde le sait comme moi. Sa belle et pure vie de jeune fille échappe aux combinaisons du roman. Son dévouement héroïque et passionné ne se rattache à aucune des combinaisons de la politique. Elle apparoît seule, absolument seule, au milieu des faits de son temps, et n'y passe qu'un jour pour tuer et pour mourir. Cela est bientôt dit, et il n'y a pas deux manières de le dire. Tout le luxe de l'éloquence et de la poésie, dont j'ai d'ailleurs d'excellentes raisons pour ne pas faire grand étalage, ne prêterait que de maussades ornements à cette phrase simple mais complète des biographies.

« Marie-Anne-Charlotte Corday d'Armans, âgée de « vingt-quatre ans et quelques mois, née de parents

[1] Charlotte Corday a paru pour la première fois dans *la Revue de Paris*, octobre 1833, tome XLV. — La table de ce recueil porte pour indication : Charlotte Corday. — Mœurs françaises. — Souvenirs de la révolution.



« nobles à Saint-Saturnin près de Séez, en Normandie,
« assassina Marat dans son bain d'un coup de couteau,
« le 14 juillet 1793. Elle se laissa ensuite arrêter sans
« s'émouvoir, répondit à ses juges sans se défendre,
« entendit son arrêt avec le calme qui ne l'avoit pas
« abandonnée un moment, et marcha le 17 à l'échafaud,
« belle, tranquille et presque riante, comme les jeunes
« filles de son âge vont au bal. Quand le bourreau eut
« abattu sa tête, il la ramassa dans le panier, la montra
« toute sanglante au peuple, et lui donna un soufflet. »

L'histoire n'ajoutera rien à cela, et ce que l'imagination auroit l'étrange audace d'y ajouter seroit certainement de trop.

Ce que j'y ajouterai, moi, ce sera un lambeau de mes souvenirs, passablement insignifiant pour tout le monde, si ce n'est pour moi, et que je n'aurois jamais eu la prétention de recoudre à rien si je ne trouvois à tirer de ses replis quelques inductions morales dont l'application peut redevenir utile dans des circonstances plus ou moins prochaines.

Quand Paris eut fait ses premières révolutions, on ne savoit pas trop bien dans les provinces éloignées ni pourquoi ni comment on faisoit les révolutions. Ce n'est plus maintenant un mystère pour personne. *Cette place est à moi; ces honneurs me sont dus, ces palais m'appartiennent. Enfants, retirez-vous de mon soleil*, comme dit Pascal. *Laissez-moi passer, ou je vous tue!* Voilà l'expression tout entière de ces grands mouvements des peuples qui leur coûtent si cher, qui leur rapportent si peu; et c'est pourquoi la partie saine des peuples ne s'en mêle plus. Il n'en étoit pas de même alors. La frénésie étoit presque partout, mais la mauvaise foi n'étoit presque nulle part. On alloit, on alloit, et on alloit ordinairement trop loin, parce que, suivant la judicieuse expression de Robespierre, on ne va jamais plus loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va. La division hostile des

partis devint bientôt la manifestation très-explicite du secret des gens capables qui se disputoient le pouvoir. Elle ne fut pour les bonnes gens qu'une énigme sans mot dont la solution indéfinie restoit suspendue dans l'avenir; et s'ils s'obstinèrent à la chercher quelquefois encore, ce ne fut malheureusement pas dans l'histoire, où ils l'auroient trouvée à chaque page. Brutus l'avoit proférée assez hautement pour l'instruction de tous les siècles, en livrant sa poitrine au poignard amical de Straton.

La société populaire de ma ville natale voulut cependant savoir à quoi s'en tenir sur les chefs apparents de la Montagne et de la Gironde avant de s'engager sous la bannière de l'une ou de l'autre. A défaut d'idées positives et qui se représentassent d'elles-mêmes, comme cela arrive quand les idées sont quelque chose et qu'il y a une vérité au fond, elle s'informa des hommes et réserva son adhésion pour les plus dignes. L'émissaire chargé de cette exploration naïve étoit un jeune homme de vingt-deux ans du plus heureux naturel, plein de bonne instruction, de patriotisme éclairé, d'humanité, d'enthousiasme, et qu'un rare talent pour la parole avoit rendu populaire dans ces jours d'apparente création où la parole étoit redevenue souveraine comme aux premiers jours du monde. A onze ans je l'avois pour professeur et presque pour ami; et je chéris encore sa mémoire, quoique j'aie la funeste obligation de mon goût stérile pour les lettres à ses aveugles encouragements. Briot vint à Paris, y passa quelques semaines, et se crut en état de rendre bon compte de sa mission. « Roland et « ses amis, dit-il, sont des républicains sincères, incor- « ruptibles, pénétrés du plus pur amour de la liberté; « ils peuvent se tromper, mais ils ne peuvent pas vou- « loir vous tromper. Je ne sais où est la raison, mais « c'est de ce côté qu'est la vertu. Quant à Marat, c'est « un monstre qui n'a rien de commun avec la nature « humaine, et j'en rends grâces au ciel, car il faudroit

« rougir d'être homme si Marat étoit un homme. »

Cette pensée s'enracina profondément dans mon esprit. Elle y produisit un germe fécond qui se développa, qui grandit, qui étouffa peu à peu tout le reste des folles semences que mon éducation politique d'écolier y avoit jetées depuis un an. Marat est la seule créature qui m'ait fait comprendre la haine.

Quelques mois après, la Montagne étoit triomphante et régnoit sur la France de par la populace de Paris. Elle lança ses fougueux proconsuls dans tous les départements. Celui qui nous échut s'appeloit Jean Bassal, de Seine-et-Oise. C'étoit un ancien curé de Saint-Louis de Versailles, doué d'une physionomie assez distinguée, d'une grande facilité d'élocution, et d'une certaine élégance de manières. Ce curé venoit de se marier avec une noble chanoinesse, pour la dérober peut-être à la proscription. Je ne l'ai jamais entendu dire, mais j'ai eu quelques raisons de le croire. Madame Bassal étoit belle, plus que belle, accomplie dans toutes les grâces qui relèvent la beauté, dans toutes les perfections du cœur qui la divinisent ; et pour surcroît de mérite elle avait l'inexplicable courage d'être aristocrate et de s'en faire gloire. Arrachée par la nécessité sans doute à la société élevée dont elle auroit fait l'ornement, on n'imaginera pas qu'elle ait pensé un instant à s'en composer une autre parmi l'orageuse et grossière clientèle des députés jacobins. Elle vivoit retirée dans son appartement, et ne passoit quelquefois dans ceux du curé tribun que pour y solliciter quelques adoucissements aux malheurs des pauvres proscrits. La justice exige qu'on avoue qu'ils lui étoient souvent accordés ; et plus d'une famille alors miraculeusement soulagée dans ses afflictions par le succès de ses démarches ferventes et assidues la reconnoîtroit encore sous le nom de *Notre-Dame de miséricorde*, qu'elle avoit reçu du bon peuple. Heureusement il y en a deux.

Jamais femme, autant que je me la rappelle aujourd'hui, car je ne possédois pas dans ce temps-là l'instinct qui révèle ces mystères, n'avoit été mieux organisée pour aimer et pour faire le bonheur de ce qu'elle aimoit. C'étoit sans doute ce vide d'une âme tendre et exaltée qui la préoccupoit dans la solitude où je la surprenois tous les jours, les yeux rouges de larmes qu'elle s'efforçoit de me cacher sous un sourire; et quand le besoin d'aimer ne trouve pas à s'exercer sur ses sympathies naturelles, il faut bien qu'il cherche où se prendre. Je serois fort en peine d'expliquer d'une autre manière sa bienveillance pleine d'effusion pour un enfant que des circonstances inutiles à raconter avoient offert à ses regards : enfant sombre, irritable, chagrin, tourmenté de je ne sais quel vague avenir d'amour et de poésie, comme s'il avoit prévu que ces belles illusions trahiroient toutes ses espérances, et qu'il vieilliroit, l'infortuné, à les poursuivre sans les saisir, puis à les regretter toujours. Elle l'aimoit autrement peut-être, mais aussi purement qu'une mère, et il y avoit des moments de méditation inquiète où ce sentiment sans nom ne me suffisoit plus. Je devinois sans le comprendre que ce n'étoit pas ainsi qu'il auroit été parfaitement doux d'être aimé d'elle, et cette anticipation insensée sur les passions d'un autre âge m'attiroit trop souvent les lourdes railleries de quelques démagogues facétieux pour que je pusse me tromper sur ce qu'elle avoit de ridicule; mais elle me valoit le privilége d'accompagner ma bonne amie partout, et je m'accoutumois à jouir de mon bonheur sans prendre souci du bonheur qui me manquoit.

Un jour nous venions de visiter un des paysages riants et pittoresques de nos belles contrées dans une modeste voiture de louage dont les représentants se servoient pour leurs excursions. J'occupois le fond avec madame Bassal, et le mouvement monotone de la voiture lentement balancée par les inégalités d'une route

scabreuse m'avoit plongé dans un assoupissement qui n'étoit cependant pas assez profond pour me priver tout-à-fait de la faculté de penser, et que je goûtois avec délices parce qu'il me permettoit de reposer ma tête sur la blanche épaule de Julie, de manière à entendre palpiter son sein et à respirer son haleine. Le devant étoit partagé par Bassal et Championnet, alors colonel d'un bataillon de volontaires de la Drôme, et qui devoit quelques années après arborer le drapeau tricolore au faîte du Capitole. Celui-ci étoit un patriote éclairé et sensible, dont l'esprit délicat et fin, l'âme affectueuse et les mœurs chevaleresques ne pouvoient sympathiser avec les fureurs de l'époque. Cette disposition, qu'il étoit toujours prêt à manifester avec une énergique franchise, soulevoit chaque jour entre Bassal et lui des discussions orageuses dans lesquelles le député faisoit preuve de plus d'art que de bonne foi, car il inclinoit lui-même intérieurement aux idées de modération et de tolérance qu'il feignoit de combattre, pour se réserver le pouvoir de les appliquer sans danger, en les déguisant sous l'apparence d'une fausse exagération dissipée en vaines paroles. Cependant il estimoit trop sincèrement Championnet pour craindre de s'en laisser pénétrer; et il mettoit ordinairement fin à leur dispute par un serrement de main ou un sourire qui trahissoit son approbation secrète. J'avois remarqué cela en dix occasions différentes. Au moment dont je parlois, le nom de Marat tomba au milieu de la conversation, et produisit sur moi l'effet qu'il produisoit toujours. Je me réveillai en sursaut et avec un mouvement d'horreur, le nom de Marat à la bouche.

— Marat est un monstre, dit froidement Julie, qui ne s'étoit pas mêlée jusque là de cet entretien.

— Et le ciel en soit loué! ajoutai-je en renouant son exclamation à la phrase classique de mon jeune professeur, car il faudroit rougir d'être homme si Marat étoit un homme.

Bassal fronça sur moi son sourcil épais et noir en me lançant un regard sévère ; et se retournant gaiement du côté de Championnet : — Savez-vous, lui dit-il, mon cher camarade, que le langage de madame et celui de son *patito* ne seroient pas entendus impunément par mon pacifique et indulgent collègue Pioche-fer Bernard de Xaintes, et qu'il pourroit un jour nous en coûter la tête à tous quatre si rien de ceci transpiroit ? Marat, poursuivit-il, n'est pas même un monstre. Il n'y a pas assez d'étoffe dans ce misérable pour faire un de ces scélérats éminents qui prennent place dans l'histoire. C'est quelque chose au-dessous, un maniaque ivre, une brute enragée, un reptile épileptique. Tout le monde à la Convention en porte le même jugement. Mais c'est sous ce point de vue même qu'il nous est essentiel comme intermédiaire entre nous et ce rebut crapuleux des nations corrompues, cette hideuse et cruelle populace dont il est l'expression et le type incarné. Par lui nous la tenons tout entière dans notre main, et nous en épouvantons le reste de la France, rien qu'en le menaçant de déchaîner notre harpie, comme si nous lui présentions la tête de Méduse. J'aurois voulu me servir d'une comparaison moins noble et moins poétique dans un sujet si bas ; mais en vérité je n'ai pas pu la trouver. Ce seroit faire à Marat beaucoup trop d'honneur encore que de le comparer à ce qu'il y a de plus vil et de plus exécrable au monde.

Là-dessus il cessa de parler, et nous restâmes tous livrés à nos réflexions. Les miennes, je m'en souviens, furent plus solides et plus sérieuses qu'il ne sembloit convenir à mon extrême jeunesse. Ma pensée entrevoyoit un monde nouveau ; je venois de recevoir ma première leçon de politique.

A notre arrivée au palais où la ville avoit logé les députés en mission, nous trouvâmes un concours immense de citoyens consternés dont quelques-uns pleuroient de rage et rugissoient de vengeance, et nous ne fûmes pas

longtemps à nous expliquer cet incident. Un courrier extraordinaire venoit d'apporter en toute hâte la nouvelle de la mort de Marat assassiné par Charlotte Corday. Bassal parut plus sensible que personne à ce tragique événement ; il tomba sur son fauteuil en cachant ses yeux de ses mains, et quand il les découvrit tous les assistants purent croire qu'il versoit des larmes véritables, car il s'en fallut peu que je ne m'y trompasse moi-même. — O mon vertueux ami, s'écria-t-il, qu'ai-je fait pour te survivre! Pourquoi mon cœur ne s'est-il pas trouvé entre le tien et le fer parricide qui t'a frappé? Mes jours sont inutiles à ce peuple auquel tu portois un amour si vigilant, et dont tu étois la lumière vivante? O mon ami, ô mon frère, ô sage et divin Marat, que ne suis-je mort à ta place! Et en achevant ces paroles il laissa retomber sa tête sur le dossier, comme si le sentiment l'abandonnoit. La foule respectueuse, touchée de son désespoir patriotique, ne songea plus qu'à s'écouler en silence, pour ne pas importuner une si profonde douleur.

Quand elle fut éloignée, Bassal, qui la suivoit furtivement de l'œil, se leva, ferma les deux battants de la porte, et, les mains dans les poches de son pantalon, arpenta le parquet en sifflant.

— Adieu le puissant talisman de la Montagne, dit Championnet d'un ton ricaneur qui lui étoit particulier. La voilà désarmée des serpents qui nous faisoient peur. Elle a perdu sa Gorgone.

— Elle n'a rien perdu, enfant que vous êtes, répondit Bassal; le Saint-Fargeau étoit usé jusqu'à la corde. Momie pour momie, il nous falloit un martyr, et la charogne de Marat fera des miracles.

Après quoi il se jeta de nouveau sur son fauteuil dans un accès de fou rire, en fredonnant à demi-voix, pour n'être pas entendu du dehors :

. . . .

Elle a tant mangé de monde
La bête du Gevaudan, etc.

Madame Bassal n'avait pris aucune part apparente à cette scène et à ce colloque. Elle appuya sa main sur mon épaule, et se dirigea vers sa chambre, où je l'accompagnai comme à l'ordinaire. A l'instant où nous allions y entrer : — Madame, cria Bassal d'un ton à demi solennel et à demi goguenard, je vous prie de clore à tout prix les lèvres de votre amant, fût-ce du baiser le plus doux. Il y va de ma vie et de la vôtre.

Lorsque nous fûmes là, je regardai Julie avec étonnement, parce que je ne l'avois jamais vue ainsi. Son visage rayonnoit d'une inspiration extraordinaire; ses yeux fixes et ardents lançoient du feu; ses lèvres trembloient. Tout ce qu'on pouvoit pénétrer de ce qui se passoit en elle annonçoit une joie concentrée et une admiration qui alloit à l'extase.

— Dieu n'a donc pas encore abandonné la France! dit-elle enfin. Il lui reste des cœurs fiers, résolus et magnanimes, dignes du temps des saintes héroïnes Jahel et Judith! Et c'est une femme, une simple femme, entendez-vous, qui a porté ce coup glorieux. Oh! que j'aimerois à voir cette jeune fille et à presser ses mains sanglantes!

— Hélas! interrompis-je, que dites-vous? L'heure qui va sonner, Charlotte Corday ne l'entendra pas. Elle a cessé de vivre.

— Cela est probable, répondit-elle en réfléchissant. C'est une belle et noble mort.

Alors elle s'approcha du prie-dieu qu'elle avoit fait rétablir dans son appartement, s'agenouilla, se signa, et, les mains élevées vers le ciel : — SAINTE CHARLOTTE CORDAY, s'écria-t-elle avec une expansion entraînante, PRIEZ POUR NOUS!

Je tombai à genoux à côté d'elle et je répétai ses pa-

roles : SAINTE CHARLOTTE CORDAY, PRIEZ POUR NOUS !

Le courrier étoit venu en quarante-deux heures. Ceci se passoit le 17 juillet, il étoit sept heures du soir ; et le 17 juillet à sept heures du soir la tête de Charlotte Corday rouloit sur l'échafaud.

Voilà l'étrange rapprochement qui m'a autorisé peut-être à écrire quelques lignes sur Charlotte Corday.

La prévision de Bassal ne fut pas trompée. Ce cadavre qui auroit souillé les gémonies reçut au Panthéon les honneurs de l'apothéose. Le crayon célèbre de David s'avilit à tracer les ornements de cette pompe profane. Sa plume en écrivit le programme. Je ne sais si ce fut avec du sang, mais le sang des victimes ne manqua pas au dieu anthropophage dont la France élevoit les autels, car la mort de Marat avoit décuplé la rage des proscripteurs et le travail des bourreaux. Il faut avoir assisté à ces funérailles sacriléges pour se trouver le courage d'y croire. Comme elles eurent partout le même caractère, elles offrirent partout le même spectacle avec les mêmes particularités ; et on peut s'en rapporter à mon récit. Le cortége s'ouvroit par une meute d'hyènes à deux pieds, ivres de liqueurs fortes et altérées de carnage. Elle rouloit ses flots confus au-devant des tambours lugubres et voilés, en hurlant des imprécations obscènes et féroces qui n'avoient rien de la voix de l'homme, et qu'on ne se croiroit exposé à entendre que dans le silence des nuits et le voisinage des catacombes. C'étoient les prêtres de Marat, c'étoient ses hymnes et ses cantiques. Le Raphaël de la Convention avoit jugé à propos de reproduire dans cette épouvantable solennité l'appareil même de la mort du tyran devenu dieu, pour frapper l'imagination des spectateurs d'un tableau presque aussi affreux que la réalité. Le cercueil mortuaire étoit remplacé par une sorte de vasque oblongue qui figuroit la baignoire où Marat venoit chercher de temps en temps des adoucissements imparfaits et inutiles à la lèpre hideuse dont il

étoit dévoré. Un drap impur et sanglant la recouvroit, et tomboit de là jusqu'à terre, balayant de tous côtés la fange des rues, si ce n'est dans un endroit où il étoit retroussé pour laisser échapper un bras livide, un bras flétri et mutilé qu'on avoit emprunté pour cet usage à l'amphithéâtre d'anatomie, et aux doigts duquel on avoit lié une plume, afin de montrer sans doute que le patriote infatigable à son œuvre ne savoit pas donner de moments au repos quand il s'agissoit de dresser les listes de proscription. Ni dans les sacrifices des barbares, ni dans les raffinements impies des plus cruelles exécutions, on ne se figurera jamais d'objet qui soit capable d'exciter au même degré l'effroi, l'horreur et le dégoût. Derrière les porteurs farouches de ce repoussant simulacre s'avançoient, le bonnet rouge en tête et le crêpe au bras, entre deux rangs de soldats, les citoyens qualifiés de la ville, les magistrats, les juges, les comités révolutionnaires, les jacobins, les députés et le peuple. Toute cette cohue s'arrêta dans une église, qui par bonheur étoit déjà profanée. Peut-être même est-il permis de penser, pour se soulager de l'intolérable tourment de cette idée, que c'étoit là le seul lieu de l'univers où Dieu ne fût pas présent.

J'y avois escorté Julie, qui chanceloit sur mon bras en détournant les yeux ; et je dois compte ici des motifs de cette héroïque curiosité, car on ne les devineroit pas. On se rappelle sans doute l'opinion consciencieuse et intrépide que mon professeur avoit exprimée trois ou quatre mois auparavant sur cet abominable Marat. Elle ne lui avoit pas porté préjudice, parce qu'il étoit populaire, ainsi que je l'ai dit, et que le suffrage public s'étoit attaché en lui à deux qualités qui ne perdent jamais leurs droits, même sur les méchants : l'énergie et la loyauté. Les meneurs s'avisèrent cependant de lui imposer la plus pénible et la plus dangereuse des expiations. Ils le chargèrent de prononcer l'oraison funèbre

de Marat, écueil perfide placé sur un océan de boue et de sang, et qui sembloit ne lui laisser que le choix de dévouer sa vie ou de souiller son éloquence. La lutte d'un talent noble et d'une âme sincère aux prises avec de telles difficultés excitoit vivement notre intérêt, et nous étions impatients de savoir jusqu'à quel point un homme de bien follement amoureux de la puissance tribunitienne peut dégrader son caractère et son génie pour la conserver. C'étoit ce qui nous attiroit.

Briot trompa nos craintes, ou, pour parler plus exactement, il justifia nos espérancecs.

J'ai souvent répété que Briot était éloquent. Il étoit surtout habile. Je comprends très-bien depuis long-temps qu'il n'est rien qu'on ne puisse dire avec une certaine adresse, et qu'un homme d'esprit ne manque pas de moyens de sauver sa responsabilité morale en faisant l'éloge de Marat lui-même, s'il sait mettre en œuvre quelques artifices assez vulgaires, mais qui échappent à la multitude. Au point où j'en étois encore de mon apprentissage littéraire, cette escobarderie de rhéteur me frappa singulièrement, quoique les exemples n'en soient pas rares dans les classiques; mais ce n'étoit pas là que devoient s'arrêter mes émotions. Le panégyriste ne pouvait se dispenser de parler de Charlotte Corday, et c'est pour cette partie difficile de son discours qu'il avait tenu en réserve les plus précieuses ressources de son talent. Il n'essaya pas de la justifier, il se contenta de la peindre; et l'auditoire crut un moment la voir apparaître à côté du cénotaphe, belle, imposante, sublime, exaltée par l'amour de la liberté, affermie par le dévouement, et souriant au martyre. L'impression qu'il vouloit produire s'étoit communiquée à tous les cœurs quand il ajouta d'un ton mâle et austère : « Il y a des « actions qui sont au-dessus de toute la portée de la « raison et du jugement humain. Ce n'est pas à nous « qu'il appartient de peser de pareilles résolutions et de

« condamner en Charlotte Corday ce que la postérité « admire en Brutus. Laissons agir la justice qui venge « les lois, et jetons un voile respectueux sur les erreurs « et les excès de la vertu. » Un silence presque religieux suivit un moment cette péroraison, et ne fit place qu'aux acclamations universelles qui accompagnèrent l'orateur à sa place. Bernard lui seul dit en grondant sourdement à l'oreille de Bassal : — Voilà une belle oraison funèbre de Charlotte Corday ! Mais il fut obligé de céler ce mystère dans les replis de son âme haineuse, parce que son interprétation ne fut accueillie de personne. Pendant ce temps-là je confondois avec Julie des larmes d'admiration et d'attendrissement qui donnoient autour de nous une haute idée de notre patriotisme. Apparence trompeuse ! je vous assure. Nous pleurions Charlotte Corday.

Quand on a passé sa jeunesse tout entière sous l'influence d'une doctrine passionnée et violente, il est du moins consolant de penser que cette aberration d'un cœur naturellement bienveillant étoit l'effet presque irrésistible des circonstances, et que les circonstances dans lesquelles le hasard l'a placé sont ordinairement plus fortes que l'homme. L'enseignement des colléges, alors comme aujourd'hui, se composoit en grande partie de faits antérieurs au christianisme, de notions empruntées à la brutale philosophie des païens, de mensonges pompeux qui donnoient à des frénésies absurdes tout l'attrait de la vertu et tout l'éclat de la gloire. Cette génération avait été nourrie comme l'élève du centaure, avec la moelle des bêtes sauvages ; il ne faut pas s'étonner qu'elle en ait eu la férocité. C'est ainsi qu'à nous autres enfants perdus des écoles d'Athènes et de Rome s'étoit fait connaître la liberté, sous l'aspect de l'adorable furie de Corneille. Joignez à ce malheur radical d'une instruction abusive, diamétralement détournée de son but moral par l'ineptie et la présomption des

faux sages, la contagion des premiers exemples, l'ascendant des premiers sentiments, l'irritation des premières douleurs; et félicitez le jeune homme à l'âme robuste qui a pu s'armer à travers tant de périls des forces d'une raison prématurée. Celui-là trouve le port avant le temps, et se réfugie dans un calme assuré que ne troubleront plus les orages du monde. Il n'en étoit pas ainsi de nous, adeptes insensés d'une histoire idéalisée par les sophistes, et d'un scepticisme anti-social qui avoit faussé tous nos jugements. Entraînés par la foule dans la voie fallacieuse où les nations se perdoient, nous estimions les actions au taux de la vigueur et du courage, et le crime lui-même nous faisait tressaillir d'enthousiasme quand il avoit puni le crime. Déchus de notre âme que nous avions presque volontairement abdiquée, nous ne savions mettre à sa place que l'instinct et la logique des lions.

Julie étoit partie depuis long-temps. Elle suivoit Championnet et Bassal à la conquête de l'Italie, et rêvoit sans doute à Charlotte Corday dans la ville de Lucrèce, de Porcie et d'Épicharis. J'y rêvois aussi dans la mélancolie amère de ma solitude, en suivant du regard comme Macbeth un poignard qui marchoit devant moi. Six ans après la mort de cette noble vierge que notre imagination avoit sanctifiée, je réalisois un projet puéril que ma pensée entretenoit depuis long-temps au nombre de ses plus agréables chimères. J'étois à Paris, où je n'avois rien à faire, car je croyois fièrement mes études finies, et j'y occupois la chambre de Charlotte Corday, rue des Vieux-Augustins, *hôtel de la Providence.*

La chambre de Charlotte Corday était tout au plus un méchant bouge méchamment garni au quatrième étage d'une masure, et l'on y parvenoit par un escalier si obscur et si délabré qu'il falloit quelque résolution pour s'y engager la nuit; mais cela m'était indifférent, parce que je n'en sortois pas. L'ameublement de cette

pièce répondoit complétement, je le répète, à la disgracieuse apparence du local. Son principal ornement consistoit dans une vieille couchette, dont les rideaux de serge verte, fort éraillée et fort poudreuse, s'ouvroient à l'ancienne manière en glissant sur une tringle de fer, mais se rattachoient de jour avec une mesquine élégance par des manchettes de la même étoffe à deux colonnettes vermoulues. Près de là était une petite table de sapin assez grossièrement faite, et chargée de quelques larges gouttes d'encre qui devoient être tombées de la plume de Charlotte Corday, car il n'y avoit guère moyen de supposer qu'une autre personne lettrée eût jamais occupé ce taudis réservé à la dernière classe des voyageurs. Une haute chaise à long dossier, couverte de velours d'Utrecht d'un jaune sale et à demi défoncée, complétait cette chétive décoration. La mère Graulier, l'ancienne hôtesse de *la Providence*, était morte depuis deux ans; mais je m'étois convaincu de l'identité de ces précieuses reliques par le témoignage de Pierre-François Feuillade, honnête et respectable vieillard, qui avoit été l'associé de Graulier dans leur industrie avant de tenir cet hôtel garni à son compte, et qu'on appelait plus communément *le maître d'école*, parce qu'il avoit exercé cette honorable profession, dont il conservoit d'ailleurs la tenue posée et l'élocution sentencieuse. Charlotte Corday avoit respiré l'air que je respirois; elle avoit écrit sur cette table; elle s'étoit reposée sur cette chaise; elle veilla sur ce grabat pendant trois nuits solennelles à invoquer sa Némésis. Tout ce qui m'entouroit étoit plein de son souvenir, et pour ainsi dire de sa présence. J'étois heureux, si heureux qu'il me paroît difficile à comprendre aujourd'hui qu'un cœur mortel ait pu contenir une joie semblable à la mienne.

Je passai trois semaines dans cet état, ravi du sort que je m'étois fait, quoique excédé de maladie et de fatigues morales. Mes nerfs se tordoient, ma tête bouillon-

noit comme un métal en fusion Une fièvre ardente brûloit mon sang. Un jour que j'avais passé tout entier dans mon lit sans songer à demander des aliments, le maître d'école inquiet monta le soir à mon grenier, sa chandelle à la main, pour s'informer de mes besoins, et pour savoir peut-être où en était ma raison, qu'il n'avait pas lieu de croire fort saine. Après un mot de remerciement et de refus, je l'engageai à s'asseoir. Il me salua et s'assit.

— N'est-ce pas vous, Pierre-François, lui dis-je, qui avez conduit mademoiselle d'Armans au Palais-Royal dans la matinée du 12 juillet 1793?

Pierre-François me répondit de la tête par un signe affirmatif, et je continuai :

— Quoique le trajet de la rue des Vieux-Augustins au Palais-Royal ne soit pas long, un homme d'une intelligence aussi éclairée que la vôtre ne put l'accompagner jusque là, si je ne me trompe, sans chercher à approfondir les idées étranges qui occupoient cette jeune fille, et qui devoient se trahir dans ses regards, dans ses paroles, dans ses gestes, dans sa démarche, car il ne pouvoit rien se trouver de vulgaire en Charlotte Corday, et cela ne vous a pas échappé?

— Non, monsieur. On m'a fait la même question au tribunal, et je vais y répondre de la même manière. Je la précédois avec émotion, je me retournois souvent pour la voir, et je la voyois avec douleur; je souffrois pour elle, comme si elle avoit été de ma famille; et pourtant les conjectures que je formois sur son dessein étoient bien éloignées de la vérité! Comme elle étoit admirablement belle, et faite pour inspirer l'amour à quiconque l'auroit vue, cette promenade clandestine au Palais-Royal où elle m'avoit prescrit de la laisser me parut le premier pas de la débauche et de la prostitution.

— Comment! misérable, m'écriai-je, vous avez osé

arrêter cet infâme soupçon sur Charlotte Corday? Vous me faites horreur!

— Il paroît, reprit le maître d'école sans rien perdre de son inaltérable tranquillité, que monsieur n'est pas fort indulgent pour les femmes perdues, ou qu'il pousse loin l'indulgence pour les assassins. Je partage bien le juste dégoût que lui inspirent ces misérables créatures qui trafiquent de quelques vains charmes corporels à l'éternel préjudice de leur âme; et cependant, à tout considérer, je me sens touché de plus de compassion pour la malheureuse qui flétrit sa vie que pour celle qui la ravit à son semblable.

— A son semblable, je le veux bien; mais Marat n'étoit le semblable de personne. C'est un monstre qu'elle a tué.

— Marat étoit un monstre, il n'y a pas de fait mieux établi, mais il n'étoit pas permis de l'assassiner. La vie d'un monstre puissant est une grande calamité pour les nations, mais la vie d'un monstre appartient à Dieu.

— Pouvez-vous douter, bon homme, que Dieu lui-même ait dirigé le bras de Charlotte Corday?

— Dieu ne dirige pas le bras des meurtriers, je vous prie de le croire, monsieur. Dieu n'a donné à qui que ce soit le droit de tuer, pas même au bourreau.

— Je n'ai pas plus de confiance que vous à la justice des hommes, et je suis ici de votre avis. C'est pour cela que je réclame les priviléges de la défense légitime en faveur des opprimés. Quand le tranchant de la guillotine devient un horrible jouet dans la main des scélérats, que restera-t-il, je vous le demande, à l'innocence et à la vertu, si ce n'est la pointe du stylet?

— Quelque chose encore, monsieur : la résignation, l'espérance et la foi. — Quelque chose de plus, l'avenir et Dieu.

Pierre-François reprit son chandelier de cuivre, parut attendre un instant mes ordres, s'inclina et sortit.

Cet entretien apaisa ma tête et mon cœur. Ma nuit fut caressée par quelques songes doux qui avoient longtemps déserté mon oreiller. Le lendemain je me réveillai plus calme, et je quittai le jour même l'hôtel de *la Providence*, en promettant à Pierre-François de venir le revoir souvent.

Deux mois après il se mit au lit pour mourir; et, comme il ne se connaissoit que des parents suffisamment aisés, il légua son bien aux pauvres.

Il faut que la vérité soit une chose bien précieuse en elle-même puisque les erreurs généreuses des âmes pures sont presque aussi fatales à l'humanité que le crime, qui est une erreur des méchants. Donner trop de crédit à un attentat magnanime, c'est ouvrir la porte à tous les autres. Laissez à la conscience privée le jugement des actions extraordinaires qui semblent satisfaire à la justice, mais qui répugnent cependant à la morale universelle ; tressez des couronnes pour les vertus naturelles et humaines qui améliorent le sort des peuples, si vous pensez que la vertu a besoin de couronnes, et n'en attachez plus aux poignards. Les Brutus et les Cassius que Charlotte Corday allait chercher aux Champs-Élysées (pauvre fille toute romaine qui ne reconnoissoit de héros que les héros de sa république, et de dieux que ses dieux) n'étoient peut-être que des furieux qui avoient poussé à sa dernière expression le délire du sophisme. Dieu, qui peut retirer la vie du sein de l'homme par un seul acte de sa volonté, n'a pas fait mourir Caïn, qui avoit fait mourir son frère ; et vous, dont les lumières imparfaites suffisent à peine à distinguer le bien du mal, vous tuez [1] !

Respect au sang humain ! c'est le signe auquel de-

[1] Voir, pour le développement de cette pensée, sur l'inviolabilité de la vie humaine, les dernières pages de l'*Histoire d'Hélène Gillet*. On a beaucoup écrit dans ces derniers temps contre la peine de mort ; mais on n'a pas mieux écrit que Nodier.

viendront enfin sensibles les progrès si vantés de la civilisation.

Une nation où le meurtre est regardé comme droit, comme légalité, comme héroïsme, n'a rien qui l'élève au-dessus des cannibales.

P. S. J'avois achevé la copie de ce fragment quand j'ai appris que la femme excellente dont il y est fait mention sous le nom de Julie existoit encore. Je n'aurois certainement jamais pensé à le publier, si de faux renseignements ne m'avoient fait croire pendant plusieurs années qu'elle n'étoit plus. Cependant je n'y change rien, quoiqu'il puisse offrir çà et là quelques traits d'une présomption qu'elle reprochoit à mon enfance, et dont le temps auroit dû me corriger; mais si ces pages viennent à tomber dans ses mains et à faire jaillir mon nom oublié d'une des cases de sa mémoire, elle ne verra peut-être pas sans intérêt les souvenirs d'une amitié de quarante ans dont l'impression a conservé dans la mienne tout son charme et toute sa fraîcheur. Il y a dans ce retour de la pensée vers les jours les plus gracieux de la vie quelque chose de divin qui ressemble à une possession anticipée de la résurrection ; et je n'ai pu résister à l'innocente joie de revivre un moment encore dans mes rêveries de vieillard au milieu des plus vives sympathies de mon jeune âge.

V.

RÉACTION THERMIDORIENNE.

On peut juger de ce qu'on appelle les réactions politiques par les lois ordinaires de la mécanique. Elles sont en raison de l'action qui a précédé ; ce n'est que lentement et à la suite d'un grand nombre d'oscillations que l'action affoiblie est suivie d'une réaction plus foible, et ainsi graduellement, jusqu'à ce que l'action et la réaction se confondent dans un mouvement imperceptible, suivi d'une entière immobilité. Dans les révolutions, les réactions sont couvertes de je ne sais quel prétexte de représailles qui les légitime jusqu'à un certain point aux yeux des mauvais casuistes et des moralistes relâchés. L'application d'une nécessité physique à une théorie morale est tout à fait abusive. L'obéissance des masses inertes à une impulsion donnée ne sauroit justifier celle de l'être sensible et raisonnant dont l'intelligence est éclairée par l'éducation et par la religion. Ainsi les réactions de l'an III et de l'an IV m'ont laissé un souvenir presque aussi pénible que les scènes de la terreur. Je les percevois d'ailleurs avec des organes plus développés, et par conséquent plus propres à subir

des impressions tendres et profondes, car la sensibilité des enfants s'exerce peu au dehors. Elle est personnelle et presque animale; il faut avoir quelque temps vécu pour apprendre à aimer les autres sans acception de ses intérêts ou de ses besoins. Cette source d'amour commence à s'ouvrir pour l'adolescence; elle est tarie pour la vieillesse. La vie d'un homme bien organisé est un cercle d'affections, mais il y a de l'égoïsme aux deux points les plus rapprochés de la soudure.

Ce qui justifie cette réaction thermidorienne devant le grand nombre est peut-être ce que j'y trouve de plus odieux. La révolution avoit une horrible franchise : elle marchoit au chaos, mais elle l'avoit dit. Les idées de droit, d'ordre, d'équilibre, la seule pensée d'une institution la mettoient en fureur, mais sa fureur étoit brute et naïve comme celle du tigre. Elle versoit du sang parce que le sang étoit bon, mais ses bourreaux ne mettoient pas de gants sur leurs mains sanglantes, ils les montroient toutes nues. C'étoit cruauté, c'étoit rage, ce n'étoit pas déception. La réaction thermidorienne se plaçoit au contraire sous les auspices des idées les plus solennelles de la société. Elle s'armoit au nom de la civilisation, au nom du culte renversé par des mains sacriléges, au nom de l'humanité impitoyablement outragée par des cannibales, au nom des arts que les Vandales révolutionnaires avoient proscrits. Elle s'annonçoit comme l'aurore d'un âge de restauration, de paix, de félicité publique, et elle assassinoit. Voilà ce qui se concilioit mal dans ma jeune pensée. C'étoit l'énigme du sphinx avec ses belles formes, et ses paroles insidieuses, et sa curée de victimes humaines.

La terreur avoit affecté un grand cynisme dans les vêtements, une sobre austérité dans les banquets, un profond mépris pour les spectacles et pour les fêtes qui ne lui rappeloient point, dans leurs pompes sauvages, les mystères tragiques de ses saturnales. La réaction fut

élégante et même parée ; elle réveilla le goût des festins et des bals, les fantaisies du luxe et les frénésies de la volupté. Quelques hommes encore jeunes qui avoient formé leur éducation morale dans les boudoirs de la Dubarry devinrent les arbitres des bonnes manières. Les mœurs de la terreur avoient été d'une grossièreté hideuse. Celles de la réaction furent d'une impudence raffinée, et, quand la détestable politesse du vice prête son vernis à la férocité, il me semble qu'elle l'enlaidit encore. Il se trouva des hommes alors tout aussi cruels que Marat, mais beaux de jeunesse et de manières, qui entraînoient les cœurs après eux quand ils entroient dans un salon au milieu d'un nuage d'ambre. S'ils n'avoient pas senti l'ambre, ils auroient senti le sang.

Ces faits si remarquables sont fort peu connus à Paris, où cette réaction ne s'est manifestée que par quelques vexations de la police et quelques pasquinades du théâtre. Ce que tout le monde vous dira de ce temps-là, c'est qu'il y avoit alors un bal *des victimes,* où une femme n'étoit pas admise si quelqu'un de sa famille n'avoit péri sur l'échafaud, et où le costume de rigueur d'une danseuse étoit celui dans lequel sa mère ou sa sœur était tombée sous la main du bourreau, c'est-à-dire le schall rouge, et les cheveux coupés à fleur du cou. Ce que tout le monde se rappelle encore, grâce aux spirituelles caricatures de Carle Vernet, c'est *l'élégant de* 1795, avec son habit court et carré, son gilet de panne chamoise à dix-huit boutons de nacre, ses longs cheveux poudrés et flottant des deux côtés sur les épaules, qu'on appeloit des *oreilles de chien*, sa cadenette retroussée, sa cravate verte et son bâton noueux. Mais n'en demandez pas davantage à la mémoire des Parisiens sur la réaction thermidorienne ; et par conséquent n'en demandez pas davantage à l'histoire, car il en est de l'histoire comme de la langue ; elle n'est faite que pour Paris, et il faut le savoir pour ne pas s'étonner de ne

trouver aucuns renseignements développés sur cette singulière époque une fois qu'on a épuisé les registres des modistes et les cartons des marchands d'estampes. L'ouest et le nord de la France ne furent guère moins étrangers que Paris au mouvement de la réaction. Lyon étoit sa capitale, et de là elle étendoit ses ramifications vers l'est, en s'appuyant sur Bourg-en-Bresse et Lons-le-Saulnier, et au midi sur Nîmes, Tarascon et Marseille.

Cette ligue presque innocente à Paris n'y a été connue que sous le nom de la *Jeunesse de Fréron*. Fréron, répudié par la Montagne, qui l'abandonna aux lourdes atteintes de Moïse Bayle; repoussé avec horreur par l'ancien parti de la Gironde, qui le dévoua aux imprécations foudroyantes d'Isnard; Fréron, comme disoit ce prodigieux Isnard, demeuré *tout nu et tout couvert de la lèpre du crime*, avoit besoin de se retrancher sous la bannière d'une faction. Il y a dans les révolutions des antipathies que l'on a peine à concevoir. Il y a aussi dans les révolutions des alliances que l'on ne conçoit pas. Fréron, qui n'étoit rien, ni par son esprit, ni par son caractère, ni par sa considération politique; Fréron, qui ne s'étoit jamais distingué en rien du plus obscur vulgaire, pas même chez ces journaliers littéraires qui travaillent pour du pain, sans acception de leur réputation et de leur honneur, quoiqu'il eût fait ce triste métier à la suite de son père; Fréron se trouva tout à coup à la tête d'un parti puissant de jeunesse, d'énergie, de vengeance, de ces passions du temps qui menoient à tout, et du silence des lois qui souffroient tout. Mais ceci, je le répète, est bien spécial à Paris. Le chef de la *Jeunesse de Fréron*, dans tout l'éclat de ses succès, n'auroit pas traversé impunément la place des Terreaux.

A part ces détails, qui sont connus et qui méritent à peine de l'être, il est difficile de parler de la réaction thermidorienne sans dire du nouveau. Au moins fau-

droit-il examiner une fois, sous ses rapports avec nos mœurs traditionnelles, cette institution des *Compagnies de Jésus*, qui n'avoit plus de type dans nos annales depuis le moyen âge, mais qui se rattache, par une filiation très-sensible, à ces redoutables *chevaleries* de brigandage et d'assassinat dont un jeune savant nous promet l'histoire. Il est peu de personnes qui sachent que cette armée étoit organisée avec beaucoup de puissance, qu'elle avoit sa hiérarchie, ses cadres, ses statuts, sa discipline, ses volontaires, ses mercenaires, ses *enfants perdus*. Je n'ai même jamais vu son nom écrit correctement, car je viens de me conformer à un usage ridicule pour ne pas étonner le lecteur par une désignation insolite. Le nom sacramentel des *Vengeurs* était *Compagnons de Jéhu*, et fort bien approprié à leur cruel ministère, Jéhu étant, comme on sait, un roi d'Israël qui avoit été sacré par Élisée, sous la condition de punir les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel et de mettre à mort tous les prêtres de Baal. La révolution, habile à ne pas se laisser surprendre, essaya de jeter quelque contre-poids dans la balance en créant ou en renouvelant, sur la foi d'une charte plus qu'apocryphe, un ordre de Templiers, aujourd'hui tout à fait oublieux de son origine, et propre tout au plus, je suppose, à fournir quelque appendice à l'histoire innocente et puérile des mascarades maçonniques, d'ailleurs si candidement inoffensives. A l'époque dont je parle, il pouvoit en être autrement. L'action du gouvernement étoit suspendue, et le sort de la France se débattoit dans les LOGES, dans les VENTES, dans les SYNODES et surtout dans les cafés. La *Compagnie de Jéhu*, toute bien organisée qu'elle étoit, n'avoit aucun ascendant moral sur ses adversaires, dont l'esprit étoit plus mûr, le caractère plus éprouvé et la clientèle plus large; mais elle jouissoit d'un avantage de fait qu'on ne peut pas contester. Elle occupoit la rue, la place, les lieux pu-

blics; elle marchoit à découvert, et ses poignards étoient tirés du fourreau.

Ce fut un étrange, un épouvantable spectacle! On n'a peut-être jamais vu aussi long-temps, chez aucun peuple, l'autorité légale mise en interdit, et la vengeance arbitraire hardiment érigée en place de la loi. Ce n'étoit pas une question : c'étoit *un droit!* On exécutoit un assassinat comme un jugement, et les gens qui passoient n'avoient rien à dire. La théorie du meurtre étoit montée dans les hautes classes; il y avoit dans les salons des secrets de mort qui épouvanteroient les bagnes. On faisoit *Charlemagne* à la bouillotte pour une *partie* d'extermination, et on ne prenoit pas la peine de parler bas pour dire qu'on alloit tuer quelqu'un. Les femmes, douces médiatrices de toutes les passions de l'homme, avoient pris une part offensive dans ces horribles débats. Depuis que d'exécrables mégères ne portoient plus la guillotine en boucles d'oreilles, d'*adorables furies*, comme auroit dit Corneille, portoient le poignard en épingle, à l'imitation des Catalanes, qui le glissent jusque dans leurs cheveux. Un beau jeune homme étendoit un doigt sanglant sur la bonbonnière d'une dame, et c'étoit (*horresco referens*) la seule partie de sa main délicate qui eût été soigneusement soustraite à la pâte d'amande et au savon d'Angleterre. Si vous aviez le bonheur de vous sauver de la *bonne compagnie*, vous ne traversiez pas le Rhône sans entendre la chute de quelque *Mathevon* qui tomboit dans le fleuve; et si l'infortuné étoit assez adroit pour gagner la rive à la nage et pour se réfugier dans un corps-de-garde, un long cri vous avertissoit bientôt qu'il venoit d'y mourir sous les baïonnettes. Quand vous opposiez quelques objections de sentiment à ces épouvantables excès, on vous menoit aux Brotteaux, on vous faisait marcher, malgré vous, sur cette terre élastique et rebondissante, et on vous disoit : *C'est là que sont nos parents.*

Chose étrange ! nous sommes mille fois plus loin de cette époque que du moyen âge, car les chances du moyen âge sont éternellement rédivives, et celles-ci ne se reproduiront peut-être jamais. Dans ces réminiscences amassées sans ordre et traduites sans méthode, je ne me suis certainement avisé d'aucun système de composition ; mais quel tableau, grand Dieu ! pour ces grands écrivains qui sont de grands peintres, un Walter Scott, un Victor Hugo, un Alfred de Vigny, que celui de ces jours d'exception dont le caractère indéfinissable et sans nom ne peut s'exprimer que par les faits eux-mêmes, tant la parole est impuissante pour rendre cette confusion inouïe des idées les plus antipathiques, cette alliance des formes les plus élégantes et des plus implacables fureurs, cette transaction effrénée des doctrines de l'humanité et des actes des anthropophages ! Comment faire comprendre ce temps incompréhensible où les cachots ne protégeoient pas les prisonniers, et où le bourreau, qui venoit chercher sa victime, s'étonnoit d'avoir été devancé par l'assassin ; ce long 2 septembre tous les jours renouvelé par d'admirables jeunes gens qui sortoient d'un bal, et qui se faisoient attendre dans un boudoir ? Je ne l'entreprendrai pas. Dans cette galerie, vide encore, il m'est tout au plus permis de laisser un croquis, et je me suis pris au premier souvenir qui m'est venu.

On ne peut pas se le dissimuler, jamais il ne s'est élevé une horrible passion, devenue contagieuse, qu'elle n'ait suscité quelques supériorités effrayantes, sans doute, mais notables. Le crime aussi a des héros, et des héros dont le nom retentit long-temps dans la mémoire du peuple. On ne le croiroit pas au silence absolu des Biographies sur les *Compagnons de Jéhu*. Dans toutes celles que j'ai consultées, on n'en nomme qu'un dont je n'aurois jamais rien dit si on ne l'avoit pas nommé : car c'étoit incontestablement l'homme le

plus nul et le plus obscur de son parti; mais on le nomme tout simplement, comme on auroit nommé Poulailler ou Cartouche, et sans rattacher son histoire à une époque ou à une série d'événements. Voici les premiers mots de cet article, sur lequel je brode, à mon ordinaire, un commentaire plus étendu que le texte, mais qui n'est pas sans intérêt s'il contient quelques faits neufs ou quelques observations nouvelles.

« Amiet, voleur de diligences, s'est fait, à force d'au-
« dace et de brigandages, une odieuse célébrité. Il avoit
« organisé une troupe qui ravagea long-temps le dépar-
« tement de l'Ain, mais dont une partie tomba enfin entre
« les mains de la justice avec son chef, etc., etc., etc. »

Amiet seroit bien surpris s'il pouvoit lire cette notice; mais il le seroit moins que ses juges. Le hasard m'avoit jeté dans la prison d'Amiet et de ses complices, à un âge où l'idée du crime est plus repoussante que dans tout le reste de la vie, à l'âge où l'on conçoit à peine les passions. J'ai vécu avec ces gens-là, j'ai couché sur leur paille, j'ai rompu leur pain, et j'en ai conservé une idée toute différente.

Amiet n'étoit pas le chef de la bande de *voleurs* dont il est question dans les Biographies. J'ai dit que c'étoit le moindre des condamnés. Au reste, cette dénomination même de *voleurs de diligences* a besoin d'être expliquée. Je ne m'adresse à aucun souvenir de parti, car je suis placé dans la position la plus avantageuse de toutes pour écrire quelque chose qui ressemble à de l'histoire. Il y a du bon et du mauvais, il y a du beau et du hideux dans toutes les opinions. Il n'est point de pouvoir qu'on ne puisse accuser. Il n'est point de révolte qu'on ne puisse défendre. Tant que ces questions ont été pour moi une affaire de vie ou de mort, j'ai pu les juger assez mal. Je les vois aujourd'hui d'une manière plus impassible que la postérité elle-même, car elle les verra nécessairement à travers quel-

ques préventions dominantes, et toutes les impressions que l'histoire contemporaine m'a laissées se sont converties en indifférence et en dédain.

On sait qu'à l'époque culminante de la réaction thermidorienne, les espérances de l'opinion royaliste s'étoient vivement réveillées. Il n'étoit question que d'une restauration prochaine de la maison de Bourbon, qui ne devoit pas se faire attendre plus de six mois. Lyon étoit, comme je l'ai dit, le quartier général de cette conspiration, assez ouverte pour mériter un autre nom. C'étoit un véritable gouvernement provisoire avec son comité royal, son administration royale, son état-major royal, et presque ses armées royales. Une de ces armées s'organisoit dans les montagnes d'Auvergne, sous les ordres de M. de Chardon; une autre dans les montagnes du Jura, sous les ordres de M. de Teyssonnet. Il est même vrai de dire que l'honneur périlleux des épaulettes étoit fort recherché, mais les soldats manquoient. Il n'y a rien de plus difficile que d'organiser une armée sans argent, et le budget de la contre-révolution n'étoit pas riche. Il arrivoit bien de l'étranger quelques grosses sommes chez les caissiers patentés de *la bonne cause*, mais elles n'en sortoient guere. Ces prodigalités extra-nationales nous ont du moins fait quelques éligibles.

Dans cet embarras, on comprit qu'il n'y avoit que la République qui pût solder ses ennemis. Or, il n'étoit pas probable qu'elle s'y décideroit de gré à gré, et, sans essayer cette négociation scabreuse, on jugea qu'il valoit mieux lui prendre de l'argent que de lui en demander. On organisa donc des bandes ou des compagnies chargées de l'enlèvement des recettes et de l'attaque des transports de fonds publics. Je suis obligé de déclarer que cette mesure étant la seule qu'il fût possible de pratiquer, je la trouve très-naturelle. Dans un état de guerre civile, la spoliation de la diligence

du trésor n'est pas un crime caractérisé par les lois ordinaires. C'est une opération, et, suivant les cas, un fait d'armes. Au reste, on n'a plus d'idée de l'influence que de pareils événements pouvoient exercer sur la manière d'apprécier les choses. Tel homme, dont la légèreté avec laquelle je parle de ces monstrueuses aberrations révolte l'esprit et le cœur, les auroit comprises comme moi s'il avoit vécu de mon temps.

Je ne dis pas, Dieu m'en garde ! que les Compagnies qui furent chargées de ces horribles opérations se composèrent de l'élite du parti. Personne ne me croiroit ; c'étoient, en général, des jeunes gens perdus de dettes, de débauches, de crimes, qui se réfugioient au hasard sous le premier étendard venu, où ils pouvoient trouver quelque garantie d'impunité, ou quelque solidarité de dévouement et de sang. Tout le monde ne sait pas au juste ce que le sentiment de l'honneur peut produire de grand dans le cœur d'un brigand désespéré, qui croit s'ennoblir en s'associant à une noble cause. Près de ces misérables, on comptoit quelques-uns de ces esprits exaltés, si communs alors, que l'entraînement d'une opinion décidoit moins que l'appât d'un danger aventureux. Quelques-uns, comme Hyvert, dont je parlerai tout à l'heure, faisoient ce métier en amateurs, et pour jouer leurs têtes dans des exploits de bandits qui ne leur paraissoient pas condamnables aux yeux de la morale. J'ai vu beaucoup de ces malheureux, j'ai vu surtout ceux dont il est question ici, et je les vois encore, téméraires, exaltés jusqu'au délire, passionnés jusqu'à la fureur, mais incapables de faire tort d'un denier au trésor d'un riche, et prêts à racheter de leur sang les larmes d'un enfant ; semblables enfin à ces compagnons de *Charles Moor* ou de *Robert chef de brigands*, qu'ont illustrés la tragédie et le mélodrame. Au reste, il est à remarquer qu'ils n'ont jamais été accusés en justice d'un vol exercé sur les particuliers.

Quoique les voleurs de profession n'eussent pas manqué de s'étayer sur cette anomalie si nouvelle dans l'ordre social, de voler de vive force au nom du roi, la distinction des uns et des autres s'est toujours manifestée d'une manière si claire, qu'on ne peut la nier sans mentir à la conscience d'une génération. Je me souviens qu'un honnête vieillard s'étant plaint dans une table d'hôte de Lyon d'avoir été volé ce jour-là d'un *groupe* de cent louis qui s'étoit trouvé joint par hasard au *groupe* de l'État, cette somme lui fut rapportée le soir même, et qu'il manifesta le lendemain, sans le faire partager, un étonnement plein de naïveté et de joie. De ses cinquante auditeurs, il n'y en avoit pas un qui ne comprît très-bien cela.

Les voleurs de diligences dont il est question dans l'article Amiet, que j'ai cité tout à l'heure, s'appeloient Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet. Leprêtre avoit quarante-huit ans; c'étoit un ancien capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis, doué d'une physionomie noble, d'une tournure avantageuse et d'une grande élégance de manières. Guyon et Amiet n'ont jamais été connus sous leur véritable nom. Ils devoient ceux-là à l'obligeance si commune des marchands de passeports. Qu'on se figure deux étourdis d'entre vingt et trente ans, liés par quelque responsabilité commune qui étoit peut-être celle d'une mauvaise action, ou par un intérêt plus délicat et plus généreux, la crainte de compromettre leur nom de famille, on connaîtra de Guyon et d'Amiet tout ce que je m'en rappelle. Ce dernier avoit la figure sinistre, et c'est peut-être à sa mauvaise apparence qu'il doit la mauvaise réputation dont les biographes l'ont doté. Hyvert étoit le fils d'un riche négociant de Lyon, qui avoit offert au sous-officier de gendarmerie chargé de son transfèrement soixante mille francs pour le laisser évader. C'étoit à la fois l'Achille et le Pâris de la bande. Sa taille était moyenne,

mais bien prise ; sa tournure gracieuse, vive et svelte. On n'avoit jamais vu son œil sans un regard animé, ni sa bouche sans un sourire. Il avoit une de ces physionomies qu'on ne peut pas oublier, et qui se composent d'un mélange inexprimable de douceur et de force, de tendresse et d'énergie. Quand il se livroit à l'éloquente pétulance de ses inspirations, il s'élevoit jusqu'à l'enthousiasme. Sa conversation annonçoit un commencement d'instruction bien faite et beaucoup d'esprit naturel. Ce qu'il y avoit d'effrayant en lui, c'étoit l'expression étourdissante de sa gaieté, qui contrastoit d'une manière horrible avec sa position. D'ailleurs, on s'accordoit à le trouver bon, généreux, humain, facile à manier pour les foibles, car il aimoit à faire parade, contre les autres, d'une vigueur réellement athlétique, que ses traits un peu efféminés étoient loin d'indiquer. Il se flattoit de n'avoir jamais manqué d'argent et de n'avoir jamais eu d'ennemis. Ce fut sa seule réponse à l'imputation de vol et d'assassinat. Il avoit vingt-deux ans.

Ces quatre hommes avoient été chargés de l'attaque d'une diligence qui portoit quarante mille francs pour le compte du gouvernement. Cette opération s'exécutoit en plein jour, presque à l'amiable, et les voyageurs, désintéressés dans l'affaire, s'en soucioient fort peu. Ce jour-là un enfant de dix ans, bravement extravagant, s'élança sur le pistolet du conducteur, et tira au milieu des assaillants. Comme l'arme pacifique n'étoit chargée qu'à poudre, suivant l'usage, personne ne fut blessé, mais il y eut dans la voiture une grande et juste appréhension de représailles. La mère du petit garçon fut saisie d'une crise de nerfs si affreuse, que cette nouvelle inquiétude fit diversion à toutes les autres, et qu'elle occupa tout particulièrement l'attention des brigands. L'un d'eux s'élança près d'elle en la rassurant de la manière la plus affectueuse, en la félicitant sur le courage prématuré de son fils, en lui prodiguant les

sels et les parfums dont ces messieurs étoient ordinairement munis pour leur propre usage. Elle revint à elle, et ses compagnons de voyage remarquèrent que, dans ce moment d'émotion, le masque du voleur étoit tombé, mais ils ne le virent point.

La police de ce temps-là, retranchée sur une observation impuissante, ne pouvoit s'opposer aux opérations des bandits, mais elle ne manquoit pas de moyens pour se mettre sur leur trace. Le mot d'ordre se donnoit au café, et on se rendoit compte d'un fait qui emportoit la peine de mort d'un bout du billard à l'autre. Telle étoit l'importance qu'y attachoient les coupables et qu'y attachoit l'opinion. Ces hommes de terreur et de sang se retrouvoient le soir dans le monde, et parloient de leurs expéditions nocturnes comme d'une veillée de plaisir. Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet furent traduits devant le tribunal d'un département voisin. Personne n'avoit souffert de leur attentat que le trésor, qui n'intéressoit qui que ce fût, car on ne savoit plus à qui il appartenoit. Personne n'en pouvoit reconnaître un, si ce n'est la belle dame, qui n'eut garde de le faire. Ils furent acquittés à l'unanimité.

Cependant la conviction de l'opinion étoit si manifeste et si prononcée que le ministère public fut obligé d'en appeler. Le jugement fut cassé ; mais telle étoit alors l'incertitude du pouvoir, qu'il redoutoit presque de punir des excès qui pouvoient le lendemain être cités comme des titres. Les accusés furent renvoyés devant le tribunal de l'Ain, dans cette ville de Bourg, où étoient une partie de leurs amis, de leurs parents, de leurs fauteurs, de leurs complices. On croyoit avoir satisfait aux réclamations d'un parti en lui ramenant ses victimes. On croyoit être assuré de ne pas déplaire à l'autre en les plaçant sous des garanties presque infaillibles. Leur entrée dans les prisons fut en effet une espèce de triomphe.

L'instruction recommença. Elle produisit d'abord les mêmes résultats que la précédente. Les quatre accusés étoient placés sous la faveur d'un *alibi* très-faux, mais revêtu de cent signatures, et pour lequel on en auroit trouvé dix mille. Toutes les convictions morales devoient tomber en présence d'une pareille autorité. L'absolution paroissoit infaillible, quand une question du président, peut-être involontairement insidieuse, changea l'aspect du procès. « Madame, » dit-il à celle qui avoit été si aimablement assistée par un des voleurs, « quel est celui des accusés qui vous a accordé tant de soins? »

Cette forme inattendue d'interrogation intervertit l'ordre de ses idées. Il est probable que sa pensée admit le fait comme reconnu, et qu'elle ne vit plus dans la manière de l'envisager qu'un moyen de modifier le sort de l'homme qui l'intéressoit. « C'est monsieur, » dit-elle en montrant Leprêtre. Les quatre accusés, compris dans un *alibi* indivisible, tomboient, de ce seul fait, sous le fer du bourreau. Ils se levèrent, et la saluèrent en souriant. « Pardieu, dit Hyvert, en retombant sur sa « banquette avec de grands éclats de rire, voilà, capi- « taine, qui vous apprendra à être galant. » J'ai entendu dire que, peu de temps après, cette malheureuse dame étoit morte de chagrin.

Il y eut le pourvoi accoutumé; mais cette fois il donnoit peu d'espérances. Le parti de la révolution, que Napoléon alloit écraser un mois plus tard, avoit repris l'ascendant. Celui de la contre-révolution s'étoit compromis par des excès odieux. On vouloit des exemples, et on s'étoit arrangé pour cela, comme on le pratique ordinairement dans les temps difficiles, car il en est des gouvernements comme des hommes: les plus foibles sont les plus cruels. Les compagnies de Jéhu n'avoient d'ailleurs plus d'existence compacte. Les héros de ces bandes farouches, Debeauce, Hastier, Bary, Le Coq, Dabri, Delboulbe, Stokenfeld, étoient tombés sur l'écha-

faud ou à côté. Il n'y avoit plus de ressources pour les condamnés dans le courage entreprenant de ces fous fatigués, qui n'étoient pas même capables dès lors de défendre leur propre vie, et qui se l'ôtoient froidement, comme Piard, à la fin d'un joyeux repas, pour en épargner la peine à la justice ou à la vengeance. Nos brigands devoient mourir.

Leur pourvoi fut rejeté; mais l'autorité judiciaire n'en fut pas prévenue la première. Trois coups de fusil tirés sous les murailles du cachot avertirent les condamnés. Le commissaire du directoire exécutif qui exerçoit le ministère public près des tribunaux, épouvanté par ce symptôme de connivence, requit une partie de la force armée dont mon oncle étoit alors le chef. A six heures du matin, soixante cavaliers étoient rangés devant la grille du préau.

Quoique les guichetiers eussent pris toutes les précautions possibles pour pénétrer dans le cachot de ces quatre malheureux, qu'ils avoient laissés la veille si étroitement garrottés et chargés de fers si lourds, ils ne purent pas leur opposer une longue résistance. Les prisonniers étoient libres et armés jusqu'aux dents. Ils sortirent sans difficulté, après avoir enfermé leurs gardiens sous les gonds et sous les verrous; et, munis de toutes les clefs, ils traversèrent aussi aisément l'espace qui les séparoit du préau. Leur aspect dut être terrible pour la populace, qui les attendoit devant les grilles. Pour conserver toute la liberté de leurs mouvements, pour affecter peut-être une sécurité plus menaçante encore que la renommée de force et d'intrépidité qui s'attachoit à leur nom, peut-être même pour dissimuler l'épanchement du sang, qui se manifeste si vite sous une toile blanche, et qui trahit les derniers efforts d'un homme blessé à mort, ils avoient le buste nu. Leurs bretelles croisées sur la poitrine, leurs larges ceintures rouges hérissées d'armes, leur cri d'attaque et de rage, tout cela devoit avoir

quelque chose de fantastique. Arrivés au préau, ils virent la gendarmerie déployée, immobile, impossible à rompre et à traverser. Ils s'arrêtèrent un moment, et parurent conférer entre eux. Leprêtre, qui étoit, comme je l'ai dit, leur aîné et leur chef, salua de la main le piquet, en disant avec cette noble grâce qui lui étoit particulière : « Très-bien, messieurs de la gendarmerie ! » Ensuite il passa devant ses camarades, en leur adressant un vif et dernier adieu, et se brûla la cervelle. Guyon, Amiet et Hyvert se mirent en état de défense, le canon de leurs doubles pistolets tourné sur la force armée. Ils ne tirèrent point, mais elle regarda cette démonstration comme une hostilité déclarée : elle tira. Guyon tomba roide mort sur le corps de Leprêtre, qui n'avoit pas bougé. Amiet eut la cuisse cassée près de l'aine. La *Biographie des contemporains* dit qu'il fut exécuté. J'ai entendu raconter bien des fois qu'il avoit rendu le dernier soupir au pied de l'échafaud. Hyvert restoit seul : sa contenance assurée, son œil terrible, ses pistolets agités par deux mains vives et exercées qui promenoient la mort sur tous les spectateurs, je ne sais quelle admiration peut-être qui s'attache au désespoir d'un beau jeune homme aux cheveux flottants, connu pour n'avoir jamais versé le sang, et auquel la justice demande une expiation de sang, l'aspect de ces trois cadavres sur lesquels il bondissoit comme un loup excédé par des chasseurs, l'effroyable nouveauté de ce spectacle suspendirent un moment la fureur de la troupe. Il s'en aperçut et transigea : « Messieurs, dit-il, à la mort ! j'y vais ! « j'y vais de tout mon cœur ! mais que personne ne « m'approche, ou celui qui m'approche, je le *brûle*, si ce « n'est monsieur, continua-t-il en montrant le bourreau. « Cela, c'est une affaire que nous avons ensemble, et « qui ne demande de part et d'autre que des procédés. »

La concession étoit facile, car il n'y avoit là personne qui ne souffrît de la durée de cette horrible tragédie, et

qui ne fût pressé de la voir finir. Quand il vit que cette concession étoit faite, il prit un de ses pistolets aux dents, tira de sa ceinture un poignard, et se le plongea dans la poitrine jusqu'au manche. Il resta debout et en parut étonné. On voulut se précipiter sur lui : « Tout beau! messieurs, cria-t-il en dirigeant de nouveau sur les hommes qui se disposoient à l'envelopper les pistolets dont il s'étoit ressaisi pendant que le sang jaillissoit à grands flots de la blessure où le poignard étoit resté, « vous savez nos conventions : je mourrai seul ou nous « mourrons trois ; marchons. » On le laissa marcher. Il alla droit à la guillotine, en tournant le couteau dans son sein. « Il faut, ma foi, dit-il, que j'aie l'âme *chevil-* « *lée* dans le ventre ! je ne peux pas mourir. Tâchez de « vous tirer de là. » Il adressoit ceci aux exécuteurs.

Un instant après, sa tête tomba. Soit par hasard, soit par quelque phénomène particulier de vitalité, elle bondit, elle roula hors de tout l'appareil du supplice, et on vous diroit encore à Bourg que la tête d'Hyvert a parlé.

VI.

COMPAGNIES DE JÉHU.

L'organisation des *Compagnies de Jéhu* fut en général trop spontanée pour qu'on puisse l'éclaircir par des documents bien positifs; mais comme il n'y a pas un épisode de la révolution sur lequel les auteurs *de rebus gestis in nostro tempore* se soient moins exercés, et qui ait laissé moins de traces dans les monuments écrits de cette époque, ainsi que je le disois tout à l'heure, je rattacherai encore à ce sujet quelques souvenirs qu'il réveille dans ma pensée, et qui, à défaut d'une page curieuse pour la galerie de l'histoire, peuvent fournir, si je ne me trompe, quelques scènes au drame ou au roman. On sait que j'ai plutôt en vue cet objet-là que tout autre, et que c'est même le seul but littéraire qui me soit permis. Cependant, les impressions de la première jeunesse ont je ne sais quoi de si vif et de si pénétrant, elles se colorent de tant d'autres prestiges aux yeux de l'imagination, elles reprennent, dans le mystère de cette palingénésie de l'âme qui nous fait revivre nos fortes années, tant de séductions invincibles, qu'il ne seroit pas éton-

12.

nant que je me trompasse souvent sur l'importance des faits qui m'émeuvent encore le plus. Aussi ne me hasarderai-je pas à garantir leur intérêt, je ne garantis que leur authenticité.

Je me suis plus d'une fois demandé quel étoit le nœud intime, quel étoit le pôle sympathique des *jéhuistes*. Ce n'étoit pas la religion du pays, puisque la moitié de ceux que j'ai connus étoient libertins et athées. Ce n'étoit pas l'amour de la dynastie déchue; il n'y avoit pas un homme sur cent parmi eux qui en eût approché ou qui en attendît quelque chose Ce n'étoit pas la vengeance. Les jeunes hommes de cette monstrueuse association qui appartenoient aux familles des proscripteurs étoient plus nombreux de beaucoup que ceux qui appartenoient aux familles des proscrits. Ce n'étoit pas la cupidité; sortis pour la plupart de la classe aisée, et moins jaloux d'agrandir leur fortune par de mesquines spoliations de diligences et de recettes, que de l'épuiser dans des prodigalités extravagantes, ils jouoient des quadruples qu'ils aimoient à perdre contre des sous qu'ils ne ramassoient pas. Leurs vols tomboient dans des coffres d'où ils alloient engraisser quelques misérables aventuriers, décorés de leur chef du titre de commissaires du roi, et ils n'en recueilloient, quant à eux, que l'infamie et l'échafaud. Ce n'étoient pas, sinon par exception, des antipathies de maison ou des haines personnelles. On tuoit, sans doute, un ennemi, un rival, un créancier, quand l'occasion s'en présentoit; on tuoit, à tout moment, un étranger, un inconnu, un voisin, un camarade d'école, un ami d'enfance; on l'embrassoit quelquefois auparavant.

Ce que c'étoit, il faut le dire! c'étoit une monomanie endémique, un besoin de furt et d'égorgement éclos sous les ailes des harpies révolutionnaires, un appétit de larcin aiguisé par les confiscations, une soif de sang enflammée par la vue du sang. C'étoit la frénésie d'une gé-

nération nourrie comme Achille de la moelle des bêtes féroces, et qui n'avoit plus de types et d'idéalités devant elle que les *brigands* de Schiller et les francs-juges du moyen âge. C'étoit l'âpre et irrésistible nécessité de recommencer la société par le crime, comme elle avoit fini. C'étoit ce qu'envoie toujours dans des temps marqués l'esprit des compensations éternelles, les Titans après le chaos, Python après le déluge, une nuée de vautours affamés après le carnage, cet infaillible talion de fléaux inexplicables qui acquitte la mort par la mort, qui demande le cadavre pour le cadavre, qui se paie avec usure, et que l'Écriture elle-même a compté parmi les trésors de la Providence.

La composition inopinée des *Compagnies de Jéhu* offroit bien un peu de ce mélange inévitable d'états, de conditions et de personnes qu'on remarque dans tous les partis, dans toutes les bandes qui se ruent au travers d'une société en désordre; mais il y en avoit moins qu'il n'en fut jamais ailleurs. La partie des classes inférieures qui y prenoit part ne manquoit pas de ce vernis de manières que donnent les vices dispendieux : populace aristocrate qui couroit de débauches en débauches et d'excès en excès après l'aristocratie de noms et de fortunes, comme pour prouver qu'il n'y a rien de plus facile à outre-passer que le mauvais exemple. Le reste couvroit sous des formes plus élégantes une dépravation plus odieuse, puisqu'elle avoit eu à briser le frein des bienséances et de l'éducation. On n'avoit jamais vu tant d'assassins en bas de soie; et l'on se tromperoit fort si l'on s'imaginoit que le luxe des mœurs fût là en raison opposée de la férocité du caractère. La rage n'avoit pas moins d'accès impitoyables dans l'homme du monde que dans l'homme du peuple, et on n'auroit pas trouvé la mort moins cruelle en raffinements sous le poignard du petit-maître que sous le couteau du boucher.

La classe proscrite s'étoit d'abord jetée avec empressement dans les prisons pour y chercher un asile. Quand cette triste sauvegarde de l'infortune eut été violée, comme tout ce qu'il y avoit de sacré chez les hommes, comme les temples et les tombeaux, l'administration essaya de pourvoir à la sûreté des victimes en les dépaysant, pour les soustraire au moins à l'action des vengeances particulières. On les envoyoit à vingt, à trente lieues de leurs femmes et de leurs enfants, parmi des populations dont elles n'étoient connues ni par leurs noms, ni par leurs actes, et la caravane fatale ne faisoit que changer de sépulture. Les *Jéhuistes* se livroient leur proie par échange d'un département à l'autre, avec la régularité du commerce. Jamais la conscience des affaires ne fut portée aussi loin que dans cette horrible comptabilité. Jamais une de ces traites barbares qui se payoient en têtes d'hommes ne fut protestée à l'échéance. Aussitôt que la lettre de voiture étoit arrivée, on balançoit froidement l'*avoir* et le *devoir*, on portoit les créances en avance, et le mandat de sang étoit soldé à vue.

C'étoit un spectacle dont la seule idée révolte l'âme, et qui se renouveloit souvent. Qu'on se représente une de ces longues charrettes à ridelles sur lesquelles on entasse les veaux pour la boucherie, et là, pressés confusément, les pieds et les mains fortement noués de cordes, la tête pendante et battue par les cahots, la poitrine haletante de fatigue, de désespoir et de terreur, des hommes dont le plus grand crime étoit presque toujours une folle exaltation dissipée en paroles menaçantes. Oh! ne pensez pas qu'on leur eût ménagé à leur entrée ni le repas libre des martyrs, ni les honneurs expiatoires du sacrifice, ni même la vaine consolation d'opposer un moment une résistance impossible à une attaque sans péril, comme aux arènes de Constance et de Galère! Le massacre les surprenoit immobiles; on les égorgeoit

dans leurs liens, et l'assommoir rouge de sang retentissoit encore long-temps sur des corps qui ne sentoient plus. Pendant ce temps-là, des femmes regardoient, paisibles, leurs enfants dans leurs bras, et les enfants battoient des mains. J'ai vu un vieillard septuagénaire, connu par la douceur de ses habitudes et par cette politesse maniérée qui passe avant toutes les autres qualités dans les salons de province, un de ces hommes de bon ton dont l'espèce commence à se perdre, et qui étoient allés une fois à Paris pour faire leur cour au ministre, et pour assister à la chasse ou au jeu du roi, mais qui devoient à ce souvenir privilégié l'avantage de dîner de temps en temps chez l'intendant, et de donner leur avis dans les cérémonies importantes sur une difficulté d'étiquette; je l'ai vu, dis-je, fatiguer ses bras débiles à frapper d'un petit jonc à pomme d'or un cadavre où les assassins avoient oublié d'éteindre le dernier souffle de la vie, et qui venoit de trahir son agonie tardive par une dernière convulsion !

Tout cela ressembloit étrangement aux exécutions des cannibales, et, comme chez eux, l'affreux sacrifice se passoit au bruit des chants. Dans la bouche des *tueurs*, c'étoit le *Réveil du Peuple* qui alloit toujours augmentant d'éclat et de sauvage expression à mesure que les fumées du sang leur montoient au cerveau; c'étoit le refrain de la *Marseilloise*, qui expiroit de mort en mort dans la bouche des mourants. Seulement on ne les mangeoit pas. Chez les peuples civilisés, qui ont perfectionné par-dessus tout l'art des jouissances, on a compris autrement les voluptés des festins. Voilà toute la différence.

L'aspect de ces tragédies devoit être plus sinistre encore dans les cachots, où, à l'exception du geôlier consterné qui ouvroit la porte, l'action se passoit tout entière entre Marius et le Cimbre. L'assassin s'arrêtoit quelque temps sur le seuil pour exercer son regard à l'obscurité du souterrain; il le promenoit ensuite avec

une cruelle avidité dans tous ses recoins, jusqu'à ce qu'il eût à demi discerné sur une poignée de paille quelque chose de vivant qui palpitoit d'épouvante. Alors le tigre bondissoit en poussant son cri de mort, et on n'entendoit plus qu'un gémissement. Quels adversaires, grand Dieu! Quel combat! quel champ de bataille! quelle histoire!

Souvent les victimes déployoient dans ces terribles angoisses un courage digne d'une autre destinée. Un aubergiste de Saint-Amour, nommé Tabé, gisoit malade sur un mauvais pliant dans un des angles les plus retirés de la prison. Protégé par son état de souffrance et par les ténèbres où on l'avoit caché, il avoit vu dix fois les égorgeurs passer près de lui en allant au carnage; il les avoit vus dix fois revenir sanglants. La troupe s'éloignoit. Tout à coup la rumeur reflue vers son lit, car ils avoient oublié quelque chose. « Tabé! Tabé! crient des voix furieuses. — Le voici, répond-il en se soulevant péniblement sur ses genoux, c'est moi qui m'appelle Tabé. » Une balle part et lui fracasse le bras; l'assassin inexpérimenté n'avoit pas pris le temps d'ajuster sa victime. Tabé se relève en s'appuyant de l'autre bras. « Ce n'est pas là, dit-il, c'est là qu'il faut « frapper.... » et il découvre sa poitrine. Cette fois, on eut l'humanité de le tuer à bout portant.

Loin de moi l'idée d'intéresser personne en faveur des misérables qui souillèrent l'est et le midi de la France de tant d'exces d'anthropophages; mais qu'on ne me refuse pas le triste bonheur d'insister sur la pensée consolante pour l'espèce humaine qu'il y avoit dans ces aberrations plus de frénésie que de crime, plus de *tétanos* moral, si l'on peut s'exprimer ainsi, que de scélératesse combinée. Notre savant ami le docteur Marc nous dira sans doute un jour que les anciens, qui savoient tout ce que nous savons, ont probablement voulu figurer cet orgasme désordonné de l'âme dans les fables

d'Hercule infanticide et d'Oreste livré aux furies. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les *Jéhuistes* que j'ai vus de près, et qui n'ont pas payé en nature au bourreau le sang qu'ils avoient versé, ont fini par le marasme ou par le suicide comme les monomanes ordinaires. Quand ces gens-là ne savoient plus qui tuer, ils se tuoient.

A les prendre hors de leurs accès (et je n'écris pas cela sans défiance du jugement qu'on en portera, quoique je sois accoutumé à écrire librement tout ce que je pense fermement), c'étoient quelquefois des hommes doux, indulgents, sensibles, qui trouvoient de la pitié et des larmes pour les veuves et les orphelins qu'ils avoient faits. Il y a cinquante exemples pour un d'un jacobin ou d'un *Mathevon* qui a passé avec sécurité les jours de proscription chez un *compagnon de Jéhu*, dont le poignard ne l'auroit pas épargné en prison ou sur la place publique. On en citoit qui avoient caché, nourri, protégé le spoliateur de leur fortune ou le dénonciateur de leur père, parce qu'il étoit venu placer chez eux son malheur sous la sauvegarde de l'hospitalité. C'étoit le cas de dire comme Réal, dans sa belle défense du comité révolutionnaire de Nantes : *Jurés, sont-ce là des hommes de sang?*

J'ai nommé ailleurs quelques-uns des *Jéhuistes* les plus formidables de l'Est. On comprendra aisément pourquoi je ne désigne que par son prénom celui dont il me reste à parler ici. La nature avoit comblé Laurent d'un luxe éblouissant de faveurs comme pour en faire la plus étrange de ses antithèses. Sa mâle beauté n'excluoit pas une charmante expression de bienveillance et d'aménité qui appeloit la confiance. Élevé sans beaucoup de soin, et livré de bonne heure aux écarts d'une dissipation orageuse, il n'avoit ni une grande force dans l'esprit, ni une solide instruction acquise, mais de l'aisance, de la facilité, une grâce particulière d'élocution qui donnoit du prix à ses moindres paroles, et cet attrait

insinuant et doux de l'homme aimable qu'on éprouve sans l'expliquer. Poussé par son organisation nerveuse, et, selon un bruit généralement répandu, par les suites d'un accident très-grave de sa jeunesse, à de fréquents accès d'expansion turbulente, la vue d'une seule personne que son irritation pouvoit blesser suffisoit pour le contenir. Un bataillon d'ennemis déployé devant lui l'auroit fait bouillonner d'indignation et de rage. Un enfant l'auroit désarmé. Si on lui avoit attribué alors, dans un des cercles où il étoit le plus intimement connu, quelque action violente, il ne se seroit élevé qu'une voix contre la calomnie, et cependant la calomnie elle-même n'auroit pu exagérer. Laurent furieux ne ressembloit plus à l'homme des soirées paisibles, des spectacles et des promenades. Il n'appartenoit plus à l'espèce humaine. Le peuple disoit dans les rues : « Laurent est en colère, « Laurent est malade, Laurent a mis ses habits de car- « nage ; il y aura des morts ! »

Ces horribles cruautés eurent un terme. La justice tenta enfin de reprendre ses droits et de frapper à leur tour ces usurpateurs des vengeances publiques qui s'étoient mis si audacieusement à sa place ; mais elle ne montra long-temps qu'un vain simulacre de vigueur, toujours prêt à s'évanouir devant des passions plus puissantes que les lois. Soixante-douze *compagnons de Jéhu* des départements de l'Est furent envoyés en jugement à Yssengeaux, dans la Haute-Loire, en présence d'un tribunal extraordinairement convoqué pour eux. Dans ce moment où le pouvoir mobile et mal assuré passoit de main en main, comme au hasard, pendant le court intervalle qui séparoit l'arrivée de deux courriers ou le glas de deux tocsins, et où les partis fatigués, mais non pas anéantis, mesuroient encore d'un œil menaçant leurs forces à peu près égales, un pareil nombre d'hommes déterminés, plutôt casernés que captifs dans les prisons d'une petite ville, auroient aisément décidé du

sort d'une province; aussi les débats de la procédure présentèrent un de ces tableaux bizarres qui caractérisent les temps d'anxiété publique : l'accusation fut timide, le témoignage inquiet et presque suppliant, la défense insouciante ou téméraire. Tous les prévenus furent absous, deux seuls exceptés, sur lesquels les charges s'étoient accumulées d'une manière si grave qu'ils n'essayèrent pas même de se soustraire à l'évidence accablante des faits. On reconduisit Laurent et un de ses camarades au cachot, pour y attendre la mort jusqu'au lendemain.

Il faut avoir vu Laurent pour se faire une idée de l'empire que pouvoit exercer l'héroïque et douce beauté de ses traits sur la multitude la moins sensible à l'ascendant de cette *recommandation corporelle* dont Montaigne parle quelque part. On imaginera sans peine l'effet qu'elle avoit dû produire sur un cœur de femme, et il y avoit une femme chez le geôlier d'Yssengeaux; étoit-elle sa fille, ou sa nièce ou sa sœur? c'est ce que l'histoire ne nous dit pas; mais ce qu'elle nous dit se retrouve si fréquemment, de temps immémorial, dans la tradition conteuse des veillées de village et dans les romances du peuple, que le récit ne mérite presque pas d'en être fait, et que j'en aurois ajusté un autre à mon chapitre, si j'aspirois à l'honneur difficile d'être neuf, au lieu d'écrire scrupuleusement sous la dictée de mes souvenirs. A deux heures de la nuit, la lourde porte de Laurent s'ouvrit, et il reçut la visite d'un ange sauveur, moins pur peut-être que celui qui s'introduisit pour le même dessein au milieu des gardes endormis d'un saint martyr, mais animé aussi de cet esprit de protection et de salut qu'inspire l'amour, et qui procède du même Dieu. C'étoit une jeune et jolie fille, qu'il n'avoit jamais entrevue qu'à travers ses barreaux, mais sur laquelle il avoit agi, sans le savoir, de cette puissance de séduction qui lui étoit naturelle. En pareille occasion, on ne dis-

cute guère sur les convenances d'un établissement. L'échange de deux bagues fit tous les frais de l'engagement nuptial, et Laurent se trouva libre, avec le regret de ne pouvoir sauver son compagnon d'infortune, qu'on avoit placé dans un cachot séparé à l'autre extrémité du bâtiment. Un cheval l'attendoit au village voisin, où il alloit être, avant le jour, rejoint par sa fiancée, dont quelques circonstances différoient le départ. Le jour parut. Elle tarda. L'impatience le gagnoit, elle s'augmentoit en raison des progrès que le soleil faisoit sur l'horizon, et une autre impatience agitoit la foule déjà rassemblée, parce que l'exécution devoit avoir lieu de bonne heure. Il avoit poussé à plusieurs reprises sur Yssengeaux, et en s'en rapprochant toujours, des reconnoissances inutiles. Sa tête s'exalte de cette exaltation passionnée dont il ne savoit pas réprimer les élans; il suppose que sa bienfaitrice a été surprise dans sa fuite, et qu'elle le remplace dans sa prison. Il entre dans la ville, traverse, au bruit des voix qui le nomment, la place où des exécuteurs impassibles essayoient l'instrument de son supplice pendant que les gendarmes alloient chercher les condamnés, reconnoît, parmi les groupes au milieu desquels elle essayoit de se frayer un passage, la femme qui l'a délivré, s'ouvre un chemin vers elle, s'en saisit, la jette en croupe derrière lui comme un paladin de l'Arioste, et disparoît au galop. Je voudrois bien savoir s'il y a beaucoup de faits où s'allie plus de générosité chevaleresque et d'abnégation de soi-même, dans les fantaisies romantiques du moyen âge.

Après ce mépris si noble ou si brutal de ce que la plupart des hommes redoutent le plus, le prétendu malheur de cesser de vivre, on se tromperoit, à la vérité, si l'on attendoit beaucoup encore des amis de Laurent. Leurs qualités généreuses elles-mêmes étoient plutôt l'effet d'une organisation particulière que le ré-

sultat d'un principe, l'instinct forcené d'un aveugle courage que le développement d'une vertu de l'âme. Ils étoient parvenus à recevoir la mort sans s'émouvoir, sans se soucier, précisément comme ils la donnoient, et c'est tout.

VII.

SUR LA VENDÉE[1].

Quand un peuple a perdu momentanément sa morale et son esprit national par l'effet d'une conquête ou d'une révolution, il perd nécessairement sa langue. Il n'y a plus d'idées justes, et par conséquent il n'y a plus de mots appropriés aux choses. Pour mesurer certaines folies dans toute leur étendue, il suffiroit de se rendre compte de l'acception révolutionnaire de certaines expressions consacrées, qui avoient été diamétralement détournées de leur sens. Je me bornerai à un exemple. En 1793, à cette époque où l'on ne cessoit de proclamer la légitimité de l'insurrection et la sainteté de la révolte, douze ou quinze départements de France, parmi ceux que leur position topographique mettoit le mieux à l'abri de l'invasion des fausses théories et de celle des mau-

[1] Ce morceau forme la seconde partie d'un article publié à l'occasion des *Mémoires* de madame de Larochejaquelein. Bien qu'il n'ait, relativement à la grande épopée vendéenne, qu'une importance secondaire, vu sa brièveté, nous avons tenu cependant à le reproduire ici, pour faire connaître l'opinion de Nodier sur l'un des faits capitaux de l'histoire de la révolution.

13.

vaises mœurs, osèrent se soulever contre une oppression manifeste, intolérable. C'étoit au moins la septième partie de la population, et pour s'exprimer en termes constitutionnels du temps, une *fraction* considérable *du peuple*. Elle fut notée de *brigandage*, et ce terme injurieux acquit ainsi dans l'usage de glorieuses synonymies. Il n'y avoit pas moyen d'empêcher qu'il ne signifiât *courage, héroïsme*, *dévouement*, *résistance à la tyrannie*, et si l'on avoit inventé une qualification plus flétrissante encore pour les Vendéens, elle ne les auroit pas flétris davantage. Ils en furent si persuadés, qu'ils reçurent ce nom naïvement, comme les *gueux* du Brabant, et qu'ils ne l'ont jamais repoussé. Ce n'étoit point l'ironie d'un esprit amer ; c'étoit la franche résignation de la vertu insultée, qui vouloit bien constater, par ses propres outrages, l'oubli universel des principes. Quand madame de Larochejaquelein fuyoit de village en village, avec un enfant dans ses bras, mendiant du travail, un asile et du pain, les paysans se recommandoient les uns aux autres la *brigande* et sa petite fille. La mère, la tante de madame de Larochejaquelein, cette respectable octogénaire qui finit par périr sur l'échafaud, étoient aussi des *brigandes*. Le vertueux Lescure, l'Épaminondas de la Vendée, cet homme dont les républicains n'auroient pu s'empêcher d'immortaliser le sublime caractère dans le cas même où l'histoire n'eût jamais repris ses droits, ce héros de vingt-cinq ans, que les soldats de tous les partis appeloient *le saint du Poitou*, c'étoit un *brigand !* Étrange désordre de jugement, qui influe sur les éléments les plus simples de la société, et qui bouleverse jusqu'au langage !

C'étoit l'art d'un parti qui régnoit par le mensonge, et qu'on auroit dépouillé de tout son pouvoir en rendant les mots dont il se servoit à leur sens naturel. Les trois quarts de la France sont encore très-persuadés que cette guerre de la Vendée avoit été provoquée par les nobles ;

que c'étoit la guerre des nobles, et par conséquent la guerre de la fortune et des préjugés contre le peuple. On ne se doute pas que c'étoit précisément le contraire, c'est-à-dire la guerre la plus populaire que les amis de l'indépendance aient livrée aux tyrans. Ce Caton, ce Brutus, ce Cassius qu'on a surnommés les derniers des Romains, combattirent aussi contre des Romains, et l'histoire n'a pas hésité à leur payer de justes hommages. César ne fit jamais déclarer par le sénat que Pompée fût un *brigand*, et il l'honora quand il l'eut vaincu.

Les nobles et les prêtres ont concouru à la guerre patriotique de la Vendée comme tous les citoyens, parce qu'il n'est pas décidé qu'un noble ou un prêtre ne soit pas un citoyen. On eut si peu d'égard d'ailleurs à la noblesse, dans la guerre de la Vendée, qu'elle n'est pas même entrée en considération *à mérite égal* entre deux officiers : « Les principaux, » dit madame de Larochejaquelein, « étoient alors MM. Forestier, Tonnelay, « Forêt, Villeneuve du Caseau, les frères de Cathelineau, le chevalier Duhoux, le chevalier Desessarts, « Guignard, Odaly, les frères Cadi, Bourrasseau, etc., « les uns gentilshommes, d'autres bourgeois, d'autres « paysans... Tous vouloient le même but, et s'y étoient « entièrement et sincèrement dévoués... La diversité « des conditions étoit oubliée. Un brave paysan, un « bourgeois d'une petite ville étoient les frères d'armes « d'un gentilhomme. Ils couroient les mêmes dangers, « menoient la même vie, étoient vêtus des mêmes habits, et parloient des mêmes choses qui étoient communes à tous. Cette égalité n'avoit rien d'affecté ; elle « étoit réelle par le fait ; elle l'étoit de cœur aussi pour « tout gentilhomme qui avoit du sens... L'égalité régnoit bien plus dans l'armée vendéenne que dans la « république, au point que j'ignore encore, ou n'ai appris que depuis, si la plupart de nos officiers étoient « nobles ou bourgeois ; on ne s'en informoit jamais, on

« ne regardoit qu'au mérite. Ce sentiment étoit juste et « naturel; il partoit du cœur, et, sans être inspiré par « la politique, il y étoit trop conforme pour n'être pas « général. Je n'en rappellerai qu'un exemple très-re- « marquable. M. Forestier étoit fils d'un cordonnier du « village de Chaudron, en Anjou, et il a joué le rôle le « plus brillant à l'armée, près des princes, dans les cours « étrangères, partout enfin, jusqu'à sa mort, arrivée « vers 1808. » Ce noble roturier ne devoit rien à l'intrigue, ni à l'habitude du monde. Il avoit alors dix-huit ans.

A côté de Lescure et de Larochejaquelein se remarquoit Cathelineau, dont madame de Larochejaquelein fait ce beau portrait: « C'étoit un simple paysan qui « avoit fait le métier de colporteur pour le commerce « des laines. Jamais on n'a vu un homme plus doux, « plus modeste et meilleur. On avoit pour lui d'autant « plus d'égards, qu'il se mettoit toujours à la dernière « place. Il avoit une intelligence extraordinaire, une « éloquence entraînante, des talents naturels pour faire « la guerre et diriger les soldats. Il étoit âgé de trente- « quatre ans; les paysans l'adoroient et lui portoient « le plus grand respect. Il avoit depuis longtemps une « grande réputation de piété et de régularité, tellement « que les soldats se plaçoient, quand ils le pouvoient, « auprès de lui dans les combats, pensant qu'on ne « pouvoit être blessé à côté d'un si saint homme..... « Quand il s'agit de nommer un général en chef, M. de « Lescure, qui étoit alors blessé, rassembla chez lui les « officiers, et leur dit: Je donne ma voix à M. Catheli- « neau. Tout le monde applaudit, excepté le bon Cathe- « lineau, qui fut surpris de tant d'honneur. » Il périt peu de temps après, les armes à la main. Trois frères, quatre beaux-frères et seize cousins de Cathelineau moururent de la même manière et pour la même cause. Il ne reste de lui qu'un fils et quatre filles qui n'ont ja-

mais cessé de vivre dans la plus extrême pauvreté. Comme le principal caractère de la Vendée étoit un dévouement sans bornes et sans exemple, la principale vertu des guerriers qui s'y sont formés étoit un désintéressement dont l'antiquité n'offroit pas le modèle. Ils ne portoient ni cordons, ni décorations, ni broderies. Les officiers ne se distinguoient des soldats que parce qu'ils marchoient les premiers au combat. Un d'entre eux, frappé à mort après un petit *passe-droit* qui lui avoit été fait dans l'armée, expira en disant : *Vive le Roi, quand même!* et cette phrase de la langue du peuple est encore aujourd'hui leur devise. Après s'être battus comme Bayard, ils se sont retirés dans leurs champs, prêts à prendre les armes si la patrie et le Roi les appeloient encore, mais étrangers aux brigues des cours et aux émulations ambitieuses qui divisent les hommes en faveur. On croiroit, à la simplicité de leurs mœurs, qu'ils n'ont jamais quitté les rangs des simples citoyens pour conduire des armées et pour protéger des villes. Henri de Larochejaquelein disoit un jour : « Si nous rétablis- » sons le Roi sur son trône, il m'accordera bien un ré- » giment de hussards. » Et l'homme qui parloit ainsi a été sur le point de sauver la France et la monarchie. A peine ont-ils du sang à se reprocher, puisqu'ils n'en ont versé que pour la défense légitime et sur leur territoire attaqué. Il est de notoriété publique que le brave Lescure, tant de fois blessé dans une guerre où les généraux étoient soldats et combattoient sans cesse corps à corps, n'a pas donné la mort à un seul homme. Jamais il n'a laissé périr ou maltraiter un prisonnier, tant qu'il a pu s'y opposer, même dans un temps où des massacres effroyables entraînoient les officiers les plus doux à user de représailles. Il n'y a pas un François de l'armée républicaine qui ne s'en souvienne avec attendrissement, et qui n'ait combattu avec estime de si nobles adversaires.

Il n'y a donc que la mauvaise foi la plus manifeste qui puisse s'obstiner à nous priver d'une partie de notre gloire militaire, en renouvelant des imputations absurdes et des qualifications qui ne sont injurieuses que pour ceux qui les ont données. La révolution étoit un grand et difficile problème. On a pu se tromper sur sa solution, mais elle est trouvée aujourd'hui, et il seroit inutile et dangereux de la remettre en question. Tous les peuples ont eu des guerres politiques qui ont développé de part et d'autre de grands talents et de grandes vertus; tous les peuples sensés, et jaloux de se conserver, ont oublié sagement ces dissensions funestes quand elles ont cessé, et ils n'ont point prolongé, dans des discussions violentes, des altercations qui étoient jugées par l'événement. Confondons nos rangs de bonne foi, sous la seule bannière qui puisse rallier les François; et ne nous souvenons de nos débats que pour en tirer des leçons utiles. Je me bornerai à remarquer deux de ces conséquences, qui sont loin d'être au nombre des plus importantes : la première, c'est que les contemporains sont mauvais juges de leurs intérêts; la seconde, c'est que les calomnies des partis ne prévalent pas devant l'histoire.

VIII.

LA RÉVOLUTION

ET L'ÉDUCATION NATIONALE[1].

Pour que l'éducation d'un citoyen soit saine et utile, il faut qu'elle soit naturelle, qu'elle sorte d'elle-même des autres institutions, et qu'elle concoure à leur conservation, comme celles-ci contribuent à la sienne. Chaque pays porte, si l'on peut s'exprimer ainsi, ses coutumes et sa législation, comme les arbres qui l'ombragent, comme les productions qui l'enrichissent; voilà pourquoi

[1] Nous avons extrait les fragments ci-dessus d'un article critique, publié par Ch. Nodier, à l'occasion du livre intitulé : *Le Génie de la Révolution considéré dans l'éducation*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de l'instruction publique*, *depuis* 1789 *jusqu'à nos jours*. Cet article se trouve dans les *Mélanges de littérature et de critique, mis en ordre et publiés par A. Barginet*, Paris, 1820, in-8°, t. 1, p. 63 et suiv.

Nodier s'est occupé beaucoup de la question de l'éducation ; il y revient souvent dans ses livres, et il y porte toujours une sorte de vivacité passionnée, comme on peut le voir, entre autres, dans l'article que nous venons d'indiquer, et dans celui qui fut publié en 1831, dans la *Revue de Paris*, sous ce titre : *De l'utilité morale de l'instruction pour le peuple*. L'anecdote suivante, que nous empruntons au compte-rendu de ses funérailles, montre qu'il ne se con-

les étrangers entendent généralement si mal les intérêts et la politique des peuples dans les affaires desquels il leur arrive de s'immiscer, surtout quand ils sont nés sous un régime différent, et que leur esprit s'est exercé, dès l'enfance, sur des principes opposés. Ce n'est ni le talent ni le génie, ce n'est même quelquefois ni la raison ni la vertu qui leur manquent, c'est la première éducation, c'est le sentiment presque inné du caractère, des mœurs et des affections de la patrie.

Voilà, je crois, des principes si clairs, qu'ils n'auroient pas besoin d'être soutenus par des exemples ; mais qu'on cherche à se rendre compte, si l'on veut, de l'effet qu'auroit produit l'éducation de Sparte dans une monarchie ordinaire, ou même dans une république, qui n'auroit pas été Sparte ; qu'on essaie de transporter, par la pensée, les méthodes d'instruction des anciens chez les modernes, celles de l'Orient dans le Nord, celles des peuples civilisés de l'Europe au milieu des tribus du

tentait pas, en matière d'éducation populaire, des abstractions de la théorie, mais qu'il savait y porter aussi le dévouement de la pratique. Voici ce qu'on lit dans le *Moniteur* du 1er février 1844 :
« Un fait touchant a marqué la fin de la cérémonie. Au moment « où les amis de Nodier donnaient un dernier adieu à sa tombe, un « jeune homme s'est détaché d'un groupe de personnes pieusement « recueillies, et a remis à M. Mennessier, gendre de Charles No- « dier, une couronne, en le priant d'une voix émue de la déposer « sur sa tombe « comme un hommage des sentiments de la classe « ouvrière. » M. Mennessier a remercié avec effusion les jeunes ou- « vriers, qui se sont retirés silencieusement. On ne peut rien ima- « giner de plus touchant, de plus honorable pour la mémoire de « Nodier, et pour ceux qui ont voulu lui offrir ce simple et dernier « hommage d'affection et de respect. Ch. Nodier le méritait bien. « Incapable de flatter les passions des ouvriers, il les aimait sin- « cèrement ; il s'occupait de l'instruction de leurs enfants. Sou- « vent on le voyait avec Ballanche dans les écoles de son quar- « tier. Aussi ces braves ouvriers, habitués à le voir, si souvent « appelés par lui à des conversations particulières, l'ont suivi de « leurs regrets ; beaucoup ont fait cortége à sa dépouille jusqu'à sa « tombe. »

Nouveau-Monde, et pour rapprocher ces suppositions de l'État dans lequel nous vivons, qu'on applique, autant que cela est possible, l'enseignement du Portique et de l'Académie à nos colléges et à nos universités, il y aura de quoi exciter la dérision de tous les bons esprits. Cela sera inouï, extravagant, inexplicable; personne ne le comprendra, et cependant tout le monde l'a vu, tout le monde l'a éprouvé; cette éducation a été celle du siècle qui a fait la révolution ou qui l'a laissé faire, et ce vice, je le répète, est la cause incontestable de tous nos malheurs. François, nous n'avions pas reçu une éducation françoise; citoyens d'une monarchie, nous n'avions pas reçu une éducation monarchique; soit inadvertance, soit préjugé, soit ignorance et présomption, on nous avoit formés, comme à dessein, pour un ordre de choses dans lequel nous n'étions pas nés, pour un but qui ne pouvoit jamais se présenter à notre esprit, pour une destination politique que nous nous sommes donnée à la fin, non qu'elle convînt à nos mœurs et à notre caractère, mais parce qu'on l'avoit rendue plus ou moins nécessaire à tous. De quoi retentissoit en effet depuis long-temps la chaire de l'instruction, sinon des exemples déplacés et dangereux de quelques républiques et de quelques héros des temps passés, dont nous ne pouvions nous rapprocher que par des parodies indécentes et cruelles? La jeunesse françoise n'étoit-elle pas exercée pour un combat, et nourrie, comme Achille, de la moelle des lions? La révolution étoit inévitable sans doute, puisqu'il n'y a point de peuple qui n'en ait subi à son tour; elle étoit utile peut-être, puisqu'il n'y a d'inévitable que ce qui sert à quelque chose dans les vues éternelles de la Providence; mais son expansion incalculable est le résultat de la mauvaise éducation de deux ou trois générations successives, et cette révolution terrible auroit porté des coups moins sûrs et moins irréparables à l'ordre social, si elle n'étoit sortie tout armée de la tête des

14

maîtres du monde scolastique, comme Pallas de celle de Jupiter.

L'anarchie de la régence favorisa le développement des fausses théories, le succès des paradoxes, la dépravation des mœurs, la déviation des esprits, l'introduction d'une foule de systèmes et d'institutions que le vœu de la nation n'appeloit point, mais qu'autorisoit la confusion universelle des idées. Le François, presque dépouillé du sentiment national dont il s'étoit enorgueilli sous une longue et glorieuse suite de rois françois, se réfugia dans les souvenirs de l'antiquité, et se prêta sans effort au projet bizarre des dépositaires de l'instruction, en accueillant une éducation historique fondée sur des idées et des affections propres à d'autres temps, à d'autres lieux, à d'autres gouvernements, à d'autres hommes. On reçut l'éducation, c'est-à-dire la vie sociale, au nom des Grecs et des Romains, qui n'avoient rien de commun avec nous; on ne pensa point que la plupart de ces actions éclatantes dont leurs annales ont perpétué le souvenir, incompatibles avec la morale perfectionnée des sociétés modernes, ne sont aux yeux de la raison et de l'humanité que des crimes détestables; personne ne s'avisa, dans ces écoles innocemment pernicieuses d'erreur et de folie, d'une observation qui auroit remédié à tout, si elle n'avoit été trop simple peut-être pour ce temps de raffinement; c'est que le jugement qu'on doit porter des choses n'est pas nécessairement le même dans tous les pays et selon toutes les circonstances; que l'histoire croit pouvoir excuser, qu'elle approuve quelquefois des actions étranges qui ne seront jamais approuvées par la morale; et que, sous la plus modérée des législations actuelles, certains des demi-dieux de nos colléges auroient été justement livrés à la claie ou à l'échafaud. Si l'éducation n'est pas ici cause nécessaire, peut-on nier au moins qu'elle n'ait concouru à l'effet des causes inconnues de la révolution, par l'influence qu'elle

a exercée sur les hommes qui l'ont faite? Aveugle enthousiasme, fausse et malheureuse imitation qui a rappelé trop souvent le *popularisme* anarchique des Gracques, la criminelle ambition de César, le désespoir de Caton, le parricide de Brutus, et qui a fait briller si peu d'éclairs de leurs vertus!.....

On s'est persuadé, depuis quelque temps, que la société tendoit à un état de perfectibilité qui résultera du concours de toutes les facultés individuelles parvenues à leur plus haut degré possible; erreur funeste, quoique ridicule. Le but de la société, ce n'est pas le perfectionnement général et illimité des facultés et des lumières, car une société qui seroit arrivée à ce point ne subsisteroit pas un seul jour; c'est le balancement de ces facultés précieuses, réparties dans de justes proportions entre toutes les classes, et selon le besoin de chacun, de manière à ne nuire, par une fausse appropriation de l'instruction commune, ni à la société ni aux personnes. Le plus grand malheur auquel un homme puisse être exposé est de recevoir une éducation qui n'est pas appropriée à son état ou à sa destination sociale; et quand le nombre des hommes qu'un faux système d'éducation a placés dans cette hypothèse est multiplié jusqu'à un certain point, la subversion de la société est inévitable.

En effet, l'émulation qui conserve et qui fait prospérer les sociétés, n'a rien de commun avec cette fatale impatience d'avancement qui est devenue une des maladies les plus incurables de notre esprit. Chez un peuple qui se perfectionne réellement, toutes les classes tendent plus ou moins vers leur apogée d'amélioration relative. Chez un peuple qui se corrompt, chez un peuple qui va se perdre, toutes les classes tendent vers un changement quelconque, parce que tout le monde est mal. Le désir du mieux dans son état est un sentiment naturel et utile. Le désir de quitter son état pour un état plus élevé est l'écueil de l'ordre social; et ce sentiment funeste ne peut pas

manquer à l'homme qui a reçu une éducation étrangère à son état. Il résulte de cette ambition insensée, que toutes les professions s'avilissent, que tous les emplois sont mal remplis, parce qu'il n'y a personne qui ne s'en occupe avec dégoût, tant qu'il voit des honneurs, des places, une fortune et une carrière au-delà. Ce n'est plus au *potier* que le *potier* porte envie, comme au temps du bon Hésiode; c'est à l'homme heureux en apparence, qu'une chance fortuite a placé un degré plus haut; ce n'est point le besoin de valoir mieux pour son propre bonheur et pour celui de la chose publique, c'est un besoin irrésistible de paroître davantage. Demandez au partisan le plus exagéré de L'ÉGALITÉ ce qu'il entendoit en dernière analyse par ce mot mystique dont l'application a coûté tant de sang vainement répandu. Il vous répondra, au moins implicitement, que L'ÉGALITÉ EST LE DROIT DE DEVENIR CE QU'ON N'ÉTOIT PAS, D'OUBLIER CE QU'ON ÉTOIT, ET DE NE RECONNOITREDE SUPÉRIEURS NULLE PART. Quant aux inférieurs, les sectateurs de l'égalité n'ont jamais renoncé à en avoir, et c'est même ce qui explique l'enthousiasme des dernières classes, pour lesquelles il étoit d'une importance extrême, dans cet état de choses, d'avoir au moins un pas à faire. Tout se ressentit à l'instant de ce premier mouvement; car il étoit de sa nature de s'étendre du rang le plus bas de la société au rang le plus élevé, par une suite de permutations qui résultoient nécessairement les unes des autres. L'escalade fut d'autant plus facile, que chacun dédaignoit le rang qu'il occupoit, et étoit certain de trouver au-dessus de lui une place délaissée par un autre ambitieux, jaloux d'une autre conquête. Ainsi tout fut déplacé, et rien ne fut replacé convenablement qu'autant que cela plut au hasard. C'est au milieu du désordre de ces conditions confuses, du délire de cette saturnale insensée où presque chacun a pris un masque, un travestissement, un caractère opposé à ses inclinations, à ses facultés natu-

relles, que se trouvera placé le législateur qui entreprendra de reconstituer la France, et de lui rendre des mœurs et des lois française. C'est donc par l'institution d'un système raisonnable d'éducation que doit commencer la réforme des abus honteux qu'un système absurde d'éducation a produits, et que le règne de Bonaparte n'a fait que modifier, parce que Bonaparte n'a pas eu le temps de les détruire.

Ce grand homme avoit reçu du mauvais génie qui l'inspiroit un instinct trop parfait et trop sûr de tous les moyens qu'on peut fait concourir au changement de l'esprit national, pour négliger ceux qui sortent d'une éducation nationale mal entendue, et pour ne pas saisir avec empressement l'occasion facile de se livrer les générations futures en imposant aux François un système d'instruction conforme à ses vues. Il falloit que les François cessassent d'être François, oubliassent toutes les traditions de la patrie, tout le respect des ancêtres, toutes les affections qui lient les enfants à la famille et les habitants à la cité. Instruments passifs d'une gloire qui devoit dévorer les nations ou les soumettre au joug d'une nouvelle dynastie, il falloit que leur caractère reçût l'impression qu'il plairoit au conquérant de leur donner, et que toutes leurs pensées se concentrassent dans une pensée exclusive qui résidoit en lui. Maître de tous les ressorts du corps social, parce qu'il avoit voulu l'être, il lui fut aisé de faire agir ce ressort important, et de substituer l'éducation toute guerrière des villages croates ou des cohortes caucasiennes à l'éducation généreuse d'une nation éclairée et sensible. Le peu d'espace qu'il daigna laisser dans ses institutions aux études libérales, et, pour se servir d'une admirable expression des anciens, aux lettres HUMAINES, fut tellement subordonné à l'étude des sciences exactes et militaires, qu'une défense absolue de s'y livrer n'auroit pas eu d'autres conséquences. La France se couvrit de sé-

minaires armés où s'élevoit l'espoir d'un nouveau Sésostris, c'est-à-dire une foule innomblable de jeunes gens braves et impétueux, formés, pour ainsi dire, dès le berceau, aux mœurs et aux passions du soldat; séparés pour jamais peut-être de leur famille, de leurs amis naturels et de leur terre natale; continuellement distraits par des études âpres et sévères, par des exercices menaçants et des jeux cruels, de tous les arts qui ornent l'esprit et qui agrandissent l'âme, de tous les sentiments qui charment et qui attendrissent le cœur, et dévoués, par la funeste prévoyance d'un ambitieux, à affermir, au prix de leur vie, son scandaleux pouvoir sur les débris irréparables de la société et des constitutions européennes.

Tous les plans de Bonaparte furent détruits par la force infaillible des choses, c'est-à-dire par la seule opposition possible dont il n'ait jamais su calculer les effets; les rênes mêmes de l'instruction, qu'il avoit si habilement organisée, échappoient à sa main désarmée. La génération qu'il nourrissoit avec tant de soin de l'espoir de subjuguer le monde, incapable d'aucune autre occupation que la guerre, d'aucune autre ambition que celle des conquêtes, liée seulement à son char par le prestige de la victoire et de la renommée, devoit nécessairement l'abandonner dès que les conditions d'un pacte social plus régulier et d'une paix plus assurée lui prescriroient le repos; et réagissant sur la patrie de tout le pouvoir qu'elle ne pouvoit plus exercer sur l'étranger, qui sait si elle auroit vu autre chose, dans le reste de la population, qu'une masse immense de serfs soumis à ses caprices et livrés à sa cupidité? Ainsi, sous le gouvernement de Bonaparte et sous cette dynastie que la révolution avoit conquise, la France, vaincue par ses enfants si accoutumés à vaincre, seroit tombée sous le joug de l'oligarchie militaire, à moins que Bonaparte lui-même, trop tard désabusé, pour notre repos,

de ses inutiles espérances, n'eût senti la nécessité de rétablir l'éducation sur d'autres bases, et de faire rentrer l'esprit national dans ses bornes naturelles; mais comment y seroit-il parvenu, et de quelle manière auroit-il assoupi tous les éléments dont il avoit excité la funeste fermentation? C'est ce problème qui est proposé aujourd'hui à l'expérience des sages et à la sollicitude des gouvernements. L'avenir nous apprendra s'il n'étoit qu'un homme qui fût capable de le résoudre.....

IX.

LA CONVENTION ET LA GRAMMAIRE[1]

Pour trouver dans la Convention la velléité d'une pensée littéraire, et celle-ci est bien négative, il faut remonter jusqu'au rapport de Barrère *sur la nécessité de révolutionner* la langue. L'orateur se plaint d'être né dans un pays où l'on ne pouvoit se passer *d'un certain ramage* pour être reçu en bonne compagnie. Il désire de le voir disparoître *avec les hochets d'une cour perverse*; et il étoit difficile, à la vérité, que ce *ramage* soutînt longtemps la concurrence des hurlements épouvantables qui retentissoient alors dans nos assemblées publiques. Par bonheur, c'en étoit fait, et *l'orgueil même d'un accent pur et sonore n'existoit plus.* Il étoit réservé au citoyen Barrère d'inventer et de proscrire l'aristocratie de la prononciation.

Sous une législation qui tenoit l'accent pour suspect, les idiomes étoient nécessairement coupables. Barrère déclara le provençal modéré, le savoyard fédéraliste,

[1] Extrait, comme le morceau précédent, de l'article sur *le Génie de la Révolution, considéré dans l'éducation.* —*Mélanges de littérature et de critique*, par Ch. Nodier, etc. Paris, 1820, tome I, p. 63 et suiv.

et le bas-breton contre-révolutionnaire. Cette dénonciation est consignée dans un discours iroquois, qui fut traduit, par les ordres de la Convention, dans toutes les langues européennes, si ce n'est en françois. Ce qu'on ne croiroit pas, si l'on n'étoit pas réduit à tout croire quand il s'agit de ce temps-là, c'est qu'il finissoit par proposer la suppression de la langue italienne dans l'île de Corse. Je n'ai pas vu le décret; mais s'il fut conforme aux conclusions du rapporteur, on dut éprouver quelque embarras pour le mettre à exécution. Ce qu'il y a de certain, c'est que la langue italienne subsiste.

Cependant cette idée extraordinaire excita une belle émulation dans l'assemblée. La borne du délire et de l'ignorance ne parut pas atteinte au citoyen Grégoire ; il la franchit. Après avoir reconnu que l'instruction est le besoin de tous, et cet étrange orateur en offroit une preuve incontestable, il propose à la Convention « *de* « *faire filtrer cette instruction dans tous les rameaux* « *de l'ordre social, et comme tous les genres de con-* « *noissances sont liés, d'en ouvrir toutes les res-* « *sources.* » Il ne connoît pas de meilleur moyen de *faire filtrer* l'instruction *dans des rameaux*, et d'ouvrir *toutes les ressources des genres de connoissances,* que de révolutionner la langue. Il s'étonne que les provinces supprimées par décret conservent encore des patois inconstitutionnels, et que la loi qui a effacé les démarcations géographiques n'ait pas étendu son effet jusqu'aux dialectes. A quoi servoit-il d'imprimer dans les bulletins qu'il n'y avoit plus de Gascogne et plus de Normandie, quand l'idiome fortement accentué et la prosodie pétulante de certains habitants des rives de la Garonne, quand la diction niaise et traînante des enfants du vieux pays de Sapience, révéloient tous les jours à l'oreille effrayée l'obstination d'un accent réfractaire et séditieux ? « Cependant, continue le citoyen Grégoire, on « peut *uniformer* le langage d'une grande nation... Il

« est d'autant plus urgent d'*uniformer* les idiomes, que « leur disparité a souvent contrarié les opérations des « représentants dans les départements... » Il est vrai que cette unité d'idiome, *qui est une partie intégrante de la révolution,* n'est pas extrêmement facile à obtenir, et particulièrement de nos frères du Midi, dont on connoît la ténacité; mais s'il étoit vrai que la patrie n'exigeât plus d'eux qu'un seul sacrifice, le sacrifice d'une habitude héréditaire et féodale offensante pour l'égalité, celui d'un accent aigu qu'ils attachent illégament à l'*e* muet, et qui paroît être un signe de ralliement convenu entre les habitants de ces vastes contrées !... Que dis-je ! s'écrie M. Grégoire. Ah ! ne leur faisons pas l'injure de penser qu'ils repousseront aucune idée utile à la patrie ! Ils ont abjuré et combattu le fédéralisme politique; ils combattront avec la même énergie le fédéralisme de l'orthographe et de la syntaxe. Ainsi furent déjouées, le 10 prairial an II, l'opposition effrontée de l'*è* ouvert, et la conspiration plus oblique et plus compliquée de l'accent circonflexe. Le discours de M. Grégoire fut lu avec attendrissement et sans faute dans les sociétés populaires de Pézénas et de Brives-la-Gaillarde. Le projet de décret étoit ainsi conçu bien textuellement, et l'on peut m'en croire. Quelle imagination oseroit tenter d'ajouter quelque chose à ces incroyables extravagances ?...

« Le comité d'instruction publique présentera un « rapport sur les moyens d'exécution *pour* une NOUVELLE grammaire, et un vocabulaire NOUVEAU de la « langue françoise. Il présentera des vues sur les changements qui en faciliteront l'étude, et lui donneront le « caractère qui convient à la langue de la liberté. »

X.

LA FRONDE ET LA RÉVOLUTION[1].

Quand la révolution arriva, la Fronde étoit à peu près oubliée; elle l'étoit à ce point, qu'on ne pensa pas même à voir dans cette révolution nouvelle une continuation de la Fronde, l'ouvrage d'un parti qui existe en France depuis trois siècles, qui n'a cessé d'y attaquer les principes fondamentaux de notre organisation sociale, et qui seroit déjà parvenu à la détruire, si cela étoit possible sans étendre cette destruction à tous les États qui nous avoisinent, et qui ont une civilisation analogue à la nôtre. Cette conspiration n'est plus le secret de quelques particuliers plus ou moins obscurs : c'est la destination d'un nouveau peuple, formé de la lie de tous les peuples, qui couvre, qui infeste l'Europe, qui seroit depuis longtemps debout sur ses ruines,

[1] Ce morceau, qui date de 1818 environ, forme la seconde partie d'un article sur les *Mémoires du cardinal de Retz*. Le rapprochement, signalé pour la première fois par Nodier, a été répété depuis dans un grand nombre d'ouvrages, sans qu'on en ait jamais fait remonter l'initiative jusqu'à son véritable auteur. Ce rapprochement a aujourd'hui, aux yeux de bien des gens, l'autorité d'une théorie historique.

15

si des événements extraordinaires n'avoient, à deux reprises, entravé sa marche et retardé son triomphe; car il est permis de ne pas croire à la possibilité de son anéantissement absolu, quand on a vu cette faction anti-sociale renaître d'elle-même et développer les ressources les plus effrayantes après cent cinquante ans d'inaction. La première fois, ce fut le règne imposant de Louis XIV qui, par son seul éclat, par son seul ascendant, et sans l'attaquer de front ni dans les principes ni dans les personnes, comme si l'art de réduire les partis n'étoit que celui de les étonner, la contraignit à rentrer dans une obscurité si profonde, que lorsqu'elle en sortit, sous la Régence, avec les écrits des philosophes du siècle suivant, marchant audacieusement au but qu'elle n'a atteint que vers sa fin, on ne la reconnut plus. Un homme a vécu depuis qui avoit observé ou qui devina qu'on ne pouvoit la distraire de ses projets qu'en occupant sur une multitude de points son infatigable activité, et qui eut le talent ou le bonheur de l'assoupir pour la seconde fois en divisant ses forces à l'infini dans des entreprises gigantesques qui auroient peut-être fini par les user. Dès l'instant où cette action suspendue lui a permis de se réfugier, de se rassembler sur elle-même, elle a repris son unité, son attitude menaçante : elle attend, et, pour elle, attendre, c'est agir, tant que des circonstances extrêmement rares ne trompent pas ses espérances et ses calculs. Au reste, ce qu'il y a de plus étonnant dans ce rapprochement, c'est qu'il n'ait pas été fait; c'est qu'il ait pu laisser un doute, et qu'on se soit perdu en dissertations pour trouver une origine contemporaine à une révolution que nos aïeux avoient déjà vue si hideuse. Ce n'est pas ici une vaine hypothèse... Qu'on jette les yeux sur l'histoire, et qu'on dise ce qu'étoient les frondeurs : s'ils n'étoient pas identiquement la même espèce d'hommes qui a renversé de nos jours, autant qu'il étoit en elle, la religion

et la monarchie. A l'examiner dans ses commencements, on verra que la ressemblance n'est que trop parfaite pour demander le plus léger effort d'esprit, et que, si les membres de la comparaison pèchent par quelque chose, c'est à force d'uniformité. Seulement, sous la minorité de Louis XIV, la faction compta, pour saisir l'autorité et bouleverser l'État, sur la foiblesse d'un roi enfant. Sous le règne de Louis XVI, elle profita plus criminellement, ce me semble, de la bienveillance sans mesure, de la condescendance toute paternelle d'un roi qui ne savoit rien épargner pour répondre aux espérances de son peuple et pour augmenter ses libertés. D'ailleurs, vous verrez en tout les mêmes causes, souvent les mêmes résultats : opposition des parlements sur des objets de peu d'importance que la malveillance exagère; popularité arrangée de quelques automates méprisables que des actes de répression peut-être mal entendus avoient en quelque sorte désignés à la faveur des séditieux; mouvement subit et simultané de tout le rebut de la société, de tous les hommes sans mœurs, sans état, sans aveu, que l'approche d'une révolution avertit, et qui se lèvent tumultueusement de la boue pour profiter des désordres qui se préparent; concours adroit et mesuré des esprits déliés qui pressentent, dans ces grands changements, de grandes ressources pour l'ambition, et même de quelques esprits généreux qui y voient des occasions d'acquérir de la gloire; enthousiasme des gens de bonne foi, que l'espérance d'être utiles éblouit toujours, qui se précipitent de toute leur foiblesse dans les affaires, et qui s'y enfoncent d'autant plus avant, que la droiture de leurs intentions n'a pas permis qu'ils se ménageassent des moyens d'en sortir à propos; qui deviennent dangereux par amour pour l'humanité, et que le désir aveugle d'un bien inconnu finit par pousser au mal. Joignez à tout cela quelques gens de cour, mal vus de

la cour, qui ont, aux yeux des classes inférieures, le mérite d'une disgrâce, et qui ne sont pas fâchés de se servir de la fermentation populaire pour montrer aux courtisans en faveur qu'un homme disgracié peut être encore redoutable; quelques-uns de ces génies turbulents qui s'impatientent de la régularité d'une vie paisible, et qui ne demandent qu'à s'agiter, dût l'État s'ébranler et tomber avec eux; quelques-uns de ces intrigants déconsidérés par une conduite louche et une probité suspecte, qui se flattent d'échapper, dans le bruit d'une révolution, à la rumeur du scandale, et de cacher les ruines de leur réputation sous celles des empires; quelques femmes, enfin, qui ont long-temps fatigué la médisance avant de penser à exercer la renommée, et qui ne se sont avisées du besoin d'occuper le monde que depuis qu'elles ont perdu le secret de lui plaire. Assemblez tous ces éléments au milieu d'un peuple jaloux de nouveautés, qui se soucie peu de l'endroit où il va, pourvu qu'il sorte de place, et qui ne connoît de mal absolu que le repos; supposez qu'à travers cette foule d'intérêts divers dans leur principe, unanimes dans leur direction, s'élève tout à coup ce grand cri de liberté qui rappelle un but aux uns, qui offre aux autres un grand prétexte, qui sert de ralliement pour tous, vous aurez une juste idée de la Fronde et de la révolution, qui n'est, je le répète, que la Fronde continuée et consommée.

Rien de plus facile que de suivre ces analogies jusque dans les plus petits détails. Il n'y auroit, le plus souvent, que des dates et des noms à changer, pour substituer une histoire à l'autre, dans tous les endroits où nous avons eu le bonheur de ne pas outrer le ridicule et l'atrocité. Une particularité essentielle à remarquer qui explique cette différence, c'est que la Fronde ne tomba jamais entièrement à la discrétion du peuple; que ce fut une révolution suivant la cour dont les cata-

strophes s'arrangeoient dans les salons. Elle est du temps où les démagogues montoient dans les carrosses et parloient volontiers d'égalité aux petits, moyennant qu'ils n'entreprissent pas de devenir grands.

Les *Mémoires du cardinal de Retz* ont cet intérêt de comparaison, qui est un des plus singuliers et des plus piquants que l'on puisse imaginer. On y voit les premières hostilités des parlements, les premières défections des troupes, celle d'une partie de la noblesse, le siége et la prise de la Bastille, la consécration et l'apothéose des mannequins populaires, et parmi tous ces symptômes de dissolution, tous ces pronostics de mort, la confiance, la sécurité du gouvernement qui se croit immuable parce qu'il est légitime, qui cède son pouvoir ou le reprend pied à pied, et qui s'imagine qu'on traite de puissance à puissance avec les conjurations comme avec les cabinets. On trouvera, dès cette époque, des velléités secrètes de république, la doctrine du régicide, les séquestres et les proscriptions. Si on pénètre dans le monde, on n'y entendra parler que d'affaires d'État mises à la portée de tous les rangs, de tous les sexes, de tous les âges, et que les ignorants décident beaucoup plus hardiment que les autres; ce sont les expressions de madame de Nemours. On n'y observera que des actions sans dessein, des desseins sans action, des entreprises sans effet, des entretiens de générosité sans honneur, des discours magnifiques, et point de bon sens; ce sont les paroles de M. de la Rochefoucauld. La plupart des chefs de la Fronde se distinguoient seulement de la foule par l'excès de la débauche et de l'impiété : ils appellent le christianisme *l'ennemi*, comme depuis on l'a appelé *l'infâme*; ils entretenoient des intelligences et faisoient cause commune avec les factieux des pays voisins; ils tiroient un grand parti du genre des caricatures et des pamphlets, pour lequel il faut leur reconnoître un talent particulier. Très-habiles à saisir

le côté ridicule des choses, et pourvus de qualités indispensables pour réussir dans la satire personnelle, c'est-à-dire d'un extrême dévergondage d'esprit, d'un profond mépris des bienséances morales, et de cette abnégation de pudeur et de délicatesse qui fait qu'on ne respecte ni son caractère, ni celui des autres, ils se jouoient très-gaiement de l'honneur et de la réputation de leurs adversaires, à l'abri de l'anonyme. On rempliroit des bibliothèques de ce qu'ils ont produit en ce genre : leurs vaudevilles ne sont pas moins célèbres que leurs libelles.

Le chansonnier de la Fronde étoit un certain Marigny, cynique jusqu'à l'impudence, mais dont les couplets d'un tour spirituel et plaisant ont souvent survécu aux circonstances qui les avoient produits. Les frondeurs avoient, comme on s'en doute, des signes, des chiffres, des couleurs. Ils se reconnoissoient à un ruban tourné en fronde autour de leur chapeau, à une écharpe isabelle, et ce qui est plus singulier, parce qu'il n'y a rien de plus opposé à leur caractère véritable, à une prédilection affectée pour les emblèmes de la simplicité et de la modestie, un bouquet de fleurs des champs, un nœud de paille. On est étonné des ressources qu'ils employoient pour compromettre et pour perdre leurs ennemis ; mais l'accusation de calomnie leur étoit si familière, qu'on osoit à peine prononcer le mot de *vol*, de *meurtre*, ou de *trahison*, de peur de blesser l'irritabilité d'un frondeur. Presque toutes leurs maximes avoient pour objet l'art de tromper le peuple, qui étoit leur principale étude. Celles qui déterminoient presque toute leur conduite étoient celles-ci : *Que la morale est plus large dans les affaires publiques que dans les particulières ; et que descendre aux petits est le sûr moyen de s'égaler aux grands.* On en a beaucoup profité depuis. Comme ils avoient beaucoup de pénétration, qu'ils jugeoient très sainement des choses, et que ce qui leur manquoit pour être honnêtes gens n'étoit pas, tant s'en

faut, le discernement du bien et du mal, ils savoient fort bien apprécier les hommes qui leur étoient opposés; ils admiroient secrètement en eux la bonne foi, le courage et la vertu, et quand ils attaquoient un sage, comme le président Molé, par exemple, ils avoient trop d'adresse pour avouer hautement une agression aussi imprudente. C'étoit l'ouvrage de quelques écrivailleurs effrontés, de quelques gazetiers scandaleux qui auroient décrié la vérité même s'ils s'étoient nommés. Quant à la constance des frondeurs dans leurs opinions, elle étoit plus qu'équivoque. Ils s'accusoient entre eux de *girouetterie*, comme dit le cardinal de Retz, car cette belle métaphore n'est pas plus de notre invention que le reste, et on verra dans les Mémoires secrets de ces messieurs à quel prix ils mettoient leurs infidélités. Un chapeau de cardinal, un commandement, un mariage avantageux, un peu de faveur, un peu d'argent, faisoit du soir au lendemain un royaliste d'un frondeur, au moins jusqu'à nouvel ordre, et en attendant que la Fronde eût repris ses avantages. Le Coadjuteur insista une fois, contre l'intérêt de la Fronde, sur la nécessité de prolonger une paix plâtrée dans laquelle il avoit agi comme intermédiaire : « C'est que cela me donnoit, dit-il, *le temps de « faire venir mon bonnet.* » Voilà une grande considération politique, et un patriotisme bien entendu.

Le cardinal de Retz, qui a peint avec son talent ordinaire le caractère des principaux frondeurs, n'a pas jugé à propos de parler du sien, sans doute parce qu'il a cru avec raison que l'idée qu'il pourroit en donner ne seroit jamais aussi nette et aussi complète que celle qui résulte de la lecture de ses Mémoires. Ce qu'il est difficile de comprendre, d'après ces Mémoires et d'après tous ceux qui nous viennent du même parti, c'est le but ultérieur et définitif de la faction; car la destruction n'est pas un but. C'est une singularité bien étrange et cependant bien invariable dans l'histoire des révolutionnaires,

qu'ils ne puissent pas dire eux-mêmes où ils voudroient aller, et où ils seroient résolus de s'arrêter si on les laissoit toujours faire. Ils ont été souvent puissants et même tout-puissants ; et dans cet état ils n'ont jamais eu de volonté déterminée. On a vu seulement que, dans l'impossibilité de se fixer à aucun but, pas même à celui vers lequel ils avoient paru tendre le plus souvent durant le cours de leurs entreprises, ils finissent par rétrograder sur le point d'où ils étoient partis, et souvent bien par delà ; de sorte qu'il n'y a point de révolution qui n'ait abouti en dernier résultat, tant qu'elle a pu disposer des résultats, à une forme de gouvernement presque semblable à celui qu'elle avoit détruit, ou infiniment pire, et cela de sa propre direction, et sans que la moindre force étrangère à la sienne s'en mêlât. C'est une observation si constante et si universelle, qu'on ne peut se défendre, quand on la voit se répéter partout, de penser qu'il y ait des hommes et des réunions d'hommes qui ont une mission, une destination indépendante de leur choix, et qui ne font pas le mal librement ; *des âmes fatales*, dit le sage et vertueux Balzac, *qui viennent*, *sans le savoir*, *renouveler le monde et changer la face de leur siècle*. Le cardinal de Retz étoit certainement une de ces *âmes fatales*. Rien n'annonce qu'il ait eu de très-grandes vues d'ambition : il ne paroît pas s'être formé des idées bien distinctes de la gloire. Ses goûts étoient de ceux que l'on contente aisément dans un rang élevé, avec une grande fortune. Sa passion dominante ne fut peut-être qu'une activité inconcevable, sans objet fixe ; et cette passion est un agent si extraordinaire et si merveilleux, qu'il n'a pas même de nom parmi les moralistes. C'est cependant lui qui renverse les États, et qui fait ressentir la secousse de leur chute à toute la terre.

Je ne veux pas omettre ici une autre remarque, qui me semble décisive dans le jugement qu'on doit porter

des gens de cette espèce, hors de la scène historique dont le prestige les enveloppe, et vus dans la seule intimité de leur conscience. J'ai lu presque tout ce qu'ils ont écrit pour expliquer celles de leurs résolutions et de leurs démarches dont le monde et la postérité pouvoient leur demander compte, et sur des milliers de résolutions qu'ils ont été obligés d'embrasser, je les ai vus balancer des milliers de considérations avec une dialectique si éclairée et si vigoureuse, avec une perspicacité si profonde et si prévoyante, qu'on jureroit que la question s'est présentée à leur esprit sous tous ses aspects possibles. Eh bien ! dans cette immensité de raisons pour et contre, qui sont, à la vérité, admirablement débattues, il n'y a qu'une chose d'oubliée, mais elle l'est toujours : c'est la morale et le droit. Ils savent positivement tout ce qu'ils peuvent et tout ce qui arrivera ; mais ils ne demandent jamais ce qu'ils doivent, et ce que feroit à leur place un honnête homme, simplement honnête homme, qui ne seroit pas un homme d'État, quoiqu'il n'y ait rien de plus facile à décider dans toutes les occasions de la vie ; et comme, sur une quantité innombrable de chances, on ne peut attribuer cet oubli obstiné au seul hasard, il faut bien le regarder comme l'effet d'un système. Qu'on les étudie scrupuleusement, depuis le premier jusqu'au dernier, non pas dans l'impartiale histoire, elle leur seroit trop peu favorable, mais dans leurs livres et dans ceux de leurs amis. On s'assurera qu'il n'y a pas une de leurs actions, la plus propre de toutes à recevoir une couleur avantageuse et à se couvrir du prétexte du bien public, derrière laquelle ne soit cachée une considération personnelle, et qui n'ait eu quelque intérêt particulier en vue..... *le temps de faire venir le bonnet.*

LE

DERNIER BANQUET DES GIRONDINS.

PERSONNAGES.

ANTIBOUL, Charles-Louis, avocat à Saint-Tropez, député du Var, âgé de 40 ans.

BOILEAU, Jacques, avocat et juge de paix à Avallon, député de l'Yonne, âgé de 41 ans.

BRISSOT, Jacques-Pierre, dit de Warville, né au village d'Ouarville, près de Chartres, homme de lettres, député d'Eure-et-Loir, âgé de 39 ans.

CARRA, Jean-Louis, né à Pont-de-Veyle, homme de lettres, journaliste, gardien de la bibliothèque nationale, député de Saône-et-Loire, âgé de 50 ans.

DUCHATEL, Gaspard, né à Roabuçon, près de Thouars, cultivateur, député des Deux-Sèvres, âgé de 27 ans (1).

DUCOS, Jean-François, né à Bordeaux, homme de lettres, député de la Gironde, âgé de 28 ans.

DUFRICHE de VALAZÉ, Charles-Éléonore, né à Alençon, ancien lieutenant d'infanterie, avocat, homme de lettres, député de l'Orne, âgé de 43 ans.

DUPERRET, Claude-Romain-Lauze, gentilhomme languedocien, cultivateur, député des Bouches-du-Rhône, âgé de 47 ans.

DUPRAT, Jean, né à Avignon, négociant, député des Bouches-du-Rhône, âgé de 33 ans.

FAUCHET, Claude, né à Dorne, dans le Nivernois, homme de lettres,

prêtre, évêque constitutionnel du Calvados, député de ce département, âgé de 49 ans.

FONFRÈDE, Jean-Baptiste BOYER, né à Bordeaux, négociant, député de la Gironde, âgé de 27 ans.

GARDIEN, Jean-François-Marie, avocat, député de la Vienne, âgé de 48 ans.

GENSONNÉ, Armand, né à Bordeaux, avocat, député de la Gironde, âgé de 35 ans.

LACAZE, Joseph, né à Libourne, négociant, député de la Gironde, âgé de 42 ans.

LASOURCE, Marie-David-Albin, né à Angles en Languedoc, ministre de la religion réformée, député du Tarn, âgé de 38 ans.

LE HARDY, Pierre, né à Dinan, docteur en médecine, député du Morbihan, âgé de 35 ans.

LESTERPT-BEAUVAIS (B.), né à Florac, avocat au Dorat, député de la Haute-Vienne, âgé de 45 ans.

MAINVIELLE, Pierre, né à Avignon, négociant-associé d'une maison de soierie, député des Bouches-du-Rhône, âgé de 28 ans.

SILLERY, Charles-Alexis (BRULART de GENLIS, marquis de), né à Paris, député de la Somme, âgé de 57 ans.

VERGNIAUD, Pierre-Victurnien, né à Limoges, avocat, député de la Gironde, âgé de 35 ans (II).

VIGER, ou VIGÉ, Louis-François-Sébastien, né aux Rosiers en Anjou, ancien officier de marine, ancien magistrat, membre de l'Académie d'Angers; en dernier lieu, grenadier de volontaires; député de Maine-et-Loire, âgé de 36 ans (III).

Jean-Baptiste MORAND, domestique de Duprat.

Pierre ROMONT, de Payerne, ancien cent-suisse, guichetier de la Conciergerie.

L'action commence le 30 *octobre* 1793 *à dix heures du soir, et finit le* 31 *octobre à onze heures et demie* (IV).

AU LECTEUR.

La forme de ce petit écrit est devenue si commune, et j'aurois si mauvaise grâce à lutter contre les hommes de talent qui en ont fait usage, que mon premier besoin est de me justifier de cette maladresse et de cette prétention.

Mes amis savent que les GIRONDINS sont composés depuis plus de six ans, et qu'ils ont subi au milieu d'eux l'épreuve de la lecture, avant que personne se fût avisé de cette alliance un peu adultère du drame et de l'histoire. Je ne chercherai certainement pas à prouver qu'elle vaille quelque chose comme objet d'art. Ce qui m'importe est de me défendre d'un plagiat, et je n'attache d'ailleurs au reste de la question que l'importance qu'elle mérite; mais je ne suis pas éloigné de croire qu'un ouvrage de ce genre seroit aussi bon qu'un autre, si par hasard il était bon. C'est une hypothèse dans laquelle je suis complétement désintéressé.

L'idée m'étoit donc venue, comme à tout le monde, que la manière la plus vive et la plus saisissante de présenter des personnages historiques étoit de les mettre en scène dans une circonstance solennelle de leur vie, et de leur faire parler, selon les traditions qui nous en restent, le langage qu'ils ont dû tenir alors. Cette combinaison n'étoit pas neuve, même quand je croyois l'inventer, et aucune école classique n'a fait grande estime des modèles que je suivois à mon insu. Pour les faits, c'est l'article du journal ou la relation de l'almanach; pour les discours, c'est le pastiche; pour le dialogue, c'est le centon.

Un brillant récit de M. Bailleul que j'avois recueilli, à

vingt-cinq ans, en traversant Amiens, féconda lentement dès lors une pensée déjà familière à mon imagination. J'en vis surgir je ne sais quelle scène vivante et forte que je me flattai de mettre en action un jour, quand le privilége de la publicité seroit rendu aux écrivains indépendants. A vingt-cinq ans, on croit tout ce que l'on espère, et on espère tout ce qu'on a désiré.

C'est qu'il n'existoit rien, selon moi, de plus magnifique dans toutes les histoires du temps passé que ce banquet des martyrs de la liberté qui devisent entre eux de leur république chérie, de sa grandeur et de sa chute; des destinées éventuelles d'un pays abandonné aux Barbares, et sans doute réservé à la tyrannie; des rôles passagers qu'ils ont joués sur le grand théâtre de la révolution, et qui vont tragiquement finir sur un échafaud, mais qu'agrandit au delà de toute proportion l'approche d'une mort éclatante; et puis qui, ramenés par une résipiscence grave et sublime à réfléchir sur l'essence même de leur âme, consomment cette veillée glorieuse à s'interroger et à discourir sur l'immortalité, avec autant de liberté d'esprit qu'ils l'auroient fait sous les voûtes du Portique ou les ombrages d'Académus.

Imaginez-vous que l'élite du genre humain étoit représentée là, dans une salle de la Conciergerie; le noble et le plébéien, le prélat et l'homme de guerre, le poète et le tribun, le spiritualiste épris de ses espérances et l'incrédule dupe de son savoir; et que tout cela, joyeux comme dans une soirée de fête, alloit mourir le lendemain. Il n'y avoit pour eux ni appel en cassation ni recours en grâce; il n'y avoit pour eux ni combat à soutenir ni victoire à rêver; il n'y avoit que la guillotine et le bourreau.

Ce poème des Thermopyles de la liberté, vous le concevez mieux que moi; c'étoit celui que je me faisois quand j'avois encore du travail, de la patience et de la vie à dépenser. A force d'y réfléchir, j'y renonçai avec le sentiment

de dérision amère que dut éprouver Dédale quand il s'aperçut que ses ailes de cire fondoient au soleil. Je compris qu'il attendoit quelque Platon, qui daigneroit s'aider de la verve satirique d'Aristophane dans un tableau de l'école d'Eschyle ; je pense encore, en vérité, qu'il ne faudroit rien de moins, et ce n'est pas cela, Dieu m'en est témoin, que je viens offrir au public, comme on dit dans les préfaces ; mais un sujet pour le premier venu qui saura le sentir et le faire, comme je croyois le faire quand j'avois un avenir : sujet admirable à concevoir, sublime à exécuter, qui est à dix mille lieues de la portée de mes plus hautes ambitions, à moi qui n'ai plus que dix pas à imprimer sur la face de la terre.

« Vieillard, me diront les journaux qui font peser la responsabilité de ce titre respectable sur ma cinquantième année, qui peut donc vous déterminer à jeter aux yeux et aux dents de la critique une ébauche dont vous connoissez si bien les imperfections ?... »

Hélas ! messieurs, c'est qu'elle m'avoit coûté des études assez longues, assez pénibles, des veilles assez laborieuses ; et que les études et les veilles de ma jeunesse sont devenues la seule fortune de mon vieil âge. Produire, qui n'est pas pour moi une loi d'instinct, est pour moi une loi de nécessité ; loi naturelle, honorable, qui ne manque pas de douceurs tant qu'on a des forces pour la subir, car l'homme qui se plaint d'être obligé à travailler est à peine digne de vivre. Ces études cherchées avec amour, recueillies avec conscience, approfondies avec conviction, mais toutes pâles, toutes froides, toutes mortes, laisseront cependant peut-être un galbe au dessinateur, un effet au coloriste, une inspiration au peintre ou au poète. Mon éditeur l'a pensé, et je désire vivement qu'il ne se soit pas trompé, parce qu'on ne m'ôteroit pas de l'esprit que ce livre sera beau quand il sera fait par un autre.

Qu'il me soit permis d'expliquer ici l'importance que j'attache à mes matériaux, en réduisant toutefois leur valeur réelle à sa plus simple expression. Cela sera bientôt fait.

Les GIRONDINS étoient les grandes figures historiques de mon enfance, les héros de la première tragédie qui eût frappé mes regards, les oracles de ma rhétorique. Je leur devois les premières émotions, les premiers sentiments qui fussent éclos dans mon cœur d'enfant, la sympathie, l'admiration, l'enthousiasme; je me pénétrois de leurs paroles et de leurs écrits; je les lisois, je les relisois, je les apprenois par cœur. Je m'identifiai peu à peu avec la partie la plus intime et la plus privée de leur vie; je m'accoutumai à vivre en imagination au milieu d'eux, à les observer dans le repos de la solitude, à les écouter dans la chaleur des débats. Je finis par me trouver quelquefois plus savant sur leur existence intérieure que la mémoire de leurs propres enfants, dont plusieurs sont devenus mes amis; quant à la forme de leur style, à la physionomie de leur langage, au caractère si imposant et si divers de leurs facultés tribunitiennes, c'étoient choses difficiles à imiter dignement; mais des gens d'une haute portée qui les ont bien connus m'accordent le mérite d'être vrai, comme une contre-épreuve, et fidèle comme une version d'écolier. Mes tentatives en ce genre n'ont pas été entièrement infructueuses, puisqu'un de mes pastiches de Vergniaud, que je croyois avoir donné fort explicitement pour un pastiche, a pris place dans ses ŒUVRES.

Il est cependant facile de concevoir que cette esquisse étroite, où l'homme ne paroît qu'un moment, devoit nécessairement se ressentir de la contraction forcée du sujet. On ne jette pas vingt personnages dans un acte sans être obligé de les indiquer par des traits saillants qui sont plutôt leur charge que leur portrait. Ce seroit manquer l'objet de la composition la plus frivole que de reculer devant la

circonstance qui caractérise un personnage, quand le drame entier profite de ce dernier. J'ai donc pressé, condensé mes notions et mes souvenirs, parce que les limites de l'action ne me permettoient pas de les étendre et de les développer. Vergniaud, qui avoit tant de goût, s'exprimoit autrement que par apophtegmes poétiques; il étoit simple, et souvent naïf dans le langage privé. Fauchet ne revenoit que par boutades oratoires au langage biblique; il en avoit, hélas! parlé un autre. Mais l'homme que j'essayois de peindre, ce n'étoit pas l'homme considéré sous l'aspect général de sa vie; c'étoit le conventionnel frappé d'un arrêt de mort, et que Samson attend à la porte. Le biographe embrasse tout; l'historien du dernier jour ne voit que la fin : le premier peut ne rien négliger; le second se borne à étudier la crise et à raconter l'agonie.

Il y a, d'ailleurs, dans une scène suprême comme celle-ci, quelque chose d'épique et de théâtral qui jette hors de leur système normal toutes les organisations humaines. C'est alors, si je m'en fais une juste idée, que doivent ressortir avec une vive saillie les moindres reliefs du caractère, et se dessiner d'un trait vigoureux ses moindres linéaments. Le modèle insouciant, négligé, distrait dans le cabinet du poète ou dans l'atelier du statuaire, ne pose pas à demi devant l'échafaud. Il tombe s'il est foible, ou il est lui tout entier. Quand l'âme est près de se débarrasser de ses derniers langes, elle ne fait pas de façon pour se montrer à nu. Si la dernière nuit des GIRONDINS n'est pas celle que j'ai conçue, elle a dû étrangement lui ressembler.

Elle lui ressembloit du moins dans tous les détails qui me sont parvenus, dans ceux qu'il n'est pas permis à l'histoire d'inventer, et que j'ai puisés avec soin aux sources authentiques. Il suffit de s'être occupé quelquefois de composition littéraire, comme tout le monde l'a fait, pour comprendre à merveille que si j'avois créé mes épisodes,

je les aurois créés autrement; on m'accordera sans doute assez d'intelligence des combinaisons vulgaires du roman ou de la nouvelle, pour ne pas supposer, par exemple, que j'eusse mis en scène, à peu de pages de distance, deux personnages accessoires trop semblables par leur dévouement, comme le domestique de Duprat et le suisse de Gensonné, si je n'avois dû accepter ce défaut par fidélité à mon système. Et cependant ce défaut seroit grave dans un sujet d'invention; mais je serois bien étonné s'il se présentoit souvent à l'avenir dans un sujet historique. Les ménechmes de vertu n'embarrassent pas nos phrénologistes. Les âmes généreuses ne se montrent pas tous les jours à la paire.

J'ai encore à me justifier d'avoir fait asseoir au banquet des GIRONDINS trois hommes détournés par l'expérience des voies de la république, et dont nos historiens, fort spirituels en cette matière, n'ont pas daigné constater avant moi le retour expiatoire aux vieilles doctrines sociales Je citerai, dans les notes qui terminent ce volume, les autorités sur lesquelles je m'appuie à l'égard de Fauchet et de Duchâtel. Quant à Le Hardy, celui-là m'épargne la peine de prouver qu'il étoit royaliste. Il l'a dit. — Je me serois bien gardé de sacrifier une vérité de fait aussi essentielle à l'entente d'un plan et à l'effet d'une opposition, dans un livre qui, en dernière analyse, n'est fait que pour renseignement.

Voilà bien des pages pour quelques pages qui ne méritent guère d'être lues, et qui ne sont bonnes qu'à refaire, comme je viens de le répéter formellement; mais j'ai une excellente raison pour défendre un de mes ouvrages qui n'a pas paru; c'est que le jour où il a paru, je me hâte de l'oublier, ce qui m'a donné, durant toute ma carrière littéraire, vingt-quatre heures d'initiative sur le public.

LE

DERNIER BANQUET DES GIRONDINS.

Il étoit près de dix heures, le 30 octobre 1793 au soir, quand les portes de la Conciergerie s'ouvrirent, pour laisser rentrer vingt-et-un prisonniers qui descendoient du tribunal.

Quatre guichetiers les précédoient, armés de longues pelles de fer, sur lesquelles étoient plantées des torches de résine brûlantes. Un groupe de soldats s'arrêta dans l'intérieur ; le bruit des fusils et des piques annonçoit que l'extérieur étoit gardé. Ces militaires n'appartenoient à aucune troupe régulière ; ils ne portoient le chiffre ou l'uniforme d'aucun bataillon. Leurs moustaches épaisses, leurs vêtements en désordre, leurs bonnets couleur de sang, le bruit rauque de leurs voix et de leurs rires, témoignoient assez qu'ils faisoient partie de ces janissaires de la commune, dont le peureux Hébert avoit stimulé le dévouement hideux à force de rage et de vin. C'étoit dans cette cohorte que les maires du palais recrutoient depuis le 31 mai des témoins, des juges, des geôliers, des bourreaux. C'étoit septembre armé.

Les portes se refermèrent. Tous les prisonniers en jugement étoient rentrés. Une partie des prisonniers de

l'intérieur avoient attendu leur retour dans les salles, autant qu'on le leur avoit permis, par complaisance pour les moins hostiles, par condescendance pour les plus riches. Les autres l'épioient à travers les grilles des cours et les barreaux serrés des fenêtres. Un sentiment de curiosité inquiète, de profonde et muette attention, les suivoit dans leur marche. Aucun cri ne s'éleva, car il avoit été impossible de trouver sur la physionomie des accusés du matin l'éclaircissement d'un doute qui tourmentoit tout le monde. On reprit courage, on espéra, on pensa qu'ils n'étoient pas jugés.

Le premier qui parut étoit un homme à peine parvenu à l'âge où l'on cesse d'être jeune pour commencer la vie sérieuse de la réflexion et de la maturité. Des formes élégantes; une tenue recherchée, un peu trop recherchée peut-être; une physionomie vive, spirituelle, mobile, qu'animoit un sourire presque inaltérable dont l'expression riante, mordante, sardonique, suivant les occasions, révéloit quelque arrière-pensée malicieuse, formoient les traits caractéristiques de ce député. Sa vaste chevelure renversée sur le front et chargée de poudre à la manière du temps, mais dans laquelle il aimoit à passer souvent la main, sans craindre d'en déranger la symétrie, prêtoit à sa tête élevée, foiblement penchée en arrière, un air de majesté très-favorable à la pompe du débit oratoire. Il marchoit avec l'aplomb d'un ministre qui va prendre possession du cabinet, et parloit en marchant, avec l'attention d'un homme qui veut être écouté, à ceux de ses collègues qui l'entouroient, dirigeant tour à tour sur chacun la portée de sa phrase infaillible, mais sans élever la voix, sans gestes, sans mouvements passionnés, sans inflexions véhémentes, du ton d'un causeur indifférent, avec la limpidité facile d'un discours qui coule de source, et dont aucune passion profonde, aucun intérêt pressant, aucune émotion sensible ne trouble le cours naturel. Autour de

Gensonné, — c'est le nom de ce personnage à l'attitude calme et à l'esprit reposé, — gravitoient en quelque sorte, comme suspendus à ses paroles, avec une avidité curieuse mêlée de soumission et de respect, Lacaze, Gardien, Lesterp-Beauvais, Antiboul, les clients les plus assidus de ce talent égal et pur qui avoit honoré dix ans le barreau et la tribune. Ceux-ci, dont les traits ne manifestoient d'ailleurs d'autre impression que celle d'une déférence silencieuse, sembloient retenir leur haleine et suspendre leurs pas pour ne rien perdre de ces accents d'une éloquence grave et douce que le groupe suivant couvroit de moment en moment d'éclats tumultueux.

C'est que les trois hommes qui venoient ensuite se trouvoient rarement réunis sans qu'il s'élevât entre eux une contestation orageuse, quoiqu'il existât d'ailleurs à peu de chose près une grande analogie dans leurs affections et leurs principes; mais il ne falloit qu'une étincelle pour allumer dans ces âmes inflammables de violents incendies qu'un souffle éteignoit aussi aisément. L'ardente exaltation de leur caractère étoit si connue à la Convention nationale, qu'on ne les auroit pas vus sans étonnement dévouer leur vie à la cause périlleuse de l'ordre et de la modération, si cette alliance d'une organisation impétueuse et d'une profonde bienveillance avoit été alors un phénomène nouveau, surtout pour les observateurs qui ont étudié le tempérament moral de quelques-unes de nos provinces. Duperret, dont quarante-six hivers n'avoient pas refroidi la fougue languedocienne, étoit un de ces gentilshommes à l'éducation chevaleresque et aux traditions de duel et de guerre, dont les mœurs du castel, exemptes de l'influence de la cour, avoient conservé jusque là sans altération le vieux type d'héroïsme barbare et de galante politesse qui distingua les paladins; amis sûrs, ennemis courtois comme les héros des Amadis, mais qui faisoient passer au-dessus de toutes les doctrines la dernière raison de l'é-

pée (V). Viger, Angevin mobile à la tête bretonne, ne s'étoit arrêté à rien dans le choix de sa carrière sociale, mais il avoit touché à tout. Officier de mer, officier de terre, homme de loi, magistrat, littérateur, académicien, il s'étoit fait simple soldat dans l'âge mûr, et l'esprit des camps avoit prévalu sur ses autres penchants, quand il vint subir pendant quelques jours sa dernière métamorphose au sénat d'un peuple en révolution. La vie pratique du troisième auroit dû le placer sur une ligne bien différente, mais Lasource étoit pénétré aussi des feux de ce soleil méridional qui fait bouillir le sang jusque dans les veines d'un ministre de paix. Interprète de la parole de Dieu dans le culte réformé, personne n'avoit payé cependant un plus large tribut aux passions effrénées du temps. Sa dialectique impétueuse ne s'épanchoit d'ordinaire qu'en agressions et en menaces, et ses emportements se prenoient souvent à ses propres amis dans les discussions les plus pacifiques. Une sympathie difficile à expliquer, à moins qu'elle ne résultât du besoin de la dispute, avoit étroitement rapproché dans la prison ces trois tribuns de fer dont les formes anguleuses ne se heurtoient jamais sans fracas. On ne fut donc pas surpris de les entendre parler avec une violence qui leur étoit habituelle, et que la parole incisive et cavalière, mais plus euphémique et plus posée de Duperret, ne parvenoit point à calmer. On ne supposoit pas qu'ils pussent parler autrement. On se demandoit seulement par quel hasard l'intrépide Valazé manquoit à ce groupe querelleur où il avoit coutume de faire sa partie avec une énergie de légiste profès, qui justifioit la réputation des imperturbables bretteurs de Caen et d'Alençon. On le chercha inutilement dans la foule. Valazé n'y étoit pas.

Derrière eux marchoit un homme seul qui ne témoignoit nulle envie de se rapprocher de personne, et qui se suffisoit à lui-même dans un soliloque monotone dont

on ne perdoit pas une parole, tant il avoit soin de le répéter à chaque station, mais qui n'en étoit pas moins inintelligible pour les écoutants. « Vive la république ! » disoit Boileau, le juge de paix d'Avallon, en frappant à coups réitérés sur sa tabatière : « Vive la république « une et indivisible ! vive la Montagne impérissable ! je « ne suis pas fédéraliste moi ! je suis un bon et sincère « Montagnard ! »

Cette profession de foi, trop tardive dans le député naguère autrement inspiré, qui avoit appelé Marat un *monstre* quelques mois auparavant, excitoit à des degrés différents la gaieté de deux couples amis qui s'avançoient presque ensemble sur les pas de Boileau, la figure épanouie et les bras entrelacés. C'étoient quatre jeunes gens.

Des premiers, l'un avoit la physionomie plus calme et plus réfléchie que les autres. On devinoit à le voir que son front de vingt-sept ans avoit pu déjà se rider au souci des passions et des affaires, et que ce qui lui manquoit d'expansion tenoit moins à une préoccupation momentanée qu'à une ancienne habitude. Le second avoit toute la vivacité de son âge, et son œil assuré, radieux, resplendissant d'une pure joie, brilloit de cette assurance étourdie qui ne messied pas à une forte jeunesse. Il fredonnoit un refrain, essayoit un air, improvisoit un couplet, et puis il échangeoit avec son compagnon un regard et un sourire, car ils étaient unis par un étroit attachement dont quelque alliance de famille avoit encore resserré le lien fraternel, et l'histoire même embrassera dans un souvenir commun les noms jumeaux de Boyer-Fonfrède et Ducos.

L'autre couple étoit animé d'une gaieté plus bruyante, qui se manifestoit d'ordinaire par des éclats étourdissants, mais qui sembloit enchérir ce jour-là sur sa folie accoutumée. Aussi le nom des deux négociants d'Avignon, Duprat et Mainvielle, couroit sur la bouche des

spectateurs, long-temps avant qu'ils eussent paru. Le rôle violent et sans excuse qu'ils avoient joué dans les révolutions de leur malheureuse patrie paroissoit cependant de nature à leur laisser des souvenirs assez austères pour tempérer ces joyeux emportements; mais, revenus depuis quelques mois à des sentiments plus doux, ils goûtoient le prix de leur retour aux idées sociales et de leur expiation précoce, Mainvielle surtout, qui n'avoit fait dans la Convention nationale qu'une apparition d'un moment, et que les brutales antipathies de la Montagne avoient jeté dès le jour de son admission dans le parti modéré (VI). Agé de vingt-sept à vingt-huit ans, il étoit avec Duchâtel le plus beau des accusés, et la douceur de ses inclinations naturelles, rendues à leur propre instinct, avoit promptement racheté les torts vrais ou faux que lui donnoit sa réputation; car il y a des jours dans les annales d'un peuple en délire où la plus simple résipiscence peut avoir tout l'héroïsme de la vertu. On auroit dit que la Providence indulgente eût voulu le payer, même sur la terre, du courage de cette libre réparation, en lui épargnant jusqu'à la tristesse du remords. Son rire naïf et inextinguible, comme celui d'un enfant heureux de peu de chose, avoit souvent troublé à la tribune le Montagnard le plus intrépide; il avoit enrichi d'un accompagnement bizarre la basse solennelle de Danton et les glapissements féroces de Marat. Devant le tribunal révolutionnaire, on venoit de l'entendre couvrir dix fois la voix fausse et vagissante de Fouquier-Tinville, les cris des huissiers, et la sombre rumeur de l'auditoire. Au moment où nous parlons, il l'interrompit tout à coup pour déployer les grâces de sa belle tournure, et rajuster d'une main nonchalante les boucles dérangées de ses cheveux. Il croyoit avoir aperçu une femme qui se montroit à peine, en effet, à travers les ombres de la cour, appuyée sur le bras d'un guichetier compatissant et sensible — il y en avoit un

alors à la Conciergerie ; —mais ce que cherchoit le regard attentif et inquiet de cette femme, ce n'étoit pas Mainvielle.

Cette diversion subite permettoit à Brissot d'achever quelques phrases qu'il adressoit à son plus proche voisin. Le premier de ces interlocuteurs étoit un homme de trente-six à quarante ans, grêle, court, un peu contrefait, dont la figure commune n'offroit de remarquable qu'une excessive pâleur encore augmentée par les veilles et par le travail. Ses vêtements étoient fort simples, mais d'un goût singulier, ses cheveux ronds, plats et sans poudre, comme ceux des quakers, et toutes ses manières empreintes d'une sorte d'originalité qu'on n'auroit retrouvée d'ailleurs ni dans ses discours ni dans ses écrits. Comme publiciste et comme philosophe, il ne s'étoit distingué de la foule des hommes qui ont acquis par l'étude un assez grand nombre d'idées, et qui ne les expriment pas mal, qu'à la faveur de quelque teinture des langues étrangères, et des nouvelles sciences politiques qui avoient produit la révolution. Comme orateur, il étoit plus riche en pensées qu'en formes et plus disert qu'éloquent ; mais il possédoit le genre de talent oratoire le mieux approprié au besoin des gouvernements représentatifs, l'érudition des affaires et la lucidité des expressions. Il avoit commencé par affecter les manières de Jean-Jacques Rousseau à qui ses amis le comparoient volontiers, et s'il lui étoit fort inférieur en génie, il ne lui cédoit pas du moins en probité de caractère et en chaleur de sentiments. Il est vrai de dire que dans toutes les circonstances où la fortune auroit pu le placer, Brissot auroit été un homme remarquable, et qu'entraîné au-delà de sa portée naturelle par le véhicule des révolutions, il avoit quelque droit de se regarder comme un homme extraordinaire. Cette conviction lui inspiroit pour lui-même une sorte de complaisance qui se manifestoit dans sa manière de s'exprimer, ou pour mieux

dire dans l'attention caressante avec laquelle il s'écoutoit. Aussi les explosions extravagantes de Mainvielle et de Duprat l'avoient désagréablement interrompu dans l'allocution qu'il adressoit à Carra, quand elles commencèrent à éclater sous les voûtes de la prison.

Celui-ci étoit de tout le parti de la Gironde l'homme qui inspiroit le moins d'intérêt. Cinquante années aventureuses passées à travers l'Europe dans des professions occultes et même suspectes, s'il falloit en croire les chroniques diffamatoires de la basse littérature ; une réputation au moins obscurcie par des préventions qui n'avoient jamais été entièrement justifiées, mais qui n'avoient jamais été entièrement détruites ; un genre d'instruction peu national qui ne se composoit que de notions hétéroclites sur les subtilités de la physique ou sur les vaines hypothèses de l'étymologie ; une conversation diffuse et indigeste où se confondoient les opinions les plus disparates, les propositions les plus téméraires, les paradoxes les plus effrénés, dans un chaos d'hyperboles effrayantes d'exagération et de mensonge ; la violence enfin de ses doctrines politiques qui ne paroissoient se modérer que depuis le procès du roi, tout se réunissoit pour mal disposer en sa faveur le grand nombre des esprits raisonnables ; et cependant, on convenoit assez généralement dans le cercle étroit de ses habitudes familières, où il étoit mieux connu et devoit être mieux apprécié, qu'il y avoit de la bonne foi dans son charlatanisme et de la candeur dans sa folie. Brissot, qui en faisoit peu de cas, ne dédaignoit pourtant pas son entretien, parce qu'il lui trouvoit quelque aptitude à le suivre dans ses raisonnements, et des connoissances d'ailleurs extrêmement rares parmi les membres les plus éclairés de la Convention. Pour cette fois, Carra ne l'avait écouté qu'imparfaitement. Il étoit préoccupé lui-même de sa grande théorie physique sur l'éternelle reproduction des modes et des accidents de la matière,

la plus creuse, la plus vivace et la plus obstinée de ses chimères philosophiques, et il regrettoit amèrement de la laisser imparfaite, car il doutoit, non sans motif, qu'aucun de ses adeptes en eût conservé l'entier souvenir avec tous ses syllogismes, tous ses dilemmes, tous ses théorèmes et tous ses corollaires.

Quoique Brissot s'arrêtât de temps en temps pour insister par une pause calculée sur une nuance importante de sa pensée, on remarqua quelque vide entre eux et le député qui les suivoit; et on put juger à l'espèce d'affectation avec laquelle ce nouveau personnage s'isoloit, que ce n'étoit pas sans dessein qu'il se tenoit si soigneusement éloigné de ses collègues. Son âge étoit déjà assez avancé, mais la supériorité qu'il paroissoit rechercher devoit être fondée sur une autre espèce de droits, car il avoit conservé dans ses manières quelque chose d'aisé, de poli et de gracieux qui appeloit la bienveillance et ne demandoit pas le respect. Ce n'étoit, à le bien considérer, qu'un jeune homme vieilli par le temps et non par le caractère. Ses cheveux même ne trahissoient pas ses années, tant les soins de la toilette en avoient habilement dissimulé la blancheur. Une propreté élégante que rehaussoient quelques ornements d'un luxe alors réprouvé; les bijoux qui étinceloient à ses doigts, et qu'il livroit au jeu de la lumière en déployant sa main à travers les nœuds flottants de sa cravate, son port droit et cérémonieux, sa marche courte et méthodique, le sourire même d'une haute bonté qui voloit sur ses lèvres protectrices, et qui répondoit de côté et d'autre à tous les regards, tout annonçoit en lui un courtisan tombé dans les rangs populaires par l'effet des événements qui venoient de s'accomplir, et impatient de ce rôle déplacé qui l'avoit assimilé malgré lui à de simples citoyens. Cet aristocrate de la Gironde étoit en effet un homme de cour qui passoit pour n'avoir ambitionné la faveur de l'opinion que dans l'intention

d'en faire hommage à une amitié élevée, mais dont la conscience naturellement droite avoit depuis long-temps sacrifié l'une et l'autre aux devoirs de l'honnête homme. Satisfait d'échapper par la mort même à la responsabilité de sa vie historique, il reprenoit avec fierté l'ascendant qu'il croyoit tenir de son rang et de sa naissance; et le moment de sa chute du faîte des honneurs populaires l'avoit replacé tout à coup à ses propres yeux au-dessus de ses égaux de la veille. C'étoit encore la familiarité complaisante du collègue, mais relevée par l'abandon sans conséquence du grand seigneur.

Sillery, que nous venons de voir, étoit le plus âgé de ces hommes d'État que la Convention muette de terreur avoit abandonnés le 2 juin aux fureurs de la Montagne. Duchâtel, qui marchoit après lui, aussi solitaire et plus pensif, en étoit le plus jeune. Élevé dans les soins d'une ferme, quoique sorti d'une famille qui avoit, dit-on, des prétentions à la noblesse, son enfance robuste s'étoit développée au milieu des mâles exercices et des pratiques religieuses du Vendéen; mais la guerre civile le surprit à cet âge où aucune opinion n'est invariablement formée, et où les illusions deviennent facilement des passions quand elles ont de la grandeur. Duchâtel combattit pour la révolution contre ses compatriotes, et son nom ne resta pas sans gloire dans cette guerre françoise où il y avoit du courage et de l'honneur sous les deux drapeaux. On apprit cependant qu'il s'étoit refusé à tout avancement, et à cette époque où deux hautes vertus des républiques, le désintéressement et la modestie, étoient, par une exception rare dans notre histoire, estimées à leur valeur, le soldat se vit avec surprise transformé en député, sans avoir ambitionné ces nouveaux hasards plus dangereux que ceux des batailles. C'est ainsi que Duchâtel étoit venu s'asseoir à vingt-cinq ans dans la Convention nationale, et qu'il y avoit assisté à l'ouverture du procès de Louis XVI. L'aigreur de ces débats,

si peu judiciaires et si étrangers à ses mœurs, avoit consterné son cœur; épouvanté de l'importance inattendue de sa mission, et des étranges devoirs qu'elle alloit lui imposer, il fut près de succomber aux émotions douloureuses qui envenimoient de jour en jour ses blessures mal cicatrisées. L'héroïsme de l'humanité le défendit seul des atteintes de la maladie, et mourant, il se fit porter à la tribune, pour y proférer sous les menaces et sous les poignards un vote d'absolution. Cette circonstance solennelle avoit laissé dans son caractère, dans ses habitudes, dans ses traits, une profonde impression d'attendrissement et d'effroi, que la rare beauté de ces formes et de cette figure apolloniennes dont parle Louvet rendoit encore plus pathétique. Aucun sentiment agréable n'avoit semblé depuis éclaircir sa physionomie naturellement grave et rêveuse. On le voyoit immobile, silencieux, pénétré d'une préoccupation inconnue, comme un homme qui cherche à se recueillir et à se rendre compte d'un mystère pénible et mal débrouillé. Dans la soirée du 30 octobre, on ne remarqua pas sans surprise qu'une sérénité qui indiquoit l'oubli des inquiétudes et le calme du cœur, commençoit à renaître sur son visage. Seulement, quand il traversa la partie de la cour intérieure où la coquetterie présomptueuse de Mainvielle avoit été éveillée par une vision fugitive, il s'arrêta un moment, les regards fixés sur le même point, pour y chercher sans doute le même objet, qui parut en effet avec la rapidité d'une ombre, et puis disparut dans le corridor, derrière une porte qui redescendoit lourdement sur ses gonds (VII). Duchâtel avoit imposé sa main sur son front, en élevant ses yeux vers le ciel; mais sa main étoit retombée, son front étoit aussi pur qu'auparavant, ses yeux brilloient d'une pensée douce qui n'avoit plus rien de vague ni d'incertain; ses lèvres sourioient sans amertume; le bruit de l'absolution des accusés, qui n'avoit cessé de s'accroître sur leur passage, finissoit

de se confirmer, quand un nouveau spectacle renouvela toutes les anxiétés, et les termina.

Dix-sept accusés étoient rentrés dans le parloir des prisonniers, et vingt-et-un le matin avoient franchi le préau. Ce calcul occupoit tous les esprits quand survint un dernier groupe, qui offroit plus de profondeur apparente que les autres, quoiqu'on ne vît se dessiner que trois têtes au-dessus de cette masse projetée en ombres noires par la clarté des derniers flambeaux; et on en conclut que les hommes qui la fermoient devoient marcher courbés, parce qu'ils portoient quelque chose.

Les deux premiers des arrivants étoient bien connus de leurs compagnons de captivité, qui avoient eu assez de temps pour se faire à leurs mœurs et à leur esprit, dans l'intimité de la prison où toutes les âmes se mettent à découvert, et personne ne s'étonnoit de n'avoir pas encore aperçu Vergniaud, qui arrivoit partout le dernier, parce que, dans ses distractions habituelles, il avoit toujours oublié quelque chose. C'étoit donc Vergniaud d'abord, Vergniaud, le front haut, l'œil errant sur tous les objets sans les regarder, imposant, dans l'abandon même de sa démarche et de ses manières, de toute la grandeur qui s'attachoit au souvenir de ses paroles; insouciant de la minute qui venoit de s'écouler, insouciant de la minute à venir; la main droite occupée à jouer dans les breloques de sa montre, comme à la tribune du manége; la main gauche égarée des plis de son jabot fatigué aux touffes mal ordonnées de ses cheveux qu'il avoit laissé croître depuis qu'il n'avoit plus de domestique; Vergniaud rêvant, et qui pourroit dire à quoi Vergniaud rêvoit, si ce n'est à l'objet le plus étranger à sa situation présente, au thème imparfait de son premier plaidoyer, au mouvement interrompu de son dernier discours, à une idée, à un sentiment dont le fil alloit se rompre dans sa vie.

A son oreille se penchoit un homme beaucoup plus

âgé, sans être vieux, qui murmuroit d'une voix grave comme les chants de l'Église quelques paroles puissantes, car Vergniaud tournoit de temps en temps la tête de son côté avec un commencement d'attention qui ne tardoit pas à s'évanouir. Celui-ci étoit un prêtre en effet, et sa longue chevelure tonsurée, qui descendoit sans soin sur ses épaules, annonçoit qu'il avoit repris dans la captivité les insignes respectables de son ancien état, comme il en avoit repris le langage, car Fauchet avoit abjuré depuis près d'un an l'argotisme puéril des sociétés secrètes, si cher à son ami Bonneville (VIII), son rival d'éloquence et d'ingénuité, pour revenir aux magnifiques inspirations de la Bible. Ce grand caractère de la pensée qui s'étoit manifesté dans ses derniers discours, et qui avoit souvent frappé Vergniaud lui-même, se reproduisoit depuis dans les moindres élans de sa vive sensibilité, dans les moindres détails de ses causeries familières. — Et c'étoit ce prodigieux ascendant de la seule langue oratoire qu'il n'eût pas connue, qui saisissoit par moments l'attention étonnée de Vergniaud, trop fidèle aux leçons des orateurs classiques dont il auroit été le maître.

Le troisième, c'était le bon docteur Le Hardy, sage et savant médecin de Dinan, fort ignoré aujourd'hui des biographes, quoique l'exemple de sa nomination ne soit pas à dédaigner chez un peuple qui cherche encore un bon système électoral, et qui n'est guère sur la route de le trouver, s'il faut s'en rapporter aux apparences. L'acte de son élection porte qu'il a été choisi à l'unanimité et par acclamation, *comme le plus homme de bien* (IX).

Le Hardy soutenoit de ses deux mains une tête abattue sur une espèce de claie couverte d'un drap sanglant.

Et on comprit alors pourquoi on n'avoit compté que vingt Girondins.

Le convoi tout entier fut enfin réuni dans la salle où

les députés s'assembloient chaque soir pour prendre leur repas. La table étoit servie, les siéges disposés. Un vieux serviteur, étranger à la maison, mais qui étoit parvenu à s'y introduire; un guichetier à la mine sévère, mais aux soins compatissants, que nous avons déjà entrevu prêtant l'appui de son bras à une pauvre et tendre femme, en avoient fait les apprêts.

Les porteurs déposèrent leur charge au fond de cette salle, et précisément au-dessus du fauteuil où Vergniaud se laissoit tomber négligemment, en vertu des droits non abrogés de sa dernière présidence.

Le Hardy, qui les avoit accompagnés jusque-là d'un air d'attention religieuse que n'éclairoit aucune lueur d'espérance, découvrit le cadavre de Valazé. Il détacha les vêtements qui cachoient sa blessure, en approcha un flambeau, la sonda du regard et du doigt, fit deux pas dans la salle, et dit d'une voix ferme et posée : — Le coup a pénétré le cœur ; il est mort.

— Docteur, répondit Vergniaud, sacrifiez un coq à Esculape, voilà déjà un de vos malades guéri.

C'est alors seulement que l'on fut vaguement informé à la Conciergerie des choses qui venoient de se passer au tribunal. Tous les accusés étoient condamnés sans exception, et ils avoient accueilli leur sentence par le cri de : *Vive la République!* On n'en remarquoit pas plus de quatre qui ne fussent point unis à leurs collègues dans cet élan solennel, Fauchet, Duchâtel, Le Hardy et Valazé; les trois premiers, distraits par une méditation inaltérable qui sembloit les absorber depuis le commencement de la procédure, et qui les avoit rendus étrangers à tous ses détails; l'autre occupé à se dérober à ses bourreaux sans les avertir par un cri ni par un mouvement. Il dirigea le fer avec une impassibilité si sûre qu'on ne s'aperçut pas de la plus légère émotion dans ses traits ; et quand il échappa aux mains de Gensonné, qui s'efforçoit de le retenir assis sur sa banquette, en lui

disant : *Que fais-tu donc, Valazé, as-tu peur?...* — quand il répondit : *Je meurs*, avec le calme stoïque de Brutus, Valazé mouroit en effet. Sa dernière parole, c'étoit son dernier soupir.

Les différents personnages de l'action que nous essayons de décrire s'étoient distribués sur différents points de la salle du festin, les uns en poursuivant l'entretien commencé, les autres en se rapprochant selon les affections ou les intérêts qui pouvoient les occuper encore ; et le bruit de quelques conversations confuses venoit expirer autour de Vergniaud qui ne prenoit part à aucune. Fauchet cependant ne s'étoit pas éloigné de lui, et ses paroles empruntoient une nouvelle majesté de l'appareil tragique qui l'entouroit, car sa tête élevée se perdoit presque dans les plis du linceul de Valazé : — Oui, disoit-il, une main étendue dans l'attitude de la prédication, oui, Vergniaud, ceci est une des réparations que le vengeur s'étoit réservées dans sa colère, et trop heureux le genre humain s'il les épuise sur nous ! Le sang appelle le sang, et quiconque a tué de l'épée sera dévoué à l'épée.

— Sacrifice pour sacrifice, ajouta Duchâtel en les rejoignant ; après l'homicide, l'expiation.

Vergniaud regarda Duchâtel avec quelque étonnement.

— Eh quoi, dit-il, monsieur Duchâtel, nous faites-vous entendre le chant du cygne? Jamais, continua-t-il en souriant, vos lèvres nobles et pures ne s'étoient ouvertes à un pareil nombre de syllabes ! La terreur, qui délie quelquefois la langue des muets, produiroit-elle sur vous le même effet que sur l'enfant de Crésus?

— Je n'ai point de terreur, répondit Duchâtel ; je vais mourir. La terreur est pour les coupables.

— Arrêtez ! reprit vivement Vergniaud en promenant un regard inquiet à ses côtés, comme s'il avoit craint que le bruit de cette conversation ne parvînt à des au-

diteurs qui ne seroient pas aguerris à l'entendre ; — arrétez, Duchâtel ! et songez que c'est un rôle trop cruel pour votre âge et pour votre caractère que celui de Némésis au chevet des mourants. — Permettez-moi de croire, d'ailleurs, que les yeux du juge devant lequel ma conscience est prête à se développer sont plus infaillibles que les vôtres, et daignez attendre, pendant quelques heures, cet incompréhensible demain sur lequel je compte comme vous, sans le redouter davantage. Nous avons admiré votre vertu de conviction et de dévouement : pourquoi ne prendriez-vous pas en pitié notre pénible et rigoureux courage? Croyez-vous qu'il n'ait rien coûté? Ce n'est pas l'action qui fait la faute ou le crime aux yeux de la justice éternelle, c'est la conscience. La solution de la question fatale qui nous a divisés n'est pas suspendue pour long-temps. Si votre foi est vraie, si mes espérances ne m'abusent point, elle viendra retentir à nos oreilles avant que l'aiguille des heures ait achevé de parcourir ce cadran, où elle marche si vite. Contenez d'ici là, dans votre cœur généreux, — réprime, Fauchet, dans le tien, — une expansion qui troubleroit la fête de nos adieux, peut-être éternels ! car rien de l'homme n'est invinciblement démontré à l'homme. Nous descendons dans l'antre de la Sibylle, et les oracles ne sont pas pour aujourd'hui.

Fauchet s'assit ; Duchâtel tendit la main à Vergniaud, parce qu'il l'aimoit ; et cette discussion sur une affaire solennelle où la moitié des Girondins avoit rompu violemment avec l'autre ne se renouvela plus.

La confusion des groupes et des discours alloit toujours en s'augmentant, et ce n'étoit pas sans peine qu'on y pouvoit saisir çà et là quelques phrases éparses, brusquement enveloppées par des voix confuses, que dominoient de loin en loin les rires bruyants de Ducos et de Mainvielle.

— Qui nous empêcheroit plus long-temps, s'écria

enfin celui-ci, de prendre place à un repas délectable, à un repas digne, s'il en fut jamais, des voluptueuses soirées d'Hérault-Séchelles, de Quinette et de Danton, avec la brune Gabrielle et Illyrine l'évaporée (X)?

— J'y reconnois les soins de Bailleul (XI), ajouta Ducos, et je conviens qu'il a présidé en conscience à l'ordonnance du festin. Il manque seul au nombre de nos convives ordinaires, et c'est la première fois que notre amitié trouve à se consoler de son absence. Nous lui voterons des remerciements le verre à la main.

— Cela vaudra mieux pour lui, reprit Mainvielle, que le baiser fraternel dans le panier de Samson.

Et Mainvielle rit.

— La séance est ouverte, dit Vergniaud. Je vous convoque au repas libre des anciens chrétiens. Laissons rugir jusqu'à demain les tigres qui nous attendent.

Tout le monde étoit assis, à l'exception de Duprat, qui serroit la main d'un vieux serviteur que nous avons aperçu en passant, et qui lui adressoit d'un air presque filial des paroles d'amitié.

— Je te cherchois, Baptiste, et je m'étonnois de ne pas te voir. Oublies-tu que j'aime à commencer le souper en échangeant avec toi une longue rasade? Il seroit un peu tard aujourd'hui pour renoncer à mes habitudes.

— Je vous demande pardon, monsieur, répondit Jean-Baptiste Morand (XII) à demi-voix; mais j'étois si pressé de m'informer... et on ne sait à qui se fier dans cette maison... — Il y en a qui parlent des fers, de la détention à perpétuité, de la déportation... — de la mort!

Il se baissa jusqu'à l'oreille de son maître, qui s'asseyoit à côté des autres pour lui dérober une émotion involontaire dont il avoit honte.

— Quelques-uns de ces messieurs seroient-ils en effet condamnés?... Mon Dieu! condamnés à mourir!...

— Nous le sommes tous, Baptiste, condamnés tous à mourir demain, sauf ce diable de Valazé, qui s'est bravement tiré d'affaire pour ne pas avoir de comptes à régler avec le bourreau; et je me trouverois trop heureux de pouvoir faire la même espièglerie à mes créanciers, si Émilie... Pauvre Émilie! que va-t-elle devenir?...

Jean-Baptiste s'étoit laissé presque défaillir au commencement de la réponse de Duprat, et il se retenoit à peine au bois de la chaise de ce beau jeune homme, qu'il aimoit tant : car Jean-Baptiste avoit été son père nourricier.—A ces derniers mots, qui retentissoient plus loin que Duprat ne l'auroit voulu; à ce sanglot, qui trahissoit le désespoir secret du rieur, et qui suspendit un moment la distribution du souper, Jean-Baptiste se releva aussi droit que le lui permettoit sa longue stature, un peu courbée par le temps.

— Vos créanciers, monsieur? vous n'en avez plus, dit-il avec fermeté. Ils vous redevoient quelque chose, et ils ont été contents de tout prendre. Quant à madame, elle conserve cette petite maison de Villeneuve, qu'elle préféroit à celle d'Avignon, et il lui reste avec son domaine, en pleine propriété, les dix-sept cent trente livres de rente de Jean-Baptiste Morand.

— Votre fortune, Baptiste, après avoir arrangé mes affaires, selon toute apparence, du produit de quelques autres épargnes que vous aviez faites dans mon commerce, au temps passager de sa prospérité!... Mais que vous restera-t-il, à vous?...

— L'amour et la crainte de Dieu où j'ai été élevé, monsieur, et puis du pain chez madame Duprat. Je n'ai jamais eu d'autre ambition. J'ai commencé par votre pain, et je finirai par votre pain, en tout bien tout honneur, sans avoir fait tort à personne. J'aurois passé avec vous le peu de jours que j'ai encore à vivre. S'il faut que vous partiez le premier...— Hélas! cela

est donc vrai? — je serai jusqu'à la mort le fidèle domestique de madame Duprat et de vos enfants, comme j'ai été celui de votre père et le vôtre. Je ne me connoissois point de famille; je n'ai jamais eu qu'un fils à caresser au berceau, et c'est celui que vous êtes venu remplacer dans les bras de ma femme. Elle aussi s'en est allée sans me laisser aucun devoir à remplir sur terre. Le Seigneur soit loué en toutes choses! Tout ce que je possédois me provenoit de vos parents, qui m'ont fait presque riche, et de vous, monsieur, qui preniez plaisir à grossir mon mince trésor de vos libéralités de jeune homme. — Je disois en moi-même : C'est bien, Jean éparpille sa fortune; mais ses enfants ne perdront pas tout. Et quand je vous grondois avec le respect que je vous dois, vous vous contentiez de rire comme un fou en appuyant vos mains sur mes épaules : car vous étiez si aimable et si doux avant la révolution, vous me traitiez si bien comme un ami, que j'ai pu m'accoutumer... Pardon, monsieur Jean!... que j'ai pu me croire autorisé à vous regarder, moi, comme mon fils et mon héritier...

Duprat se jeta au cou du vieillard. Mainvielle les embrassa tous deux, et s'attendrit sans doute un instant, parce que tout ce qui intéressoit Duprat lui devenoit plus personnel que ses propres intérêts. Jean-Baptiste se prit à pleurer de leur émotion, comme un pauvre homme du peuple qui s'associe, sans la comprendre, à l'impression qu'il a produite, par la seule puissance de la naïveté et du sentiment; mais ce mouvement d'une âme généreuse, qui l'avoit quelque temps distrait et soutenu, fit place aux plus cruelles agitations, quand il vint à se rappeler, ainsi qu'au sortir d'un rêve, que Duprat alloit mourir.

— O mon Dieu! reprit-il, pourrez-vous permettre cela? Faudra-t-il qu'il meure ainsi, Jean, mon petit enfant, mon pauvre Jean, que j'ai tant réchauffé, tant

dorloté sur ma poitrine en lui disant : Vois-tu, Jeannot, comme le Rhône est large et beau, comme les murailles des remparts sont festonnées, et veux-tu venir au pied des murailles des remparts pour les toucher de la main ? Ah ! je ne savois pas alors que je vous escorterois un jour jusqu'au pied... Malheur ! malheur ! que la Providence nous soit en aide !

Le guichetier enveloppa Jean-Baptiste d'un bras vigoureux pour l'empêcher de tomber, et le traîna jusqu'à la porte qu'il lui ouvrit et qu'il referma sur lui.

— Monsieur Baptiste, dit le marquis de Sillery en se levant, et en saluant respectueusement le vieux domestique à son passage, vous êtes notre ami à tous, et je m'honorerois long-temps, si j'avois long-temps à m'en honorer, de m'être trouvé dans une si belle et si noble conversation.

— Monsieur Burke, monsieur Dupan, vous avez beau dire, s'écria Carra, en montrant les larmes dont les joues de Duprat étoient baignées... ce ne sont pas là des hommes de sang (XIII) !

L'effet de cette scène fut vif et général, mais rapide, car la solennité de l'idée commune à tous prévaloit sur toutes les distractions. Ce sujet ramenoit d'ailleurs chacun des condamnés à ses propres affections et à ses regrets de famille. On imagine aisément qu'ils s'étoient placés de manière à pouvoir s'y livrer avec leurs plus proches voisins sans avoir rien à leur apprendre. Ainsi les mêmes sentiments et les mêmes noms occupoient Ducos et Fonfrède ; Vergniaud et Gensonné se parloient des mêmes amis et des mêmes souvenirs, quand les méditations de Vergniaud vouloient bien le rendre aux sévères douceurs de ce dernier entretien. Les Bretons Duchâtel et Le Hardy confondoient pour la première fois des opinions libres et découvertes que leur condamnation venoit d'affranchir de toute réserve. Il en étoit ainsi de la plupart des autres. Brissot, triste, mais rési-

gné, gardoit le silence, ou ne l'interrompoit que pour laisser échapper, de temps à autre, le nom de son fils avec un soupir. Sillery étoit plus étranger à ces effusions touchantes, parce que né dans une autre société, il avoit vu disparoître dans son naufrage presque tout ce qu'il aimoit, et le sentiment de la solitude où ses émotions politiques l'avoient jeté réveilloit depuis quelque temps dans son âme le besoin de puiser à une source nouvelle de consolation. Il conversoit secrètement avec Fauchet, et la physionomie évangélique du pécheur converti par l'infortune s'éclaircissoit en l'écoutant. Il y avoit dans ce prêtre guéri de ses erreurs, et sincèrement revenu à l'espérance et à la foi, quelque chose d'une confiance céleste, qui auroit rendu le courage aux plus incurables douleurs. La sérénité de son sourire et de ses traits annonçoit une joie si pure que le martyre pouvoit paroître doux à ce prix.

L'assemblée avoit donc alors un aspect sérieux, trop naturel en pareille circonstance, mais qui réprimoit péniblement l'expansion de Mainvielle, déjà distrait d'une impression momentanée; car rien n'étoit capable de fixer la mobilité de son imagination et de tiédir l'effervescence de son sang. Il rompit tout à coup le silence :

— En vérité, c'est donner trop de temps aux pensées pénibles dans une soirée de plaisir et de gloire, où tous les cœurs ne demandent qu'à s'épancher en commun dans les délices du banquet! Elle marche, la nuit joyeuse, et nous n'avons encore ni bu ni chanté. Nous n'avons pas encore salué les noms chéris de nos camarades, de nos femmes, de nos maîtresses ! A quiconque se souviendra de nous avoir aimés, joie et santé en ce monde.

Président, continua-t-il en se levant et en heurtant son verre contre celui de Vergniaud, vous me ferez raison de ce vieux madère, et je vous suis caution que vous n'en goûterez jamais un meilleur!...

VERGNIAUD.

A vous, Mainvielle, et à tous ; mais c'est ici la coupe de Théramène. Laissons le reste au beau Critias !

FONFRÈDE.

Le beau Critias, grand Dieu ! à qui destines-tu ce rôle parmi les repoussants tribuns de la Montagne ? à ce petit Saint-Just, si perpendiculaire, si roide, si empesé, qui, selon Camille, porte sa tête comme un Saint-Sacrement ?

LACAZE.

A Robespierre, que ce fou de Mercier compare à un loup-cervier en toilette de bal ?

ANTIBOUL.

A ce Danton dont la figure hideuse épouvante la liberté ? (XIV)

GARDIEN.

A Couthon, peut-être !...

CARRA.

Couthon que la prévoyante nature a sagement privé de ses facultés locomotives pour restreindre ses moyens de nuisibilité ?....

GENSONNÉ.

Marat ne réclamera pas, messieurs. Il a pris le même parti que Vespasien. Il est devenu dieu.

DUCOS.

Oublions ces malheureux pour ne nous occuper que de la patrie et de nos amis !

Et au même instant vingt noms honorés qui ne parviendront pas tous à la postérité avec la même illustration, mais qui étoient alors l'amour et l'espérance des gens de bien, s'échangeoient sur toutes les bouches. C'étoient Villar, Viennet, Mazuyer, Laurençot, Wandelaincour, Seguin, Noël, Harmant, Quirot, Casenave, Boissy-d'Anglas, Lanjuinais, Daunou, Pontécoulant, Larivière. C'étoit Jean de Bry qui exerçoit sur le grand nombre les plus vives sympathies, jeune et ardent

comme les ardents et les jeunes, puissant par la parole comme les orateurs, riche des acquisitions de l'esprit comme les savants, pénétré déjà de hautes idées morales et religieuses comme les sages. Les proscrits surtout occupoient toutes les pensées, comme s'il n'y avoit eu de souffrances et de périls que pour eux. — Où sont-ils? que font-ils? que deviendront-ils? — Ces questions se croisoient, se confondoient, se répétoient de tous les côtés, avec un intérêt d'émotion qui s'augmentoit des moindres incertitudes.

— Faut-il le demander? répondit Gensonné, de ce ton de sensibilité morose et de douce ironie qui étoit, ainsi que nous le disions tout-à-l'heure, le trait principal de son esprit. — Échappés depuis cinq mois aux fureurs de la Montagne, ils ont cherché long-temps à la suite de Guadet (XV) — puisse la mort épargner un si vigoureux défenseur à la liberté! — ils ont trouvé sans doute quelque asile inviolable où ils attendent en paix le jour d'assister glorieusement au triomphe de la raison et des bonnes lois sur une faction en délire. L'enfer même leur en auroit servi, si le voyage d'Orphée pouvoit se renouveler dans le monde prosaïque des jacobins, car la lyre d'Orphée, Girey-Dupré nous l'a dit en vers, a passé entre ses mains. — Là, dans une profonde sécurité sur le sort, et peut-être sur le nôtre, il est aisé de deviner comment ils remplissent leur temps. Je crois, en vérité, que je les vois. — Salles, relit et repolit cette éternelle tragédie qui doit incessamment détrôner Voltaire. Barbaroux, achève de rimer un conte badin, dont les dames n'avoueront pas la lecture, ou bien, l'Hercule de la révolution, vaincu par un nouvel amour, file aux pieds d'une autre Omphale qui le cache dans son boudoir. Valady, frissonne au seul nom de l'échafaud qu'il ambitionnoit comme le terme le plus glorieux d'une honorable vie, et se plaint, dans sa timidité ingénue, de ne pouvoir finir ses jours au fond de quelque modeste soli-

tude, pareille à celle du vieillard de Virgile. N'entendez-vous pas Louvet, modulant sur tous les tons de sa prose cadencée, un peu froide à mon avis quand elle n'est pas libertine, de tendres invocations à la massive Iris qu'il a baptisée du nom sarmate de Lodoïska? Buzot, plus enorgueilli qu'il ne le pense lui-même de la royauté imaginaire que lui ont conférée nos ennemis, déclame d'une voix imposante, ou gourmande les esprits irrésolus avec une rigueur impériale. Pétion, fier de ses beaux cheveux blanchis avant l'âge, prêche avec la gravité du patriarche ou la solennité du pontife. Cussy, tempête contre sa goutte, et s'en console en buvant plus sec qu'il ne convient à son régime (XV)........

— Je bois à tous, et à chacun d'eux en particulier, dit Mainvielle en multipliant les rouges-bords.

— Je bois à leur avenir et à celui de la France, dit Ducos.

— Je bois à la République une, indivisible et impérissable, dit Boileau.

VERGNIAUD.

Être de raison! puérile chimère, bonne à bercer tout au plus désormais l'imagination d'un enthousiaste à la robe juvénile! Rappelez-vous ces mots de Barbaroux : « Si j'avois à recommencer ma vie, je la consacrerois « tout entière aux nobles études qui élèvent la pensée « de l'homme de bien au-dessus de la terre, et je ne m'a- « viserois jamais de vouloir conduire à la liberté un « peuple sans mœurs. Cette foule furieuse n'est pas « plus digne d'un gouvernement philosophique que les « lazzaroni de Naples et les anthropophages du Nouveau- « Monde (XVI). » — Barbaroux disoit vrai. Il falloit fonder sur une terre cachée aux scélérats la république idéale de Roland. Les vrais sages rêvent des législations avec Platon et des utopies avec Thomas Morus. Ils n'essaient pas de les réaliser.

GENSONNÉ.

Vergniaud est décidément le Jacob Dupont de la République (XVII); il ne croit plus à la liberté.

VERGNIAUD.

Je ne crois plus à cette déesse qui vient au milieu des hommes les mains pleines de bienfaits, mais à cette furie qui les enivre et qui les dévore. L'appelez-vous la liberté? Quand les nations reconnurent d'un commun accord la divinité du soleil, il n'étoit pas couvert du voile sanglant des orages.

FONFRÈDE.

O Vergniaud! notre égalité sociale, qui est écrite dans la nature, ne seroit aussi qu'un vain mot!

VERGNIAUD.

Procuste avoit un lit de fer à la mesure duquel il assujettissoit tous les voyageurs, en disloquant les plus petits, en mutilant les plus grands. Ce tyran croyoit comprendre fort bien l'égalité.

BRISSOT.

Elle peut s'établir graduellement chez un peuple nouveau, ou renouvelé, comme en font les révolutions et les transmigrations; chez un peuple où tout le monde est également intéressé à l'établissement et au progrès de l'institution qui est la sauvegarde de tous, parce que le mouvement des choses humaines l'a ramené des erreurs de la civilisation à l'innocence des tribus primitives; — chez un peuple de frères.

VERGNIAUD.

Quelle fraternité, grand Dieu, que celle d'Abel et de Caïn!

CARRA.

Je crois, — moi, comme il est de l'intime essence des choses qui vivent, et même de l'essence des choses qu'abusivement on croit mortes, de parvenir de modification en modification, ou si vous voulez de forme en forme, à leur apogée possible de développement, — je crois, dis-

je, que les sociétés actuelles tendent naturellement de toutes leurs forces motrices, et aussi en raison de quelque puissance incidente que je n'ai pas encore suffisamment examinée, à l'établissement définitif de la République.

BRISSOT.

Moi, j'ai vu de près les malheurs des peuples, les vices des législations, et l'incurable démence des rois. Je crois, en mon âme et conscience, que la révolution triomphera.

VERGNIAUD.

La révolution est comme Saturne. Elle dévorera tous ses enfants (XVIII).

BRISSOT.

Je lui adresserai en mourant un adieu de regret et d'espérance!

VERGNIAUD.

Et moi aussi, je lui adresserai un adieu, l'adieu du gladiateur vaincu : Tyran aveugle et féroce, les mourants te saluent!—Mais de la révolution sublime que ma pensée s'étoit faite, j'en emporterai le deuil dans mon cœur, comme Mirabeau celui de la monarchie (XIX).

BRISSOT.

Ta misanthropie est justifiée par des crimes qui ne me font pas moins horreur qu'à toi, mais elle t'entraîne trop loin. Ton expérience tardive s'est formée dans des jours de désolation et de douleur. Vergniaud mourant n'a vu que le berceau d'Hercule.

VERGNIAUD.

Hercule au berceau étouffoit des serpents. Il n'en vomissoit pas.

BRISSOT.

Je te parle avec cette connoissance plus calme et plus approfondie des hommes et des événements que l'âge, la méditation et les voyages m'ont donnée. J'ai visité des nations innocentes dans leurs mœurs, simples dans

leurs besoins, modérées dans leurs ambitions, et par conséquent heureuses de tout le bonheur que peuvent procurer la modération, la simplicité, l'innocence. J'ai compris alors que l'habitude des bonnes institutions fait les bonnes sociétés, et que cette habitude se contracte vite, car celles-là comme celle que nous nous proposions de fonder sortoient à peine d'une révolution qui avoit éclaté et s'étoit accomplie en peu d'années sous nos yeux. Moïse lui-même disparut dans une tempête, et la législation de Moïse a traversé les siècles.

FAUCHET.

Cette tempête venoit du ciel, et les vôtres viennent des abîmes.

VERGNIAUD.

Bien, Fauchet ! ne justifions pas nos erreurs par des comparaisons forcées. La décrépitude n'enfante plus. On ne fait pas de jeunes institutions avec de vieux peuples.

BRISSOT.

C'est un vieux peuple que les colonies américaines. Leur civilisation est née de la nôtre.

VERGNIAUD.

Et assez péniblement pour que tous les âges s'en souviennent. Elle a coûté la vie à sa mère.

CARRA.

J'opine que s'il est une claire, palpable et irrésistible réponse, une évidente et irréfragable solution au paradoxe sceptique de Vergniaud, c'est celle qui résulte ostensiblement de la révolution d'Amérique, révolution phénoménale, j'en conviens, mais expérimentale et complète.

VERGNIAUD.

Je vous proteste, savant Carra, que vingt adjectifs à votre choix, placés, selon votre usage, au-devant de cette démonstration, ne me démontreroient rien de plus. Mes opinions sont arrêtées sur tout ce qui appartient à

l'intelligence bornée de l'homme. Nous saurons le reste demain.

CARRA.

Il est pourtant positif, incontestable, universellement reconnu...

VERGNIAUD.

Que les nations ont leurs mœurs, les temps leurs besoins, les législations leurs *antécédents* nécessaires — passez-moi cette mauvaise expression, — et que toute organisation politique se compose de ces éléments. Brissot, qu'une instruction si vaste et si variée a initié aux secrets les plus relevés des polices humaines, n'a cessé de nous présenter pour exemple cette constitution atlantique, bonne peut-être aux peuples qui se la sont faite, mais qui n'est pas plus applicable à notre monde usé que les cultures de l'Amérique à nos froides régions et à notre sol appauvri. Nous auriez-vous donné un jour, ô mon cher Brissot, les végétaux des tropiques, avec les ravissantes harmonies de leur terre natale, la chaleur vivifiante de leur ciel, l'énergie de leurs saveurs et de leurs parfums? La question se renferme dans ce mystère. — Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'un peuple colon? Une famille adulte, une société de jumeaux majeurs et émancipés, qui ont reçu d'une éducation uniforme des facultés presque toutes pareilles entre elles; un état de convention qui n'a de but que sa durée, de gloire que son indépendance, de liens que ses intérêts. Jeté simultanément dans un monde d'exil, ce peuple y arrive en voyageur, et s'y impose facilement un contrat qui n'est que l'expression des garanties matérielles de sa conservation, que la condition de cette existence relative dont le type n'est gravé nulle part dans la destination de l'homme; pacte viager qui lie à peine quelques générations, qui n'emprunte rien au passé, qui ne doit rien à l'avenir, parce qu'il n'y a ni passé ni avenir pour une nation d'un jour à laquelle le présent lui-même n'appar-

tient que par hasard, car c'est au hasard qu'elle doit jusqu'à l'air qu'elle respire, et jusqu'à la lumière qui l'éclaire. Il n'y a point de loi fondamentale, il n'y a point de religion politique pour une civilisation expatriée, car il n'y en a point sans patrie : il n'y a point de patrie dans le lieu où nos mères n'ont pas rêvé le berceau de leurs enfants, où nos enfants ne peuvent pas semer des fleurs sur le tombeau d'un aïeul. Le Scythe qui répondit à l'étranger : « Dirai-je aux ossements de nos » pères de se lever et de marcher avec nous ? » définit très-bien la patrie. La patrie de l'homme naturel n'est pas si large qu'on l'imagine. S'il a tracé un sillon, s'il a bâti une étable, s'il a planté un arbre et logé une femme, s'il a nourri un enfant entre la chaumière où il a été allaité, et le cimetière où il a suivi le convoi de son père, voilà la patrie. — La constitution passagère d'une caravane organisée en peuple est un beau modèle à proposer aux Arabes nomades et aux aventuriers bohémiens. Il faut d'autres bases aux législateurs du vieux monde. — Quand la statue de Pygmalion fut animée d'un souffle de Vénus, les hommes tombèrent à ses pieds et reconnurent qu'elle étoit belle ; mais Rousseau même ne lui a prêté que le sentiment confus d'une personnalité stérile. Aucun sein ne l'avoit portée, aucun regard ami n'avoit épié l'essai de ses premiers pas ; aucune oreille n'avoit été réjouie du bruit si vague et si doux de ses premiers bégaiements ; jamais ses doigts n'avoient joué dans des cheveux blancs ; jamais son cœur inquiet et curieux n'avoit palpité sur un cœur. Fantaisie ingénieuse de l'art, un moment vivifiée par le feu de la nature, mais innocente par ignorance et non par pudeur, dépourvue de l'instinct de l'amour par lequel on est aimé, incapable de connoître le bloc même dont elle est sortie ; toute vivante, elle touche de toutes parts au néant, et la mythologie l'a si bien senti qu'elle n'a pas daigné la rendre mère. Vos républiques améri-

caines ressemblent beaucoup à cette statue. — Bernardin de Saint-Pierre parle dans son Voyage à l'île Bourbon d'une plante qu'il a remarquée au Cap de Bonne-Espérance, et qui développe sur la verdure une fleur éclatante mais fragile que nulle tige ne paroît lier à la terre, et que le moindre souffle flétrit. Vos républiques américaines ressemblent beaucoup à cette fleur. — Quand Moïse, dont vous parliez tout-à-l'heure, conduisit son peuple à la terre de Chanaan, il ne se contenta pas de lui dire : Je vous mène dans une contrée favorisée du Seigneur, où coulent des ruisseaux de lait et de miel; il lui dit : Je vous promets une terre qui a été promise à vos ancêtres, et que Dieu a marquée pour le patrimoine d'Israël.

Je comprendrois, quoique avec peine, qu'on refît une civilisation dans notre Gaule celtique avec les souvenirs des druides. On n'en fondera point sur des idées purement morales. Telle est la destinée de l'homme. La divinité qui préside aux créations sociales, ce n'est ni la doctrine du philosophe, ni l'expérience du légiste; c'est la nymphe du poète et la fée du romancier. La sagesse de Numa n'auroit pu se passer d'Égérie. — Venus à la fin d'une société, nous nous sommes follement épris de nos œuvres, en voyant s'entasser derrière nous des ruines sur des ruines, mais nous n'avons rien construit, et Fauchet vous en dira la raison, selon les termes de sa foi, qui est une des mille expressions de l'éternelle vérité, si elle n'est pas la meilleure : c'est que le grand inconnu qui a tout fait de rien n'étoit pas avec nous, et que le miracle d'une création soumise aux lois de la parole ne se renouvellera plus. — Mon cœur étoit las comme le vôtre des longues erreurs de tant de générations abruties, et des longs malheurs de tant de générations esclaves. Comme le vôtre, il a ambitionné dans son aveuglement des améliorations impossibles qui ont déjà coûté trop de larmes et trop de sang au genre hu-

main. Les amants de Pénélope n'ont pas été trompés plus amèrement que ceux de la liberté. L'intelligence des nations a des nuits profondes qui détruisent l'ouvrage de ses jours. Tant qu'un siècle lèguera au siècle qui le suit une page de l'histoire, une tradition, un monument, il ne sera pas permis de rien édifier. Pour la société, comme pour l'homme qui a vu beaucoup d'années, il n'y a de nouveau que la mort. Les Péliades, qui égorgèrent leur vieux père pour le rajeunir, étoient d'habiles républicaines. Elles savoient le secret des révolutions. A la naissance d'un peuple, le sacrifice d'un homme est quelque chose; mais quand ce peuple a vieilli, le gouffre de Curtius ne se referme que sur le peuple tout entier (XX).

BRISSOT.

Quel jour as-tu attendu pour nous dévoiler cette pensée effrayante?

VERGNIAUD.

Sais-tu à quel jour Brutus étoit arrivé, quand il s'aperçut que la vertu n'étoit qu'un nom?

GENSONNÉ.

Est-ce à cela que se bornent les révélations de ton esprit familier? Gracchus égorgé dans le bois sacré jeta de la poussière vers le ciel, et de cette poussière naquit Marius qui écrasa l'orgueil des patriciens. Vergniaud, nous avons un lendemain!...

— Je le sais bien, dit Mainvielle, un lendemain qui n'en aura plus.

VERGNIAUD.

Des républiques qui bâtissent la monarchie; des monarchies qui bâtissent la république; et le chaos après.

BRISSOT.

La monarchie angloise n'est pas le chaos; elle préside encore à la civilisation des deux mondes.

VERGNIAUD.

La monarchie angloise est d'hier ; quand elle est née d'ailleurs, les éclairs du mont Sinaï n'étoient pas éteints. Ouvre les pages de cette histoire, tu y trouveras partout les traditions de l'Écriture plus vivantes qu'aux premiers temps de l'Église. L'esprit de leur révolution, c'étoit l'esprit du Dieu de la Bible. Le sceptre de l'opinion, c'étoit la verge d'or du prophète. La constitution tomboit page à page des textes sacrés, et les prêtres marchoient au-devant de la nation avec le glaive du Christ et le livre de la loi. Rends un pareil véhicule à ta république, ou jette un linceul sur son cadavre ; il ne s'animera point.

SILLERY.

Observez aussi, monsieur Brissot, que ce peuple éclairé de si hauts enseignements bravoit, par sa position géographique, la menace des armes et l'invasion des doctrines ; il est entouré de l'Océan comme d'une ceinture. Oserions-nous opposer à un pareil état de société celui d'une nation grande et généreuse, sans doute, mais d'une nation à coutumes disparates, à limites équivoques, à mœurs indécises et mobiles ?

CARRA.

D'une nation hybride, hétérogène, sans autochtonéité, sans amalgamation, sans sympathisme ?

FAUCHET.

D'une nation sans Dieu ? L'histoire de toutes ces agrégations d'hommes qu'on appelle des sociétés est écrite en caractères ineffaçables dans la Genèse. L'homme séduit cueille avec ivresse le fruit de l'arbre de la science, et il apprend pour toute science qu'il doit mourir de mort. Le fruit de l'arbre de la science, messieurs, je vous le dis, ce sont les révolutions.

DUCOS.

En vérité, mes amis, je ne sais si je me trompe, mais les paroles qui m'arrivent de ce côté ressemblent à celles

qu'on entend dans les rêves. Il y a six mois que vous dissertiez comme des encyclopédistes, et voilà que vous prêchez comme des puritains ! O Fauchet ! ne calomnie pas du moins à ton heure dernière les aimables séductions de la femme dans le paradis terrestre, dont elles rachetoient si délicieusement le sublime ennui ! J'ai entendu dire plus d'une fois qu'un cœur d'amant avoit palpité sous ton étole apostolique !

FAUCHET.

Ma vie n'est pas un exemple, Ducos, et mon heure dernière sera une réparation, si Dieu en reçoit le sacrifice. Il y a plus d'un obstacle à vaincre et plus d'un regret à dévorer sur le chemin du salut.

VERGNIAUD.

Comme plus d'un outrage à subir sur celui du triomphe. Prends la main que t'offre Ducos ; il n'a pas voulu te blesser.

MAINVIELLE.

Allons, Fauchet, un peu d'indulgence pour la gaieté. Votre maître de Galilée prenoit plaisir à la joie des enfants. Nous ne rirons pas plus jeunes, comme disoit ma pauvre mère, et il m'est avis que nous ne rirons pas plus vieux de beaucoup.

FAUCHET.

Que la paix du ciel descende sur toi, cher Ducos, avec les bénédictions que mon cœur te donne !

BRISSOT.

Cela est bien ! Quelle pitié pouvons-nous attendre de la postérité, si nous en manquons pour nous-mêmes, nous, hélas ! qui nous sommes égarés les uns par les autres dans la recherche du bonheur public ?

LASOURCE.

Je me souviens que le sujet de ma dernière instruction au peuple fidèle de mon auditoire étoit le verset 22 du chapitre V de saint Matthieu en son évangile : *Celui qui insultera son frère, ou qui lui adressera des*

paroles menaçantes, mérite d'être condamné dans le conseil. Heureux qui a mieux profité que moi de cet enseignement ! La fougue de mon caractère ne me livroit que trop vite aux égarements de la colère et des passions, quoique je fusse porté par mes inclinations naturelles autant que par mon ministère à des sentiments tolérants et doux. Je vous prie, Sillery, de vouloir bien oublier nos déplorables disputes (XXI).

SILLERY.

D'honneur, monsieur de Lasource, vous ne pouviez rien me proposer de plus agréable. Vous m'avez vu ce soir jeter ma béquille de podagre au milieu du parquet, en disant : « Je suis arrivé ici infirme et malade, mais votre jugement me rend toute l'énergie de ma jeunesse et de ma santé ; voici le plus beau jour de ma vie ! » Eh bien, monsieur de Lasource, croyez que je ne me débarrasse pas moins aisément des infirmités de mon âme, et que je mourrai votre sincère ami. Je ne garde pas même rancune à ces messieurs du tribunal.

LASOURCE.

Nous mourons le jour où le peuple a perdu la raison. Les infortunés mourront le jour où il l'aura recouvrée. Lequel vaut le mieux de leur sort ou du nôtre ? Puisse au moins le ciel ne pas se fermer à leur repentir !

MAINVIELLE.

Ce sont là, grâce à Dieu, des paroles de paix, et il devoit en être ainsi, puisque nous avons le bonheur de posséder parmi nous des représentants des deux Églises.

CARRA.

Il est vrai — passez-moi cette saillie — que nous voilà exactement placés, comme le symbolique animal de Buridan, entre deux boisseaux d'exhortations évangéliques.

GENSONNÉ.

Je déclare au nom du bureau que nous pouvions compter un mandataire de plus dans le prochain concile

des communions chrétiennes. Fonfrède a été missionnaire, et j'ai entendu cette voix éloquente se préparer aux improvisations de la tribune par les improvisations de la chaire.

FONFRÈDE.

Vains efforts d'une pensée inquiète, qui cherche à se rattacher à tout ce qu'il y a de grand dans l'avenir de l'homme, et qui ne parvient de tentatives en tentatives qu'aux désolantes réalités de la proscription et du supplice !

BRISSOT.

A qui le dis-tu, Fonfrède? Mon indépendance de caractère et de mœurs, ma paisible et laborieuse pauvreté, le sacrifice de ma vie offert depuis long-temps à toutes les passions qui demandent, la popularité même que mes ouvrages m'avoient acquise dans tout le monde civilisé, et qui m'a rendu l'interprète de quatre millions d'Américains dans une question d'humanité, rien ne m'a défendu des excès de cette frénésie populaire; elle vient de me crier par la bouche de ses juges affidés qu'il falloit mourir !

LESTERPT-BEAUVAIS.

Tu as vécu comme Aristide, et tu mourras comme Sidney (XXII).

LASOURCE.

Je ne suis pas en arrière de services et de dévouement avec vous, Brissot ! La République me devoit une statue pour avoir démasqué le traître Lafayette; Lafayette, l'idole devant laquelle j'avois si long-temps sacrifié (XXIII).

DUCHATEL.

Soyez tranquille, monsieur. L'humanité, indulgente pour vos erreurs, vous accordera peut-être une statue plus durable que les monuments de la République. Elle n'oubliera jamais avec quel courage et avec quel talent vous avez défendu la cause des innocents enfants des émigrés.

VERGNIAUD.

La conscience d'une vie utile et bienveillante est, en vérité, le plus doux des priviléges d'une bonne mort. Il ne nous est pas donné comme à Scipion de forcer un sénat injuste à nous suivre au Capitole, mais la postérité nous y attend. Plus je réfléchis, moins je vois ce qui manqueroit à la gloire de notre nom historique. Je déclare, quant à moi, que mon existence me paroît fort complète.

DUCOS.

Fort complète en effet, à la durée près. Oh! qu'un esprit cultivé en notre barreau de Bordeaux est fertile en joies flatteuses et en consolantes vanités! La postérité est une chose magnifique, Vergniaud, et le Capitole aussi, moyennant que tout cela vienne à point; mais cette imposante perspective ne m'empêche pas de trouver quelque chose à dire au compte interrompu de mes jours. La mesure n'y est pas.

VERGNIAUD.

Qu'importe la mesure des jours à qui meurt pour son pays? Le plus prochain est le meilleur quand il est le plus glorieux. Notre âge politique, c'est celui de nos titres à l'échafaud, et l'échafaud, Ducos, c'est le Capitole des temps mauvais. Ce bonheur étoit au-dessus de toutes mes ambitions!

DUCOS.

En ce cas, réjouis-toi, couronne-toi de fleurs, et baigne-toi dans les parfums. Les compagnons de Léonidas en firent autant avant de passer du champ de bataille à leur vie immortelle.

CARRA.

Avec une épitaphe de Simonide que j'ai deux ou trois raisons de croire apocryphe.

FONFRÈDE.

Le martyr qui va mourir aux autels de la liberté n'est jamais trop pur ni trop paré.

Sillery rajusta ses cheveux, et releva les longs parements de son gilet blanc.

— Cet incident de la vie qu'on appelle la mort, dit-il, mérite à peine d'être pris en considération, quand on a le bonheur d'y être convenablement disposé par la foi ou par la vertu. Nous avons sur le reste des hommes le précieux avantage de l'attendre à une heure fixe. Inévitable, il faut le subir. Prématuré pour la plupart d'entre vous, messieurs, il est consolant de penser que vous n'aviez aucun moyen honorable d'en retarder le moment.

DUCOS.

Il y en avoit un. Pendant que nous étions en veine de décrets, et que nous en faisions à la journée, je regrette de n'avoir pas proposé l'indivisibilité de la tête et des vertèbres.

BOILEAU.

Il y en avoit un autre : c'étoit de prêter la main à l'œuvre de la Montagne, qui a peut-être sauvé la patrie.

MAINVIELLE.

Et qui n'a pas sauvé Boileau, l'ingrate ! Hélas ! c'est une méprise.

BOILEAU.

Vous rappelez-vous la menaçante prophétie de Danton ? « Le bronze qui doit former la statue de la liberté » est en pleine fusion. Si nous manquons le moment de » le couler, il nous dévorera tous ! »

VERGNIAUD.

Il les dévorera ? — Et notre gloire, à nous, sera d'avoir mieux aimé mourir leurs victimes que leurs complices !

— Malédiction ! dit Viger, en appuyant sa main sur la place où il avoit l'habitude de chercher la poignée de son sabre, dans ses fougueuses argumentations à la Convention nationale ; — malédiction ! qui nous reproche de n'avoir pas été leurs complices ? Nous autres

soldats, nous tournons la face à la mort, et nous ne transigeons pas avec le crime! la responsabilité d'un forfait politique est le *sauve-qui-peut* des lâches. Que Dieu pardonne à ceux qui l'acceptent, comme diroit M. l'abbé Fauchet! — Je m'étonne, messieurs, que vous n'ayez pas compris un meilleur moyen que les vôtres de réduire au silence une méchante cohue d'énergumènes qui pâlissoient à la vue du fer! Je vous reconnois pour des avocats très-diserts et des gens de beaucoup d'esprit, choses auxquelles je m'entends de profession, puisque j'étois membre de l'académie d'Angers; mais jamais discours, si beau qu'il fût, n'a fini une révolution. La seule puissance qui fût capable d'assurer au milieu de nos désordres la conservation des idées sociales, ce n'étoit pas celle de la rhétorique avec ses phrases cadencées et ses précautions oratoires. C'étoit, mordieu! celle de la force, d'une force virile et martiale qui procède par les démonstrations de l'épée. — Nous en avons des preuves mémorables dans les anciennes histoires. — A la pointe de l'épée, messieurs, rien qu'à la pointe de l'épée. — Duperret que voilà peut le dire, et Valazé que voilà aussi vous le diroit, s'il le pouvoit; — nous aurions mis à la raison en cinq minutes, pour ne pas exagérer, toute cette couarde et hargneuse louvetaille de la Montagne. Cela valoit mieux que de vous complaire, comme des légistes, en longues harangues du goût d'Isocrate et de Cicéron : —Ah! ah! ah! ah! une, deux! Robespierre est mort! — Une, deux! le beau Lacroix fera défaut à l'appel nominal du soir! — Une, deux! Collot d'Herbois crie merci, le misérable! mais il ne l'obtiendra pas...

Et tout en parlant ainsi, Viger, entraîné par la chaleur de l'action, n'en oublioit pas la pantomime nécessaire.

— Quel horrible carnage! s'écria Mainvielle; arrêtez-moi cet homme-là.

— Voilà, continua Viger, comment se fondent les bonnes constitutions, et non pas avec je ne sais quel fatras élégant de prétendues raisons d'hommes d'État qui n'ont jamais rien enseigné à ceux qui ne veulent pas apprendre! Excusez, Vergniaud! pardon, Gensonné! car je ne voudrois pas pour les oreilles de Chabot offenser le cœur d'un ami; non, pardieu, je ne le voudrois pas! mais je soutiens qu'il falloit me suivre, quand je vous montrois de la pointe de mon sabre le chemin de Versailles, et que cette canaille, plus peureuse encore qu'insolente, m'ouvrit par deux fois, s'il vous en souvient, un large passage sur la terrasse. — Ce n'est pas dans le cœur gangrené d'une ville impure, échue en patrimoine à toutes les tyrannies populaires, comme la voirie aux corbeaux, qu'on pouvoit rassembler les éléments d'une saine république. C'étoit partout ailleurs, car le principe social nous auroit suivis, et c'est à lui que les nations se rallient toujours. Qui sait maintenant d'où il rentrera dans Paris, s'il y rentre jamais? — de l'Orangerie de Saint-Cloud peut-être!

DUPERRET.

Sans m'emporter comme M. Viger, moi dont le caractère est naturellement fort doux, et qui me flatte d'avoir vécu avec vous tous, messieurs, dans les termes de la politesse, je ne peux me dispenser de rendre témoignage à ce qu'il y a de judicieux dans son opinion. Le jardin étoit là, fort commode à mon avis pour ce genre de discussion, et c'étoit plaisir, raison, économie à nos commettants, que de vider ainsi les questions en deux ou trois passes d'épée, au lieu de les traîner scandaleusement en débats honteux qui tournent toujours, vous pouvez l'avoir remarqué, au profit des fourbes et des pervers. Je ne suis pas discoureur, mais j'ai le coup d'œil prompt et la main assurée. Vous m'auriez vu serrer la lame de ce bellâtre d'Hérault Séchelles et de ce flandrin de Tallien! Quelle boutonnière je réservois à

Dubois-Crancé, l'Apollon du gros David ! Nous avions arrangé cela, Viger, Dufriche et moi....

DUCOS.

Dans votre sagesse.....

— Vous persiflez, je crois, monsieur Ducos, s'écria Duperret en le regardant de travers et en froissant impatiemment sa serviette.

DUCOS.

Non, Duperret, non vraiment ! je badine selon mon usage, et je vous prie de ne pas m'ajourner à quelqu'un de ces rendez-vous où deux braves se coupent impitoyablement la gorge. C'est un soin qui ne nous regarde plus. Nous ferions tort à la Montagne d'un de ses priviléges.

DUPERRET.

A la bonne heure, car, aussi bien, j'ai juré de ne me fâcher de ma vie ! Cependant, si on m'avoit cru, et si, comme dit M. Viger, d'autres que Dufriche et moi l'avoient suivi dans son héroïque sortie, vous n'auriez pas les mains liées demain par un malotru de bourreau, pour aller recevoir, en place publique, ce que notre vénérable ami, M. Lamourette (XXIV), appelle une chiquenaude sur le cou.

CARRA.

En vertu de la figure de mots qui est communément nommée euphémisme.

DUPERRET.

Par le saint Évangile ! (XXV) on ne termine pas autrement les guerres de parti ; mais je n'eus pas ébloui un moment ces gens-là de la lueur de mon sabre, que vous autres GIRONDINS, vous avez tous crié haro, comme des Normands !

VERGNIAUD.

Phocion étoit la hache des discours de Démosthène. Duperret, Dufriche et Viger étoient l'épée des trames de la Montagne.

DUPERRET.

Et si vous l'aviez voulu, cette épée auroit coupé le nœud gordien de la révolution.

FAUCHET.

Une autre épée la coupera.

GENSONNÉ.

Celle de Cromwell.....

DUCHATEL.

Celle de Monck.....

VERGNIAUD.

Celle de Thrasybule, peut-être!

VIGER.

Qui sait? La France est en guerre avec l'Europe, et la guerre seule produit des hommes capables de diriger les États!

DUPERRET.

Qui sauvent les peuples de leurs propres fureurs après les avoir défendus des attaques de l'étranger.

VERGNIAUD.

Comme Pélopidas!

DUCHATEL.

Comme Alfred!

FAUCHET.

Comme Macchabée, messieurs, comme Macchabée!

CARRA.

Ce qui est arrivé devant irrésistiblement arriver encore, ainsi que je l'ai prouvé — ainsi que j'ai du moins commencé à le prouver; ainsi que je le prouverois de la manière la plus évidente...

Ici Carra laissa échapper un long soupir. Ensuite il continua:

— Tous les événements de l'avenir n'étant, dis-je, qu'une inévitable répétition du passé, il me paroît vrai en principe qu'une épée terminera infailliblement la révolution. Cela arrive de toute nécessité quand l'avenir des nations est en litige entre le droit et la force.

LE HARDY.

Et une révolution n'est autre chose que l'expression d'un intérêt nouveau qui lutte contre une possession ancienne, c'est-à-dire une tentative qui a pour objet de substituer le fait au droit et la tyrannie au pouvoir.

VERGNIAUD.

Si ce n'est pas là le but de toute révolution, c'est, à la vérité, sa fin ordinaire ; il vient alors un guerrier qui jette son glaive dans la balance comme Camille, et malheur aux vaincus.

DUPRAT.

Vous me rappelez ce que me disoit à ce sujet un jeune capitaine d'artillerie avec lequel je soupois il y a plus d'un an à Beaucaire (XXVI). Je répéterois au besoin ses propres paroles... « Ils marcheront dans les révolu-
« tions, et ils n'en recueilleront pas les fruits. Ils feront
« des constitutions et ils les violeront. Ils se rendront
« odieux au peuple et au genre humain par des excès
« qui avoient disparu de l'histoire depuis Sylla et les
« triumvirs. Un homme alors paroîtra, guidé par la for-
« tune et par le dieu de la gloire. Il dira : Je vous ai
« laissé des lois, et vous les avez foulées aux pieds.
« Qu'avez-vous fait du sang de nos braves, inutilement
« versé pour la patrie? — Et il les chassera devant lui
« comme une paille légère ! »

VERGNIAUD.

Il y a de l'avenir dans ce capitaine à la parole poétique ! il sera Marcellus !

MAINVIELLE.

Je l'ai vu. C'étoit un Corse d'assez petite taille, à l'œil noir, luisant, profond, au maigre et long profil, au teint couleur de pierre, aux cheveux plats et tombants, qui parloit peu, et ne parloit que par phrases sentencieuses et pittoresques. Il s'appelle, je crois, Bonaparte.

ANTIBOUL.

Eh quoi ! est-il de cette nation dont on a dit que les Romains ne vouloient pas y prendre des esclaves (XXVII) ?

FONFRÈDE.

Ballottés entre des aristocrates imbéciles qui ne rêvent que le passé, et des démagogues furieux qui n'ont d'autres instincts que ceux de la destruction, de la rapine et de l'assassinat, les François seroient peut-être un jour trop heureux d'en recevoir un maître !

VERGNIAUD.

Il y a des époques de dissolution où la tyrannie elle-même ne peut pas s'établir chez les peuples. La tempête des révolutions se construit quelquefois de son propre effort une digue imposante en roulant des rochers sur ses rivages, mais le reflux vient qui les emporte en passant. Tous les pouvoirs qui ne sont pas fondés sur des institutions anciennes et nécessaires, identifiées par un long usage avec le génie national, sont des colosses sans base. Montesquieu compare la féodalité du moyen âge à un arbre immense qui couvroit l'Europe de ses larges rameaux et de son épais ombrage; mais il faut un sol compacte et profond à l'arbre social pour y lier de vastes et puissantes racines, qui ne trouveroient où se prendre sur le sol mouvant de cette Europe de sable et de boue que le temps nous a faite. Une révolution est le plus grand jour du peuple; mais comme le plus grand jour du soleil, elle ne promet plus que décadence. Elle éclate en brillantes vertus, par la même raison qui fait, au dire des philosophes, que la flamme a des habitants, mais on ne sème rien de vivace dans la cendre. Le despotisme sera désormais transitoire en France comme la liberté.

DUCHATEL.

A moins que la liberté ne s'y arrête un jour florissante, sous les auspices de ce pouvoir que vous venez de définir, et qui est fondé sur des institutions anciennes

et nécessaires. Oh ! laissez ici, mes amis, toute franchise à mon âme, si près de conquérir son affranchissement immortel ! Vous avez cru détruire la monarchie ; vous n'avez fait que la renouveler, en la réduisant par une réaction violente à la nécessité de subir, lors de son prochain rétablissement, les conséquences de son principe essentiel et les conditions de son origine. La monarchie ne fut en effet dans notre vieille civilisation que la garantie armée des libertés publiques. Elle tomboit de vétusté dans sa forme altérée par des siècles de corruption sociale. Elle se relèvera puissante et rajeunie sur des fondements désormais inébranlables. Oui, la monarchie se relèvera ! les planches de l'échafaud n'ont pas bu la dernière goutte de ce noble sang des Bourbons qui est le sang même du pays, et qui n'a jamais coulé sans que la France en tressaillît d'épouvante et de douleur jusqu'aux entrailles de la terre !...

Ici un vague murmure d'étonnement, d'inquiétude et de colère, couvrit peu à peu, et puis interrompit tout-à-fait le discours de Duchâtel.

— Oui, la monarchie se relèvera, et les Bourbons reviendront, s'écria Le Hardy, avec la vigueur sonore et stentorée de ces poumons de fer qui l'avoient rendu si redoutable à la Montagne.

— Ils reviendront de la captivité de Babylone, reprit Fauchet, en fixant son regard extatique aux voûtes de la prison comme si elles s'étoient ouvertes pour lui montrer le ciel ; — oui, la monarchie se relèvera triomphante, et les murailles du temple avec elle !...

— Vive la République, dit Ducos, et respect aux opinions ! nous avons tous quelque raison pour les croire aujourd'hui fort dégagées entre nous d'ambition et d'intérêt. Il n'est pas clairement prouvé d'ailleurs, continua-t-il en riant, que Fauchet soit visité de l'esprit de prophétie, ou bien il l'est un peu hors de propos, comme cet homme dont parloit le vieux Cazotte (XXVIII), qui

annonça pendant trois jours la ruine de Jérusalem, et qui ne fut averti de sa propre mort qu'au moment où il lui étoit devenu impossible de l'éviter.

Tous les GIRONDINS se réunirent à l'acclamation de Ducos, à l'exception de ces trois-là. Les cris de *République* et de *Liberté* retentirent long-temps dans ce triste séjour que Fouquier-Tinville avoit appelé, avec le cynisme sanguinaire, mais pittoresque, de ce temps de malheur, l'*antichambre de la guillotine*.

Duchâtel se leva enfin, quand tous les bruits furent passés, avec cet air calme et fier qui donnoit à son jeune âge quelque chose de la gravité d'une vieillesse solennelle, comme à l'enfance boudeuse de Caton :

— Vive le Roi, répondit-il, vivent le Roi et la Liberté !... — Il ne seroit pas François, il ne mériteroit pas d'être homme celui qui baisseroit son front sans rougir devant un pouvoir fondé sur l'esclavage et l'avilissement de ses semblables. Malédiction, ô mon cher pays, sur celui de tes indignes enfants qui formeroit à son heure suprême des vœux contraires à ta gloire et à ton bonheur ! Dieu m'est témoin, ou il me sera témoin bientôt que mon patriotisme ingénu et fidèle ne s'est réconcilié avec la pensée d'une monarchie populaire, assise sur les droits imprescriptibles de l'humanité, que dans le désespoir d'une république impossible, ou dans la honte d'une république mensongère et hypocrite qui s'allaite pour grandir du sang des plus pures victimes. Il me sera témoin, frères chéris de vie et de mort qu'il m'a donnés, que cette pensée nouvelle pour moi est éclose dans ma conscience comme un doux rêve dans le sommeil, sans combinaison, sans calculs, quand j'ai commencé à me dévouer pour elle, comme sans peur quand je vais lui payer le tribut de ma belle vie de vingt-six ans, au prix de tant d'amour et de félicité qui m'étoient promis ! Que me demandez-vous ? mon cœur naturellement chagrin n'étoit plus disposé à se nourrir des

vaines espérances d'amélioration dont nous nous étions flattés. Je ne croyois plus au bonheur des peuples, et cependant je le cherchois encore, et je le cherchois partout, avec l'ardeur qui nous feroit payer le retour d'une illusion de quelques instants d'erreur et de folie. Je vous suivis de mon attention, de mes vœux, quelquefois de mes sympathies. Je ne trouvai rien, rien que le trouble et le néant. Vous vous débattiez dans le vague et vous ne pouviez plus vous diriger. C'est alors que je reportai mes yeux au rivage d'où vous étiez partis, et que je délibérai d'y retourner. Je m'explique cependant. Ne m'accusez pas d'avoir méconnu ce que les usurpations de l'aristocratie avoient d'humiliant et de douloureux pour une âme fière, ce qui devoit l'irriter dans l'orgueil de la noblesse et des cours, la révolter dans leur dépravation! Quoique né loin de ce théâtre, et pur de ces affronts auxquels je n'ai jamais exposé ma libre et sauvage adolescence, je n'ai point ignoré les jours d'oppression et de détresse dont la révolution fut l'inévitable résultat. L'histoire m'a montré à nu la conspiration permanente de la tyrannie contre la liberté, du fanatisme contre la raison, d'une routine servile et intéressée contre les progrès de la pensée humaine, contre les idées et les découvertes qui élèvent notre espèce à la hauteur de sa destinée, et qui aplanissent lentement par des conquêtes successives toutes les inégalités de notre vieux monde social. Eh! mes amis! le spectre caduc et abruti de l'ancien régime, vieillard obscène et fardé, tout chargé de turpitudes et d'extravagances, m'étoit odieux comme à vous, et j'avois juré de lui livrer une guerre aussi longue que ma vie. Mais je suis venu, et j'ai vu tomber les pouvoirs légitimes dans la ruine du despotisme, la religion et la morale sous le nom de superstitions et de préjugés, les saintes vérités avec le mensonge, les bonnes et antiques lois avec les abus, les innocents avec les coupables! Je

suis venu, hélas! et vous m'avez montré Marat! Vous savez si j'hésitai alors entre l'échafaud et lui! Du moment où je me sentis consacré à la mort, je réfléchis avec plus de soin, parce que si j'étois sûr de ma bonne foi à l'égard de mes commettants, il me restoit un dernier compte à régler avec moi-même, avant le jugement de Dieu. Je reconnus sans peine la vérité de ce que Vergniaud nous disoit tout-à-l'heure, du haut d'une autorité qui vaut mieux que la mienne! Enfants étourdis et mutins, nous avions marché, heureux de traîner derrière nous les lambeaux de nos langes déchirés et de nos lisières rompues; nous nous étions précipités dans l'avenir, sans le prévoir, comme dans une route ouverte; coursiers aveugles et indomptés qui se croyoient attelés au char du monde civilisé, et qui ne traînoient d'abîme en abîme que la claie d'une société suicide. J'ignore ce que vous en pensez, mais c'est là ce que nous avons fait!... Les anciennes constitutions de la monarchie, que j'ai trop tard étudiées, contenoient mille fois plus d'éléments de liberté qu'il n'en sortiroit en mille ans de tous les antres de la Montagne! Et voilà pourquoi je crie : VIVE LE ROI!

Les mêmes voix ne manquèrent pas d'étouffer ce cri comme la première fois sous un cri presque unanime.

On remarqua seulement que Sillery, vaincu par ses souffrances physiques, s'étoit penché depuis quelque temps contre la muraille, et paroissoit sommeiller.

— Tais-toi, dit Duprat à Mainvielle dont la voix dominoit toutes les autres quand Le Hardy ne parloit point, Sillery dort.

BOILEAU.

VIVE LA RÉPUBLIQUE, une, indivisible et impérissable! VIVE LA MONTAGNE!

CARRA.

VIVE LA RÉPUBLIQUE une et indivisible! Quant à la Montagne que j'ai fort expérimentalement connue, et

pour laquelle vous proclamez itérativement une adhésion spontanée, retardataire, ainsi qu'on vous l'a fait observer tout à l'heure, je vous déclare, monsieur Boileau, qu'elle me rappelle de manière explicite la fantastique montagne de Kaf des fables orientales, qui sert immémorialement de refuge aux djins, aux goules, aux vampires, et à tous les mauvais esprits.

— Ouf! dit Mainvielle.

VERGNIAUD.

En vérité, c'est une grande insensée que l'imagination de l'homme! Vous venez, je crois, de passer en revue toutes les formes éventuelles de la société, et le vœu qui nous rallie presque tous n'exprime en réalité qu'une vague négation des différentes polices auxquelles la terre est soumise. Je vous ai avoué déjà que je ne voyois plus autre chose dans la république anonyme que nous avons décrétée avec tant d'enthousiasme: symbole éclatant de destruction, gage fallacieux de renouvellement, vaine abstraction d'existence! Il y aura un étrange sujet de méditation pour la postérité dans l'histoire d'une assemblée de législateurs qui ne furent d'accord qu'un jour, et qui ne le furent que sur un mot dont aucun n'auroit accepté le sens dans la signification que lui donnoit son voisin. Le mot seul fut une loi; la chose restoit un mystère. La république, messieurs! un gouvernement fédéral pour Buzot, une utopie d'économistes pour Condorcet, un *mob* turbulent et convulsionnaire pour Thomas Payne (XXIX), une grande exploitation agricole, industrielle et philanthropique pour Brissot, une immense Athènes renouvelée de Démosthène et de Plutarque pour Ducos; pour Saint-Just, un monde organisé comme la petite et grossière municipalité de Sparte, aux ilotes et aux rois près; une orgie perpétuelle et délirante pour le sybarite d'Arcis-sur-Aube (XXX); une ample et somptueuse curée pour Chabot, une dictature pour Robespierre, une boucherie

pour Marat : voilà ce que c'est que la République! c'est ce dé à plusieurs faces que les jongleurs font rouler sur un pivot rapide aux yeux de la multitude, et qui en reçoit autant de noms en tournant qu'il lui offre de côtés.

— Accordez-moi, continua Vergniaud avec une riante sérénité, que la destinée ne fut pas sévère pour nous quand elle nous permit de soustraire de bonne heure notre vie historique à la responsabilité d'un tel avenir. L'abri salutaire de la mort est à peine assez profond et assez inviolable pour s'y réfugier avec assurance contre les attentats qui vont épouvanter le monde! Et c'est quand la tyrannie, plus bienveillante qu'elle ne pense, anticipe en votre faveur sur le bienfait de la nature, c'est le jour où vous commencez à être placés hors de la portée de ses atteintes, que vous épuisez votre esprit en vaines prévisions sur les différentes manières de finir entre lesquelles peut se débattre, pendant quelques années encore, une société agonisante? Qu'importe à celui qui dort du doux sommeil de la tombe, que les générations qui lui succèdent plient un front consterné sous la hache de Robespierre ou sous le sabre de Tamerlan? qu'elles adorent en rougissant le rosaire imposteur de Louis XI, ou les hideuses amulettes de Marat? qu'elles se traînent, serviles et mendiantes, sur les parvis d'un palais, ou, ivres de vin et de sang, dans la fange des égouts? n'avons-nous pas un asile paisible et glorieux, contre toutes les oppressions, au sein de l'éternelle liberté? C'est dans cette contemplation que l'âme sent qu'elle a des ailes?

BRISSOT.

Joie immense, en effet, joie qui feroit éclater le cœur du proscrit, s'il mouroit assuré du sort de ses enfants!

VERGNIAUD.

Et quelle est, suivant toi, Brissot, l'heure de toute

une existence séculaire où un homme né pour aimer peut mourir, sans jeter un regard de douleur sur ce qu'il aimoit? C'est le lot de la pourpre comme celui de l'échafaud. Si la mort ne traînoit pas cette cruelle compensation avec elle, connois-tu quelqu'un qui ne voulût de la mort avant le temps où Dieu l'envoie?

FONFRÈDE.

Ne plaignons pas nos enfants de notre mort! Elle sera un jour la plus belle portion de leur héritage.

BRISSOT.

Ou bien, suivant les vicissitudes que Vergniaud prévoit dans l'avenir incertain de la patrie, elle sera contre eux un jour un nouveau titre de proscription!...

FONFRÈDE.

Qu'il en soit ainsi, quand les malheurs de la patrie imposeront cette destinée à leur courage! Que mon Henri garde mémoire de son noble baptême de sang, et qu'il se dévoue plutôt à mourir comme nous qu'à transiger avec la faction féroce qui vient d'assassiner la liberté... la liberté qu'elle assassineroit deux fois!

VERGNIAUD.

Ta pensée planera sur lui d'une région inaccessible aux honteuses terreurs de l'homme mortel, et ton génie enflammera le sien d'inspirations dignes de toi! La sollicitude qui nous occupe aujourd'hui pour les êtres qui nous sont chers est le dernier lien qui nous attache à notre foible humanité; mais elle se changera en pures délices quand nous pourrons les suivre d'une attention tranquille dans leur captivité passagère de la vie, nous voir renaître en eux, nous complaire dans leurs vertus, nous consoler dans leurs épreuves, en goûtant d'avance l'espoir infaillible de ne les plus quitter. Cette idée est tout pour qui sait en jouir!...

DUCOS.

Et n'est rien pour qui la méconnoît. Vergniaud aborde ici une grande question, mais il ne l'a pas tranchée.

MAINVIELLE.

Tu es bien pressé, Ducos! La guillotine la tranchera tout à l'heure!

VERGNIAUD.

J'ai dû remplir jusqu'à la fin les devoirs de mon ministère avant de m'en départir pour jamais. L'immortalité de l'âme est décidément la seule question qui reste à l'ordre du jour.

Carra tressailloit d'impatience. Tout son système de palingénésie matérielle et de résurrections multiples par le concours et la combinaison des atomes homogènes se représentoit à son esprit, sous une abondance incroyable de formes, également difficiles à rendre palpables devant un auditoire qui n'avoit pas la clef de sa terminologie scientifique. Il se rongeoit les poings de déplaisir de ne pouvoir compter sur assez de patience et de docilité dans ses écouteurs les plus complaisants et les plus assidus, pour prendre le temps de développer ses nomenclatures, d'établir ses axiômes et de tirer ses inductions; et il se promettoit, non sans quelque regret amer du passé, de mieux employer sa vie la première fois que le hasard le replaceroit identiquement dans son individualité de philosophe.

LE HARDY.

La solution de ce doute n'est pas une œuvre de parole : c'est une profonde impression de sentiment. Elle est tracée dans le cœur de tout honnête homme dont les vertus ont été mal rétribuées sur la terre. Il n'y a rien d'imparfait dans la création de Dieu, et si la probité persécutée, si l'innocence malheureuse n'avoient point d'appel devant lui, la moralité de cette création sublime ne seroit qu'une chimère.

FONFRÈDE.

Cette solution est tracée par la nature dans l'instinct intelligent du seul être organisé qui conçoive le besoin

de revivre. Ce que la nature m'a fait désirer parce qu'elle me l'a fait pressentir, elle me le doit.

BRISSOT.

Elle est tracée par le raisonnement pour le philosophe dans les écrits de Platon, et la raison humaine ne s'élèvera jamais plus haut. Ce que Platon m'a promis. au nom du grand architecte des mondes, je vais le chercher.

FAUCHET.

Elle est tracée par la foi, plus savante que Platon, pour le chrétien plus riche en avenir que le philosophe. Ce que la foi m'a donné, au nom du Seigneur, je vais en prendre possession dans le ciel.

GENSONNÉ.

Dans le fait, cette question, qui est d'importance pour nous, ne me paroît pas de nature à être embrassée sous tous ses aspects d'une manière si soudaine. Il me semble que nous nous sommes rarement bien trouvés d'emporter une délibération en matière sérieuse au bond de l'improvisation. Je vous propose de renvoyer celle-ci à la séance du soir.

DUCOS.

Sur le rapport de Valazé, qui a pris les devants dans l'intérêt de l'instruction avec son zèle accoutumé (XXXI).

DUPRAT.

Nous serons alors plus capables de juger en connoissance de cause;... et maintenant, messieurs, nous ne pouvons pas nous le dissimuler, nous n'avons pas la tête à nous.

MAINVIELLE.

Au lieu que tantôt, ce sera merveille ! Nous voterons pour la première fois A TÊTE REPOSÉE.

Ces persiflages héroïques, saillies dignes de Socrate, où se complaisent les gens de cœur qui savent mourir, circulèrent au milieu des éclats de rire avec le punch qui remplissoit tous les verres (XXXII).

A compter de ce moment, la conversation devint plus générale, plus bruyante, plus expansive ; les sentiments s'échangèrent avec plus de rapidité, les caractères se dessinèrent avec plus d'énergie. Quelques hautes réflexions, quelques souvenirs graves ou touchants, quelques regrets échappés à l'âme se firent encore entendre de loin en loin ; mais le tumulte des émotions ne tardoit pas à les entraîner, à les confondre dans une rumeur presque unanime qui n'exprimoit que la joie portée jusqu'au délire. Vergniaud retombé dans ses préoccupations ordinaires ne rioit que par intervalles, et quand un trait plaisant et inattendu le rappeloit aux convenances d'un festin libre et amical qui s'égaie en finissant. Fauchet, Duchâtel, Le Hardy, Brissot, plus étrangers encore à ces effusions du plaisir et de la folie, ne les troubloient pas du moins par une attitude austère et mélancolique. Leurs visages étoient empreints d'une telle sérénité qu'il n'y avoit pas un de leurs traits qui ne semblât sourire. — La plupart des autres, tout entiers au bonheur d'être encore une fois ensemble, s'y livroient avec cette verve d'enthousiasme, cette passion de jouir, et cet abandon de l'insouciance qui distinguent l'esprit françois entre tous les caractères nationaux. L'approche d'une mort certaine étoit oubliée, ou plutôt elle stimuloit par un attrait de plus, par la secrète satisfaction de la vanité qui aime à s'exercer chez nous contre les malheurs inévitables, les démonstrations de la gaieté commune. L'émulation du dévouement n'étoit qu'une chose vulgaire, et qui ne valoit pas la peine d'être remarquée entre des âmes si puissantes ; mais l'émulation d'une stoïque indifférence et d'une intrépidité sérieuse n'étoit pas sans charme pour des esprits si élevés. Les chances de la gloire politique devoient être fort inégales pour les GIRONDINS aux yeux de la postérité ; et s'il y avoit quelque moyen de compensation pour les foibles et les obscurs, on pouvoit le trouver dans la manière de prendre la mort, qui est,

en dernière analyse, l'épreuve décisive des véritables supériorités.

Depuis un an, les événements préparoient de jour en jour les GIRONDINS au dénouement de la grande tragédie où ils avoient accepté le rôle généreux de martyrs, et leurs ambitions, jusqu'alors solidaires d'une même cause, n'avoient jamais été plus franchement rivales. Il est présumable que, pour quelques-uns, l'émulation dont je viens de parler ne s'éveilla qu'à l'échafaud, qui étoit le dernier théâtre où elle eût l'occasion de ressaisir ses avantages.

Ducos et Boyer-Fonfrède, dont l'absolution avoit été promise à Camille Desmoulins, le tardif Las-Casas de la Révolution (XXXIII), tombèrent plus inopinément que leurs amis sous la juridiction intime et sympathique de Fouquier-Tinville et du bourreau. La proscription fut suspendue quelque temps sur eux comme l'épée de Damoclès, et ils faisoient à peine l'apprentissage de la prison, pour le crime alors inexpiable d'avoir défendu leurs collégues et leurs frères opprimés, quand la Montagne les jeta aux furies de la guillotine. L'idée de cette mort inopinée, qu'ils n'avoient pas même encourue, au témoignage de leurs plus cruels ennemis, venoit d'apparoître pour la première fois à leur esprit dans le texte d'une de ces tables sanglantes d'assassinat qu'on osoit appeler des jugements (XXXIV). Aussi je ne sais quel orgueil de courage et d'abnégation leur fit craindre de rester en arrière sur la résignation pleine de grâce et de gaieté de leurs compagnons d'infortune et de gloire ; et, comme il arrive d'ordinaire, ils enchérirent sur leurs transports en cherchant à les égaler. — Le plus sage des Grecs, au jugement des oracles, mourant parmi ses disciples pour la défense des libertés sacrées de la pensée, et s'amusant à aiguiser encore d'ingénieuses ironies, ne trouva que des pleurs pour réponse ; mais ses élèves ne mouroient pas avec lui, et si cette faveur leur avoit été

accordée, ils seroient morts sans doute en riant comme les Athéniens de la Gironde.

A voir l'ivresse orageuse de cette fête sans exemple, on auroit cru qu'il s'agissoit de solenniser une victoire, et c'étoit quelque chose de pareil en effet, car l'opprobre que la tyrannie triomphante achevoit d'imprimer à sa cause, par ce monstrueux attentat contre la représentation nationale, devoit retomber tôt ou tard sur les factieux, et laisser aux générations futures un profond sentiment d'horreur, capable d'empêcher à jamais le retour de leur exécrable puissance. Personne n'en jugeoit autrement. — Mais la réflexion n'entroit pour rien dans l'élan désordonné qui entraînoit alors tous les esprits. C'étoit jour de féerie et de délassement.

— Messieurs, s'écria tout à coup Mainvielle, si vous voulez bien faire droit à ma motion, cette nouvelle jatte de punch — il nous en revient encore, — sera épuisée en l'honneur des belles qui nous ont accordé un peu de compassion dans les mauvais jours que nous venons de snbir. C'est le moins que nous leur devions, mais c'est tout ce que nous pouvons faire pour elles en ce moment de délivrance. J'espère que la discrète gravité de M. Duchâtel ne refusera pas de rendre cet hommage à une adorable recluse qui touche de près son cœur, ou mes observations m'ont trompé tantôt. Je cherchois son regard par suite d'une méchante habitude que les dames m'ont donnée, et je ne peux guère m'être mépris sur sa direction, car M. Duchâtel marche toujours tout seul. Honneur à son bonheur, et compliment sans rancune! je porte donc cette santé à la divine Cécile de... à la céleste Cécile du... — qui diable donc me dira son nom?...

— Arrêtez, interrompit violemment Duchâtel, que ces derniers mots avoient tiré de sa rêverie... — Le nom d'une femme est un mystère sacré qu'il n'est pas permis de compromettre dans la licence des festins, même quand on peut s'excuser comme vous par l'invraisemblance

d'une supposition absurde et l'étourderie d'un cerveau échauffé !... — Vous n'avez pas la tête mûre, Mainvielle !....

— Ah ! sur ce point, reprit Mainvielle, vous me permettrez de vous contredire. Mûre s'il en fut jamais ; elle va tomber !

— Ne craignez rien pour votre secret, si vous en avez un, dit Vergniaud ; ne craignez rien, mon cher Duchâtel ; il sera en sûreté dans quelques heures. Je ne vois pas ici une bouche téméraire qui ose le violer demain. Le plus communicatif de nous tous, Mainvielle lui-même avec son abandonnement fougueux et irréfléchi, vous promet comme moi de devenir tantôt, sur ce qui vous concerne et sur une multitude d'autres choses, aussi taciturne que Valazé. Vous n'aurez pas même pour témoins les grues du poëte Ibicus. Dissipe ce dernier nuage, Ducos ! chante-nous un de ces airs qui ont si souvent charmé nos soirées, et qui auroient ému les pierres de notre prison, si les pierres étoient encore sensibles aux chansons du poëte. Achille chantoit. Chante, Ducos ! prends ta lyre !...

DUCOS.

L'éphore le plus scrupuleux n'y couperoit pas une corde. Je vais chanter un pont-neuf.

GENSONNÉ.

Un pont-neuf ! je croyois que tu aspirois à t'élever aux plus hautes régions du Parnasse à côté de Fabre et de Chénier, et tu te rabaisses au-dessous du vol rampant de Laignelot (XXXV) jusqu'au badinage trivial de Pons de Verdun (XXXVI) !

DUCOS.

Par exception. Je ne m'y retrouverai plus. Cette idée m'est venue pendant l'ennuyeux réquisitoire de Fouquier-Tinville, et je m'y suis livré volontiers pour me distraire du mauvais style du Châtelet (XXXVII). La pièce est d'ailleurs de circonstance, comme vous allez

voir, dans un banquet que nous devons apparemment à la munificence de Bailleul. J'ai rimé sa dernière et disgracieuse odyssée (XXXVIII).

Et il entonna en effet le plaisant pot-pourri dans lequel il raconte avec une verve si comique l'arrestation de sonami :

Un soir de cet automne,
De Provins revenant...
Quoi? sur l'air de la nonne
Chanter mon accident?...
Non, mon honneur m'ordonne
D'être grave et touchant...

La prononciation fortement accentuée de Ducos prêtoit une vérité singulière au goût piquant avec lequel il imitoit les intonations et les broderies un peu maniérées d'un de ses jeunes compatriotes, déjà célèbre alors, et dont la *Gasconne* avoit beaucoup étendu la réputation. Il fut interrompu par de bruyants éclats qui redoublèrent à ce vers solennel :

Peuple françois, écoute-moi sans rire !

Tous les vers naturels ou satiriques, tous les traits remarquables par le sel ou la naïveté de l'expression, furent accueillis avec le même élan, et la plupart se répétèrent en chœur (XXXIX).

L'enthousiasme des refrains a quelque chose de contagieux ; les refrains couroient avec le punch ; les chansons se succédoient, se croisoient, se perdoient les unes dans les autres, plus vives et plus turbulentes par leur confusion. C'étoit la boutade soldatesque pour Viger, la romance patoise du Comtat pour Duprat ; pour presque tous, les beaux airs patriotiques de la révolution, dégagés des cruautés de l'esprit de parti et des obscénités de la populace. La Gironde mouroit républicaine,

mais elle n'avoit jamais mieux compris qu'en ce moment la nécessité de mourir pure de sa malheureuse alliance avec des passions frénétiques, dont le débordement passoit sur la République comme une tempête, et ne devoit laisser derrière lui que des ruines irréparables.

Vergniaud avoit cessé de prendre part à la délirante expansion de ses convives. Depuis quelque temps il rouloit sa montre entre ses doigts sans la regarder. Tout à coup il l'ouvrit négligemment en la dégageant de sa double boîte cerclée en cuivre.

— Cinq heures ! s'écria-t-il ; oh ! que les belles nuits passent vite ! Ne nous reste-t-il plus rien de mieux à faire que de boire et de chanter ? Ce n'est pas trop de deux heures peut-être pour penser, pour écrire, pour finir nos arrangements avec le monde, ou du moins pour dormir un peu.

Et quand il eut dit cela, il remonta sa montre par distraction.

— Le monde s'arrangera comme il pourra, répondit Mainvielle. Je ne me suis jamais fort soucié de lui, et je m'en soucie moins que jamais. Penser, je m'en avise rarement. Écrire, c'est un ennui. Quant à dormir, j'ai bien le temps.

Les Girondins, subitement ramenés cependant à une pensée sérieuse, s'étoient tournés en silence par un mouvement simultané du côté de Vergniaud, et paroissoient prêts à suivre son exemple, quand la porte de la salle s'ouvrit.

Les concierges et les guichetiers, accompagnés d'un huissier du tribunal, se rangèrent sur deux files pour les reconduire dans leurs cachots à mesure qu'ils répondoient à l'appel de l'officier judiciaire.

— Messieurs, dit Vergniaud en souriant, la séance est levée.

Cinq minutes après, la salle du festin n'avoit plus d'hôte que Valazé.

Arrivés successivement au vestibule par groupes assortis, suivant l'habitude de tous les jours, les GIRONDINS se rangèrent pour la dernière fois sous la direction de leurs guichetiers.

L'adieu accoutumé courut sur toutes les lèvres ; il y fut suspendu par une réflexion rapide. Il n'y avoit plus entre eux d'espérances à concevoir, il n'y avoit plus de vœux à faire. Les paroles que les hommes s'adressent ordinairement en se quittant pour se revoir n'étoient plus à leur usage. Cette idée a quelque chose d'extraordinaire qui étonne les courages les plus affermis.

Ils se regardèrent, se cherchèrent encore à la lueur des huit torches qui éclairoient l'étroite enceinte, se jetèrent dans les bras les uns des autres, et cette fois-là presque sans prédilection de parti ni d'affection. Il n'y a rien qui rapproche et qui confonde toutes les nuances d'opinion et d'intérêt comme la présence de la mort.

Ils avoient voulu l'égalité avec tant d'ardeur ! — L'égalité, c'étoit cela.

Leur émotion étoit calme et fière, mais elle dut être profonde. Elle interrompit un moment jusqu'au rire inextinguible de Mainvielle.

— Messieurs, dit le principal guichetier, à vos places, et que personne ne bouge de son numéro. Dites-vous bonsoir ou bonjour, c'est naturel, et j'y prends beaucoup de plaisir ; mais il faut que le service se fasse, et je ne suis pas ici pour vous attendre ! Vous vous embrasserez demain...

Et ces hommes si puissants une année auparavant, qui avoient démoli en se jouant le trône de Charlemagne, et foulé à leurs pieds toutes les vieilles constitutions des Gaules, se rendirent sans résister à l'ordre du valet des prisons.

Alors, les torches se divisèrent, s'abaissèrent sous des voûtes opposées, se perdirent dans les détours de quelques corridors, et on entendit gronder tout ensemble

huit gonds de fer que les GIRONDINS ne devoient plus voir tourner devant eux.

Un instant à peine s'étoit écoulé que le vestibule retentit d'un grand éclat de rire. Les guichetiers revenoient.

Gensonné s'étoit trouvé tout à coup séparé de ses compagnons ordinaires. Il s'étonna d'être conduit dans un cachot qu'il ne connoissoit point, et qui ne paroissoit pas pouvoir admettre plus d'un prisonnier. Quoiqu'il lui coûtât d'être éloigné de ses amis pour le peu de moments qu'il avoit encore à passer avec eux, il ne pensa pas à se plaindre; car il avoit toute la résignation qui vient de la force; mais sa surprise redoubla quand il vit le guichetier qui l'escortoit refermer la lourde porte en dedans, poser sa lanterne sur le pavé, et s'asseoir sans façon au pied de l'étroite couchette qui composoit tout l'ameublement de ce trou. Gensonné recula d'un pas. Le guichetier ôta son bonnet, passa la main dans ses cheveux, et regarda fixement le député.

—Eh bien! dit Gensonné, dois-je vous avoir ici pour témoin ou pour gardien, maître Pierre, pendant ces heures d'agonie que les lois d'aucun pays n'ont disputées à la solitude et au recueillement?

— Non! lui répondit le guichetier, nous allons nous séparer. Mais répondez-moi d'abord : me reconnaissez-vous?

GENSONNÉ.

J'ai quelque réminiscence de vous avoir vu ailleurs, une fois ou deux, je ne sais où, et cette impression m'a légèrement occupé quand je vous ai retrouvé ici.

PIERRE ROMOND.

Ne vous rappelez-vous pas du moins le nom de Pierre Romond de Payerne, cent-suisse de Sa Majesté Louis XVI?

GENSONNÉ.

Pierre Romond de Payerne!... C'est aussi un souve-

nir vague dans mon esprit, un souvenir qui tient du rêve... et qui ne me paroît important ni pour vous ni pour moi. L'occasion ne me paroît pas favorable pour s'en entretenir.

PIERRE ROMOND.

Plus favorable que vous ne pensez. Vous n'avez pas oublié sans doute la journée du 10 août. Elle est assez mémorable!

— La journée du 10 août, dit Gensonné en couvrant son front de sa main, je m'en souviens! Elle n'auroit pas emporté tout l'avenir de la société européenne avec elle, continua-t-il à demi-voix, si des conseils insensés n'avoient prévalu sur les miens (XL).

PIERRE ROMOND.

Le 10 août, monsieur Gensonné, vous avez arraché un soldat suisse à la fureur du peuple.

GENSONNÉ.

J'ai eu le bonheur d'en sauver quelques-uns, et un entre autres que vos traits me rappellent... Mais où voulez-vous en venir?

PIERRE ROMOND.

Nous y sommes, grâce à Dieu. Après m'avoir délivré, vous m'avez conduit chez vous, vous m'avez couvert de vos vêtements; l'uniforme que je portois m'auroit livré à la mort, vous m'avez donné de l'argent pour vivre et pour regagner mon pays. Je n'ai pas quitté Paris où je pouvois cacher mon nom et mon existence dans un atelier, en travaillant d'un métier que je sais. — Quand vous fûtes arrêté l'été dernier, je ne pensai plus qu'à solder ma dette envers vous. Cela étoit cher et difficile, monsieur; je fus obligé de me faire jacobin pour devenir guichetier; je parvins à cette distinction que je ne donnerois pas aujourd'hui pour un royaume, avec la protection des amis que je m'étois faits à clabauder dans les clubs et dans les sections. Depuis j'ai attendu, résolu mais patient. Absous, comme je l'espé-

rois, vous n'auriez pas entendu parler de moi ni de ce que je vous dis; vous êtes condamné, et je m'acquitte.

GENSONNÉ.

Qu'entendez-vous par là, mon bon ami?

PIERRE ROMOND.

La chose la plus simple qu'il soit possible d'imaginer. — J'ai obtenu sans difficulté de la complaisance de mes camarades l'office peu ambitionné d'introduire ce matin l'homme que vous savez... le bourreau. Je dois sortir à six heures, voilà mon ordre. — Vous allez prendre mes habits, jeter les vôtres, et me lier les pieds et les mains sur ce grabat. Six heures sonnant à la chapelle, il ne s'en faut qu'un moment! vous sortirez à ma place avec ce trousseau de clefs. Vous avez ici la clef du premier guichet; celle-ci ouvre le second, celle-là le troisième; celle du quatrième, vous la voyez bien. Remarquez que je vous les présente dans leur ordre, et ne tourmentez pas les serrures comme un homme inexpérimenté, de peur de donner l'éveil. Une, deux, trois, quatre!... un enfant ne s'y tromperoit pas. — Après cela, traversez hardiment la salle des guichetiers; comme ils ont veillé jusqu'au matin pour vous observer, et qu'ils ont prélevé d'amples gorgées sur votre vin, ils ne feront pas attention à vous: ils commencent à sommeiller. — A la dernière porte vers l'extérieur, il y a un gardien de service extraordinaire qui ne nous connoît ni vous ni moi. Il vient d'être dépêché de la commune. Présentez-lui votre ordre ouvert sans rien dire, sans répondre s'il vous parle; c'est la consigne; il ouvrira, vous sortirez; vous ne ferez pas ma commission, je suppose. — Vous gagnerez un asile, et facilement; j'en ai bien trouvé un, moi, pauvre soldat suisse, dans la maison d'un des premiers citoyens de France qui ne m'avoit jamais vu, et qui, tout à l'heure, ne se souvenoit pas assez de moi pour me reconnoître au visage et à la voix! Je voudrois bien y envoyer avec vous tous vos malheureux amis,

mais l'ordre n'est que pour un, et je n'ai pas d'ailleurs la clef des corridors où ils sont renfermés.

Mais n'entendez-vous rien? continua Pierre, en faisant sauter les boutons de sa veste à force de se hâter.

Mon Dieu, monsieur, n'est-ce pas là six heures?..,

— Ce ne sont que les trois quarts, dit Gensonné, tu as le temps.

Ensuite il le regarda, et appuyant doucement les mains sur ses épaules : — C'est de toi seul, dit-il, pauvre et noble garçon, que tu ne t'es pas occupé en concevant ce plan généreux. — Quand l'homme viendra, mon ami, car le bourreau vient toujours, qu'on aille l'appeler ou non, qu'arrivera-t-il de toi?

PIERRE ROMOND.

Je n'en sais rien... mais on ne fera pas de moi un homme imposant, un grand orateur, un président du Corps Législatif et de la Convention nationale; on en fera ce qu'on voudra! Ce n'est pas la question. S'il faut souffrir quelques mois, quelques années de prison, je sais souffrir; s'il faut mourir, je sais mourir; soldat, c'est mon état, et je mourrai encore votre débiteur, arriéré envers vous de quatorze mois et vingt jours d'existence que vous m'avez conservés au péril de votre vie! — Au nom de Dieu, finissons-en! — Tout à l'heure, il sera trop tard pour tous deux!

Gensonné le pressa contre son cœur.—Pauvre Pierre, lui dit-il! et il essuya quelques larmes. — Garat m'avoit donné la même marque d'affection, mais il n'est pas de la destinée de tous les hommes de la recevoir deux fois. — Conserve cet anneau à ton doigt en mémoire de mon amitié! N'hésite pas... il est sans valeur... il ne vaut pas la peine d'être refusé...

— Vous acceptez donc? dit le Suisse au comble de la joie.

— Non, mon ami, reprit Gensonné, je n'accepte pas, je refuse.

PIERRE ROMOND.

Vous resteriez ? cela n'est pas possible !

GENSONNÉ.

Écoute seulement ; quand je fus assez heureux pour sauver un homme tel que toi, que faisois-tu ?

PIERRE ROMOND.

Ma compagnie étoit détruite, je restois seul. Je venois de jeter mes armes ; je me sauvois.

GENSONNÉ.

Voilà qui est bien. Écoute-moi. Si une heure auparavant je t'avois proposé de te réfugier chez moi, en abandonnant ta compagnie, que m'aurois-tu répondu ?

PIERRE ROMOND.

Cela ne fait pas de difficultés. Je vous aurois dit que j'étois à mon poste, et qu'un poste ne se quitte pas.

GENSONNÉ.

Eh bien ! mon ami, ma place est où je suis, comme celle du soldat devant l'ennemi. Quand la liberté n'est plus, le poste des GIRONDINS est à l'échafaud.

N'insiste pas, continua-t-il en l'embrassant encore, tu ne ferois que te compromettre sans me servir, car ma résolution est invariable..., et pour cette fois, six heures sonnent.

Pendant cette contestation généreuse, Gensonné ne s'étoit pas défait du trousseau de clefs que le Suisse avoit remis entre ses mains. Il s'en servit pour ouvrir la porte du cachot, et il le rendit à Pierre qui le regardoit tout consterné.

— Adieu, lui dit Gensonné, adieu, mon frère ; va où l'on t'envoie, je t'en prie, et, s'il le faut, je l'exige au nom de notre amitié. Si tu tardois, tu serois puni, et je n'aurois pas la consolation de te voir encore une fois ce matin.

Duchâtel et Le Hardy avoient obtenu d'être réunis, en ce dernier moment aux saints abbés Émery (XLI) et Lothringer, dont ils devoient recevoir les secours

religieux, et qui n'eurent pas de peine à exciter dans ces âmes tendres et fidèles une ferveur déjà vivement ranimée par la persécution, mais qui ne s'étoit jamais entièrement amortie. Le premier de ces dignes et excellents prêtres pouvoit compter, dans sa glorieuse captivité, des triomphes plus difficiles et plus précieux pour la foi. Sa douce et puissante parole avoit réglé, depuis plusieurs mois, les écarts de l'imagination de Fauchet, et rendu en lui au Dieu souverainement indulgent un esprit fait pour le comprendre et un cœur fait pour l'aimer. C'étoit une noble conquête. Aussi, bien sûr du néophyte qu'il venoit de disposer pour le martyre, il s'étoit empressé d'effacer, par son absolution, l'apostasie passagère de l'évêque du Calvados, et de lui redonner les pouvoirs de l'Église, assez rachetés, sans doute, par la nouvelle ordination de l'échafaud et par le nouveau baptême du sang. Fauchet, rentré dans son auguste ministère, écoutoit sous d'autres murailles la confession de Sillery.

Non loin de là, Carra continuoit à développer, devant deux ou trois auditeurs assez inattentifs, son abstruse doctrine de l'éternelle reproduction des êtres et des éternelles probabilités de la métempsycose physique par les combinaisons incessantes de la matière, qui, dans une succession infinie d'agrégations moléculaires (on sent bien, hélas! que nous commençons à reprendre les propres expressions du philosophe), renouveloit essentiellement, et à perpétuité, les mêmes résultats sensitifs et les mêmes modes d'existence : de sorte, par exemple, que les Girondins devoient nécessairement se retrouver au même banquet dans quelques milliards de siècles, plus ou moins, et une innombrable multitude d'autres fois, pour porter leur tête en sacrifice au glaive des mêmes assassins; mais on ne l'écoutoit guère, comme nous l'avons dit, et on ne le comprenoit pas (XLII).

Duprat donnoit au vieux Morand, dans la chambre voisine, des renseignements nouvellement revenus à sa mémoire sur les ressources que pouvoit lui laisser encore l'infidélité de ses débiteurs, et il se félicitoit de retrouver dans ses souvenirs quelques moyens, d'abord inaperçus, d'existence pour ses enfants, sa femme et son ami. Cette idée soudaine et inattendue lui avoit rendu toute sa gaicté.

Mainvielle ne se mêloit pas volontiers aux conversations affaireuses, et il est vrai de dire qu'il étoit d'ailleurs fort occupé de son côté. Il jetoit quatre à quatre sur le papier des vers exclamatifs à la froide beauté dont il venoit d'être question entre Duchâtel et lui, et qui avoit si cruellement dédaigné ses soupirs; il les relisoit ensuite à haute voix avec des intonations emphatiques ou burlesques, accompagnées de gestes pompeux, et chacune de ces boutades déclamatoires étoit couronnée d'un de ces éclats de rire frénétiques auxquels les habitants de la Conciergerie reconnoissoient de loin le beau Mainvielle.

A côté d'eux, Duperret, debout, désoccupé de soins qu'il avoit prévus dès le matin ou dès la veille, s'évertuoit à tirer au mur avec la main, comme s'il avoit eu en face le fleuret du Montagnard le plus aguerri. Quelques pas plus loin, Viger, qui s'étoit endormi en grondant, grondoit encore dans son sommeil, la main fortement appuyée sur la barre de son lit, comme sur une épée.

Les députés de la Gironde, à l'exception de Gensonné, avoient été renfermés dans un cachot commun, qui a conservé long-temps à la Conciergerie le nom de *la Gironde*, mais que de nouvelles constructions, moins bien appropriées au style sévère du bâtiment, ont fait complétement disparoître. Ils se hâtoient d'adresser quelques lignes d'adieu à leurs familles, pendant que Vergniaud, qui affectoit l'étrange prétention de n'avoir

jamais écrit une seule lettre (XLIII), passoit le temps à graver le nom d'Adèle et le sien, avec la pointe d'une épingle, dans la boîte de sa montre (XLIV). Prisonnier, concierge ou bourreau, le dépositaire inconnu à qui ce triste gage fut confié se montra exact et fidèle. C'étoit le dernier témoignage d'une tendre et chaste amitié qui n'a jamais pu être calomniée. L'Adèle de Vergniaud n'avoit que treize ans.

On dit qu'avant de se séparer de ce modeste bijou, Vergniaud souleva, par le jeu d'un ressort qui n'étoit connu que de lui, la pierre d'un sceau de cornaline qui étoit suspendu à sa chaîne; il tira ensuite de cet écrin mystérieux quelques fragments d'un poison subtil qu'il y avoit autrefois mis en réserve pour une semblable occasion, et les laissa tomber épars sur la table où ses compagnons achevoient leur courrier mortuaire.

— Amis, leur dit-il, c'étoit ici la dernière ressource que je me fusse ménagée contre les tyrans de ma misérable patrie, quand je commençai à prévoir leur triomphe; mais sa vertu, mesurée à mes forces, et peut-être déjà fort altérée par le temps, seroit insuffisante entre quatre. Tout fatigué que je suis du voyage, il faut bien que j'aille avec vous jusqu'à l'hôtellerie, puisqu'il n'y a pas de gîte pour nous en chemin.

Lacaze jeta ses bras autour de Vergniaud et le pressa contre son cœur.

Fonfrède fit quelques pas dans le cachot, revint à la table et repoussa vivement le poison.

— La sanglante exécution qu'on prépare, s'écria-t-il en répondant à Vergniaud, est l'acte le plus essentiel de notre vie politique, celui qui en contient l'instruction, qui en résume la moralité devant l'histoire. C'est sous les yeux du peuple qu'il faut mourir, et je regrette, pour la gloire de Valazé, qu'il se soit réduit au rôle obscur de figurant avant le dénoûment d'une si belle tragédie.

Ducos se coucha, et s'endormit presque aussitôt en fredonnant le refrain de son air favori, qu'il brodoit tous les soirs de nouveaux caprices.

Un moment après, Vergniaud resta seul assis devant eux, l'œil à la voûte, les bras croisés sur la poitrine, incapable d'accorder un long intérêt à une pensée épuisée, cédant à sa paresse naturelle, et reposant sa tête sur le dossier de sa chaise avec l'insouciance qui lui étoit ordinaire.

Le temps amena enfin l'instant fatal et glorieux qui devoit rassembler tous les condamnés pour la dernière fois. Le sourire de l'adieu fraternel ne sembloit pas avoir quitté leurs lèvres, et leur abord fut si serein, qu'on auroit cru qu'ils s'étoient donné rendez-vous pour une fête. Brissot, qu'on avoit toujours vu rêveur et abattu, paroissoit ce jour-là moins sérieux qu'à l'ordinaire; Sillery plus expansif et moins cérémonieux, Vergniaud moins préoccupé ou livré à des distractions plus riantes. Ducos se frottoit les yeux en fredonnant encore. « En vérité, disoit le docteur Le Hardy en secouant la tête avec une fine expression d'ironie, ceci ressemble à une grande leçon de clinique *in articulo mortis*. Voilà bien des gens qui n'en ont pas pour longtemps! » Viger promenoit un œil menaçant sur les soldats; Duperret mesuroit leur chef d'un regard de dédain; Fauchet parcouroit les rangs de ses amis avec de brèves et tendres paroles, qui prenoient tour à tour, selon les personnes, la forme du conseil, de l'encouragement ou de la félicitation; et puis il les saluoit tous à la fois d'une expression de physionomie religieuse et solennelle, comme s'il leur eût adressé dans son cœur une absolution commune. Boyer-Fonfrède se hâtoit de reprendre place auprès de son frère d'adoption, pour ne pas s'en séparer à la mort. Le vieux Morand pressoit de sa bouche les mains de son pauvre maître pendant qu'on les lioit, et tout le monde plai-

gnoit amèrement ce vieillard en pleurs qui n'alloit pas mourir.

Gensonné fut quelque temps à tourner sa vue sur le cercle nombreux des guichetiers pour y trouver Pierre Romond. Il le reconnut à ses yeux rouges de larmes, et il lui sourit.

— Messieurs, dit-il, je remarque avec orgueil que la députation de la Gironde est à son poste. Je vous propose de déclarer qu'elle a bien mérité de la patrie.

— Je réclame le même honneur, dit Mainvielle, pour la députation des Bouches-du-Rhône, et je me porte caution de Barbaroux, qui ne fera pas défaut à son mandat.

— Tête et sang, s'écria Viger, je le réclame pour la France entière, qui est fort convenablement représentée ici, sans en excepter le digne mandataire de la commune de Paris.

— J'ai beau chercher, répondit Ducos en riant, je ne trouve pas celui-là...

— Le voilà, répliqua Viger en lui montrant le bourreau.

Pendant qu'ils parloient ainsi, les condamnés se succédoient sur la sellette de bois où ils venoient subir les hideux préparatifs de l'exécution, avec autant de calme que s'il s'étoit agi de leur *toilette* du matin.

Quand ce fut au tour de Duchâtel, et au moment où il livroit aux valets de Samson sa belle et longue chevelure, une main qui ne fut pas vue fit tomber à ses pieds un bouquet de marguerites et d'immortelles qu'attachoit un ruban bleu de ciel à liseré noir. Un billet s'en détacha.

— Encore une conspiration ! dit l'officier de justice en se saisissant du papier ; et il essaya de lire.

Le greffier vint au secours de son embarras. Il s'approcha et lut :

POUR MONSIEUR DUCHATEL.

Mon cœur a partagé votre amour, cher Duchâtel, et cependant je n'y ai pas expressément répondu, parce qu'il n'y avoit entre nous aucun rapprochement possible sur la terre.

Aujourd'hui vous subissez votre arrêt, je reçois mon acte d'accusation, et vous ne me précédez que de quelques jours au lit nuptial. Allez m'attendre, mon ami. Mon cœur et ma main vous appartiennent dans l'éternité.

CÉCILE.

— O bonheur ! s'écria Duchâtel, ô jour qui rassemble plus de joies dans mon cœur que je ne le croyois capable d'en contenir !... — Puis se tournant du côté de l'exécuteur : — Attache-moi ce bouquet et ce ruban, continua-t-il avec exaltation... C'est moi qui suis le marié !

— Sans rancune, heureux ami, interrompit Mainvielle ; vous étiez digne sous tous les rapports d'une préférence qui me condamne à d'éternels regrets, mais que je ne saurois désapprouver. Montrez-vous seulement généreux en me choisissant pour garçon de noce. Vous verrez si je sais faire les honneurs d'un bal !...

Le rapprochement grotesque de ces idées auroit fourni un texte inépuisable à ses bruyantes plaisanteries, que Duchâtel n'entendoit pas, absorbé comme il l'étoit dans le sentiment d'une grave et puissante félicité, si, dans l'instant où Mainvielle étoit prêt à redoubler d'éclats et de folies, la première porte de la Conciergerie ne se fût ouverte pour faire passage au convoi.

Et en même temps on s'aperçut d'un mouvement dans l'intérieur, et on entendit un cri.

— Ce n'est rien, dit le délégué du tribunal. Ce n'est pas une révolte. C'est une femme qui meurt.

Les vingt condamnés furent entassés dans la cour sur une longue charrette à ridelles. Ils sortirent suivis

d'une autre charrette que traînoit un seul cheval, et sur laquelle on avoit jeté la claie de Valazé, mal couverte d'un linge grossier qui laissoit échapper un de ses bras, un bras pâle et une main ensanglantée.

— Vive la Montagne! cria le peuple.

— Vive la République! répondirent les GIRONDINS.

Jamais une des journées sombres et pluvieuses de l'automne ne s'étoit annoncée d'une manière plus lugubre que le 31 octobre. Jamais un brouillard plus ténébreux n'avoit voilé le soleil; jamais une pluie plus subtile et plus pénétrante n'avoit dû rebuter les curieux qu'appelle ordinairement de toutes parts le spectacle piquant d'un assassinat public commis au nom de la loi, par un égorgeur à brevet qui rentre ensuite paisiblement chez lui sous la protection de la justice, qui se lave les mains et déjeune avec sa femme. Cependant le concours fut immense, et tel qu'aucun événement du même genre n'en avoit réuni un pareil. C'étoit une profonde cohue, mobile comme les flots d'une mer agitée, qui sembloit tourmentée de passions et d'émotions diverses, parmi lesquelles dominoient, sans doute, l'étonnement et la terreur, et d'où s'échappoient par intervalles d'épouvantables clameurs, semblables aux grondements du tonnerre dans une tempête. Les condamnés y répondoient par le cri répété de *Vive la République!* ou par celui de *Vive la France!* dont la voix vigoureuse de Le Hardy frappa sur tout son passage les vitrages frémissants.

— Vive la République! reprenoit Gensonné en persiflant.... — la République, que vous n'avez pas et que vous n'aurez jamais.

— Soyez soumis aux lois, disoit Fonfrède, et n'oubliez pas la France qui est votre mère!...

— Combien faudroit-il de baïonnettes pour disperser cette canaille altérée de sang? murmuroit entre ses dents l'intrépide Vigier.

— Écartez ces enfants, crioit Fauchet, les maladroits sont capables de les blesser!...

Souvent aussi toutes les voix confondues en chœur faisoient retentir les airs de ces beaux vers de Rouget de Lisle, qu'on auroit cru inspirés, par la prévision du poète, pour le supplice des Girondins :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé!
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé!...

La voiture s'arrêta enfin, et la multitude suspendit un moment ses acclamations, afin de rester sans trouble et sans mélange au plaisir de ses yeux, car il se passoit alors des choses propres à fixer son attention. Le corps de Valazé venoit d'être enlevé du petit haquet qui l'avoit conduit, pour être transporté sur un brancard placé au-dessus de l'échafaud; comme il y arrivoit, le pied manqua sur les marches glissantes à un des deux porteurs, et le cadavre échappé à leurs mains roula en bondissant de degré en degré jusque sur le pavé de la place. Pendant ce temps-là d'autres aides de l'exécuteur achevoient de s'assurer du jeu de l'instrument, tandis que leur maître debout sous un parapluie vert, et le front couvert de son chapeau que masquoit à demi une large cocarde aux trois couleurs, présidoit de la parole et du geste aux dernières dispositions de cet exécrable appareil.

Bientôt une rumeur, qu'on ne peut comparer qu'à celle des bêtes féroces auxquelles on porte leur curée, roula sur cet océan d'hommes et de femmes impatients qui attendoient un supplice. Un vieillard montoit, escorté et non soutenu, avec plus de légèreté que son âge et ses infirmités ne paroissoient le permettre, et saluoit, en souriant à droite et à gauche, les innombrables spectateurs. Parvenu au point le plus élevé de l'estrade, il salua de nouveau en criant : *Vive la Répu-*

blique! après quoi il se jeta sous le fer, en répétant le même cri. Cette fois la mort l'empêcha d'achever.

Ses amis suppléèrent à sa voix interrompue. *Vive la République!* s'écrièrent-ils en se soulevant de leurs banquettes, dans le transport le plus immodéré d'enthousiasme. *Vive la République!* répondit le peuple en battant des mains.

La voix de Duprat retentissoit encore, quand un souvenir subit des derniers entretiens de la veillée vint égayer l'imagination de Mainvielle : —Tais-toi, dit-il, c'est trop de bruit! Sillery dort!

— Pourquoi, répondit Duprat, cette couchette n'en vaudroit-elle pas une autre, si elle avoit un oreiller?

— Tu me fais là, reprit Mainvielle avec le rire qu'on lui connoît, la plus sotte question que tu aies faite de ta vie! A quoi serviroit un oreiller quand on n'a plus de tête?

Les condamnés se succédèrent ainsi avec rapidité sur la planche sanglante, sans que le calme de leur esprit parût s'obscurcir du moindre nuage. Carra seul resta plongé dans une méditation plus morne et plus soucieuse que de coutume.

Boyer-Fonfrède et Ducos étoient assis l'un près de l'autre. Quand on vint pour les séparer, ils se donnèrent un baiser d'adieu.

— Mon frère, hélas! dit Fonfrède, c'est moi qui t'ai conduit à la mort!...

— Ne me plains pas, répliqua vivement Ducos, et console-toi! ne mourons-nous pas ensemble?

Chaque exécution fut suivie du cri qui avoit suivi l'exécution de Sillery, réfléchi, comme par un écho, du haut de l'échafaud sur le char des mourants, et de là sur toute la vaste étendue de la place, mais s'affoiblissant peu à peu dans le groupe des martyrs à mesure qu'il s'éclaircissoit d'un martyr de plus, et s'évanouissant tout-à-fait au moment où la République descendit

tout entière avec Brissot (XLIV) dans le tombereau des enterreurs.

Il étoit onze heures quand le massacre commença, et trente minutes après, vingt-un des juges du roi de France avoient comparu devant leur juge éternel.

NOTES HISTORIQUES.

I.

Duchatel. Ce nom est souvent écrit Duchastel. On affecta de l'écrire Du Chastel dans la procédure, parce que cette orthographe sembloit impliquer un crime de plus, la noblesse. Rien ne prouve qu'il ait été *garde-du-corps du tyran*, comme l'insinuèrent aussi les journaux de cette époque. Au reste, je déclare, à partir d'ici, qu'il n'y a rien de plus difficile que de se procurer des notions exactes, même dans leur pays natal, sur ces grands citoyens en l'honneur desquels la Convention, affranchie de ses oppresseurs, a décrété depuis des solennités anniversaires.

II.

Vergniaud. Qui croiroit que les prénoms de Vergniaud ne sont pas exactement connus? On l'appelle presque toujours Pierre-Victorin, au lieu de Pierre-Victurnien, qui étoit son nom véritable. Chose bien plus étrange encore! il n'est pas décidé s'il terminoit sa signature par un d ou

par un x. Le *Moniteur* l'écrit Vergniaux ; les biographes l'écrivent comme moi. Je m'en suis rapporté à l'orthographe de l'orfévre qui a reproduit son nom dans la boîte d'une montre dont il sera souvent parlé ici. Les plus proches parents que je lui aie connus signent des deux manières.

III.

VIGER ou VIGÉ. L'orthographe du nom de Viger est aussi fort équivoque; et ceci se comprend mieux. Plusieurs l'écrivent Vigée, par fidélité mécanique à l'orthographe d'un nom littéraire beaucoup plus populaire à cette époque. Viger, comme Mainvielle, n'a paru à la Convention nationale que pour mourir.

IV.

Le 31 *octobre à midi*. Les variantes d'orthographe ne sont rien auprès de celle-ci. La date de l'exécution des GIRONDINS est presque une question. La moitié des actes le plus immédiatement contemporains la placent au 31 octobre, et l'autre moitié au 1er novembre; mais tous sont d'accord sur la date du jugement, qui est du 30 octobre, vieux style, neuvième jour du deuxième mois de l'an II de la République. Il est incontestable que ce jugement, prononcé vers dix heures du soir, fut exécuté le lendemain, qui étoit le 31 octobre. Cette méprise s'explique aisément: la condamnation des GIRONDINS concouroit avec l'introduction du nouveau calendrier, où les mois avoient été fort judicieusement réglés à trente jours, comme ils le seront toujours quand nous aurons obtenu les deux premiers éléments d'une société intelligente, un alphabet et un calendrier. Jusque-là, nous n'avons pas fait un pas au-delà des sauvages dans la civilisation. L'inscription de la montre léguée par Vergniaud à mademoiselle Adèle Sauvan, au moment où il marchoit à l'échafaud, porte la date du 1er novembre; mais quand cette inscription fut substituée, par un goût malheureux, ou par une précaution touchante, à quelques égratignures d'épingle que la

main de Vergniaud avoit tracées, la confusion de ces dates s'étoit augmentée par l'habitude. Il est bien probable, du moins, que cette opération ne fut confiée aux soins d'un graveur que lorsqu'il n'y avoit plus de danger à la faire; et celui-ci tomba dans une erreur assez naturelle, en oubliant que le mois d'octobre avoit trente et un jours. La date du 1er novembre est donc abusive dans la montre et dans les biographies. Le 1er novembre, Vergniaud étoit mort.

V.

DUPERRET. Dans les deux assemblées législatives dont il a fait partie, il n'a pris d'autre titre que celui de cultivateur, qui convenoit seul, en effet, à sa vocation politique. Son fils, qui a donné depuis des écrits très-remarquables, a rétabli ce point de sa biographie en attribuant à sa famille une origine, sinon plus honorable, au moins plus illustre. Tous les faits qui concernent Duperret sont détachés ici ligne à ligne des pages du *Moniteur*.

VI.

MAINVIELLE. Il est impossible de justifier Mainvielle de ses violences d'Avignon avant la réunion du Comtat; mais quelle violence une guerre civile ne peut-elle pas du moins expliquer dans un adolescent de tête ardente que n'éclaire pas encore l'expérience de l'histoire? Ce n'est pas d'ailleurs ici une question de notre révolution. C'étoit pour le pays de Mainvielle une question d'état et de patrie, comme celles qui ont soulevé depuis la Grèce et la Belgique. Il n'y a certainement pas un conventionnel que les biographies aient d'ailleurs plus faussement apprécié, ou, pour mieux dire, il n'y a pas une seule biographie qui parle de Mainvielle avec connoissance de cause. On assure, par exemple, que ses crimes révoltèrent tellement la Montagne elle-même, qu'elle le repoussa avec horreur comme factieux et comme assassin. C'est prêter à la Montagne une délicatesse bien timorée, et au parti de la modération qui fit admettre Mainvielle une bien étrange abjuration de

principes. Cette discussion fournit à Guadet une de ses improvisations les plus éloquentes. Il est vrai que Mainvielle était accusé d'une tentative d'assassinat, désignation impropre d'une altercation menaçante, et qui faillit devenir tragique, selon l'usage du pays, mais qui ne fut point suivie d'effet. Le dénonciateur étoit Duprat l'aîné, le plus fougueux révolutionnaire d'Avignon, qui avoit demandé à grands cris la tête de son frère le *modéré*, le fédéraliste, le conspirateur, de Duprat le conventionnel. Mainvielle, si étroitement uni à Duprat le jeune, s'étoit livré à cette occasion à tous les emportements dont son caractère étoit capable. Voilà le crime que lui reprochoit Marat, et pour lequel il est permis d'être plus indulgent que Marat, qui étoit ordinairement moins méticuleux en matière de crimes.

VII

Puis disparu dans le corridor, derrière une porte, etc. Cet épisode d'un amour de prison a deux grands défauts: le premier, c'est d'être romanesque, prétention insupportable dans un travail historique studieusement fait, qui annonce le ferme dessein d'être aussi vrai que possible; le second, c'est d'être commun dans un genre où le commun est intolérable. Je ne peux l'excuser qu'en attestant qu'il m'a été raconté plusieurs fois, avec des variantes de peu d'importance; il n'en falloit pas davantage pour m'imposer le devoir de le conserver, même sous la forme assez obscure que lui a laissée l'incertitude de mes enseignements. Sa brièveté lui méritera d'ailleurs quelque indulgence. Il n'occupe en tout qu'une page.

VIII.

Bonneville. Nicolas Bonneville, d'Évreux, collaborateur de Berquin, traducteur du *Théâtre allemand*, poète, publiciste et philosophe, associé de Fauchet dans la rédaction de la *Bouche de Fer*, un des hommes les plus élevés d'esprit et de cœur que la période révolutionnaire ait pro-

duits, auroit sans doute laissé plus de souvenirs comme écrivain dans une époque plus favorable aux lettres. Le désordre des temps, qui favorisoit la fougue de sa jeune imagination, et surtout la malheureuse habitude d'un verbiage maçonique porté au dernier degré d'impénétrabilité par le docteur Seyffer et quelques autres illuminés d'Allemagne, le détournèrent d'une voie où il avoit de nombreux succès à recueillir; mais rien ne pouvoit détourner cette belle organisation de la modération et de la vertu. Passionné pour la liberté, mais ennemi de tous les excès et incapable de condescendre à l'idée d'une violence politique, il fut dénoncé comme royaliste par Marat, et la beauté remarquable de ses traits le défendit seule des furies de la populace. Il étoit l'ami d'André Chénier, qu'il devança dans d'admirables dithyrambes contre les assassins de septembre, et André Chénier lui-même ne les a pas surpassés. Il fut depuis celui de Thomas Payne, de Kosciusko, et l'hôte assidu de tous les malheureux de tous les partis; car des entreprises industrielles l'avoient fait riche un moment. La publication du *Bien Informé*, rédigé de moitié avec Louis-Sébastien Mercier, le rendit odieux à Bonaparte, qui le ruina par la saisie illégale de ses presses, dès la première année du gouvernement consulaire. C'est le temps où je le connus dans les prisons et où je reçus de lui ce beau type de Fauchet, tout neuf encore dans sa mémoire, mais que le temps et la succession de tant d'impressions diverses ou contraires ont nécessairement beaucoup altéré sous ma plume. Bonneville, dont les premiers vers, si gracieux, si doux, si nouveaux dans notre langue, avoient vivement excité la prédilection de la reine, qui prit sous sa protection l'essor de cette muse de dix-huit ans, a survécu de beaucoup à la Restauration. Il est mort bien pauvre, et n'ayant pas une chaise où s'asseoir, dans une échoppe de bouquiniste de la rue des Grès. Une demande, hélas! trop tardive, de M. Victor Hugo et de moi, à mon illustre ami M. de Martignac, toujours si disposé à protéger le talent et à secourir le malheur, n'aboutit qu'à payer les frais de l'enterrement.

IX.

LE HARDY. Ces renseignements, et tous ceux qui le concernent dans la suite de cet essai, m'ont été donnés, il y a plus de vingt-cinq ans, par madame Magot, sœur de Le Hardy, femme d'un ancien et brave capitaine d'infanterie, devenu receveur des contributions à Saint-Ylie, près de Dôle. Je lui ai dû en même temps la communication d'un grand nombre de lettres de son généreux frère, plus honorables les unes que les autres pour le caractère de ce digne homme, et dont j'ai grand regret de n'avoir pas pu conserver quelques traits simples et touchants, d'un grand bonheur de sentiment et d'expression.

X.

La brune Gabrielle et Illyrine l'évaporée. Je n'aurois pas cru remplir toute ma tâche si j'avois laissé échapper quelqu'un de ces détails du temps qui me sont parvenus par hasard, et qu'on peut trouver assez caractéristiques, mais je me serois fait scrupule de les inventer. J'ai vu ces dames, un peu plus mûres d'âge et non pas de raison, revenues des passions et non pas de l'intrigue; femmes politiques, et qui pis est, peut-être, femmes auteurs. Leurs romans, assez mal écrits, et fort suspects pour l'histoire, ne manquent pas d'un certain intérêt anecdotique, et plusieurs des lettres qui y sont rapportées ont été en autographe dans mes mains.

XI.

BAILLEUL. Avocat, député de la Seine-Inférieure, alors âgé de 31 ans Il avoit été le compagnon de captivité des proscrits après son arrestation à Provins, et sa conduite énergique et pure à la Convention nationale lui méritoit bien cette distinction. On se contenta cependant de le colloquer parmi les soixante-treize dont il partagea la rigoureuse destinée jusqu'à leur rappel solennel et expiatoire

dans le sein de l'assemblée. — Selon la tradition des vieux amis des GIRONDINS, ils étoient convenus entre eux que les absous pourvoiroient au festin funèbre des condamnés, et M. Bailleul, seul échappé à la mort, n'oublia pas, dit-on, cet engagement. Je ne pouvois pas me dispenser de faire allusion à une anecdote si glorieuse pour lui, et qu'il n'appartient qu'à lui de démentir. M. Bailleul est vivant.

XII.

JEAN-BAPTISTE MORAND. La touchante action du domestique de Duprat s'est conservée dans tous les recueils, mais il n'en est pas de même de son nom, sur lequel toutes mes recherches ne m'ont fourni qu'une approximation fort douteuse. Le prix Montyon n'étoit pas encore fondé, et s'il avoit été possible de le lui décerner en ce temps-là, Jean-Baptiste l'auroit expié à l'échafaud de son maître. Je suis encore plus mal à mon aise avec Pierre Romond, le Suisse de Gensonné, dont je n'ai jamais pu retrouver la trace, quoique son histoire ne soit pas moins authentique. Pierre Romond est un personnage vrai dont le nom est d'invention dans mon livre. Il vaut la peine d'être cherché !

XIII.

Ce ne sont pas là des hommes de sang. Il faut rendre à César ce qui appartient à César. Ce mouvement n'est pas de Carra, mais de M. Réal, qui l'employa d'une manière merveilleuse et décisive dans le procès du comité révolutionnaire de Nantes. M. Réal devint depuis un des hommes de l'empire, et dans sa vieillesse virile qui promet de longs jours, il est aujourd'hui connu sous le nom de M. le comte Réal, que je ne lui ai pas donné plus tôt pour ne pas jeter de vague entre les époques. Ma déplorable vie de jeune homme a été loin de lui devoir de la reconnoissance, mais ce sentiment ne sauroit influer sur l'expression de mes convictions littéraires; et je déclare hautement que les brillantes circonstances de position où il s'est

trouvé lui ont ravi plus d'avenir que nous n'en avons perdu, mes amis et moi. Trois ou quatre plaidoyers presque improvisés lui promettoient le premier rang au barreau si dramatique de cette période révolutionnaire, qui n'est pas finie. Je les savois par cœur en prison, comme je les sais encore, et je ne me les rappelle jamais sans me sentir ému d'admiration et de regrets sur un si beau talent, malheureusement sacrifié aux honneurs et à la fortune.

XIV.

DANTON. . . . *dont la figure hideuse épouvante la liberté.* Cette violente hyperbole est de Saint-Just.

XV.

GUADET. . . . CUSSY. Quelques-uns des personnages dont il est question dans ce paragraphe ont trop de rapport avec les miens pour que je ne les fasse pas connoître du lecteur. Je les reprends donc selon l'ordre alphabétique :

BARBAROUX, Charles-Jean-Marie, né à Marseille, avocat et homme de lettres, député des Bouches-du-Rhône, âgé de 26 ans (au moment de l'action), mort sur l'échafaud à Bordeaux, le 25 juin 1794, après s'être frappé inutilement de deux coups de pistolet. C'étoit un des membres les plus jeunes et les plus éloquents de la Convention. Sa force et sa beauté en faisoient une espèce de héros épique, dont la physionomie est supérieurement tracée dans d'excellentes pages des *Mémoires* de Louvet et de madame Roland.

BUZOT, François-Nicolas-Léonard, né à Évreux, avocat, député de l'Eure, âgé de 33 ans, mort l'été suivant dans un champ des environs de Saint-Emilion, où il fut trouvé à demi dévoré par les loups. La Montagne l'appeloit le roi Buzot, parce qu'elle le regardoit comme le chef et l'âme des prétendus complots des fédéralistes.

Girey-Dupré, Joseph-Marie, né à Paris, homme de lettres et journaliste, âgé de 24 ans, exécuté à Paris vingt jours après les Girondins, le 20 novembre 1793. Il n'étoit pas de la Convention nationale, mais il avoit adhéré d'une manière assez vive aux principes des *hommes d'État* pour se signaler à leurs bourreaux. A l'époque où parle Gensonné, il étoit déjà prisonnier à Bordeaux; mais il ne fut amené à la Conciergerie qu'après la mort de ses amis.

Guadet, Marguerite-Elie, né à Saint-Emilion, avocat, député de la Gironde, âgé de 35 ans, mort sur l'échafaud à Bordeaux le 17 juillet 1794, avec la plus grande partie de sa famille. Guadet fut le rival d'éloquence de Vergniaud et de Gensonné dont il ne cessa pas d'être l'ami. Quelques-uns de ses mouvements oratoires l'emportent même en véhémence tribunitienne sur tout ce qui s'est conservé de plus remarquable dans ce genre chez les anciens et chez les modernes.

Louvet, dit de Couvray, Jean-Baptiste, né à Paris, homme de lettres et journaliste, député du Loiret âgé de 29 ans; mort le 25 août 1797, à l'âge de 33 ans. Le seul des personnages historiques de ce récit qui ait été emporté par une mort naturelle. Le roman de *Faublas* lui avoit acquis, très-jeune, une réputation d'esprit dont peu d'écrivains de nos jours seroient jaloux. Il y a de l'éloquence, bien qu'un peu apprêtée, dans quelques-unes de ses philippiques, et le récit de sa proscription renferme des pages admirables.

Pétion ou Péthion de Villeneuve, Jérôme, né à Chartres, avocat, maire de Paris, député d'Eure-et-Loir, âgé de 40 ans, mort de faim dans les champs de Saint-Emilion, où il fut dévoré par les chiens et les loups, vers le milieu de l'année 1794. Son parti l'avoit appelé Aristide. Les biographes ne s'accordent pas même sur l'ortographe de son nom.

Salles, Jean-Baptiste, né à Vezelise, médecin et homme de lettres, député de la Meurthe, âgé de 33 ans, exécuté

à Bordeaux quelques mois après la mort des GIRONDINS, le 20 juin 1794.

Deux des députés nommés plus haut, Mazuyer et Noël, sont morts aussi sous le couteau révolutionnaire. Une multitude d'autres, ou victimes ou fugitifs, échappent à ces rapides revues, déjà trop multipliées par rapport à la dimension de cet écrit. La catastrophe du 31 mai demanderoit à elle seule une longue biographie spéciale.

XVI

Les anthropophages du Nouveau-Monde. Ces expressions sont en effet celles de Barbaroux, qui a pu s'en servir avant de ses éparer de ses amis, mais qui les a consignées plus tard en caractères immortels dans une lettre à son fils au berceau. Nous recommandons aux études des républicains à venir cet admirable monument d'éloquence et de raison.

XVII.

JACOB DUPONT. C'est le nom d'un conventionnel, d'ailleurs peu connu, qui avoit fait à la tribune profession d'athéisme. Il disparut devant l'étrange théisme de Robespierre, et mourut, suivant les biographes, en état de démence.

XVIII.

La révolution est comme Saturne, etc. Cette phrase célèbre de Vergniaud a été prononcée dans une question d'assignats. En m'exposant au danger de faire parler des orateurs tels que ceux-ci d'une manière indigne d'eux, je n'ai rien négligé du moins pour recueillir et encadrer leurs plus belles paroles, toutes les fois que j'ai pu les lier au sujet. Ce genre de centon n'a rien de disgracieux, à mon avis, tant qu'il n'est pas postiche et forcé.

XIX.

Comme Mirabeau celui de la monarchie. « J'emporte le

« deuil de la monarchie ; les factieux s'en disputeront les « lambeaux. » Dernières paroles de Mirabeau, rapportées par Cabanis.

XX.

Sur le peuple tout entier. Ce discours n'est qu'un pastiche sur la faiblesse duquel je ne me fais pas illusion, mais qui représente du moins avec quelque vérité le mouvement du langage et les formes familières de l'orateur. Je l'avois détaché des GIRONDINS comme *spécimen* dans un fragment *sur l'éloquence de la tribune*, qui a trouvé sa place ailleurs, de manière qu'il fera double emploi dans mes *Œuvres*, puisqu'un libraire a jugé à propos de réunir sous ce titre pompeux quelques écrits profondément oubliés qui ne méritoient pas tant d'honneur. J'aurois facilement pourvu à cette redondance inutile en le remplaçant par un autre ; car il n'y a rien de plus facile qu'un mauvais pastiche, mais c'est déjà trop d'un pastiche de Vergniaud. Il faut étudier toute sa vie les grands écrivains, et les imiter si l'on peut. Il ne faut pas les contrefaire. Ici, la circonstance et le sujet m'excusent peut-être.

XXI.

Oubliez nos déplorables disputes. Lasource, préoccupé du projet d'usurpation ou de dictature du duc d'Orléans, n'avoit cessé de le poursuivre de cruelles *philippiques*. Ce fut lui qui demanda l'arrestation du prince et celle de Sillery, qu'il devoit retrouver à l'échafaud. J'ai appris du vénérable abbé Emery, dont il sera question plus tard, que Lasource et Sillery s'étoient embrassés à plusieurs reprises le jour de l'exécution. En général, et je ne saurois trop le répéter, il n'y a ici de mon invention que l'enchaînement logique des paroles, et j'ai cherché à le rendre aussi rationnel que possible. Tout ce qui fait allusion aux faits est fondé sur des écrits ou des traditions verbales dignes de foi.

XXII.

Tu mourras comme Sidney. Cette phrase est de Girey-

Dupré (V. *note* xv), qui la prononça peu de temps après devant le tribunal assassin, en répondant à l'interpellation qui lui étoit faite sur ses rapports avec Brissot. Je la donne ici à un autre, en vertu d'un privilége dont j'ai usé souvent sans dissimuler cette licence, celui de m'emparer de quelques belles paroles des absents, dans les occasions où elles ont pu se présenter naturellement à un de mes personnages.

XXIII.

La Fayette, l'idole devant laquelle j'avois si longtemps sacrifié (V. le *Moniteur*, séance du Corps législatif, 19 août 1792). Puissent de nouvelles révolutions ne jamais rappeler au noble vieillard, dont parle ici Lasource, l'ingratitude et l'injustice des républiques !

XXIV.

Lamourette, Adrien, né à Tervent, dans le Boulenois, homme de lettres, prêtre, évêque constitutionnel de Lyon, membre du Corps législatif, exécuté à Paris à l'âge de cinquante-deux ans, le 10 janvier 1794, soixante-dix jours après les Girondins. Il dut se trouver en même temps qu'eux à la Conciergerie, où M. l'abbé Emery le réconcilia, comme il avoit fait pour Fauchet, avec Dieu et l'Église. C'est de la bouche même de M. l'abbé Emery qu'a été recueillie l'expression fort connue à laquelle on fait allusion ici, et qui est rapportée par la plupart des biographes.

XXV.

Par le saint Evangile. Duperret étoit protestant, ce qui explique l'interjection familière que la tradition lui attribue.

XXVI.

Il y a un an à Beaucaire. Bonaparte pouvoit s'y être effectivement rencontré en ce temps-là. Un des petits pam-

phlets politiques par lesquels il paya son tribut aux orageuses passions de l'époque étoit intitulé : *Le Souper de Beaucaire*, et on n'ignore pas qu'il fut imprimé à Avignon dans les premiers mois de 1793, c'est-à-dire sous les yeux des amis de Duprat.

XXVII.

Les Romains ne vouloient pas y prendre des esclaves. Ce reproche est loin d'avoir rien d'injurieux en soi, car il ne peut être que fort honorable pour un peuple de ne point paroître propre à la servitude ; mais il fut saisi avec empressement dans sa mauvaise acception par les nombreux ennemis du gouvernement impérial, quand Napoléon eut ouvertement rompu avec le principe révolutionnaire, parce qu'il n'en avoit plus besoin. La phrase dont il est question, devenue promptement populaire, courut la France sous le nom de M. Lanjuinais, un des membres de la foible opposition du Sénat, où se conservoient encore quelques sentiments de liberté.

XXVIII.

Cazotte, Jacques, né à Dijon en 1720, guillotiné à Paris dans sa soixante-treizième année, le 25 septembre 1792, et qui n'est pas cité assez souvent comme un des esprits les plus ingénieux, un des plus nobles caractères, et un des hommes les plus vertueux du dix-huitième siècle. Il est fait allusion, dans le passage qui donne lieu à cette note, au fameux récit de la prédiction de Cazotte que La Harpe publia seulement quelques années après, mais qui pouvoit circuler dès lors dans le monde littéraire et politique. Authentique, cette prophétie seroit des plus extraordinaires ; apocryphe, elle prouve au moins que la froide imagination de La Harpe s'étoit élevée, par l'étude des livres saints, à un genre de conception dont il n'y a point d'autre exemple dans ses ouvrages. Je suis disposé à croire que Cazotte en a donné lui-même l'idée, quand les premiers développements de la révolution eurent rendu ce

calcul de prévision plus facile et plus vraisemblable. Je me souviens d'avoir vu M. Cazotte, autant qu'on peut se souvenir de l'âge de huit à neuf ans. Il étoit l'ami de mon père, et les sujets familiers de sa conversation étoient fort propres à fixer les souvenirs des enfants. Le plus aimable des conteurs comme le plus beau des vieillards, il se complaisoit en causeries vives et saisissantes qui auroient fait oublier le sommeil aux naturels les plus lourds et les plus paresseux. Son imagination étoit un conte oriental perpétuel dans lequel il s'attribuoit volontiers un rôle, soit qu'il eût réellement pris part aux événements dont il parloit, soit qu'il ne pût s'empêcher de s'identifier, en racontant, avec un de ses personnages. Je n'ai conservé aucune idée de ce qu'on appeloit ses visions, parce que je les confondois probablement avec ses histoires, mais j'en ai ouï souvent parler à mon père. — M. Cazotte eut, par une exception qui devenoit rare, tous les honneurs de la mort politique. L'accusateur public lui avoit dit : « Pourquoi « faut-il que j'aie à vous trouver coupable après soixante- « douze ans de vertus ! Il ne suffit pas d'avoir été bon fils, « bon époux, bon père ; il faut encore être bon citoyen !... » — L'allocution du président est le plus glorieux hommage qu'ait reçu l'innocence en montant à l'échafaud : « Envi- « sage la mort sans crainte, lui dit-il ; songe qu'elle n'a « pas le droit de t'étonner ! ce n'est pas un pareil moment « qui peut effrayer un homme tel que toi ! » — Sa fille l'avoit défendu des assassins de septembre ; elle ne put rien contre ses juges. — Et la peine de mort en politique n'est pas le plus grand des forfaits ! Pauvre Cazotte !

XXIX.

Un mob *turbulent et convulsionnaire pour* Thomas Payne. *Mob* est un mot anglois qui signifie « populace », dans un sens plus spécialement politique dont nous n'avons pas encore l'équivalent, la *mobilium turba quiritium* d'Horace. Le chevalier Croft pensoit que *mob* primitif pouvoit être radical dans *mobilis*. Ce rapprochement est au moins fort ingénieux.

THOMAS PAYNE, de Thetford, comté de Norfolk, fabricant de corsets, homme de lettres, député à la Convention nationale par quatre départements, âgé de 56 ans au moment de l'action, mort seize ans après en Amérique. Thomas Payne, que j'ai vu rarement, m'a laissé le souvenir d'un homme de bien, hasardeux en doctrine, réservé en pratique; sujet à se livrer au mouvement des révolutions, incapable d'en accepter les dangereuses conséquences; bon par nature, et sophiste par conviction. Il est fort imparfaitement apprécié dans les biographies.

XXX.

Arcis-sur-Aube. Nom du lieu natal et de la maison de campagne de Danton.

XXXI.

Avec son zèle accoutumé. Valazé avoit été rapporteur dans le procès du roi, et Ducos, qui partagea son opinion, devoit lui tenir compte de son ardeur à soutenir l'accusation, avec toute la constance et toute l'âpreté de son inflexible caractère.

XXXII.

Le punch qui remplissoit tous les verres. Cette transition paroîtra un peu brusque dans une discussion qui pouvoit donner lieu à de si riches développements. J'en avois probablement ainsi jugé autrefois, car toutes les autres parties de la composition étoient subordonnées à celle-ci dans mes premiers essais. A force d'y réfléchir, et j'y mis le temps, je me suis convaincu que cet épisode entièrement philosophique me faisoit sortir de la spécialité de l'histoire; qu'il étoit de toute invraisemblance qu'il eût occupé beaucoup de moments dans le *dernier banquet des Girondins,* et qu'il ne pouvoit que jeter une langueur plus ennuyeuse encore que solennelle dans un drame déjà trop prolongé, dont le sujet est connu et le dénouement prévu dès le frontispice du livre. Qu'aurois-je pu faire d'ailleurs autre chose que de copier le *Phédon* de Platon avec celui de

Moïse Mendelsohn, en assujettissant la magnifique simplicité de leurs raisonnements à de certaines combinaisons de style, modifiées selon l'éducation, l'esprit et le naturel des personnages, et sur lesquelles je n'ai peut-être insisté que trop jusqu'ici, parce qu'elles m'offroient le seul moyen imaginable de varier au moins, par la couleur tranchée des discours, le fond monotone d'une scène sans action et sans péripétie. Je crois qu'on tombera volontiers d'accord avec moi, si on daigne se rappeler que l'époque où l'action se passe est incontestablement la plus étrangère à toute saine idée de psychologie qui se soit rencontrée jamais dans l'histoire de la société, et que je n'aurois pu l'animer dans les débats, pour n'être pas invraisemblable et absurde, que de quelques pâles reflets de la philosophie du dix-huitième siècle dont personne aujourd'hui ne veut entendre parler. Cette combinaison, la seule qui approchât du vrai, auroit jeté quelque ridicule sur les interlocuteurs et sur la question elle-même, et il n'y avoit rien de plus contraire à mon dessein.

Un homme de beaucoup d'esprit, bien connu par son aptitude à retenir des anecdotes charmantes et des mots délicieux, qu'on chercheroit vainement ailleurs, raconte que les Girondins, dont il a gardé quelque souvenir, finirent par aller aux voix sur la discussion, et que la cause du spiritualisme et de la divinité fut perdue à la majorité d'une voix. Cette historiette est bien triste, mais j'ai le bonheur de n'y pas croire, et dans aucune hypothèse je ne m'en serois servi. Je me suis donc borné à faire résumer en quelques mots par quatre de mes personnages, Le Hardy, Fonfrède, Brissot et Fauchet, les propositions morales, physiologiques, philosophiques et religieuses qu'il auroit fallu développer. Ce texte est vaste, sans doute, et peut donner matière encore à un beau livre, après Mendelsohn et Platon, sous la plume d'un spiritualiste éloquent et passionné. A la considérer sous ce dernier point de vue, je ne fais aucune difficulté de convenir que j'y ai renoncé par impuissance.

XXXIII.

Le Las Casas de la Révolution. Cette belle expression

n'est pas de moi; elle est de M. Réal dans un des plaidoyers mémorables dont j'ai eu occasion de parler, note XIII.

XXXIV.

Tables d'assassinats, qu'on osoit appeler des jugements. Camille Desmoulins étoit si loin de penser que Ducos et Fonfrède fussent condamnés qu'il sortit de l'audience en versant des torrents de larmes. — Hélas! s'écrioit-il, c'est moi qui les ai perdus en publiant mon *Brissot dévoilé!* Ducos, mon pauvre Ducos! — Ce mélange de frénésie, de tendresse et de vanité donne jusqu'à un certain point la mesure des hommes de cette époque. Celui-ci n'étoit pas méchant, et sa mort a peut-être absous sa vie. Camille Desmoulins, qui avoit sonné le glas funèbre des républicains de la Gironde, les suivit d'assez près à la mort comme chef de la conspiration des INDULGENTS! c'est ainsi qu'on les appeloit! Terrible histoire que celle d'un peuple où les accusateurs des GIRONDINS, où les persécuteurs proscrits pour INDULGENCE emportèrent à leur tour les regrets des gens de bien! Que dis-je! si nous savions à fond le secret du 9 thermidor, nous y verrions Robespierre lui-même poursuivi comme continuateur du système de Camille qu'il avoit sacrifié. Les assemblées politiques font des coups d'État contre une influence qui tend à s'agrandir, contre un pouvoir qui s'affermit; elles n'en font point contre la terreur. Toutes les fois qu'un gouvernement tombe, on peut établir en principe infaillible qu'il a été modéré dans son système, ou ridiculement maladroit dans la manière d'en changer. Je ne m'en rappelle point d'exemple, mais il y en a.

XXXV.

LAIGNELOT. Je ne me crois pas obligé dans ces notes, qui ne sont pas écrites, comme cela se pratique ordinairement, pour grossir le volume, à m'étendre en longues explications sur Fabre d'Eglantine et Chénier. Leurs noms sont trop connus de tous les lecteurs pour avoir besoin d'être rehaussés par le luxe surabondant de la biographie et de

la critique. Il n'en est pas tout-à-fait de même de Joseph-François Laignelot, député de Seine-et-Oise à la Convention nationale, qui vient de mourir fort obscur à l'âge de quatre-vingts ans. Jeune encore, Laignelot s'étoit annoncé au monde littéraire par une tragédie intitulée *Agis*, représentée en 1779, et dont le sujet présente un rapprochement singulièrement remarquable avec la destinée fort imprévue alors d'un tribun qui devoit prendre place un jour parmi les juges suprêmes des rois. Personne n'a pu oublier qu'Agis étoit un roi de Sparte qui fut mis à mort par son peuple. Laignelot a passé tranquille à Chaillot les années critiques de la restauration, fidèle au culte de Marat qu'il avoit beaucoup aimé, mais n'épanchant son enthousiasme religieux pour la sanglante idole de la Montagne que dans l'intimité du tête-à-tête le plus familier : au demeurant, homme doux, tranquille, de mœurs simples, de bonne conversation, fort occupé de littérature, et dont il n'auroit jamais été question, ni de son vivant, ni après sa mort, s'il n'avoit fait que des vers.

XXXVI.

Pons *de Verdun*. Robert Pons, natif de Verdun, et député de la Meuse à la Convention, étoit un de ces hommes qui réalisent leur esprit en petite monnoie. Il tournoit le conte, l'épigramme et le couplet avec une rare facilité, qui l'avoit fait surnommer la *Providence de l'Almanach des Muses*. Le catalogue de sa bibliothèque annonce un goût éclairé et spirituel, quoiqu'un peu bizarre, et il n'est pas douteux qu'il auroit laissé intacte la réputation d'un littérateur aimable, s'il n'avoit pas eu la malheureuse fantaisie de devenir un personnage politique. De plus beaux génies que le sien ont échoué contre cet écueil.

XXXVII.

Mauvais style du Châtelet. Fouquier-Tinville avoit été procureur au Châtelet, et c'est à cela que Ducos fait allusion. Fouquier n'étoit pas d'ailleurs un homme sans littérature, comme on pourroit le croire au méchant langage de sa

défense. Il avoit débuté dans la carrière poétique par de petits vers fort doucereux, fort innocents, et surtout fort laudatifs à la gloire de Louis XVI et de sa famille. Les petits vers furent probablement mal accueillis ou mal payés, et c'est peut-être le dédain du distributeur des grâces qui a valu à l'humanité un de ses plus exécrables fléaux.

XXXVIII.

J'ai rimé sa dernière odyssée. On a fort mal dit, comme le remarquoit le vieux Beaulieu, dans la *Biographie universelle*, que c'étoit de sa propre arrestation que Ducos vouloit parler en improvisant cette chansonnette, qui ne manque pas d'agrément. Ducos fut arrêté à Paris même, en sortant de la Convention. La chanson resta, et je l'ai souvent ouï chanter dans la rue, quelques années après, par une femme jeune encore qu'on disoit devenue folle d'amour pour le poète, le jour de son exécution. Ce que je sais positivement, c'est que le contraste de ces traits abattus et de cette voix sanglotante avec les vives saillies de Ducos produisoit un effet inexprimable sur mon cœur de jeune homme. J'ai entendu dire que l'infortunée étoit morte à la Salpêtrière. J'offre avec plaisir ce sujet de *Nouvelle* à mes amis qui en tireront meilleur parti que moi.

XXXIX.

La plupart se répétèrent en chœur. Tout ceci est exactement historique, et il y avoit en effet assez de mots saillants dans le pot-pourri de Ducos pour expliquer cet accès de folle gaieté, même entre des hommes naturellement sérieux, s'il avoit éclaté en toute autre occasion. Ceux-ci sont riants et naïfs :

Je prenois le long du chemin
Un âne pour un jacobin...
. . . .
De frayeur perdant la tête
Pendant ce conflit soudain,
On me prit pour une bête.

Et c'est mon plus grand chagrin.
. . . .
Si j'ai l'air d'un pauvre diable,
C'est que je suis député, etc.

Le jeune compatriote de Ducos dont il est question un peu plus haut est, comme on sait, le fameux Pierre-Jean Garat, qu'un biographe appelle le *Protée musical* et l'*Orphée moderne;* ce qui veut dire que Garat chantoit à merveille, et cela ne dit rien de trop.

XL.

Si des conseils insensés n'avoient prévalu sur les miens. Les hommes politiques de l'Assemblée législative étoient loin de vouloir le renversement du trône, parce qu'ils prévoyoient les suites d'un événement si fertile en malheurs, et qui n'avoit point d'avenir possible dans notre civilisation. Gensonné en particulier n'épargna rien pour éclairer la cour sur les dangers de la monarchie; le rédacteur de l'excellent article qui lui est consacré dans la *Biographie des contemporains*, fort instruit, à ce qu'il paroît, de tous ces détails, raconte que ce député et ses amis entamèrent une dernière négociation avec les Tuileries, par l'intermédiaire d'un peintre nommé Boze, qui étoit chargé de faire le portrait en pied de Louis XVI, et qui, pendant les séances, voyoit le roi sans témoins. Boze lui présenta même un mémoire que Gensonné avoit rédigé, et qui ne manquoit par conséquent ni d'éloquence ni de dialectique. La fatalité, qui précipitoit à sa ruine une malheureuse dynastie, voulut que ces offres salutaires des seuls esprits judicieux et prévoyants qu'il y eût alors aux affaires fussent dédaigneusement repoussées; et ce que l'on auroit peine à croire, c'est que les conseillers de la royauté s'efforçoient de traiter alors avec le parti de Danton! — C'est une chose instructive dans sa bizarrerie que le retour de circonstances analogues dans toutes les révolutions; et cette instruction infaillible n'a cependant jamais profité ni aux peuples ni aux rois. Les *vingt-un* de 1793 auroient été un point d'appui en 1792 pour la couronne de France, comme les

deux cent vingt-un en 1830. Le ministère à Gensonné, il n'y avoit point de 10 août; le ministère à Casimir Périer, il n'y avoit point de 29 juillet. Tout le monde sait cela, et si la même occasion se présentoit mille fois, il arriveroit mille fois la même chose, parce qu'il n'y a point d'expérience, point de raisonnement qui puisse prévaloir dans une institution surannée contre l'instinct de suicide, contre la nécessité de mort qui l'entraîne à finir. Dans les positions extrêmes, on ne consulte ni l'observation, ni l'histoire, ni le sens commun. On consulte des courtisans qui se font passer pour capables, des intrigants qui se donnent pour hommes d'État, et tout est perdu; il survient bientôt, pour clore cette combinaison de *vingt-un*, quelque terrible catastrophe qui termine tout pour tout remettre en question — le *vingt-un* janvier, par exemple.

XLI.

Émery, Jacques-André, supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice, âgé de soixante-un ans à l'époque de l'action, mort presque octogénaire en 1811, dans les fonctions de grand-vicaire de l'archevêque de Paris. J'ai eu le bonheur de lui entendre raconter, quelques années auparavant, avec une éloquence naïve et cependant pittoresque et colorée, une partie de ces détails qui ont beaucoup pâli sous ma plume; et c'est de sa bouche que j'ai recueilli le nom de l'abbé Lothringer, sur lequel il m'a été impossible de me procurer d'autres renseignements. Fouquier-Tinville avoit laissé vivre l'abbé Émery par une raison qui peint mieux ce respectable prêtre que les éloges les plus pompeux : « La douceur et la résignation de ce vieux « calotin, disoit-il, nous valent mieux que vingt guiche- « tiers. Elles empêchent les autres prisonniers de crier. »

XLII.

On l'écoutoit peu... et on ne le comprenoit pas. Carra avoit en effet annoncé à ses amis un livre intitulé : *La résurrection et l'immortalité de l'être en son identité prou-*

vées par le matérialisme. Je tiens cette particularité du fameux docteur Seyffer, dont on est étonné de ne pas trouver le nom dans la *Biographie des contemporains*. Seyffer, qui n'est mort qu'en 1809, et avec lequel j'ai eu les rapports que me permettoient mon âge, la bizarrerie de ses systèmes, et l'extrême difficulté qu'il avoit à les développer en notre langue, étoit un véritable illuminé, fort accrédité à la cour de Louis XVI, où il s'étoit formé une nombreuse clientèle sous les auspices de M. le duc d'Orléans, dont il avoit été, à l'entendre, le médecin particulier; ce que je n'ai jamais vérifié, à défaut de m'en informer. Il professoit la théorie de Carra, dont il est parlé dans le paragraphe qui correspond à cette note, et il accusoit amèrement Carra de la lui avoir dérobée : reproche d'autant plus fondé en apparence, que cet infortuné Carra est bien connu pour un des plus déterminés plagiaires de son temps. Seyffer s'occupoit, au reste, beaucoup moins de sa double profession de médecin et de philosophe que de rêveries maçoniques; et je lui ai entendu dire qu'il n'étoit venu en France que pour y conférer à vingt-huit adeptes le vingt-huitième grade de l'ancien écossisme d'où il prétendoit fièrement qu'avoit surgi la révolution. J'aurois bien de la peine à le croire. Ce grade étoit celui du chevalier *Kadasch*, que nous écrivons et prononçons *Cadoche*, quand il est encore question de le prononcer ou de l'écrire. *Kadasch* est, dit-on, un mot hébreu qui signifie *sacré*. Quant à *Cadoche*, il ne signifie rien du tout; et sauf quelques mystères qui ont peut-être échappé à ma pénétration, le but et le résultat de cette institution ne sont pas moins insignifiants que son étymologie.

XLIII.

(Vergniaud) .... affectoit la prétention de n'avoir jamais écrit une seule lettre. Il l'avoit dit à la Convention nationale. Le reproche qui avoit exigé cette réponse fut renouvelé au tribunal, et Vergniaud se défendit peu ou se défendit mal de sa correspondance avec ses amis de Bordeaux; mais quelle induction peut-on tirer du procès-verbal des séances du tribunal révolutionnaire, comme on les lit

dans le *Moniteur?* La presse étoit déjà enchaînée, et la publicité des débats enfermée entre les sbires et les complices de la Montagne. Dans la main des tyrans, les garanties de la liberté deviennent des instruments de tyrannie, et c'est ainsi que se font, dans tous les temps, les révolutions de tous les peuples. On doit à quelques résipiscences tardives l'aveu de la supériorité des GIRONDINS dans cette dernière lutte. On en jugeroit fort mal par les journaux.

XLIV.

(Il grava) le nom d'Adèle et le sien... dans la boîte de sa montre. Mademoiselle Adèle Sauvan n'étoit qu'une aimable petite fille quand Vergniaud mourut. Peut-être lui étoit-elle destinée en mariage; peut-être, comme d'autres hommes tendres et graves que l'amour de l'indépendance a voués au célibat, Vergniaud aimoit-il à se dédommager de cette privation volontaire dans une douce amitié d'enfant. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'affection qu'elle lui inspiroit paroît avoir été la plus vive qu'on lui ait connue. Quiconque a eu le bonheur de voir depuis mademoiselle Adèle Sauvan sous le nom de madame Legouvé qu'elle portoit en 1810, époque de sa mort, sait par combien de précieuses qualités d'esprit et de cœur elle justifioit un sentiment si glorieux pour son adolescence. La montre de Vergniaud fut en effet remise avec fidélité entre les mains d'Adèle, et elle se souvenoit d'y avoir trouvé la simple inscription que je rapporte, griffonnée assez peu lisiblement, mais dont il subsiste encore quelques traces. Toutefois, dans la crainte qu'elle ne disparût entièrement un jour, elle se hâta de la faire reproduire avec plus de soin par un graveur, à la place même qu'elle occupoit, quand la réhabilitation légale des GIRONDINS permit à l'amitié de les avouer sans danger de mort. J'ai déjà dit, note IV, que l'ouvrier, préoccupé par la nouvelle forme du calendrier, s'y est trompé sur la date de l'exécution. Il seroit cependant possible que l'erreur fût de Vergniaud lui-même, qui auroit oublié en écrivant que le mois d'octobre avoit trente-et-un jours, et cette distraction est parfaite-

ment vraisemblable ; elle ajouteroit un trait piquant de caractère au griffonnage autographe, si nous avions eu le bonheur de le conserver sous le brunissoir de l'orfévre.

La montre de Vergniaud, qui est, à mes yeux, une intéressante relique du plus beau talent de la révolution, mérite d'être décrite pour les amateurs de ce genre de curiosités. Elle est renfermée dans une boîte d'or très-légère de 18 à 19 lignes de diamètre. Le fond est occupé par un verre coloré ou par une plaque émaillée d'azur qui figure une espèce d'étoile à rayons nombreux. Le cadran, qui est numéroté en chiffres arabes, porte le nom de l'horloger *Cronier*, et le lieu de fabrication A PARIS. Son émail est fort écaillé à l'endroit où se met la clef. L'aiguille est arrêtée sur trois heures moins trois minutes, ce qui marqueroit assez la durée de son mouvement, si Vergniaud ne l'a pas remontée depuis l'heure où il se leva pour aller au tribunal ; et on pense bien qu'elle n'a pas servi depuis. Elle est contenue dans un double cercle en cuivre, propre à être garni de deux verres et qui en a conservé un.

Bien des lecteurs trouveront que la valeur intrinsèque de ce bijou ne le rendoit pas digne d'une description si détaillée ; mais je n'en ai pas de plus précieux, car il est à moi par le bénéfice de l'amitié ; et je ne le donnerois certainement pas pour l'horloge magnifique dont Haroun-al-Raschid fit présent à Charlemagne. Madame Legouvé, qui le tenoit de la main de Vergniaud mourant, le laissa par son testament à mon ami Jouy, qu'il suffit de nommer pour rappeler aux amateurs du bon esprit et du bon goût un des écrivains les plus ingénieux, les plus aimables et les plus universels de notre époque. Jouy me l'avoit laissé dans le sien ; mais je n'ai pas besoin de dire que je le possède par avancement d'hoirie, et qu'il me seroit bien triste à voir si je ne le devois qu'au funeste privilége de la survivance. Voilà pourquoi j'ai beaucoup parlé de la montre de Vergniaud, et pourquoi, peut-être, j'ai achevé d'écrire les GIRONDINS.

XLV.

La République descendit avec Brissot, etc. Il n'y a pas

de doute sur le premier des GIRONDINS livrés à la mort ; c'étoit certainement Sillery ; la plupart des témoins que j'ai consultés s'accordent à croire que Fauchet fut le second ; le reste devient très-vague, et ce n'est qu'au dernier qu'on retrouve quelques notions vraisemblables ; encore ne sont-elles pas unanimes. J'ai suivi celles qui offrent le plus de probabilité, le cérémonial de l'assassinat judiciaire assignant ordinairement la dernière place dans l'exécution au plus coupable des condamnés, et ce rang revenant de droit à Brissot que l'acte d'accusation présentoit comme le chef de la prétendue conspiration des fédéralistes. Cependant plusieurs contemporains croient se rappeler que ce massacre finit à Viger, qui n'avoit rien à faire avec le fédéralisme, et qui, ainsi que je l'ai dit ailleurs, avoit à peine paru à la Convention nationale. Cette particularité n'est pas au reste de grande importance pour l'histoire qui n'aura déjà que trop de peine à compter nos morts, pour se soucier de l'ordre dans lequel ils ont été frappés.

XII

RECHERCHES

SUR

L'ÉLOQUENCE RÉVOLUTIONNAIRE.

AVERTISSEMENT NÉCESSAIRE [1].

Les pièces suivantes ont déjà paru dans les *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, dont la première édition est depuis assez longtemps épuisée. Cet ouvrage reprenant sa place dans la collection que l'éditeur appelle mes *Œuvres*, et dont il formera le huitième volume, j'en ai détaché tout ce qui avoit un rapport immédiat avec l'art de la parole au temps des GIRONDINS, et on en concevra facilement la raison : c'est que ces recherches n'étoient effectivement que des études pour un livre que je concevois en le commençant sous un aspect beaucoup plus riche en développements. J'ai déjà dit, mais je ne répéterai jamais assez, que mon impuissance m'avoit détrompé de cette longue illusion.

[1] Cet avertissement se trouve dans l'édition in-8°, commencée en 1833.

L'analogie de ce travail avec celui que j'avois entrepris est si minime, qu'il m'auroit été bien difficile de m'y soustraire à quelques redites, même quand je les aurois entrepris successivement, au lieu d'y procéder d'une manière toute simultanée, essayant l'un pour faire l'autre. Mes *Recherches sur l'éloquence révolutionnaire* ne sont donc qu'une glose de ce drame imparfait que j'ai intitulé : *Le dernier Banquet des Girondins*. Elles présenteront quelquefois des traits dont j'ai dû faire usage dans le système bon ou mauvais de ma composition, mais sous une forme plus historique et plus vraie que celle du *centon* à laquelle m'assujettissoit l'exiguité de mon cadre. J'espère qu'on me pardonnera volontiers ces cinq ou six lignes de redondance explicative, si elles expliquent réellement quelque chose. Il est bien entendu que je suppose qu'on lira, et que je dis ceci pour ceux qui lisent. Les autres se seroient passés de cette consciencieuse réticence, et j'avoue de tout mon cœur que les autres ont raison.

Je ne finirai pas sans rappeler que les pages suivantes ont été écrites sous la Restauration, époque où il étoit plus inconvenant que dangereux de réhabiliter de certaines réputations. Je ne les écrirois certainement pas aujourd'hui, de peur de les laisser prendre pour une concession à des idées qui deviennent une puissance, et que j'ai servies plus que je ne voulois quand elles n'étoient qu'un souvenir. Comme il n'y a rien d'absolument vrai en politique et ailleurs, toutes les causes sont bonnes quand on les embrasse avec candeur et bonne foi ; mais les âmes de ma trempe sont bien ridicules : elles ne sympathisent qu'avec les causes perdues.

I.

LA GIRONDE.

Buffon a dit : *Le style est l'homme tout entier*, proposition vraie en essence, mais contestable en forme, parce que son énonciation elliptique et abstraite a l'apparence d'un paradoxe.

M. de Bonald a consacré la même idée dans un autre aphorisme, qu'on a souvent répété et qu'on répétera toujours, tant qu'il y aura une société et une littérature, parce que jamais une vérité essentielle n'a été revêtue d'une formule plus diaphane : *La littérature est l'expression de la société*.

Comme ce principe s'applique à toutes les époques, on pourroit y rattacher toutes les histoires. Il n'est question ici que de la révolution.

Si la révolution est un état exceptionnel dans les formes de la société, la littérature qui s'est développée avec elle sera un état exceptionnel dans les formes de l'esprit humain. Emportée par le torrent qui l'apporta, elle ne laissera point de vestiges. C'est l'opinion générale, et le nom seul de la littérature révolutionnaire paroît impliquer un horrible contre-sens aux yeux des

entrepreneurs brevetés de la critique; mais, de cette prétendue exception, il est sorti une forme nouvelle de société, et par conséquent, si je ne me trompe, une forme nouvelle de littérature.

Le christianisme lui-même fut long-temps un état exceptionnel dans la société païenne; l'éloquence des Augustin, des Basile et des Athanase, fut long-temps un langage exceptionnel, méconnu des sophistes hellènes et des rhéteurs latins, dont l'art consistoit à envelopper une pensée ambiguë dans les replis d'un gryphe oratoire; mais le nom de ces classiques dégénérés, qui attestoient sans doute aussi les exemples de Cicéron et les règles de Quintilien, n'est point parvenu jusqu'à nous, et la voix de Jean, de Luc et de Paul, a retenti, à travers seize siècles, dans la chaire de Bossuet.

La révolution est donc le commencement d'une double ère littéraire et sociale qu'il faut absolument reconnoître, en dépit de toutes les préventions de parti. On s'imagine ordinairement qu'elle ne peut rappeler que du sang, et qu'on a tout dit quand on a épuisé la liste de ses excès et de ses proscriptions. C'est l'erreur de l'irréflexion ou l'exagération de l'antipathie. Le pathétique, le grand, le sublime, s'y rencontrent souvent à côté de l'horrible, comme on a vu les dieux assis à ce festin de Tantale où l'on servit de la chair humaine.

Toutes les époques signalées de l'histoire sont remarquables par ce fait singulier, que des hommes investis d'une espèce de destination providentielle leur ont servi de précurseurs. Ainsi des génies audacieux avoient élaboré, pour ainsi dire à leur insu, vers la fin du dix-huitième siècle, les matériaux d'une révolution prête à éclore dans la politique; ainsi d'admirables écrivains composoient, peut-être sans le savoir, une langue énergique et naïve pour une révolution près d'éclore dans la littérature. Diderot est, suivant moi, l'Isocrate qui a présidé aux exercices de notre tribune; Beaumarchais

est le maître de la nouvelle école de ces publicistes quotidiens qui arment de traits acérés tantôt la saine logique des intérêts nationaux, tantôt les subtiles arguties des factions : auxiliaires légers et à peine connus du gros des combattants, mais dont l'intervention habile et opiniâtre ne contribue pas foiblement aux succès les plus décisifs.

Diderot et Beaumarchais étoient cependant des écrivains tout-à-fait isolés qui ne sortoient d'aucune école littéraire, qui ne ressembloient qu'à eux seuls, mais dont l'originalité avoit, dans le premier, quelque chose de solennel comme la rumeur d'un orage près d'éclater; dans le second, quelque chose de cynique et de dérisoire comme l'inspiration d'un démon malicieux qui s'égaie aux angoisses d'un monde expirant. Toute la révolution étoit là, et cependant la révolution n'étoit pas encore, si ce n'est dans le style. Beaumarchais et Diderot n'appartenoient pas plus à l'Académie que Jean-Jacques Rousseau, le législateur mal compris de cette régénération vaine et confuse; et si les révélations hardies du philosophe n'avoient rien appris au cabinet des rois, la commission perpétuelle du Dictionnaire ne croyoit pas avoir gagné un mot aux brûlantes compositions de l'enthousiaste et aux saillies éblouissantes du bouffon. La députation de l'Académie aux tribunes politiques est assez curieuse. Elle se composoit, je crois, de Bailly, dont le talent élevé n'avoit rien de populaire, et qui n'obtint en effet, dans son trop court passage aux affaires, que la popularité de la vertu; de Target, académicien enté sur un avocat, qui ne se fit pas même distinguer au second rang des avocats, après le jeune Barnave; et de Condorcet, dont l'inintelligible métaphysique auroit versé quelque ridicule sur sa vie, s'il ne s'étoit dérobé à tous les souvenirs antérieurs par l'intérêt qui s'attache à sa mort. C'est qu'une académie étoit un corps essentiellement en dehors du mouvement

du langage et du mouvement du pays, une institution que l'on auroit crue fondée, par une habile prévision de Richelieu, pour *immobiliser* l'esprit humain, pour pétrifier la parole, et qui représentoit notre état littéraire précisément comme la cour représentoit notre état social. On sait que les académies ont beaucoup profité depuis ce temps-là.

J'ai souvent entendu dire que l'Assemblée constituante avoit été la plus éloquente de nos assemblées politiques, et je le croirois volontiers dans un sens relatif. A l'époque de la révolution, personne n'étoit gâté par l'éloquence; la discussion des intérêts de tous étoit chose nouvelle pour chacun, et le port assuré, l'attitude imposante, la féconde verbosité d'un député qui parloit d'abondance, comme s'il en avoit toujours fait son état, devoient remplir l'auditoire de cet étonnement de nouveautés que tous les peuples confondent avec l'admiration. Ce sentiment se seroit épuisé promptement, s'il n'avoit été ravivé par des chances plus dramatiques, et dans lesquelles les intérêts personnels fussent un peu plus impliqués. La polémique des premières assemblées nationales étoit tumultueuse, mais non mortelle. A la Convention, chaque orateur apportoit sa tête pour pleiger son opinion, comme dans cette république de Charondas où l'on ne pouvoit demander une modification de la loi qu'en montant à la tribune la corde au cou. Une séance de la Convention étoit une bataille ou une tragédie.

Vergniaud s'est trouvé rarement sur le terrain de la polémique. Insouciant par caractère, et peut-être par sagesse, il aima mieux faire le sacrifice de sa vie que de la disputer. S'il répond à une agression, c'est quand l'attaque lui est immédiatement personnelle, et il étoit rare qu'on osât s'attaquer immédiatement à Vergniaud. Alors, il se renferme dans les faits essentiels de sa défense, et il les développe sans ornements, parce qu'il

croit le plus naturel des artifices indigne d'une bonne cause. Au mois d'avril 1793, Robespierre l'accuse de modération, et la modération est un grief qui emporte la peine de mort. La réplique de Vergniaud est terre-à-terre comme celle qu'il auroit faite, au barreau de Bordeaux, dans quelque discussion sur un mur mitoyen. A peine son imagination l'emporte dans cet admirable mouvement :

« Je sais, Robespierre, que la liberté est toujours « active comme la flamme; qu'elle est inconciliable avec « ce calme parfait qui ne convient qu'à des esclaves. Si « on s'étoit borné à nourrir le feu sacré qui brûle dans « mon cœur aussi ardemment que dans vos âmes im-« pétueuses, de cruels dissentiments n'auroient pas « éclaté dans cette assemblée. Je sais bien que, dans « nos tempêtes révolutionnaires comme dans celles de « l'Océan, le peuple est difficile à calmer comme les « flots battus par les orages; mais le ministère du lé-« gislateur est de prévenir ces désastres par de sages « conseils, et non de les entretenir par des manœuvres « imprudentes. Si, pour être patriote, Robespierre, il « falloit se déclarer le protecteur du meurtre et du bri-« gandage, vous pouvez prendre acte de ma déclara-« tion : je ne suis pas patriote, je suis modéré. »

Ce discours, d'ailleurs peu remarquable, trahit l'abattement de Vergniaud, mûr avant le temps pour la mort, à force d'apathie et de paresse. C'est ce jour-là qu'il eut la gloire d'arracher à la Montagne le seul rire qui ait déridé son front sourcilleux. Robespierre avoit dénoncé la correspondance de Vergniaud.

« Ma réponse est facile, dit Vergniaud; je n'ai jamais « écrit une lettre. »

J'ai cité à dessein ce passage parce qu'il nous met à demi dans la confidence du talent de Vergniaud. Nourri d'excellentes lectures classiques, il en avoit approprié le souvenir, avec toute la puissance de sa magnifique ima-

gination, aux moindres questions de la tribune. Ainsi cette comparaison d'un peuple tourmenté par les révolutions à une mer que soulèvent les tempêtes, et d'un sage législateur à un bon pilote, est probablement plus vieille qu'Homère. Je ne sais comment, si naturellement appliquée dans une question de personnes, elle a pour moi un charme étrange de nouveauté. Voilà ce que Vergniaud affectoit par-dessus toutes choses : les comparaisons tirées des scènes naturelles qui s'adressent à tout le monde, et les allusions aux souvenirs consacrés de la mythologie et de l'histoire, qu'une riche mémoire lui fournissoit avec une intarissable abondance. Joignez à cela quelques figures suspensives du discours qui tiennent l'esprit des auditeurs en haleine, le doute, la réticence, l'interrogation; et vous aurez à peu près la mesure d'un des plus grands orateurs des temps modernes. Mais, il faut l'avouer, cette mesure est circonscrite, si on la compare à la vaste carrière qui étoit alors ouverte à l'orateur; et si on osoit essayer d'imiter le langage de Vergniaud, on diroit que Popilius a enfermé sa tribune aux harangues dans un cercle de sa baguette.

Que Vergniaud s'écrie :

« La révolution est comme Saturne; elle dévorera « tous ses enfants. »

Qu'il dise, en appuyant sa main sur l'épaule de son ami, le médecin Le Hardy, condamné avec lui à la mort :

« Docteur, vous pouvez consacrer vingt coqs à Escu- « lape; tous vos malades sont guéris. »

Qu'il se livre presque endormi à la planche de la guillotine, en recommandant au bourreau, qui ne le comprenoit pas, de porter le reste de la coupe au beau Critias, cette forme le caractérise; elle est le sceau de son génie; elle rappelle Montesquieu, qu'il avoit beaucoup étudié, et deux écrivains trop méconnus aujourd'hui, dont Vergniaud faisoit, après Montesquieu, sa lecture la plus accoutumée, quand Vergniaud daignoit lire; le philo-

sophe Delisle de Salles, dont la pompe un peu artificielle n'exclut, dans ses bons écrits, ni une vraie majesté ni une solide éloquence; et le philanthrope Dupaty, prosateur éblouissant, auquel on n'a jamais reproché que d'heureux excès de l'imagination et de l'esprit. C'est du père que je parle. On pourroit aisément s'y tromper.

Si l'on pousse plus loin l'examen du style de Vergniaud, on y trouvera une grande et spirituelle intelligence de cette dialectique romaine, perfectionnée par Cicéron, exagérée par Sénèque, et dont l'effet résulte d'un cliquetis brillant de figures abruptes et serrées, qui se précipitent brusquement les unes sur les autres avec une autorité toujours croissante, parce que la conséquence d'une proposition est si intimement liée à sa forme qu'elle ne laisse jamais un moment à la réponse. Les discours de Vergniaud en sont hérissés; mais il en diversifie admirablement la physionomie, en faisant passer cette figure hardie à travers toutes les modifications qu'elle peut subir, depuis l'affirmation qui doute jusqu'à la négation qui affirme. Quelquefois il se saisit même du texte d'une accusation capitale pour y enchaîner pièce à pièce les parties essentielles de sa défense. Ainsi, dans le discours que j'ai cité, il se joue du grief essentiel de la dénonciation de Robespierre, en le reproduisant de phrase en phrase, et de phrase en phrase affoibli par le tour caustique d'une méprisante ironie.

« Nous, les complices de Dumouriez! » dit Vergniaud.

Et de cette idée, qui est celle de l'attaque, découlent, inépuisables, toutes les preuves de l'éloignement qui existoit ou qui devoit exister entre le parti de Dumouriez et les Girondins.

Vergniaud se croit-il obligé à prouver devant le tribunal révolutionnaire qu'il a remplis tous les devoirs que la république pouvoit attendre du plus dévoué de ses enfants? il convertit sa plaidoirie en apologie historique, sans renoncer à cette forme contradictoire qui avoit

donné jusqu'alors tant d'éclat à ses discours. Il ne répond plus à ses juges, il les interroge.

« Que falloit-il faire, dit-il, pour assurer le triomphe « de la république?... Je l'ai fait. »

Et dans ce cadre, rempli, pendant une heure, de magnifiques développements, placés entre cette question toujours la même, et cette solution qui ne change pas, il renferme tout le récit d'une vie politique qui ne devoit attendre que des couronnes. On croiroit qu'il ne lui restoit qu'à prendre pour péroraison la dédaigneuse défense de Scipion, injustement accusé comme lui, et que le peuple, et les juges, et les bourreaux vont le suivre au Capitole!

« Que faut-il faire encore, ajoute-t-il, pour consolider « la république par l'exemple des plus énergiques de ses « enfants? Mourir? Je le ferai. »

Ici l'éloquence est portée à son plus haut degré, parce que, suivant l'expression du grand maître de l'éloquence, elle est non-seulement dans la parole, mais dans la vie de l'homme qui parle; et si cela n'est pas sublime, la notion du sublime ne m'arrivera jamais.

J'ai dit que Vergniaud avoit donné beaucoup de place, dans le système d'ailleurs peu calculé de ses compositions, aux images naturelles, aux peintures de la campagne, aux émotions innocentes de la vie; et il a cela de commun avec tous les beaux génies qui sont arrivés à l'époque de la décadence des peuples ou de leur renouvellement. Leur caractère dominant est une mélancolie douce et timide, qui n'aspire qu'à la solitude rêveuse du désert, ou au sommeil tranquille du tombeau. Ce trait suffiroit pour marquer son impuissance à se mettre à la tête des affaires d'un grand pays, métier d'ambition, d'égoïsme, et presque de cruauté, qui force irrésistiblement le cœur le plus noble à l'oubli de ses jeunes sentiments et de ses affections familières, et qui a réduit peut-être tel homme de cœur et de talent à devenir je ne sais quoi, un grand seigneur,

Vergniaud est admirable, je le répète, dans l'expression de ces allégories gracieuses, dont le charme et l'harmonie s'embellissoient encore de l'implacable austérité des discussions ordinaires. C'est comme un hymne d'Apollon, apporté de la Grèce par Iphigénie, et chanté inutilement aux fêtes sanglantes de Tauride. Veut-il peindre la liberté et l'égalité? C'est « sous la figure de « deux sœurs qui s'embrassent, et non de deux tigres « qui se dévorent. » S'il implore le jour de l'émancipation des peuples, il craint de le voir apparoître « dans « les nuages ténébreux de la tempête. » Il le demande « à l'orient d'un soleil sans nuages. » C'est la voix d'un ange fidèle de Milton, égaré parmi les démons, et dont la harpe résonne au milieu des hurlements du *pandæmonium*. C'est l'Abbadonna de Klopstock, quand il eut pénétré avec horreur les mystères de Satan.

Après cela, le caractère connu de Vergniaud, et jusqu'à sa fidélité trop scrupuleuse à ces études poétiques des colléges qui ont encore aujourd'hui quelque grâce, mais qui déjà n'étoient plus françoises, font assez deviner qu'il ne fut jamais ce qu'il pouvoit être. La muse de la tribune révolutionnaire, c'étoit la véhémence, c'étoit la fureur; et Vergniaud, incapable d'arriver à la fureur, n'a presque jamais été véhément. On trouve une sorte d'abattement jusque dans son enthousiasme. Si la nature lui avoit donné la fougue de Mirabeau, il auroit dompté aisément la Montagne; mais, pour en revenir à ses figures favorites, auxquelles une nouvelle lecture m'a accoutumé, il n'avoit pas la foudre de Jupiter, et il combattoit les Titans. C'étoit bien plus d'ailleurs qu'Ossa sur Pélion, c'étoit Vésuve sur Etna; et on ne ferme pas la bouche des volcans en y jetant des fleurs. Son génie avoit trop de culture pour un peuple qui venoit de se faire agreste et sauvage, trop d'éclat pour des jours d'orage et de ténèbres. Vergniaud manque d'ailleurs des passions du temps, et pour être d'un

temps, pour exprimer une époque aux yeux de la postérité, il faut avoir ses passions et même ses excès. Il met la main sur un crime pour le réprimer; il ne le saisit pas, et il se laisse prendre. C'est une créature de volupté, de dédain et d'oubli, qui a l'instinct du courage, et qui n'en a pas l'élan. Mettez à côté de sa nonchalante langueur quelque généreuse frénésie, et la *Montagne* tombe; malheureusement, on peut dire de lui ce que Saint-Just disoit de Danton : *Vergniaud dormoit.*

Si j'ai compris le talent de Vergniaud qui est admirable, mais qui n'est pas assez complétement celui qu'il falloit, il avoit quelque chose de systématique et d'arrangé qui convient merveilleusement aux débats monotones du barreau, ou aux élucubrations méthodiques des sociétés littéraires, mais qui rencontre peu d'accord et de sympathie dans les tumultueuses et discordantes logomachies des partis. Il faudroit arriver là avec une âme jeune, sincère, effervescente et vigoureuse. Vergniaud n'avoit que trente-quatre ans, c'est tout au plus l'âge de la force; mais il avoit reçu une éducation sévèrement classique, et il étoit avocat.

D'après ce que j'ai dit de ce moule oratoire, dans lequel tous les discours de Vergniaud sont jetés, sans en excepter ses improvisations, on comprendra aisément que, de tous les orateurs de la révolution, il n'y en a point dont le *pastiche* soit plus facile, bien qu'il n'y en ait peut-être point de plus parfait. C'est qu'il lui manque simplement d'être tout-à-fait lui; c'est qu'il lui manque, comme on dit aujourd'hui, cette individualité qui fait valoir toutes les autres qualités de l'orateur et de l'écrivain. C'est Virgile gémissant au tombeau de Marcellus; c'est Rousseau absorbé dans les rêveries du *promeneur solitaire*; c'est Bernardin sous les bambous des Pamplemousses. Ce n'est pas ce Vergniaud intime et personnel que l'on voudroit trouver, l'homme après le grand homme. Je sais au moins que Ducos et Boyer

étoient frères d'alliance ; que le dernier étoit riche et bienfaisant ; que Brissot étoit pauvre, et qu'à travers tant de chances de séduction et tant d'occasions de rapines, il avoit conservé ses mains pures de la flétrissure la plus honteuse qu'une révolution puisse imprimer sur des mains généreuses, celle de l'or. La vie des grands hommes est dans leur parole, et la parole de Vergniaud n'est qu'une mélopée sonore et merveilleuse, dont on éprouve l'enchantement, sans se rendre compte du mystère qui le produit. On jugera de la vérité de cette impression à la lecture de la plupart de ses discours [1].

Cette députation de la *Gironde*, qui a donné son nom à un parti et presque à une France, appuyoit Vergniaud de talents énergiques et brillants dont l'ensemble ne se reproduira jamais. C'étoit Guadet, avec son scepticisme frondeur et ses altercations grondeuses ; c'étoit Gensonné, avec sa discussion insidieuse et son ricanement sournois. Mais la révolution n'avoit que quatre ans, et ces grands orateurs, qui y étoient arrivés hommes faits, apprécioient mal leur position. Quand Louvet renouvelle, dans son admirable accusation contre Robespierre, le *Quousquè tandem* de Cicéron, je tressaille d'enthousiasme. Quand je me rappelle qu'il prononce tout cela devant l'armurier Noël Pointe et devant le tisserand Armonville, qui vont détruire, d'une imprécation obscène ou d'une apostrophe brutale, l'effet de son discours et de son dévouement, je frémis d'étonnement et de douleur. Il ne faut comparer à aucune éloquence l'éloquence révolutionnaire. C'est un langage de contagion dont la rhétorique n'a pas le secret.

[1] Ici étoit placé, première édition des *Souvenirs de la Révolution*, un discours *pastiche* que j'ai reporté à sa véritable place dans *le dernier Banquet des Girondins*. Le double emploi dont je m'excusois n'existe donc que relativement à cette première édition et à ses contrefaçons,



La nature avoit refusé ce secret d'une époque d'exception à Vergniaud et à la plupart de ses amis : Fonfrède, lui seul, a développé quelques inspirations pleines de fougue et d'impétuosité dans les séances qui précédèrent le 31 mai. Je suis convaincu qu'il y avoit en lui les éléments d'un grand talent ; mais la mort lui apporta la palme du martyre avant qu'il eût achevé de conquérir la couronne de l'orateur. On a écrit depuis, dans les biographies, qu'il avoit été destiné, jeune, à la carrière des missions, la seule qui laissât quelque place, avant la révolution, aux mouvements de l'éloquence passionnée. Si ce fait est vrai, il fournit un argument de plus à la théorie infaillible des influences de l'éducation.

On ne saurait se dispenser de parler ici de Brissot, bien qu'il n'ait pas laissé un nom éminent comme orateur. C'étoit un homme probe, instruit, disert et plein de bonne foi dans ses convictions, dont une organisation débile et souffrante, et une profonde mélancolie, avoient empreint le langage d'une onction assez touchante, mais qui manquoit de cette puissance énergique de l'âme qui va graver en traits de feu ses impressions dans l'âme des autres. L'homme du même parti qui possédoit au plus haut degré le don de ces inspirations véhémentes qui éclatent comme la foudre en explosions soudaines et terribles, c'étoit Isnard, génie violent, orageux, incompressible, qu'exaltoient des passions fortes, et un esprit de religiosité qu'on croiroit presque incompatible avec elles. Maximin Isnard, parfumeur à Draguignan, où je crois qu'il existe encore, avoit reçu une éducation conforme à cette organisation extraordinaire. Sa mémoire, riche et ornée, fournissoit abondamment aux élans de sa brusque improvisation. Ce n'étoit cependant pas un de ces discoureurs dont la parole infatigable s'étale avec complaisance dans les colonnes d'un journal. Son éloquence ne procédoit guère que par phrases, ou pour mieux dire, que par exclamations ;

mais ce cri formidable ne manquoit jamais son effet, et il portoit dans l'assemblée, subitement émue, l'admiration ou la terreur. Quand Narbonne prête serment, comme ministre de la guerre, devant la seconde législature, Isnard se lève de sa place, et lui crie :

« Monsieur, la responsabilité, c'est la mort ! — Qu'êtes-« vous? dit-il à la Convention nationale en lui montrant « la Montagne, le jouet d'un enfant féroce, une machine « à décrets dans les mains du bourreau ! »

Isnard présidoit cette assemblée, quand une foule ivre de rage vient demander quelques têtes pour l'échafaud :

« Si la modestie n'étoit pas aussi une vertu républi-« caine, répond-il, je m'affligerois de n'être pas com-« pris dans cette liste glorieuse; la Convention natio-« nale vous accorde les honneurs de la séance. »

Une voix menaçante s'élève au milieu de ce peuple soudoyé. Isnard reprend avec une fermeté impassible :

« Dites à vos commettants que le jour où Paris atten-« tera à la liberté de la Convention nationale précédera « d'un jour celui où le voyageur cherchera sur quelle « rive de la Seine cette ville a existé. »

Envoyé en mission à Marseille après le 9 thermidor, il est entouré de la jeunesse tragique des compagnies de Jéhu, qui se plaint de n'avoir point d'armes pour frapper les terroristes :

« Eh bien! s'écrie-t-il, si vous manquez d'armes, « déterrez les os de vos parents qu'ils ont assassinés ! »

Le plus long de ses discours est son accusation contre Fréron; c'est là qu'il déploie avec une incroyable ostentation de richesses toute la magnificence des plus belles formes oratoires, mais particulièrement l'énumération, l'apostrophe et la prosopopée. Cette figure d'énumération domine la composition tout entière, et il y enchaîne une de ces répétitions énergiques qui retentissent profondément dans l'âme des auditeurs. Sa proscription

terminée, il raconte qu'il est venu dans le pays natal rafraîchir sa vie à la source des plus tendres sentiments, et reconnoître ces délicieuses campagnes de la Provence, peuplées des heureuses émotions de son enfance; il les rappelle, il les décrit complaisamment, telles qu'il les avoit vues autrefois, et puis tout à coup la scène change; il n'aperçoit qu'un théâtre sanglant chargé de ruines encore fumantes, et il demande avec effroi quel fléau a porté ses horribles ravages dans la terre favorite de la nature :

« Ces tours superbes qui frappoient d'admiration les « voyageurs ravis, est-ce la foudre qui les a renver- « sées?.... »

Et une voix d'une monotonie solennelle, et terrible comme un écho anticipé de l'histoire, lui répond : C'est Fréron. Et avec cette question qui se renouvelle à chaque pas, avec cette solution toujours attendue, et de plus en plus effrayante, il poursuit jusqu'à son terme cette Verrine accablante, à laquelle Fréron eut le courage de survivre par une grâce d'état toute spéciale.

Ce discours extraordinaire n'est cependant pas bon, dans l'acception exacte du terme. Il est gâté par une autre figure dont Isnard faisoit l'abus le plus fatigant, et qui étoit, à vrai dire, le moule naturel des conceptions de cet esprit exalté, sans direction positive, sans principes fixes en aucune matière, sans goût, sans règles et sans mesure, auquel il faut reconnoître les brillantes saillies du génie, mais qu'on ne proposera jamais pour modèle. Cette figure, c'est l'hyperbole, et non l'hyperbole à la manière de Balzac et même du père Lemoine, mais plus digne quelquefois de La Calprenède et de Cyrano. Vous l'entendrez crier à Fréron que si l'échafaud qui lui est destiné pouvoit s'élever sur une base composée des innombrables cadavres de ses victimes, il seroit vu de la France entière. Legendre avoit dit quel-

que temps auparavant, en parlant des massacres de Nantes :

« Les navigateurs s'affranchissent maintenant du « baptême du tropique, pour ne pas se baigner dans le « sang de leurs parents. » On croiroit que Corneille avoit prévu ces exagérations quand il peignoit dans *Pompée,*

Des montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants.

Il ne faut toutefois pas juger ces images hors de nature, sans se rappeler que tous les objets de comparaison qui pouvoient fixer la pensée se ressentoient alors de cette allure désordonnée de l'imagination et de la parole. L'imprécation se faisoit géante pour prendre les proportions du crime qu'elle accusoit. L'hyperbole de Corneille est outrée, parce que les spectateurs de sa tragédie ne sont pas assez vivement émus d'un souvenir récent de la *Pharsale,* pour se représeuter, au neuvième vers de la première scène, les effroyables résultats des guerres civiles ; mais l'auditoire d'Isnard et de Legendre a vu des cadavres accumulés et des rivières sanglantes, et leur hyperbole n'est plus qu'un tableau.

Entre la Plaine que je viens de quitter et la formidable Montagne de la Convention, l'instinct du bien, l'expérience des maux, le besoin du repos qui est naturel aux âmes droites et pures, quelque méticulosité peut-être de mœurs et de caractère, avoient réuni un tiers parti dénué de toute puissance pour bien faire, de toute influence pour empêcher de faire le mal, et qui assistoit aux fêtes sanguinaires de la terreur, indigné et muet, comme Caton aux fêtes impudentes de Flore. C'est là qu'on trouveroit avec ceux dont j'ai parlé, ou qui me

restent à nommer, les hommes les plus instruits et les plus spirituels de cette assemblée mémorable. Cependant leurs noms se reproduiront rarement dans une galerie oratoire de la Convention nationale. Ils y apparoissent tout au plus, comme Lanjuinais, Boissy d'Anglas et Vernier, aux jours de danger et d'émotion publique. A part quelques nuances qu'indique l'histoire, et qui n'appartiennent pas à la critique littéraire, on peut rapporter à cette catégorie les Dulaure, les Daunou, les de Bry, les Chénier, les Grégoire, les Villars, les Pons de Verdun, les Viennet, les Wandelaincourt. Plusieurs d'entre eux, et Jean de Bry surtout, dont l'esprit harmonieusement vaste embrasse une multitude d'idées et de connoissances qu'il sait rendre et communiquer avec une élégance facile et ferme, paroissoient appelés aux succès de la tribune. Ils les ont presque évités, et les circonstances étoient si fortes, le fait dominoit de si haut la puissance de la raison appuyée de tous les prestiges du langage qu'on oseroit à peine dire que leur silence ait été une calamité nationale. Il faut remonter aux extrêmes de l'assemblée, pour y rencontrer ces grandes physionomies tribunitiennes, phénomènes des jours de malheur, qu'on admire comme les météores, et qui ne laissent derrière elles, comme les météores, que des désastres irréparables et des souvenirs de mort.

Il faut avouer que les puissances populaires de la Montagne, qui représentoient beaucoup plus exactement les passions de la majorité (et c'est pour cela qu'elles étoient populaires), étoient par conséquent le signe et la valeur exacte de notre démocratie françoise, l'organe d'une nation qui n'est plus contenue par un pouvoir, et qui n'en veut point reconnoître. Ce qui m'étonne, c'est que ces idées n'aient pas été appréciées alors, et qu'un principe accablant comme celui de la souveraineté du peuple n'ait pas désarmé une opposition composée d'hommes qui l'avoient proclamé les pre-

miers. C'étoit une inconséquence grossière que de se révolter contre ces volontés tumultueuses, qui n'étoient, en dernière analyse, que l'expression de l'omnipotence des peuples, une fois qu'on l'avoit instituée; et la Gironde étoit véritablement contre-révolutionnaire, suivant les termes de sa propre logique. C'est ce défaut de position qui l'a perdue. Il suffit de se transporter dans un ordre de conséquences déduites des systèmes du temps, pour concevoir que la tribune devoit se taire devant les tribunes, les tribunes devant la commune, et la commune devant toute agrégation d'hommes qui s'appeloit le peuple. On avoit transporté l'aristocratie dans les masses, où elle est effrayante, au lieu de la concentrer, comme dans les monarchies, sur des familles d'élection, où elle n'est que ridicule. C'étoit une combinaison sauvage et monstrueuse; mais elle étoit, et l'homme qui lutte contre une démocratie établie avec la participation de sa volonté doit demander l'échafaud comme Kersaint et Manuel, mais il ne lui est pas permis de discuter. Les Montagnards sont de cruels logiciens, mais les Girondins sont des sophistes. Et c'étoit la Montagne qui occupoit l'avant-garde de cette plèbe séditionnaire, toujours prête à la gagner de vitesse, et qu'elle ne laissoit en arrière qu'à force d'excès. C'étoit de cette tourbe effrénée qu'elle avoit reçu toutes ses conditions d'existence, et on s'étonne qu'elle ait été violente et furieuse! Qu'auroit-on voulu qu'elle fût? C'est un état de force majeure.

En un mot, ces Girondins, qui ont trouvé tant de sympathies dans le parti modéré de la révolution, étoient d'excellents orateurs, mais qui rappeloient mieux le Portique que le Forum, et dont la turbulence démocratique n'avoit jamais besoin d'être tempérée par les cadences harmonieuses du flûteur de Gracchus. A côté d'eux ou au-dessous se trouvoient encore d'habiles praticiens du langage, qui auroient été, dans un ordre de

choses naturel, l'honneur de la tribune; mais la pensée du temps n'appartenoit ni aux uns ni aux autres. Elle étoit placée dans une région où l'on ne pénétroit pas sans une sorte de délire, dans un monde qui ne sera jamais social, mais qui étoit le monde que la révolution avoit fait, et ce monde étoit par malheur aussi réel et aussi indispensable qu'un autre.

II.

LA MONTAGNE.

J'ai dit que l'autorité de la parole avoit appartenu à la Montagne, non pas dans ce sens convenu où la parole est l'expression du goût et de l'esprit, mais dans celui où elle représente la pensée dominante et les passions d'une époque; et c'est ainsi qu'on définiroit l'éloquence. Je ne parle certainement ici ni de Marat, qui ne s'énonçoit que par hurlements sauvages, ni de Barrère, aristocrate déguisé en jacobin, dont les études et les inspirations n'avoient rien de révolutionnaire, et qui suppléoit à ce défaut de position oratoire par une flasque abondance de lieux communs élégants, Léthé limpide et froid, au murmure duquel s'endormoient tous les jours, pendant une heure, les tempêtes de l'assemblée; ni même de Robespierre, quoique Robespierre, mal jugé sous le rapport du talent, ait laissé de très-belles pages, et, par extraordinaire, les pages les plus empreintes de spiritualisme et de sensibilité qui soient sorties des presses de la Convention : phénomène qui

n'est pas un argument, et qui ne prouvera rien contre l'histoire, quand l'histoire sera éclaircie.

Je parle de quelques tribuns dont le nom n'a jamais été prononcé en rhétorique; de Legendre, si bien comparé au paysan du Danube; de Danton, qui avoit sur Legendre la supériorité de l'étude sur l'instinct et du génie sur l'enthousiasme; et surtout de Saint-Just, qui s'étoit fait, à part de la société tout entiere, un langage, un caractère et une république.

Au reste, j'ai besoin de rappeler qu'il n'est ici mention que de la puissance et des prestiges de la parole. Les sirènes faisoient mourir les amants que le charme de leurs concerts attiroit auprès d'elles; mais l'antiquité ne les accuse pas d'avoir mal chanté.

Je n'hésite donc pas à répéter, malgré l'étrangeté de cette proposition, qu'il faut chercher peut-être dans les discours de Robespierre presque tout ce qu'il y avoit de spiritualisme et de sentiments humains dans l'éloquence conventionnelle. En effet, à part quelques touchantes inspirations de Brissot auxquelles j'ai ailleurs rendu justice, et qui respirent une tendre et profonde mélancolie, ce n'est pas à la Gironde qu'il faut demander ce genre d'impressions qui descendent de haut. Essentiellement classique, elle ne se représente l'esprit de la nature que sous des formes matérielles. Son langage est l'expression élégante et forte de la philosophie et de la littérature du XVIII[e] siècle, animées de toutes les ressources d'un beau génie qui réunit quelquefois la véhémence entraînante de Rousseau à la piquante ironie de Montesquieu; mais il n'y a point de Dieu dans sa froide théologie, et Robespierre accusoit Guadet de n'avoir jamais entendu sans sourire le nom de la Providence. Fauchet imprima bien un caractère religieux et solennel à quelques-uns de ses derniers discours; mais des discours n'appartiennent plus à la polémique révolutionnaire. Fauchet, frappé d'une illumination soudaine, et

rappelé, comme saint Paul, par le Dieu qu'il avoit persécuté, redevient, dans ces jours d'agonie qui précèdent son supplice, un orateur chrétien.

La question seroit étrangement déplacée si je la mettois là. C'est comme si je m'occupois gravement d'établir quel fut le plus sincèrement dévot de don Juan ou de Tartufe, et je doute que la postérité s'avise jamais de s'en informer, quel que soit un jour le vaste loisir dont elle doit goûter les douceurs sous l'empire affermi de l'ordre légal et des libertés constitutionnelles.

Robespierre n'étoit nullement organisé en homme religieux, et son éducation séchement philosophique n'avoit certainement fait de lui qu'un athée; mais les circonstances, en le portant sur un terrain tout-à-fait nouveau, le forcèrent à pénétrer dans les mystères de l'organisation des peuples. Sa popularité, acquise par deux grandes qualités de l'homme d'État, l'austérité des mœurs et le désintéressement le plus éprouvé, lui donnoit le pouvoir presque sans son aveu, et pour assumer sur sa tête toute cette puissance qui régénère les nations, il n'avoit plus besoin que de la faire écrire dans la loi. C'est alors qu'il rêva sans doute aux éléments essentiels des institutions politiques, et qu'en suivant les conséquences d'une ambition qu'il pouvoit croire salutaire avec quelque motif, il arriva jusqu'à un Dieu. Une fois cette pensée acquise, il dut sentir intimement que la civilisation recommençoit, et la France répondit à cette révélation de son cœur par un cri de joie unanime.

Les orgies scandaleuses des athées, le mythisme impur et dégoûtant des fêtes de la Raison, les stupides emblèmes de cette idolâtrie absurde qu'on essayoit de substituer à des traditions au moins respectables par leur ancienneté, toutes les extravagances d'un temps extravagant parmi tous les temps, avoient ouvert à Robespierre les avenues d'un trône. Médiocre peut-être,

mais exhaussé par l'opinion et les événements, il comprit les avantages de sa position et de sa fortune, comme Bonaparte dut les comprendre un peu plus tard. Robespierre n'étoit pas parvenu au temps de souscrire un concordat avec le pape; il le fit avec le ciel; il rendit la France à Dieu pour la prendre, et ce charlatanisme solennel, renouvelé de tous les voleurs de couronnes des temps anciens et modernes, n'eut pas moins de succès chez le peuple le plus perfectionné des temps modernes qu'il n'en avoit eu chez les barbares des temps anciens. J'ai entendu souvent ridiculiser la déclaration du peuple françois, *qui reconnoissoit l'Être-Suprême et l'immortalité de l'âme*. J'avoue que, les dogmes admis, le côté bouffon de cette formule m'échappe tout-à-fait, et pour compléter ma pensée, j'ajoute que je la trouve très-convenable et très-belle. Seulement pour l'apprécier il faut prendre la peine de se transporter au temps. *Rien n'étoit plus*. C'est donc ici la pierre angulaire d'une société naissante. C'est le renouvellement d'un monde; c'est le cri de ce monde éclos d'un autre chaos, qui se rend compte de sa création, et qui en fait hommage à son auteur; l'élan de la société entière, le jour où elle a retrouvé les titres oubliés de sa destination éternelle. Quand on juge ces choses-là dans de petites circonstances, avec de petits organes dont les petites impressions se réfléchissent dans de petites âmes, on a peut-être le droit de trouver ridicule ce qui seroit effectivement ridicule dans les temps ordinaires: mais telle n'étoit pas la situation de Robespierre. Au point où il étoit placé, et où il étoit venu sans le savoir, il falloit recommencer, et il recommençoit en homme sensé, par le commencement.

Il y a plus. Rien ne prouve qu'il savoit lui-même pourquoi il faisoit ce qu'il faisoit. Il obéissoit à je ne sais quel instinct qui répond d'une manière inexplicable aux besoins d'une époque, et qui ne manque

jamais au jour où il est indispensablement attendu. Il se trouve dans la masse d'individus la plus anti-sociale un esprit de socialité qui s'éveille à la décadence des nations, et qui recueille avec amour les débris de leur civilisation pour la refaire. Ce n'est pas une faveur spéciale de quelque organisation privilégiée, c'est une chance de conservation ou de réédification qui se reproduit éternellement dans l'espèce. Les circonstances font les hommes, et la plupart des hommes ne sont rien que par elles. Retirez la révolution de l'histoire, et Robespierre ne sera très-probablement qu'un avocat de province, tout au plus digne de l'académie d'Arras; Bonaparte, qu'un excellent officier, hargneux, difficile à vivre, et d'assez mauvaise compagnie, qui couve inutilement un génie stérile. Jetez l'un et l'autre avec une impulsion invincible au milieu d'un monde ébranlé jusque dans ses fondements; et ce monde va changer de face.

Tout se ressentit de ce mouvement immense, et la parole de l'homme, qui est le signe essentiel de l'esprit social, s'en ressentit plus que tout le reste. Il y a une éloquence de temps, une éloquence d'événements, de passions et de sympathies, qui ressemble à celle du génie dans ses causes et dans ses effets, parce que son génie, à elle, réside dans la pensée universelle, et qu'elle ne jette pas un son du haut de la tribune qui n'aille exciter un long retentissement et un enthousiasme simultané dans l'âme de la multitude.

Je n'ai pas dissimulé que c'étoit là, tout au plus, l'éloquence de Robespierre, et cependant je conviens que son talent a grandi à mes yeux dans une proportion indéfinissable depuis que je l'ai comparé. La nature n'avoit rien fait pour lui qui semblât le prédestiner aux succès de l'orateur. Qu'on s'imagine un homme assez petit, aux formes grêles, à la physionomie effilée, au front comprimé sur les côtés, comme une bête de proie, à la bouche longue, pâle et serrée, à la voix rauque

dans le bas, fausse dans les tons élevés, et qui se convertissoit, dans l'exaltation et la colère, en une espèce de glapissement assez semblable à celui des hyènes : voilà Robespierre. Ajoutez à cela l'attirail d'une coquetterie empesée, prude et boudeuse, et vous l'aurez presque tout entier. Ce qui caractérise l'âme, le regard, c'est en lui je ne sais quel trait pointu qui jaillit d'une prunelle fauve, entre deux paupières convulsivement rétractiles, et qui vous blesse en vous touchant. Vous devinez tout au plus au frémissement nerveux qui parcourt ses membres palpitants, au tic habituel qui tourmente les muscles de sa face, et qui leur prête spontanément l'expression du rire ou de la douleur, au tressaillement de ses doigts qui jouent sur la planche de la tribune comme sur les touches d'une épinette, que toute l'âme de cet homme est intéressée dans le sentiment qu'il veut communiquer, et qu'à force de s'identifier avec la passion qui le domine, il peut devenir, de temps en temps, grand et imposant comme elle. C'est une singulière méprise que d'avoir appelé Bonaparte *la révolution incarnée*. Il n'y a rien de plus dissident dans toutes les combinaisons des événements et de la pensée. Bonaparte étoit tout simplement le despotisme incarné. La révolution incarnée, c'est Robespierre avec son horrible bonne foi, sa naïveté de sang, et sa conscience pure et cruelle.

Les combinaisons de Robespierre, devenu maître de la terreur, n'étoient pas même le calcul d'une ambition spéculative. Il avoit senti que ce système ne pouvoit pas durer, et il croyoit sa main assez forte pour retenir le char de la révolution sur la pente où il descendoit dans l'abîme. Quant à s'en faire à lui un char d'ovation et de triomphe, je doute qu'il y ait pensé avec une grande puissance de résolution, puisqu'il ne profita point de la fête religieuse du 20 prairial pour franchir tout ce qui restoit de barrières entre la dictature et lui.

J'ai le malheur d'être assez vieux pour me rappeler distinctement cette cérémonie, et j'étois, grâce au ciel, assez jeune pour en jouir sans mélange des terribles impressions de cette époque. Je n'y voyois qu'une pieuse solennité, à laquelle je portois toute l'effusion d'un cœur disposé à croire, et que l'idée de Dieu a toujours charmé, même dans ces moments d'amère déception où elle ne l'a pas convaincu. Jamais un jour d'été ne s'étoit levé plus pur sur notre horizon. Je n'ai trouvé que longtemps après, au midi et au levant de l'Europe, cette transparence de firmament à travers laquelle le regard semble pénétrer d'autres cieux. Le peuple y voyoit du miracle, et s'imaginoit qu'il y avoit, dans cette magnificence inaccoutumée du ciel et du soleil, un gage certain de la réconciliation de Dieu avec la France. Les supplices avoient cessé ; l'instrument de la mort avoit disparu sous des tentures et des fleurs. Un bruit d'amnistie se répandoit de tous côtés, et si Robespierre avoit osé confirmer cette espérance, toutes les difficultés s'aplanissoient devant lui. Mais il s'enivra de la joie publique, et trop confiant dans cette faveur mobile, dont aucun homme ne fut investi au même degré, il remit peut-être à d'autres jours un projet dont l'exécution ne paroissoit plus lui offrir aucun obstacle.

Il avoit pourtant fait tous les frais de sa tentative, et la foule comprenoit, sans s'étonner, qu'elle alloit avoir un maître. C'étoit partout un instinct d'ordre qui faisoit sentir à tout le monde le besoin de la sécurité, et sans doute celui d'un pouvoir modéré qui maintient la société avec sagesse dans des bornes légales. Il n'y avoit pas une seule croisée de la ville qui ne fût pavoisée de son drapeau, pas un seul batelet de la rivière qui ne voguât sous des banderoles. La plus petite maison portoit sa décoration de draperies ou de guirlandes ; la plus petite rue étoit semée de fleurs, et, dans l'ivresse générale, les cris de haine et de mort s'étoient évanouis comme la

dernière rumeur d'une tempête à l'aspect d'une matinée pacifique. On se rapprochoit sans se connoître, on s'embrassoit sans se nommer; les banquets publics servis dans les rues réunissoient le riche au pauvre, l'aristocratie au jacobin, et cette cohue énorme fut sans confusion, sans dispute, sans accident. Le repos étoit une nécessité si universelle ! Les uns avoient si grande hâte de jouir sans trouble de ce qu'ils avoient acquis; les autres étoient si fatigués de douleurs et si altérés de consolations, le peuple si las d'émotions qui ne sont pas faites pour sa simple et saine intelligence ! Enfin le cortége arriva. C'étoit la première fois qu'on voyoit les membres de la Convention astreints à un costume uniforme, et cette particularité, propre à la monarchie et aux gouvernements aristocratiques, pouvoit passer pour une espèce de révélation. Léonard Bourdon avoit presque de la tournure, et Armonville lui-même ne manquoit pas d'une sorte de dignité. L'habit de cérémonie des conventionnels faisant la Fête-Dieu par l'ordre de Robespierre étoit bleu-barbeau, noué de la ceinture tricolore. Leurs sabres, leurs chapeaux, leurs rubans, leurs panaches, la majesté affectée de leur marche processionnelle, ce mélange d'hiérophantisme et de patriciat sauvages, ces cris d'un peuple émerveillé, à qui l'on vient de rendre Dieu par décret, il faut avoir vu tout cela pour le croire, et pour comprendre que tout cela étoit très-beau. Chaque député tenoit un bouquet de fleurs. Robespierre portoit seul un habit bleu foncé. Il avoit un bouquet sur le cœur et un bouquet énorme à la main. Il lui étoit trop difficile de donner à sa morne physionomie l'expression du sourire, qui n'a peut-être jamais effleuré ses lèvres; mais je me souviens qu'il tenoit levés avec fierté sa tête blême et son front lisse, et que son œil, ordinairement voilé, exprimoit quelque tendresse et quelque enthousiasme. Ce sont ces qualités qu'on lui conteste, même comme orateur, et dont j'ai dit qu'il restoit des traces

dans ses discours, surtout depuis l'époque dont je parle, et où il avoit nécessairement compris la nécessité de rattacher la France révolutionnaire à la société européenne. Celui du 20 prairial est si connu, qu'il seroit superflu d'en rapporter quelques fragments. C'est le seul qu'on ait jamais cité; mais il y a dans les autres de beaux mouvements qui n'avoient jamais été exprimés avec cet air d'énergie et de nouveauté, et dont le développement ne manque pas, je pense, de ce mérite du style que notre délicatesse françoise fait passer avant toutes les autres puissances de la parole.

Voyez, par exemple, ce discours du 7 prairial, où il convoque la France aux pieds de l'éternel auteur des choses, et où il supplie la République de rappeler parmi les mortels la liberté et la justice EXILÉES. Il comprend cependant qu'il reste une ressource aux ennemis de la vérité, l'*assassinat!* Et voilà ce mot qui se prolonge comme un refrain solennel à travers de magnifiques périodes à la manière d'Isnard et de Vergniaud.

« Eh bien! ajoute-t-il, si vous voulez étouffer les « factions, elles vous assassineront! J'en conviens; et « nous n'avons pas fait entrer dans nos calculs l'avan- « tage de vivre longuement. Ce n'est point pour vieillir « que l'on déclare la guerre à tous les tyrans, et, ce qui « est bien plus dangereux encore, à tous les crimes. « Quel homme sur la terre a jamais défendu impuné- « ment les droits de l'humanité?... Je trouve, au reste, « pour mon compte, que la situation où les ennemis de « la République m'ont placé n'est pas sans avantage; « plus la vie des défenseurs de la liberté est incertaine « et précaire, plus ils sont indépendants de la méchan- « ceté des hommes. Entouré de leurs complots et de « leurs assassins, je vis d'avance dans le nouvel ordre « de choses où ils veulent m'envoyer; je ne tiens plus « à mon existence passagère que par l'amour de la « patrie et par la soif de la justice. Plus ils sont

« empressés de terminer ma carrière ici-bas, plus je « sens le besoin de la remplir d'actions utiles au bonheur « de mes semblables, et de laisser au moins au genre « humain un testament dont la lecture fera pâlir les « tyrans. »

Il faut avouer que nous aurions peu d'objections contre une pareille éloquence, si elle étoit scellée du timbre de l'antiquité, et honorée de l'approbation banale des rhéteurs. Ce que j'y remarque surtout, c'est ce sentiment de courageuse tristesse et de prévision tragique qui me paroît l'expression tout entière de l'époque, et dont je trouve cependant peu d'autres exemples dans les orateurs révolutionnaires.

Les esprits absolus qui ne veulent rien accorder à Robespierre ont été obligés de recourir à la supposition commune et commode d'un *faiseur* obligeant qui fournissoit à ses travaux oratoires, et sans doute à ses improvisations, le fruit de quelques veilles éloquentes dont il n'a jamais trahi le secret. Robespierre avoit pour secrétaire, à l'époque de sa mort, un jeune homme nommé Duplay, fils de son hôte le menuisier, et dont on prétend qu'il avoit secrètement épousé la sœur. On l'appeloit Duplay le boiteux, parce qu'il avoit été grièvement blessé à Valmy, dans une des premières journées militaires de la révolution. C'étoit un de ces esprits jeunes et fervents en qui la fermentation des idées nouvelles avoit hâté le développement de quelques facultés que toute autre époque auroit laissées stériles et méconnues; mais rien n'a prouvé dans le reste de sa vie, et il a survécu de beaucoup à Robespierre, que la nature l'eût doué à un degré remarquable du talent de parler et d'écrire [1]. C'est d'ailleurs sur des lambeaux écrits en

[1] J'ai fait quelque part une mention moins avantageuse de Duplay; mais on m'a démontré que j'étois trompé par une confusion de noms, et rien ne me coûte moins que de me rétracter, quand je



entier de la main de Robespierre, et qui avoient toute la soudaineté, tout l'abandon, tout le désordre même d'une composition hâtive, qu'a été imprimé le fameux discours du 8 thermidor, qui précéda la catastrophe de moins de vingt-quatre heures, et ce discours est certainement ce que Robespierre a laissé de plus remarquable. Il est surtout vraiment monumental, vraiment digne de l'histoire, en ce point qu'il révèle, d'une manière éclatante, les projets d'amnistie et les théories libérales et humaines qui devoient faire la base du gouvernement à venir, sous l'influence modératrice de Robespierre, si la terreur n'avoit triomphé le 9 thermidor, et qui triomphèrent à leur tour, malgré ce sanglant coup d'État, parce que la nation, fatiguée d'oppression et de massacres, ne comprenoit plus de coup d'État qui ne dût être le signal de son affranchissement.

« Je ne connois que deux partis, » dit Robespierre, et il n'est pas inutile de rappeler aux lecteurs prévenus que c'est lui qui parle ainsi ; « je ne connois que deux partis, « celui des bons et celui des mauvais citoyens... Le « cœur flétri par l'expérience de tant de trahisons, je « crois à la nécessité d'appeler la probité et tous les « sentiments généreux au secours de la République. Je « sens que partout où se rencontre un homme de bien, « en quelque lieu qu'il soit assis, il faut lui tendre la « main, et le serrer contre son cœur. Je crois à des cir- « constances fatales qui n'ont rien de commun avec les « desseins criminels ; je crois à la détestable influence « de l'intrigue, et surtout à la puissance sinistre de la « calomnie..... Ce sont les méchants seulement qu'il « faut punir des crimes et des malheurs du monde..... « Ceux qui nous font la guerre ne sont-ils pas les apôtres

me trompe. C'est, au reste, sur des événements dont tous mes contemporains sont, autant que moi, les témoins et les juges, la seule inexactitude de faits qui m'ait été reprochée.

« de l'athéisme et de l'immoralité?..... Que m'importe « qu'ils poursuivent l'aristocratie, s'ils assassinent la « vertu? »

Je continue à copier, et je m'y crois autorisé; le dernier discours de Robespierre est devenu si rare, qu'il peut passer pour inédit.

« On veut, s'écrie-t-il, m'arracher la vie avec le droit « de défendre le peuple! Oh! je leur abandonnerai ma « vie sans regret. J'ai l'expérience du passé, je vois « l'avenir! Quel ami de la patrie peut survivre au mo« ment où il n'est plus permis de la servir et de défendre « l'innocence opprimée?... Comment supporter le sup« plice de voir cette horrible succession de traîtres, plus « ou moins habiles à cacher leurs âmes hideuses sous « le voile de la vertu ou sous celui de l'amitié, et qui « laisseront à la postérité l'embarras de décider lequel « des persécuteurs de mon pays fut le plus lâche et le « plus atroce?... En voyant la multitude des crimes que « le torrent de la révolution a roulés pêle-mêle avec les « vertus civiques, j'ai craint quelquefois, je l'avoue, « d'être souillé aux yeux de l'avenir par le voisinage « impur de tant de pervers, et je m'applaudis de voir « la fureur des Verrès et des Catilina de mon pays « tracer une profonde ligne de démarcation entre eux « et les gens de bien. J'ai vu dans toutes les histoires « les défenseurs de la liberté accablés par la calomnie, « égorgés par les factions; mais les oppresseurs sont « morts aussi. Les bons et les méchants disparoissent « de la terre, mais à des conditions différentes... Non, « Chaumette, non, la mort n'est pas un sommeil éternel. « La mort est le commencement de l'immortalité. »

Les probabilités de la haute fortune politique de Robespierre étoient changées. Il devoit se défendre, le 8 thermidor, de ce plan, vrai ou faux, de dictature réparatrice qu'il auroit trouvé, six semaines auparavant, trop facile à exécuter. Sa réponse à cette accusation est

un de ces modèles d'ironie spirituelle dont on citeroit à peine l'équivalent dans les meilleurs discours de Mirabeau. Il n'y a rien nulle part de plus ingénieux, de plus fin et de plus noble à la fois.

« Quel terrible usage les ennemis de la République « ont fait, dit-il, du seul nom d'une magistrature ro-« maine ! Et si leur érudition nous est si fatale, que « n'avons-nous pas à redouter de leurs intrigues et de « leurs trésors ! Je ne parle pas de leurs armées. Mais « qu'il me soit permis de renvoyer au duc d'York et à « ses écrivains royaux les patentes de cette dignité ri-« dicule qu'ils m'ont expédiées les premiers. Il y a trop « d'insolence à des rois qui ne sont pas sûrs de conser-« ver leurs couronnes de s'arroger le droit d'en distri-« buer si largement. »

Ce trait sublime : *Je ne parle pas de leurs armées*, est de la hauteur de Nicomède et de Corneille.

Le chant du cygne de Robespierre, ce long codicille *in articulo mortis*, ne manque pas, comme on voit, de beautés de style et de beautés de sentiment ; mais il est vague et mal ordonné, ce qui ne prouve rien à la vérité contre la logique de l'orateur, car on s'aperçoit qu'il a été composé d'un jet, et qu'il n'a pu être revu. C'est un plaidoyer improvisé en face de l'échafaud, et qui n'offre, au total, que la paraphrase diffuse, mais éloquente, d'une seule pensée.

« Eh quoi !..... je n'aurois passé sur la terre que pour « y laisser le nom d'un tyran !..... un tyran !..... Si je « l'étois, ils ramperoient à mes pieds, je les gorgerois « d'or, je leur assurerois le droit de commettre tous les « crimes, et ils seroient reconnoissants !..... Qui suis-« je, moi que l'on accuse ? un esclave de la liberté, un « martyr vivant de la République, la victime encore « plus que le fléau du crime..... Otez-moi ma con-« science..... je suis le plus malheureux des hommes. »

Ces citations sont choisies dans les meilleures pages

de Robespierre. Elles donnent sa mesure la plus large comme personnage politique et comme écrivain. Aussi la seule induction que je prétende en tirer, je le répète, c'est que Robespierre n'étoit pas tout-à-fait si nul qu'on l'a fait au gré des thermidoriens, et que la tribune a souvent retenti depuis d'accents moins imposants et de de périodes moins sonores. Mais, encore une fois, il n'a jamais figuré qu'au second rang parmi les orateurs de la Montagne. Jusqu'au mois d'avril 1794, il y fut dominé de très-haut par l'ascendant de Danton, l'homme à la voix stentorée, aux improvisations jaculatoires, aux idées abruptes, aux images fortement colorées, espèce de tribun voluptueux, dans lequel il y avoit l'étoffe d'Aristippe et de Démosthènes. Depuis la mise en accusation de Danton, la première place appartient à Saint-Just, écolier aventureux, qui étoit sorti tout formé du moule d'une révolution; type unique chez les modernes du Spartiate de Lycurgue et du légiste de Dracon; âme stoïque et inflexible que la nature n'avoit peut-être pas faite cruelle, mais qui ne répugnoit pas à la rigueur et même à la cruauté, quand il s'agissoit d'attester son impassibilité par quelque résolution féroce; l'homme le plus puissamment organisé de cette partie de l'assemblée, et qui, séïde fidèle et sincère de Robespierre, dont l'intègre et incorruptible austérité l'avoit soumis, s'exerçoit dans une carrière plus forte à la vocation de Mahomet.

Pour ne plus revenir sur cette question, dont je ne me dissimule pas l'étrangeté; pour me justifier de cette justification tout-à-fait relative d'un homme qu'on ne peut défendre de tout sans démence; pour en finir avec la polémique excitée par cette hypothèse que j'ai hasardée le premier, et qui ne pouvoit pas, à la vérité, être admise sans contestation, il suffit de reporter l'attention du lecteur sur la statistique et la physionomie morale de la Convention au 9 thermidor. Si la tyrannie métho-

dique, si la terreur organisée en système avoient un siége quelque part, c'étoit dans ces comités de gouvernement, depuis long-temps déjà désertés par Robespierre. L'attaque partit du sommet de la Montagne, et des hommes les plus aveuglément dévoués aux excès furieux de la démocratie en délire : de Billaud-Varennes, le lion des jacobins; du farouche Collot-d'Herbois, le plus cruel de leurs proconsuls; d'Amar, de Vadier, de Voulland, de Legendre, de Fréron, ligue de furieux ou de malades, qui sauva la patrie sans le vouloir, et dont le seul but étoit d'exploiter la révolution au profit de la dévastation et de la mort. Tels étoient les chefs de cet exécrable parti des thermidoriens, qui n'arrachoit la France à Robespierre que pour la donner au bourreau, et qui, trompé dans ses sanguinaires espérances, a fini par la jeter à la tête d'un officier téméraire; de cette faction à jamais odieuse devant l'histoire, qui a tué la République au cœur dans la personne de ses derniers défenseurs, pour se saisir sans partage du droit de décimer le peuple, et qui n'a pas même eu la force de profiter de ses crimes. Robespierre la connoissoit si bien, qu'il dédaigna de lui adresser la parole, et que, se tournant vers une autre partie de l'assemblée, pure, mais mobile et méticuleuse, qui renfermoit beaucoup de vertus privées et peu de forces politiques, il implora de cette majorité flottante l'appui des honnêtes gens. Elle ne répondit pas. Brutus, plus expert que Robespierre dans la science des révolutions, ne seroit point tombé dans cette erreur. Il n'attendit rien de la vertu aux champs de Philippes; il la nia, et livra son cœur au poignard amical de Straton. L'histoire montre partout quelle espèce de secours il y a lieu d'attendre des honnêtes gens dans les circonstances extrêmes comme celle-ci, où il ne s'agissoit de rien moins que du triomphe de la tyrannie des comités sur la cause de l'humanité et de la justice. Un chef de parti qui n'a plus de ressources

que dans le dévouement et l'énergie de ce qu'on appelle les honnêtes gens, doit s'envelopper de son manteau et se brûler la cervelle.

III.

LES DÉPUTÉS EN MISSION[1].

Je n'avois pas douze ans; mais, à l'époque dont je parle, la forte éducation des événements venoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'émanciper l'enfance. Il n'y avoit point de spectateur froid dans ce grand drame, et les distractions qui suivoient nos études de collége étoient plus sérieuses et plus imposantes que les hautes leçons de l'histoire et de la poésie. La tragédie couroit les rues.

C'étoit à Besançon. Tout annonçoit à la société populaire une séance solennelle. La foule se pressoit depuis le matin à ses portes. Deux conventionnels devoient, dit-on, y demander réciproquement leur tête, et, dans ce temps-là, ces figures oratoires étoient autre chose que d'effrayantes hyperboles : le résultat ne tardoit pas à les vérifier. C'est cette séance que je veux raconter, non qu'elle se distingue par une grande importance historique de mille événements du même genre, mais parce qu'il me sera peut-être permis d'en

[1] Ce morceau ouvre dans *la Revue de Paris*, en 1829, premier numéro de ce recueil, la série des articles de Ch. Nodier sur la révolution française. Là, il est intitulé : *De Robespierre le jeune et de la Terreur.*

tirer une induction qui est, je ne sais pourquoi, toute neuve, et que j'ai à peine indiquée jusqu'ici. On verra si elle sort évidemment des faits.

Robespierre le jeune fut envoyé en mission dans le département de la Haute-Saône au mois de mai 1794, trois mois à peu près avant le 9 thermidor. Je ne sais quel étoit l'objet particulier de son voyage, mais personne n'a oublié l'immense intensité de ce pouvoir proconsulaire. Toutefois, il devoit le partager avec un de ses collègues. Celui-ci se nommoit Bernard de Saintes.

Bernard étoit un homme de cinq pieds neuf pouces, d'une cinquantaine d'années, dont la taille étoit droite et très-menue, le port roide et assuré, la physionomie d'une imperturbable austérité, que n'avoit jamais égayé un sourire. Ses yeux étoient ardents, ses sourcils noirs, son teint bilieux et bronzé, sa maigreur effrayante. Il avoit le parler bref et sévère, sans élégance et sans chaleur, mais non pas sans je ne sais quelle autorité menaçante qui résultoit de tout l'ensemble de sa redoutable personne. Athée déclaré et irréconciliable ennemi de tout ce qui pouvoit rappeler un culte, il s'étoit empressé d'échanger ses deux prénoms d'Adrien-Antoine contre les mots qui concouroient avec eux dans le ridicule calendrier du docteur Romme, et ceux-ci étoient *Pioche* et *Fer*. On n'auroit pas mieux rencontré pour caractériser le terrible Bernard. J'ajouterai, afin de rendre tous mes souvenirs, qu'il passoit pour avoir des mœurs sobres et pures, et que son républicanisme, inflexible et cruel, étoit en lui une espèce de religion.

Robespierre arriva à Vesoul; mais il ne descendit point à l'hôtel qu'occupoit son collègue. Il alla prendre son logement chez un procureur nommé Humbert, qui étoit connu par des principes fort opposés à la révolution, et dont le nom se trouvoit même porté sur la liste des suspects, mais qui avoit eu l'étrange bonheur de faire ses premières études avec Robespierre l'aîné. Cette

particularité imprima le mouvement le plus singulier à l'opinion. Le soir, après avoir communiqué avec Bernard pendant plusieurs heures, Robespierre se rendit à la société populaire, la remercia de ses travaux, l'encouragea dans son zèle, et, par une péripétie tout-à-fait inattendue, lui apprit qu'on s'étoit trompé, dans les départements, sur la juste et bonne direction du gouvernement révolutionnaire, qui n'avoit pour objet que le bien de tous, et qui ne devoit se faire connoître que par des bienfaits. Il parla de conciliation, d'indulgence, d'amnistie universelle, et descendit de la tribune au milieu d'une rumeur d'étonnement qui ne présentoit d'ailleurs rien d'hostile. Au lever du soleil, huit cents détenus d'opinion furent rendus à la liberté, en vertu d'un arrêté signé *Robespierre* et *Bernard*. L'aspect de la ville changea en un moment : elle offrit le tableau d'une fête. Les cris de *Vive Robespierre!* se firent entendre partout. Des jeunes filles en robes blanches, des épouses consolées, des mères qui venoient de revoir leurs enfants qu'elles croyoient perdus à jamais, entourèrent la modeste retraite du représentant, et la décorèrent de fleurs et de rubans. Le nom de Bernard ne fut pas prononcé au milieu de ces hommages naïfs et indiscrets. Il rentra à Besançon la rage et l'envie dans le cœur.

C'étoit à la séance de la veille qu'il avoit paru, et qu'il s'étoit accusé d'une lâche foiblesse, déterminée par les perfides séductions de Robespierre. Il venoit de rendre à la liberté des aristocrates pour qui la vie étoit déjà un bienfait du peuple, et qui n'auroient dû sortir des prisons que pour aller à l'échafaud. Rien ne pouvoit expier ce fatal abus de pouvoir que la mort de deux représentants traîtres à la patrie, et il supplioit la société populaire d'apostiller la dénonciation qu'il adressoit au comité de salut public pour lui demander la tête de Robespierre et de Bernard. La société popu-

laire ajourna sa délibération jusqu'au moment où elle auroit entendu Robespierre. Bernard se retira de la séance en disant qu'il n'y pouvoit reparoître que comme accusé. Je ne sais si je me trompe, mais ces folies, aujourd'hui incroyables, avoient au moins un grand caractère, et faisoient vivre l'âme dans une haute région de passions et d'idées.

Après cette avant-scène indispensable, nous allons ouvrir les grilles de la vieille église des Capucins, où siégeoit le club peu turbulent de la noble cité de Besançon, si connue par la douce gravité de ses mœurs. Il est vrai qu'elle n'avoit fait, en quelque sorte, que reprendre des habitudes républicaines à peine effacées, et dont une partie s'étoit conservée dans la tradition. Peu engagée envers les Bourbons, dont elle étoit depuis cent ans la conquête, elle se plioit aisément à une nouvelle forme de police qui se rapprochoit un peu de sa police ancienne, et presque tout le monde y seroit arrivé sans brisement, si la révolution, mieux faite, n'étoit pas tombée dans d'indignes mains, comme elles tombent toutes. Le jour dont je parle, un sentiment universel de fatigue et de douleur brisoit l'âme de tous ces patriotes si long-temps entraînés des erreurs aux excès, et je les voyois se serrer la main avec un sourire amer et un geste de pitié.

Le président de la société populaire étoit un de ces hommes élevés de caractère, élevés de talent, inaccessibles à tout reproche, qu'on s'étonnoit quelquefois de voir mêlés au mouvement passionné de l'époque, mais dont l'impénétrable secret ne doit pas être discuté. Son calme plein de fermeté et de douceur, son éloquence pleine d'heureuses insinuations et de sages ménagements, la noble dignité de ses manières, l'avoient fait choisir pour dominer sur cette scène inquiétante, et pour en changer habilement le cours, si elle devenoit trop grave. Bernard étoit assis immobile au bout d'une

banquette, reconnoissable seulement aux rayons de feu qui sortoient de ses yeux enfoncés, et qui lui donnoient quelque chose de la physionomie d'un oiseau de proie. Enfin Robespierre entra.

Robespierre le jeune n'avoit qu'une trentaine d'années, mais sa tournure fatiguée, son regard obscurci par des lunettes de couleur, son front peu garni de cheveux, ses traits longs et prononcés, son teint hâve lui donnoient l'air beaucoup plus vieux. Il avoit une redingote fauve, un grand pantalon blanc, un gilet fort ouvert qui laissoit voir de très-beau linge. Le col de sa chemise retomboit des deux côtés de sa cravate; mais il y avoit dans sa négligence même du goût et de la propreté. Il monta à la tribune.

Tout le monde attendoit en silence, quand un épisode qui caractérise ce temps-là vint porter sur un autre point l'attention de l'auditoire. Il se trouvoit parmi les membres de la société un ferblantier à la taille colossale, aux formes athlétiques, à la voix de Stentor, qui ne prenoit jamais la parole que pour des motions d'ordre assez remarquables par leur concision énergique et par leur tour original. C'étoit le *paysan du Danube* de l'assemblée. « Citoyens, dit-il, les règlements de notre société interdisent l'entrée de son enceinte aux femmes; je suis marié, je suis père, et je n'y ai jamais amené ni ma fille ni ma femme. Robespierre, qui n'est ni marié ni père, y a amené une femme. Je demande qu'elle sorte, ou que le procès-verbal atteste au moins qu'un républicain a protesté aujourd'hui contre l'aristocratie de Robespierre. » Il faut se rappeler ce que c'étoit alors que Robespierre; il faut savoir quelles étoient les suites presque inévitables de ces polémiques de club, pour apprécier cette anecdote. Robespierre parut étonné, mais il fit un signe, et la femme qui l'avoit accompagné sortit de l'enceinte; au même instant tous les regards se fixèrent sur elle. Je ne la trouvai ni belle ni jolie, et ce-

pendant son aspect me fit une profonde impression. Il y avoit quelque chose de pénétrant, de caustique, et presque d'infernal dans son regard et dans son sourire. On supposoit à peine qu'elle fût la maîtresse de Robespierre, dont l'âpreté cénobitique et la physionomie pâle et macérée sembloient exclure l'idée de l'amour. Chose étrange ! dans ce temps où l'idée de Dieu passoit pour un préjugé, le bruit se répandit que la compagne de Robespierre étoit une créature d'une organisation supérieure, qui avoit le privilége de lire dans les âmes, et qu'il la conduisoit avec lui pour le seconder dans un mystère de rédemption, où elle étoit chargée de la séparation des bons et des mauvais. J'atteste ce fait pour l'avoir entendu répéter cent fois. Pauvre peuple !

Le tumulte s'apaisa. La voix de Robespierre se fit entendre. Le timbre en étoit assez monotone, glapissant dans les tons hauts, qu'il affectoit volontiers pour varier son débit, sans nombre, sans vibration, tout-à-fait incapable de se prêter aux inflexions de la grâce ou à l'onction du sentiment, mais éminemment propre, selon moi, aux figures d'ironie et de dérision. J'ai souvent entendu dire depuis que Robespierre le jeune étoit un homme nul. Je ne le crois pas. J'étois certainement fort peu en état de le juger alors comme orateur ; mais aujourd'hui même, que je crois l'entendre encore, je me rappelle à merveille la distribution de son discours, évidemment improvisé, et j'y trouve de l'esprit et du talent. Il commença par rappeler les faits de son passage à Vesoul, et par expliquer la conduite qu'il y avoit tenue. Il entra franchement dans le fond de la question, en déclarant, comme il l'avoit fait, qu'à l'exception de quelques grandes communes, il n'y avoit point de fédéralistes dans les départements. Il ajouta que le nombre des suspects avoit été multiplié par une extension cruelle des lois, et porté beaucoup au-delà de son expression raisonnable. Il insinua adroitement que c'étoit une man-

œuvre de l'aristocratie, cachée sous le masque d'une fausse ferveur patriotique, et qui cherchoit à prouver à l'Europe que ce n'étoit pas l'immense majorité de la France, la France presque unanime, qui vouloit la révolution. Il termina cette déduction adroite de principes en déclarant que le devoir des patriotes étoit de faire adorer la Montagne, et non de la faire craindre. Il n'évita pas de laisser échapper le nom de la terreur, terme alors sacramentel, et de lui rendre des actions de grâces, mais en ajoutant, ce sont ses termes, que ce système étoit sauveur et non conservateur, et qu'utile au triomphe de la liberté, il ne pouvoit que nuire à son affermissement. C'étoient là les généralités de la question.

Il passa ensuite à ce qui lui étoit particulier, c'est-à-dire à ses rapports avec Bernard de Saintes, et à la dénonciation que celui-ci avoit portée contre lui. Cette partie de la discussion, très-longue et très-peu variée dans la forme, est ce qui m'a laissé le sentiment le plus positif de la direction essentielle de son esprit. Ce fut une interminable ironie sur la nullité morale et politique de Bernard de Saintes, toute nourrie d'allusions à l'exiguité de son corps. « Il croyoit que quelqu'un de ce nom s'étoit glissé dans la Convention nationale par le trou de la serrure. S'il s'étoit trouvé auprès de Bernard, c'étoit sans l'apercevoir. Il se souvenoit à peine de l'avoir vu s'effacer quelquefois entre deux membres de la Montagne; il ne l'avoit reconnu à Vesoul que parce qu'il étoit sûr de n'avoir jamais rien rencontré de plus mince. » Les éclats de rire des tribunes couvroient tous ces quolibets, débités avec un calme effrayant, j'allois dire cruel, tant ils révéloient de haine et de froide vengeance dans un homme qui tenoit une si grande part de l'omnipotence révolutionnaire.

C'est dans ce moment que le président crut devoir faire intervenir son autorité conciliatrice. Il interrompit Robespierre, et conjura sa colère au nom des intérêts de la

liberté, dont les défenseurs ne se divisoient pas sans danger pour elle; au nom de l'harmonie des citoyens, qui étoit troublée par ces débats; au nom de sa propre gloire et de l'illustration *d'une famille appelée à de si hautes destinées*. Cette phrase, échappée à une mauvaise habitude de cour ou à un faux calcul de convenances, suggéra à Robespierre jeune un mouvement remarquable. Il me parut éloquent, et c'est une raison pour que je ne cherche pas à rendre ses paroles. Il s'éleva contre cette *illustration* et ces *destinées* promises à une famille. Il s'indigna contre le penchant de certains hommes à rétablir dans l'opinion les priviléges qu'on venoit d'arracher à la noblesse; il indiqua cette tendance comme un des plus grands obstacles qu'on pût opposer à la liberté. Il ajouta que si son frère avoit rendu quelques services à la cause de la patrie, son frère en avoit reçu le prix dans la confiance et l'amour du peuple, et qu'il n'avoit, lui, rien à réclamer. « Ces acceptions de noms, continua-t-il, sont « une des calamités de l'ancien régime! Nous en « sommes heureusement délivrés, et tu présides cette « société, toi qui es d'une famille d'aristocrates et qui « es le frère d'un traître !.... Si le nom de mon frère me « donnoit ici un privilége, le nom du tien t'enverroit à « la mort. » — Puis, retournant à sa tournure favorite, et s'adressant au ferblantier : « Rassure-toi, brave ré- « publicain : ce n'est pas aux Robespierre que l'aristo- « cratie des noms commencera, et si étroite et si légère « que soit la tête de Bernard, la mienne ne pèsera pas « plus que la sienne dans la balance de la justice. » Il descendit de la tribune au milieu de nouveaux éclats de rire et de nouvelles acclamations, traversa l'enceinte, rejoignit sa compagne, et se rendit à sa chaise de poste. La cour de l'auberge étoit pleine de femmes qui l'attendoient avec impatience pour lui présenter les réclamations des détenus. Il n'avoit qu'un mot à dire pour éteindre toutes ces espérances qui se manifestoient par

mille démonstrations de tendresse, car il étoit, dans ce temps-là, facile d'être aimé. Les pouvoirs de sa mission avoient cessé aux bornes du département. Il ne pouvoit plus rien pour personne; mais il promit à la foule, si émue par son refus, qu'il porteroit sa plainte à la Convention, qu'il dévoileroit devant elle les injustes et horribles rigueurs des proconsuls, et finit par cette phrase que je n'ai pas pu oublier : « Je reviendrai ici avec le rameau d'or, ou je mourrai pour vous; car je vais défendre à la fois ma tête et celle de vos parents. » La voiture partit, suivie de cris de douleurs. Toute la famille des proscrits pleuroit, et, chose qu'on auroit peine à croire si on ne le savoit pas de toute la certitude du souvenir, elle pleuroit Robespierre!

Sa prédiction alternative se réalisa. Trois mois après, arriva le 9 thermidor : Robespierre le jeune n'étoit pas accusé. Il s'écria qu'il vouloit partager le supplice de son frère, puisqu'il avoit été complice de ses vertus. Dans ce temps-là on faisoit beaucoup de phrases à effet; mais les phrases à effet ne sont pas ridicules quand l'homme qui les prononce a un pied sur le seuil de la tribune, et l'autre sur le premier degré de l'échafaud. Maintenant, cela fait pitié. On avoua que le dévouement de Robespierre jeune respiroit quelque chose de l'antiquité. Prisonnier à la commune, quand il vit son frère mutilé par un gendarme, et agonisant sur une table, il s'élança des hautes croisées sur les baïonnettes de la troupe qui entouroit l'Hôtel-de-Ville, et s'y roula comme Régulus. Il ne vécut que ce qu'il falloit de temps pour mourir sous la main du bourreau; et cette mort a sans doute expié ce que tout le monde reproche à sa vie. Il faut convenir que cela n'est pas mal.

La nouvelle du 9 thermidor, parvenue dans les départements de l'Est, développa un vague sentiment d'inquiétude parmi les républicains exaltés, qui ne comprenoient pas le secret de cet événement, et qui crai-

gnoient de voir tomber le grand œuvre de la révolution avec la renommée prestigieuse de son héros; car derrière cette réputation d'incorruptible vertu qu'un fanatisme incroyable lui avoit faite, il ne restoit pas un seul élément de popularité universelle, un nom auquel les doctrines flottantes de l'époque pussent se rattacher. Mais ce fut bien autre chose dans les rangs opposés. Hélas! se disoit-on à mi-voix, qu'allons-nous devenir? Nos malheurs ne sont pas finis, puisqu'il nous reste encore des amis et des parents, et que MM. Robespierre sont morts! Et cette crainte n'étoit pas sans motif, car le parti de Robespierre venoit d'être immolé par le parti de la terreur.

Ce que je dis là est si bizarre, si abrupt, si inopiné, que tout mon scepticisme politique ne sauroit me dispenser d'une espèce de profession de foi. Ce n'est pas moi, grâce au ciel, qui viendrai déterrer les linceuls couverts de boue et de sang de ces tribuns frénétiques de la Montagne, pour les ériger en drapeau à la tête d'un parti. Il n'y en a pas un qui puisse exciter une noble sympathie; et c'est tout au plus si quelque attraction involontaire me décideroit aujourd'hui entre la larve hideuse de Marat et le spectre gigantesque de Danton. Celui-ci domine de beaucoup, à mes yeux, les deux Robespierre, hommes essentiellement secs, faux, froids, despotiques et sans pitié. Mais ce que je viens de raconter dénonce un rôle convenu; et c'est ici que la trame de l'histoire manque, et qu'il faut la renouer.

Robespierre l'aîné, on n'en doute pas, étoit l'expression personnifiée de la Convention; il le savoit aussi, et il avoit dit admirablement? « On ne va jamais plus loin que quand on ne sait pas où l'on va. » Mais quiconque a dit cela sait précisément où il doit aller; et comme il est impossible de savoir où l'on doit aller sans avoir des idées d'ordre, c'est à l'ordre qu'alloit Robespierre, soit instinctivement, soit par combinaison. Il en

avoit senti le besoin. Il avoit par conséquent senti la nécessité du pouvoir; car il n'y a point d'ordre sans pouvoir.

En regardant autour de lui, Robespierre dut s'apercevoir qu'il étoit le seul dans toute la France, ainsi qu'on nous l'avoit faite, qui pût s'investir d'une confiance populaire assez vaste pour rétablir l'ordre; il désiroit donc le pouvoir, et c'étoit alors le mériter. J'ai besoin de répéter que je suis loin de plaider pour Robespierre, et que je cherche l'intelligence des faits. Jetez cent assassins ensemble sur une terre déserte, avec quelques moyens d'existence : au bout de dix ans ils auront un chef, des institutions et des mœurs; c'est ainsi que finissent toutes les grandes aberrations sociales. C'est ainsi que Robespierre avoit entrepris ce qu'a exécuté Napoléon. Sa fête de l'Être-Suprême est l'ébauche d'un concordat : ses pages, plus belles qu'on ne le dit communément, sur les vertus républicaines; cette vaste et confuse improvisation du 8 thermidor, où il accuse les excès et les fureurs passées, rappellent l'interpellation de Bonaparte aux infracteurs de la constitution; son recours du 9 thermidor à la partie calme et saine de l'assemblée, c'est le cri de Bonaparte qui atteste les acclamations d'amour et de reconnoissance qui l'ont accueilli aux Anciens. Voilà la marche éternelle des sociétés : Œdipe qui règne après avoir vaincu le sphynx, Alexandre qui tranche le nœud gordien, le héros après le sophiste, et le sabre après la parole. Il ne s'agit pas ici de comparaison de facultés, quoique je ne m'abuse point sur ces grandeurs contemporaines qu'on bâtit à grands coups de plume pour la postérité, et qu'elle adoptera niaisement, comme nous en avons adopté tant d'autres. Je ne vois dans Robespierre qu'un homme médiocre porté par des événements, et il y a dans Napoléon un homme pour lequel l'imagination conçoit à peine la possibilité d'une vie vulgaire. Cette comparaison ne repose que sur un fait qui leur est

commun : leur nom exprime, à deux époques très-rapprochées, *le pouvoir absolu*.

Les personnes qui doutent de la direction rétrograde de Robespierre font valoir son alliance avec les jacobins et la commune, beaucoup plus extrêmes, à la vérité, que la Convention elle-même. C'est un fait qui ne peut pas se contester ; mais Robespierre savoit que les puissances politiques du temps étoient dans la Convention et dans le comité de salut public : il lui falloit un levier pour ébranler ce monde révolutionnaire, et il ne pouvoit le prendre qu'où il l'a pris. Le lendemain d'un triomphe, le plus obscur des amis de Robespierre auroit fermé les Jacobins avec la même facilité que Legendre, et en auroit mis comme lui les clefs dans sa poche. Les jacobins et la commune étoient, à la vérité, une arme terrible, mais une arme insaisissable, qui n'avoit de valeur que dans la main qui l'avoit forgée. Elle dépendoit tellement de Robespierre, qu'à l'instant où Robespierre tomba, elle resta immobile à côté de lui, semblable à ce vieux glaive qui est couché à Cantorbéry sur le marbre mortuaire du prince noir : on n'en a plus parlé depuis.

L'appel tardif de Robespierre à la partie modérée de l'Assemblée, aux *honnêtes gens*, comme il dit, ne produisit pas l'effet qu'il attendoit, sans doute, de ce mouvement oratoire étrange et inattendu. Les *honnêtes gens*, dans l'acception reçue de ce mot, ont plus de prudence que de courage, et ils se trouvent quelquefois de l'esprit à force de prudence et d'égoïsme. Ceux-ci se taisoient avec quelque raison entre ces deux fractions de la Montagne dont le déchirement n'annonçoit que des catastrophes assez favorables aux survivants ; ils étoient là comme ce jésuite des missions, menacé par un tigre et par un crocodile, et qui leur échappe à la faveur de leurs cruelles antipathies ; le tigre est mort, le crocodile est repu, le jésuite s'en va ; quelquefois même il

emporte la peau du tigre, et s'en fait une bonne fourrure.

Je le crois, dans toute la sincérité de mon cœur : les Robespierre avoient été, de leur mauvaise nature, les premiers instruments de la terreur ; mais, doués d'un esprit d'observation et de finesse qui s'explique par leurs études, par leurs mœurs, par leur physionomie, ils avoient prévu à la longue la solution nécessaire des choses, et ils avoient eu l'envie assez naturelle de s'en emparer, parce qu'ils étoient, comme je l'ai dit, les seuls représentants de la popularité révolutionnaire. Leurs adversaires déjouèrent cette manœuvre, à laquelle se rattachent essentiellement le voyage de Robespierre le jeune, la désertion de Robespierre l'aîné du comité de salut public, et sa théocratie sacrilége, et la philanthropie tardive de ses discours patelins. Le parti de Robespierre périt sous l'action de la terreur, représentée par quelques membres du comité de salut public; et cependant la terreur ne triompha point, parce qu'elle avoit mal calculé. Dans tous les États possibles, depuis le despotisme le plus absolu, où cela ne fait pas de doute, jusqu'à la démocratie la plus diffuse, l'opinion, c'est un homme; et quand cet homme n'est pas là, tout n'est rien; et quand cet homme n'est plus là, tout s'en va. Barrère, disert et poli, monta inutilement à la tribune, veuve de Robespierre, qui n'étoit guère ni l'un ni l'autre. La pierre de la voûte étoit tombée; l'arc de Nemrod étoit rompu, et la terreur se trouva toute surprise d'avoir enfanté la contre-révolution.

NOTES EXPLICATIVES.

J'ai très-peu lu l'histoire contemporaine, parce je sais comment elle se fait. Il peut donc arriver que je me trouve quelquefois en contradiction avec le *Moniteur*, avec le *Bulletin*, ou avec quelque autre autorité de la même force; et j'avoue sincèrement que jene m'en soucie guère: ce que j'ai à cœur, moi qui écris pour moi, moi qui n'écris que pour moi, et pour ceux-là seulement qui consentent à sentir comme moi, parce qu'ils m'estiment, parce qu'ils m'aiment, parce qu'ils me croient; ce qui m'importe par-dessus toutes choses, c'est de n'être pas en contradiction avec ma conscience. J'en suis très-sûr quand j'écris des faits que j'ai vus ou qui se sont passés assez près de moi pour que j'en sentisse l'impression; moins sûr quand je hâsarde des doctrines ou des théories, parce que j'ai souvent éprouvé que mon jugement pouvoit être dupe de mon imagination et de mon cœur. C'est pour cela que j'avois jeté d'avance, dans une feuille très-répandue, mes idées les plus suspectes de nouveauté et d'audace, pour appeler sur elles toute la sévérité des jugements dont je fais quelque estime, et les rectifier au besoin dans la publication arrêtée de ce livre. Cependant les impressions naïves d'un homme de bonne foi sont si fertiles en bonnes inductions, que tout ce qui a été dit pour combattre mes sentiments n'a servi qu'à les fortifier; et voici que, par un hasard tout-à-fait inattendu, Robespierre jeune lui-même s'est chargé, à mon insu, de raconter cette séance de la société populaire de Besançon, qui vient de faire l'objet d'un de mes récits; de la raconter dans le feu et sous l'action d'une émotion récente, sinon avec tous les détails spéciaux dans lesquels je suis entré,

et que sa position ne lui permettoit pas d'apercevoir comme moi, du moins avec un développement de principes qui tire ma conjecture du rang des paradoxes pour la faire passer d'une autorité plus irréfragable que la mienne à celui des certitudes historiques. Je crois devoir rapporter ici ce fragment précieux de notre histoire révolutionnaire, tiré d'un gros *Recueil de pièces trouvées chez Robespierre l'aîné*, qui a été publié, cinq mois après sa mort, par les thermidoriens. J'y ajouterai seulement quelques notes explicatives qui animeront peut-être cette nouvelle version de mon historiette d'un intérêt non pas plus vif, mais plus vivant. Puisqu'on m'a décerné dans certains salons le titre bénévole d'*apologiste de Robespierre*, ce qui, dans ce temps d'aménités sociales et littéraires, est une politesse comme une autre, je puis bien être son commentateur.

LETTRE

DE ROBESPIERRE LE JEUNE A SON FRÈRE.

Commune affranchie, 8 ventôse an II de la République.

« J'apprends que Bernard m'a dénoncé. Cet être « petit [1] et immoral ne peut m'atteindre; je ne répon- « drai à sa stupide dénonciation, qui est un crime en- « vers lui-même, que par le rapport de mes opérations.

[1] *Petit* est évidemment pris au sens figuré. On voit que, par un tour d'esprit assez naturel, surtout dans un homme qui ne se distinguoit pas du tout par l'abondance des idées, Robespierre jeune revient sur l'ironie dont j'ai parlé, et qui a servi de texte à ses interminables dérisions. J'ai déjà dit que Bernard de Saintes éto très-grand.

« Je ne puis comprendre comment un représentant du
« peuple ose s'accuser d'avoir eu la condescendance
« de s'être laissé circonvenir, séduire même par un de
« ses collègues.

« Il a eu la sottise atroce de me traiter de *contre-*
« *révolutionnaire*; il m'a supposé l'intention d'obtenir
« du comité de salut public un décret qui opprimât les
« patriotes; il a débité à la société populaire de Besan-
« çon des horreurs multipliées sur mon caractère, ma
« conduite, etc. Le frère d'Humbert [1] est perdu dans
« l'opinion publique à Besançon; il s'est servi de ce
« moyen pour prévenir tous les esprits contre moi,
« contre ce que j'avois fait. Il a peint la commune de
« Vesoul *en contre-révolution*, sous ma présidence, etc.
« J'ai facilement répondu à toutes ces calomnies; je
« n'ai trouvé d'adversaire à Besançon qu'un frère de
« Vaublanc [2] et un rédacteur corrompu d'un journal
« qui se fabrique dans le département du Doubs [3]. *Rien*

[1] Humbert étoit un vieux procureur de Besançon, dont l'aristocratie gothique étoit ridicule aux yeux mêmes des aristocrates, et qui étoit tout naturellement porté sur la liste des suspects. Sentant qu'il ne pouvoit se mettre à l'abri des persécutions qu'en se dépaysant, il se réfugia à Vesoul, chef-lieu d'un département voisin. Son frère (et non lui-même, comme je l'ai dit par erreur) avoit été le compagnon de basoche de Robespierre l'aîné, dont il paroissoit avoir embrassé les sentiments. C'est ce qui fait concevoir comment Robespierre jeune, qui refusoit partout d'être logé et entretenu aux dépens des villes où l'appeloit sa mission, s'étoit avisé d'élire domicile chez un contre-révolutionnaire profès, dont l'existence, au milieu des frénésies de ce temps, étoit une espèce de phénomène. On juge bien que Bernard avoit tiré parti de cette circonstance dans sa dénonciation brutale contre Robespierre.

[2] L'adjudant-général Viennot, qui présidoit la société, homme d'âme et de mœurs antiques, et dont j'ai parlé sans le nommer.

[3] Ce journal s'appeloit *la Vedette;* le rédacteur étoit Pierre-Joseph Briot, depuis honorablement connu dans nos assemblées législatives, et un des premiers députés qui furent frappés par la proscription de brumaire. C'étoit un homme sensible, spirituel, souvent éloquent, dont les qualités naturelles avoient été servies

« *n'est plus facile que de conserver une réputation*
« *révolutionnaire aux dépens de l'innocence.* Les
« hommes médiocres trouvent dans ce moyen le voile
« qui couvre toutes leurs noirceurs; *mais l'homme*
« *probe sauve l'innocence aux dépens de sa réputation.*
« Je n'ai amassé de réputation que pour faire le bien,
« et *je veux la dépenser en défendant l'innocence.* Ne
« crains point que je me laisse affoiblir par des consi-
« dérations particulières, ni par des sentiments étran-
« gers au bien public. Le salut de mon pays, voilà mon
« guide; la morale publique, voilà mon moyen. C'est
« cette morale que j'ai nourrie, échauffée et fait naître
« dans toutes les âmes. On crie sincèrement *vive la*
« *Montagne!* dans les pays que j'ai parcourus. Sois sûr
« que j'ai fait adorer la Montagne, et qu'il est des con-
« trées qui ne font encore que la craindre, qui ne la
« connoissent pas, et auxquelles il ne manque qu'un
« représentant digne de sa mission, qui élève le peuple
« au lieu de le démoraliser. *Il existe un système d'ame-*
« *ner le peuple à niveler tout; si on n'y prend garde,*
« *tout se désorganisera*[1].

« ROBESPIERRE *jeune.* »

P. S. « Je vais envoyer mon rapport au comité de
« salut public. Je crois que la Convention ne souffrira
« pas que j'entre en lutte avec Bernard. »

Ce n'est donc plus moi qui parle cette fois; c'est Ro-

d'ailleurs par d'excellentes études, et dont la moindre recommandation est d'avoir figuré avec quelque velléité d'énergie, le 18 brumaire, dans cette *Journée des Dupes* de la révolution, où il auroit été beau de mourir. A ce prix, il auroit peut-être un buste à côté de la statue de Cassius. — Dans la séance dont Robespierre jeune parle avec tant d'amertume, Viennot et Briot ne firent entendre que le langage d'une médiation modérée; mais la modération étoit une insulte pour de telles passions.

[1] Ce passage, dont les conséquences naturelles sont si conformes à mon hypothèse, est, ainsi que les autres, souligné dans le texte.

bespierre, le terrible Robespierre jeune, l'expression jumelle d'une âme de tigre; c'est lui qui, au juste-milieu de cette sanglante époque de la terreur qui sépare le 31 mai du 9 thermidor, et dans une communication dont la nature et la forme annoncent tout l'abandon qui résulte d'une parfaite simultanéité de sentiments; c'est lui qui, dans cette intimité confidentielle du frère avec le frère, dont ses assassins devoient seuls violer un jour le secret, reconnoît franchement qu'on l'a traité de *contre-révolutionnaire*, qu'on l'a accusé de mettre les villes en *contre-révolution*, et de méditer des moyens d'oppression contre les patriotes, c'est-à-dire contre les agents de l'épouvantable système qui désoloit alors le pays; c'est lui qui repousse avec horreur une population acquise *aux dépens de l'innocence*, qui manifeste l'intention trop tardive et trop impuissante *de la défendre*; c'est lui qui se flatte d'avoir fait *adorer la Montagne;* LA MONTAGNE! et cela étoit vrai! car la reconnoissance la plus vive que puisse éprouver le cœur de l'homme, il la ressent pour un pouvoir cruel qui se désarme, qui se dépouille, en faveur du malheur, de l'instinct et du besoin de faire le mal; c'est lui qui s'aperçoit enfin qu'*il existe un système d'amener le peuple à tout niveler, dont une désorganisation complète sera la suite,* et qui épanche cette découverte, à laquelle l'époque où elle est faite donne le caractère le plus bizarre de naïveté, dans le sein du seul homme dont la main soit assez forte encore pour tout réparer et pour tout sauver; et, remarquez-le bien: c'est à dater de ce moment, de cette lettre peut-être, que Robespierre l'aîné disparoît tout à coup des comités de la Convention, et cherche à étendre au-dehors l'influence qu'il avoit perdue dans l'enceinte de son *pandémonium,* en brisant violemment son pacte avec le crime! Et c'est trois mois après que cet homme, qu'on charge aujourd'hui de toutes les iniquités, comme la victime piaculaire des anciens, ose proférer le nom

de Dieu, et rappeler à l'âme son immortalité parmi les saturnales sauvages d'une société ivre et délirante, qui a érigé l'athéisme en culte ; et c'est deux mois plus tard qu'il monte à l'échafaud, comptable, sans le savoir, de tous les attentats d'une génération de cannibales! Que m'importe, après cela, qu'on vienne infirmer encore que le 9 thermidor ait été fait, comme je l'ai sincèrement écrit, dans l'intérêt de la terreur ! L'histoire a dit le contraire, sans doute, et je sais bien qu'elle le dira. Pauvre autorité que l'histoire!

IV.

LES SOCIETÉS POPULAIRES.

Stupide est la foule qui s'ingère de participer aux grands mouvements des affaires politiques; stupide, aveugle et insensée, car elle n'entrera jamais pour rien dans leurs résultats. Toute révolution qui échoue tourne au profit des pouvoirs qu'elle avoit menacés; toute révolution qui réussit, au profit des avocats. Dans le premier cas, vous n'avez fait que river votre chaîne ; dans le second, ce que vous croyez avoir conquis sur les aristocrates vous est repris par les sophistes. Vous avez transporté au péril de votre vie les dépouilles de la féodalité dans le vestiaire du sénat, et vous restez, quant à vous, ce que vous étiez devant : une mine bonne à exploiter, un troupeau bon à tondre, un peuple.

Le seul avantage que les révolutions aient pour les classes inférieures, et je conviens qu'il vaudroit la peine

d'être acheté, si on ne le payoit pas si cher, c'est de relever le caractère moral de l'homme en lui donnant pour objet une destination puissante et solennelle qui ne s'accomplira point, mais dont la pensée même a de l'énergie et de la grandeur. C'est une illusion de perspective, mais le prestige qui en résulte est déjà une conquête. Il est possible enfin, lorsque l'âme s'est élevée à cette hauteur, qu'elle réfléchisse encore long-temps après, jusque dans l'état d'abaissement où toute l'espèce ne tarde pas à retomber, quelque foible rayon de la dignité éphémère que les circonstances lui avoient donnée, comme l'histrion de province qui a ceint un moment la couronne d'Agamemnon, comme le manœuvre à la barbe touffue qui vient de poser pour Jupiter.

Les sociétés populaires présentoient sous ce rapport le spectacle le plus surprenant qui eût jamais frappé le regard des hommes. Là se débattoient, avec une robuste rivalité, des pouvoirs égaux entre eux, vainqueurs de tous les pouvoirs, et qui ne reconnoissoient d'ascendant relatif que celui du nombre et de la violence. De quelque lieu qu'il fût parti, l'audace du tribun étoit son titre, et sa force étoit son droit. Il appartenoit au premier venu de jeter le glaive de la parole dans la balance, et de la faire pencher. C'est inutilement qu'on auroit cherché un contre-poids à cette puissance dans les principes les plus avérés des créances et de la raison humaine. Dieu lui-même n'étoit plus un fait moral. C'étoit une question soumise comme une autre à la polémique tribunitienne, et qui attendoit l'autorité d'un décret.

Les sociétés populaires, c'étoit la caverne d'Éole. Il n'en sortoit que du vent, mais le moindre orage suffisoit pour soulever des tempêtes qui bouleversoient le monde, et Napoléon eût été mal venu alors à faire entendre le *quos ego* de Neptune. Quand il arriva, sa besogne étoit faite. Le temps y avoit passé.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que nous étions

tout prêts pour cet ordre de choses exceptionnel, nous autres écoliers qu'une éducation anomale et anormale préparoit assidûment depuis l'enfance à toutes les aberrations d'une politique sans bases. Il n'y avoit pas grand effort à passer de nos études de collége aux débats du *forum* et à la guerre des esclaves. Notre admiration étoit gagnée d'avance aux institutions de Lycurgue et aux tyrannicides des Panathénées; on ne nous avoit jamais parlé que de cela. Les plus anciens d'entre nous rapportoient qu'à la veille des nouveaux événements le prix de composition de rhétorique s'étoit débattu entre deux plaidoyers, à la manière de Sénèque l'orateur, en faveur de Brutus l'ancien et de Brutus le jeune. Je ne sais qui l'emporta, aux yeux des juges, de celui qui avoit tué son père ou de celui qui avoit tué ses enfants; mais le lauréat fut encouragé par l'intendant, félicité par le gouverneur, caressé par le premier président, et couronné par l'archevêque. Le lendemain on parla d'une révolution, et on s'en étonna, comme si on n'avoit pas dû savoir qu'elle étoit faite dans l'éducation du peuple. Si la mode de ces suasoires pédantesques venoit à se renouveler, et qu'il fût question de décider qui a le plus contribué de Voltaire ou de Rousseau à l'anéantissement de nos vieilles doctrines monarchiques, j'avoue que je serois parfaitement embarrassé sur le choix, mais je ne dissimulerois pas que Tite-Live et Tacite y ont une bonne part. C'est un témoignage que la philosophie du dix-huitième siècle ne peut s'empêcher de rendre aux jésuites, à la Sorbonne et à l'Université.

On ne voit maintenant les sociétés populaires de ce temps-là que sous deux points de vue, l'atroce et le ridicule; et c'étoit, à la vérité, leur aspect le plus sensible; mais on n'imagine pas tout ce qu'elles ont développé d'esprits subtils, de facultés imposantes, et même de sentiments généreux. Je parlois tout à l'heure de ce ferblantier de Besançon, qui osa donner à Robespierre

jeune, dans une séance mémorable, une si rude leçon d'égalité. Ce brave homme s'appeloit Chevalier, et je le nomme avec d'autant moins de scrupule que jamais son influence austère, mais généralement bienveillante, ne s'est trouvée compromise dans un acte violent. Je me rappelle une autre époque où il ne manifesta pas avec moins de fierté quelque chose de ce patriotisme inflexible qui auroit fait honneur à un vieux Romain, et cette impression ne sera peut-être pas sans intérêt pour mes lecteurs, car elle se rattache à un nom que les biographes ont oublié, comme tant d'autres, quoique le singulier personnage qui le portoit, et dont la nature avoit fait le type achevé d'un démagogue, ne soit pas passé tout-à-fait inaperçu au milieu de nos orages révolutionnaires. Je parle de Charles Hesse.

Le gouvernement de notre division militaire étoit alors confié à ce prince étranger, et ce n'est pas la moindre bizarrerie de ces jours bizarres. Celui-là pouvoit se flatter, au reste, et il n'y manquoit pas, d'avoir racheté ce qu'il appeloit la tache de son auguste naissance par une exagération de principes à laquelle Clootz ou Chaumette auroient volontiers porté envie. Plus il étoit né haut et plus il sentoit de sang royal couler dans ses veines, plus il se croyoit obligé à pousser aux derniers excès le cynisme et la frénésie de l'opinion.

La nature l'avoit, au reste, admirablement préparé à jouer un pareil rôle avec succès. C'étoit un homme de trente à quarante ans, d'une taille fort élevée, fort mince, assez bien prise, mais dépourvue de dignité et de grâce. Sa face blême, couronnée de cheveux d'un blond ardent, n'avoit de remarquable que l'énorme saillie des apophyses. Ses yeux, d'un bleu terne, n'exprimoient ni noblesse ni finesse. Il prononçoit le françois avec quelque facilité, mais de manière à faire comprendre qu'il n'auroit été ni éloquent, ni disert, ni spirituel en aucune langue. Son principal moyen oratoire

consistoit dans une gesticulation anguleuse et saccadée, qui avoit quelque chose de convulsif, et qui annonçoit un état presque non interrompu d'éréthisme musculaire. Les transitions de ses discours, et même ces courtes suspensions de débit qui ne servent qu'à reprendre haleine, étoient accompagnées chez lui d'un claquement de dents si sonore et si strident, qu'on l'auroit pris au premier abord pour un bruit de castagnettes ; et ce grincement sauvage, qui se faisoit entendre à une grande distance, se prolongeoit et se moduloit horriblement, selon qu'il croyoit avoir besoin de donner du relief à sa pensée et de l'autorité à sa parole. Pour concevoir une idée assez juste de cet artifice d'éloquence et de diction, il suffit de prêter, par l'imagination, l'organisme de la voix humaine à la panthère ou au loup-cervier, et si Charles Hesse avoit été aussi brutalement inhumain dans ses actions que dans ses paroles, ce que je n'ai aucune raison de croire, je doute qu'il y eût beaucoup à changer au moral de l'orateur pour rendre la ressemblance complète.

Dans ce temps-là le parti de la révolution s'étoit divisé en deux partis très-prononcés, bien plus animés l'un contre l'autre que chacun des deux ne l'étoit contre l'ancien régime ; les Montagnards qui vouloient porter le principe révolutionnaire à sa dernière expression ; et les Girondins, que des inclinations plus douces, des études plus cultivées, une connoissance plus approfondie de l'histoire des peuples et des conditions essentielles de la civilisation, quelque ambition aussi peut-être, avoient ramenés aux idées de justice et aux théories légales sur lesquelles il faut bien que la société s'appuie, quand elle veut s'appuyer sur quelque chose. Comme ces deux opinions étoient en présence, et que la guerre civile auroit été inévitable, si les énergies avoient été égales comme les armes, la Montagne, qui préparoit ses coups d'État, sentit la nécessité de désarmer le parti op-

posé pour le vaincre sans péril. Les généraux que la faction dominante avoit presque tous choisis, se chargèrent de cette opération dans les départements, et elle n'étoit pas difficile à colorer aux yeux d'une multitude que les mesures couvertes du prétexte de la liberté trouvoient toujours docile aux attentats les plus effrénés du despotisme. L'audace des contre-révolutionnaires ne s'accroissoit-elle pas à vue d'œil? Les machinations des royalistes ne menaçoient-elles pas l'œuvre naissante de la régénération universelle? Et que dirai-je de Pitt et de Cobourg, ces deux formidables mannequins de la terreur, avec lesquels on réduisoit si commodément la France à la plus lâche servitude par la crainte de l'étranger? Quel patriote pouvoit hésiter à se dessaisir un moment de son fusil et de ses munitions, quand le salut de la patrie dépendoit de ce sacrifice? Quel républicain ne concourroit pas avec joie par un acte de soumission indispensable au désarmement des aristocrates? On se doute bien que ces paroles étoient portées par Charles Hesse, qui n'épargna rien pour les faire valoir, ni de sa pantomime épileptique, ni du broiement éclatant de ses dents de fer. Le retentissement en duroit encore, quand on vit Chevalier s'appuyer sur la tribune, avec sa mâle et superbe figure, dont un regard doux et un peu moqueur tempéroit seul la sévérité déjà sénile; passer ses doigts robustes dans ses cheveux grisonnants, et se retourner du côté du général, avec cette autorité du bon sens, de la bonne foi et de la vertu, qui commandoit toujours le silence. Je sais bien que, dans ce moment, je fus frappé d'une idée que je communiquai sur-le-champ à mes camarades de collége, spectateurs non moins attentifs que moi de ces drames populaires qui se renouveloient tous les jours : le ferblantier avoit au moins l'air d'un prince, et le prince avoit tout au plus l'air d'un ferblantier. Quant à sa petite allocution, je ne puis l'avoir oubliée; je la répétai le soir à mon père, et je l'écrivis le même jour.

« Citoyen général, dit-il d'un ton de basse-contre fort grave, mais bien accentué, en s'adressant à Charles Hesse, qui tenoit encore la barre des gradins opposés, « tout ce que j'ai compris à ta harangue, c'est qu'il y a « chez nous des émissaires de Pitt et de Cobourg, et « que tu te proposes de les désarmer. Le peuple que « voici, tu peux m'en croire, ne connoît ni Pitt ni Co- « bourg, et n'a rien à démêler avec eux. Ce qu'il sait « positivement, c'est que tu es étranger, c'est que tu « es prince, et que si Pitt et Cobourg avoient ici un « émissaire, ce seroit toi! »

Au même instant le général s'élança, et lia ses bras à la tribune, comme s'il avoit voulu la renverser.

« Attends, attends, reprit Chevalier, en l'arrêtant sur le dernier degré avec une main forte comme un grappin de charpentier, « je n'ai pas tout dit, et tu ré- « pondras si tu peux. Nous avons bien le droit de nous « défier de toi, puisque tu te défies de nous. Ne serois- « tu pas Pitt ou Cobourg lui-même par hasard? et ne « fusses-tu qu'un pauvre petit prince, il faut que tu « aies bien mal gouverné tes sujets, et que tu t'en sois « bien fait haïr pour être obligé de venir prendre une « patente de jacobin à Paris! Elles y sont à bon compte, « puisqu'on en donne aux princes, avec le généralat « par-dessus le marché! Nous sommes plus difficiles, « nous autres. Tu n'auras pas nos fusils, et tu pourras « dire à tes compatriotes, s'ils t'écoutent avant de te « pendre, que tu n'as pas trouvé un seul Franc-Com- « tois qui rendît son arme à un Allemand. »

Là-dessus, Chevalier reprit froidement son grand chapeau à trois cornes qu'il avoit posé à ses pieds, le brossa de l'avant-bras et du coude, le replaça très-horizontalement sur sa tête vénérable, et descendit de la tribune au bruit des acclamations.

La tranquillité du pays, la sécurité des honnêtes gens, tenoient à cette livraison des armes. Elles ne fu-

rent pas livrées, au moins ce jour-là, et le citoyen Charles Hesse, fort désappointé, se retira du club en grinçant des dents.

Je ne laisserai pas passer cette occasion d'ébaucher les traits d'un autre personnage dont la sanglante célébrité a laissé plus de traces dans la mémoire des hommes.

J'ai déjà dit que le pouvoir se débattoit alors entre deux partis, dont l'un qui l'emportoit certainement par le nombre et par l'habileté, dont l'autre qui avoit tout ce qu'il faut pour triompher dans les mauvais temps, l'audace et la violence. Les opinions de la Gironde avoient prévalu à Lons-le-Saulnier, et celles de la Montagne à Besançon, où les passions énergiques étoient plus inégalement distribuées entre les deux factions. La petite capitale du Jura offroit à cette époque un spectacle qui n'est pas indigne des regards de l'histoire. Une ville composée de sept à huit mille habitants, défendue, pour toute forteresse et pour toute muraille, par le courage et le patriotisme de ses citoyens, sans point d'appui sur les départements environnants, presque sans contact avec eux, se leva seule, et de son propre mouvement, contre la terreur. Une légion spontanée de jeunes et hardis soldats, qu'on appeloit *les plumets rouges,* à cause de la couleur de leurs panaches, la couvrit de son drapeau, et cette enceinte, qui paroissoit ouverte aux plus foibles efforts, ne fut, pendant plusieurs mois, violée par personne. Je me rappelle que dans nos impressions de l'enfance, nous ne placions, en idée, le plumet rouge d'un fédéraliste du Jura qu'au front de quelque géant formidable, à la manière de Polyphème et de Goliath, et c'étoit en effet une forte et imposante génération d'hommes. On croiroit qu'elle avoit été produite à dessein pour des circonstances fortes et imposantes comme elle, et qu'il étoit de sa destinée de passer en même temps. Ce qu'il y a de très remar-

quable, c'est que l'administration se montra digne du peuple. L'enthousiasme d'une généreuse résistance fut aussi exalté sous l'écharpe que sous le baudrier, quoiqu'il y courût encore plus de périls, et que la couronne infaillible de ce courage civil dont les exemples sont si rares fût attachée au fer de la guillotine. Les décrets rendus par la Convention depuis le 31 mai, furent brûlés en place publique, et deux de ses commissaires, Bassal et Garnier de l'Aube, conduits sous bonne et sûre garde aux frontières du département, avec défense d'y rentrer. Ils rapportèrent que leur escorte ne les avoit pas défendus sans peine contre l'exaspération des citoyens.

Cependant les deux opinions étoient encore librement représentées à Lons-le-Saulnier par les tribuns du pays, et le hasard faisoit que ces deux chefs étoient frères, comme cela s'étoit vu autrefois à Thèbes et à Corinthe; mais la nature n'avoit jamais marqué deux frères de sceaux plus différents, en caractère et en physionomie. Jean-François Dumas, le Vergniaud du Jura, pouvoit passer pour beau, même dans une famille qui se distinguoit par la beauté corporelle, et dans un département où la laideur est presque une exception. René-François Dumas, plus connu de ses compatriotes sous le nom de l'abbé Dumas, et qui suivoit avec une cruelle naïveté d'organisation les errements de Marat, avoit dans tous ses traits quelque chose de la repoussante expression de son prototype; il n'étoit cependant ni vieux, ni difforme, ni cynique dans son langage et dans ses manières. Il n'étoit que hideux.

Les jacobins de Lons-le-Saulnier avoient, en grande partie, suivi le sort des Conventionnels. Ils s'exiloient d'une cité en contre-révolution, c'est-à-dire, dans leur acception convenue de ce mot, fidèle aux principes de l'ordre, de la modération et de la justice, pour aller goûter dans une atmosphère plus orageuse les douceurs

de la liberté, de la fraternité et de la mort. C'est ainsi que René-François Dumas se présenta un jour à la barre de la société populaire de Besançon, où ses principes sembloient lui assurer un vif accueil de sympathie. Le nom du chef éloquent qui venoit de soutenir une poignée de citoyens résolus contre le système effrayant du gouvernement, qu'on appeloit alors si improprement la République, y étoit seul parvenu; la méprise étoit inévitable, quoique grossière. La rumeur qu'elle excita fut longue et menaçante, et peu s'en fallut que Timoléon ne payât pour Timophanes. Enfin l'erreur s'éclaircit, et René-François Dumas gagna la tribune avec l'anxiété hargneuse d'une bête sauvage qui a essuyé une première décharge sans être blessée, et qui rompt les rangs des chasseurs en rugissant. J'étois là, et je ne sais quelle prévision inexplicable me forçoit à détailler tout l'ensemble de cette étrange figure qui n'avoit encore rien d'historique; mais on m'étonneroit beaucoup aujourd'hui, si on me démontroit que je me suis trompé de la plus légère circonstance dans l'image vivante que ma mémoire en a conservée, depuis ses souliers de cabron fauve à son chapeau de feutre gris.

Il avoit un pantalon de bazin blanc, un gilet de la même étoffe, qui étoit alors à la mode, et une cravate également blanche, nouée en cordon aux bouts flottants, qui soutenoit à peine le collet blanc de sa chemise. Tout cet ajustement étoit d'une propreté recherchée, délicate, minutieuse, qui distinguoit, en général, les jacobins de haut étage, et qui, parmi eux, comme ce faste et cette profusion d'ornements qu'étale le chef d'une tribu d'anthropophages, établissoit encore une sorte d'aristocratie. Son frac long, flottant, d'une étoffe de drap fine et légère, étoit d'une couleur de sang dont la vivacité blessait l'œil; et ce n'est pas ici une combinaison d'écrivain, préparée pour l'effet : j'en atteste cent témoins vivants qui n'ont pas oublié que cet habit de sang étoit son ha-

bit de *gala*. Quelque chose de plus blanc que le linge coquet de Dumas, c'étoit sa tête allongée, osseuse, empreinte, comme celle d'un anachorète, de la pâleur des macérations et des veilles, et dont les saillies fortement prononcées supportoient je ne sais quelles chairs livides qui lui donnoient l'aspect d'une goule affamée. Sa bouche étoit large, ses yeux petits et enfoncés, mais perçants et peut-être noirs; ses cils, ses sourcils, ses cheveux rouges. Il n'y avoit rien en lui qui révélât positivement l'homme que la société a formé; mais il n'y avoit rien en lui d'ordinaire, et c'est peut-être ce qui fixa ma curiosité sur cette créature d'exception, dont les nomenclatures des naturalistes qui occupoient exclusivement mes premières études ne m'avoient jamais présenté l'analogue inconnu. Tout à coup ses lèvres pincées se désunirent comme par l'effet du ressort musculaire qui contracte quelquefois la bouche écumante du boa; et, d'un ton éclatant, mais aigre et métallique, il s'exprima ainsi (je réponds encore de l'exactitude du texte, comme si je l'avois sténographié):

« Républicains, l'accueil que vous m'avez fait m'a « profondément touché; l'indignation qui a parcouru « vos rangs patriotiques au nom de Dumas est un hom« mage à la patrie. Si le sang qui m'est commun avec « ce traître pouvoit expier ses attentats, j'ouvrirois à « l'instant mes veines devant vous. La proscription « dont je suis frappé dans le Jura l'a sauvé de mon « poignard; mais je vais le livrer à la justice nationale, « et le plus beau jour de ma vie sera celui où je vous « apporterai la tête de mon frère!... »

En prononçant ces exécrables paroles, il étendit au-dessus de la tribune son bras rouge et sa main blanche, de manière à figurer à la pensée, dans une éternité de souvenirs, l'idéal même du bourreau. Je m'aperçus qu'il avoit des manchettes.

Quelque temps après, René-François Dumas étoit

président du tribunal révolutionnaire. La scène qui s'étoit passée à Besançon se renouvela en sens opposé à Lons-le-Saulnier. La fortune révolutionnaire du jacobin avoit nui à l'influence du patriote. Une rumeur inaccoutumée accueillit Dumas l'aîné dans le club insurgent des fédéralistes. — « Que me reproche-t-on? s'écria-t-il. — « Rien, répliqua un des membres de l'assemblée; mais « nous ne pouvons nous empêcher de voir en toi le frère « de ton frère. — Mon frère, grand Dieu ! reprit Dumas; « de quel frère me parlez-vous ? » Et se précipitant sur le sein d'Ébrard, qui portoit avec lui le poids de cette administration héroïque, et qui jouissoit dans le Jura de la plus glorieuse popularité que puisse ambitionner un citoyen, celle de la vertu : — « Mon frère, dites-vous? « mon frère, le voilà ! » Ce mot apaisa tous les soupçons, et l'élan de ces deux hommes de bien qui s'embrassoient entraîna la multitude. Je puis me tromper, mais ce tableau n'a rien à envier, selon moi, à la grandeur des temps antiques.

Puisque j'ai parlé du président du tribunal révolutionnaire, je me crois obligé à compléter son portrait, autant que me le permettent les renseignements que j'ai pu recueillir de la bouche de ses compatriotes et de ses contemporains ; je ne dirai point de ses amis, on ne lui en a point connu. C'étoit un homme actif, studieux, sobre jusqu'à l'austérité, régulier dans ses mœurs, exact dans ses engagements. Pendant que la guillotine battoit monnoie sur la place de la Révolution, suivant l'épouvantable expression de l'orateur le plus fleuri de la Montagne, le terrible fournisseur du trésor de la république vivoit pauvrement dans un galetas de l'hôtel de La Rochefoucauld, à la manière de ces âpres républicains de la vieille Rome, dont il attestoit si souvent les exemples. Il se trouvoit alors parmi les énergiques enfants du Jura un médecin nommé Baron, fait pour aimer la vérité, et capable de la dire au péril de sa vie. Un

jour que le hasard l'avoit conduit dans la tanière de Dumas, à la suite d'une des séances les plus tragiques du tribunal : « Vos jugements me font horreur, lui dit-« il, et tes jurés sont des monstres. Comment ose-t-on « disposer de la vie de tant d'accusés après quelques « minutes d'instruction? — Cela est extraordinaire en « effet, » répondit Dumas en tournant sur lui un regard assuré, « mais les révolutionnaires ont un sens que « n'ont pas les autres hommes, et qui ne les trompe « jamais. »

Hélas ! oui, les malheureux avoient un sens que n'ont pas les autres hommes ! l'instinct du tigre qui s'est abreuvé une fois de sang humain, et dont la soif inextinguible ne peut plus s'étancher que dans des tonnes de sang.

XIII.

LES INSTITUTIONS RÉPUBLICAINES

DE SAINT-JUST[1].

Saint-Just est mort, à vingt-six ans, sur l'échafaud. Quand il a écrit ses *Fragments sur les institutions républicaines*, il n'en avoit que vingt-cinq.

Je rapporte ce fait comme un fait, et sans dessein d'en tirer aucune induction absolue.

L'âge ne fait pas autant que l'on croit au développement de la pensée. Il y a des hommes d'exception dans lesquels l'adolescence a trouvé une âme complète.

[1] Cette appréciation de Saint-Just, comme écrivain et comme théoricien politique, est tirée de la notice qui précède les *Fragments sur les institutions républicaines, ouvrage posthume de Saint-Just*, réimprimé par Charles Nodier, Paris, Techener, 1831, in-8°. — Avant d'éditer ce livre étrange, Nodier en avait déjà parlé dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, Paris, Crapelet, 1829, p. 319. Voici ce qu'il en a dit dans ces *Mélanges :*

« Saint-Just avoit débuté dans la littérature par un poëme d'*Organt* que je n'ai jamais lu, mais que je crois fait à l'imitation du *Richardet* de Fortiguera, ou de *la Pucelle* de Voltaire. La révolution lui donna une éducation plus sérieuse. Ses *Fragments*

Si j'avois à m'en rapporter, du sort du genre humain à un jugement qui n'est tenu que pour humain par le plus grand nombre des habitants de la terre, je le soumettrois volontiers à Caton, pupille de Sylla, ou à Jésus, échappé un moment de l'atelier de son père pour discuter chez les docteurs un texte difficile de la loi.

Il n'en est pas ainsi chez Saint-Just, dont la destination équivoque paroît n'avoir été marquée positivement que par la révolution. Une éducation spirituelle, mais fort négligée sous le rapport de la morale, n'auroit fait de lui qu'un pâle imitateur de Voltaire. C'est tout ce qu'il est possible de trouver dans son poëme d'*Organt*. Porté par les avantages de son organisation au besoin de briller et de plaire, ce rude athlète du stoïcisme antique, qui vint briser ses projets austères contre les poteaux de la guillotine, se seroit efféminé dans le

sur les institutions républicaines annoncent un esprit préoccupé des plus inexécutables folies. Mais s'ils sont absurdes, sinon sous le rapport des sentiments, au moins sous celui des applications, ils sont remarquables par le style. Ils le sont surtout par la simplicité de l'expression, c'est-à-dire par le premier genre de mérite de l'écrivain dans les choses solennelles.

« L'histoire de ce livre est peu connue ; c'est ce qui m'a déterminé à l'écrire. Le manuscrit de Saint-Just étoit tombé dans les mains de M. Briot, qui fut depuis député du Doubs, qui étoit alors mon professeur, et qui, jusqu'à sa mort, a été mon ami. M. Briot le fit imprimer à trois cents exemplaires, nombre qui paroîtroit suffisant pour que cette brochure ne fût pas comptée au nombre des livres rares ; mais il y avoit alors dans les événements une telle mobilité, qu'une publication innocente devenoit un crime d'État entre la veille et le lendemain. C'est ce qui arriva : les *Fragments* de Saint-Just, évangile d'un des chefs du parti révolutionnaire, furent considérés comme un appel aux souvenirs des jacobins. M. Briot, qu'une parfaite modération de caractère, une admirable rectitude de jugement, et une probité sans reproche, n'avoient pas tenu à l'abri de quelques-unes des vives émotions de l'époque, se vit menacé dans son repos. L'édition presque entière, c'est-à-dire sauf le très-petit nombre d'exemplaires qui s'étoient

commerce d'un monde voluptueux. La mort l'auroit surpris dans un boudoir.

La voix d'une génération avec laquelle il sympathisoit sans le savoir le tira de son erreur pour le faire tomber dans une autre. A défaut de lumières tirées de la connoissance approfondie des hommes, qu'il avoit à peine vus, il rétrograda, dans la naïveté de son cœur d'enfant, vers ses études classiques, et il se composa un talent d'écrivain et une science d'homme d'État de ce qu'on apprend dans l'histoire : des paroles sonores, des idées fausses, des applications impossibles, de nobles préjugés et des mensonges imposants.

Tout cela étoit de mise dans un temps où l'expérience n'avoit encore rien enseigné; mais, en dernière analyse, le député de Noyon ne fut qu'un député de Sparte. Cela vaut mieux, à contempler l'ensemble des histoires humaines; mais, à travers les misères de notre condition sociale, toute vérité est relative, et rien n'est bon qu'à sa place.

Ces considérations générales ne m'ont pas éloigné du

distribués entre les amis de Saint-Just, au moment de l'apparition du volume, fut transportée à Besançon, et livrée à M. Noël, habile relieur de cette ville, qui finit par la mettre à la rame. J'ai été témoin et presque complice de sa mutilation, sans m'en réserver un exemplaire, car j'étais encore loin de l'âge des manies et même de celui des passions... Les *Fragments d'institutions républicaines* de Saint-Just sont donc une véritable et insigne rareté, mais cette rareté sera leur moindre mérite aux yeux de la postérité, s'ils parviennent jusqu'à elle. Elle y trouvera le témoignage d'une des monomanies les plus étranges et cependant les plus contagieuses qui aient jamais tourmenté l'imagination de l'homme, c'est-à-dire l'expression du besoin d'une perfectibilité sociale indéfinie, à laquelle on ne pourroit arriver qu'en brisant tous les éléments qui existent, et qu'en recomposant un monde nouveau pour essayer une théorie. Dieu sait toutefois si ces extravagances ne méritent pas plus de pitié que de colère. Entre ces sophistes funestes et tant de sophistes qu'on admire, il n'y a eu qu'une différence : LE POUVOIR. »

style de Saint-Just. Il est sorti de là formé sous l'inspiration des *Dictz des Lacédémoniens* de Plutarque, bref, abrupt, obscur pour être précis, étranglé par cette économie de la parole dont il faisoit tant de cas, parce qu'il croyoit qu'on improvise une langue et une institution comme on improvisoit alors une loi. C'est la méprise d'un écolier dans lequel il y avoit l'étoffe du génie. Le style de Saint-Just n'est donc qu'une traduction intempestive de l'antiquité chez un peuple qui n'étoit que trop moderne, et qui joignoit à l'impatience d'un autre état les vices incurables du sien; mais il transmettra sans doute à la dernière postérité un exemple mémorable des aberrations absurdes de notre instruction collégiale.

Ce style est conséquemment vicieux *in specie*, parce qu'il manque de propriété dans son application aux idées vagues et diffuses d'une civilisation usée, et surtout dans son application aux formes d'une langue compliquée, circonspecte, méticuleuse, que le défaut de la faculté transpositive des langues anciennes a forcé de chercher le nombre, l'harmonie, l'élégance dans le développement prolixe et redondant de la phrase, que la délicatesse d'une sotte pudeur égare à tout moment dans le dédale des circonlocutions inutiles, et à laquelle l'embarrassante multiplicité des articles de la déclinaison et des pronoms verbaux interdit essentiellement les beautés sévères du laconisme. Saint-Just s'est trompé sur sa parole comme il s'est trompé sur sa pensée. Il s'est transporté par l'imagination dans une autre époque, et il n'a pas été de son époque par l'expression. Tous ses excès comme législateur, tous ses défauts comme écrivain, surgissent de cette double distraction qui a sa source dans l'irréflexion d'un jeune homme et dans la vanité d'un novateur. Un homme de génie peut beaucoup sur son siècle; mais il y a une chose qu'il ne peut jamais, sous peine d'absurdité et de délire : c'est

de se mettre à la place du temps. Or, ce n'est pas le génie qui fait les institutions, ce n'est pas le génie qui fait le langage : c'est le temps.

Ces idées n'ont pas besoin d'être étendues pour devenir claires, même en françois. Elles caractérisent aussi nettement Saint-Just en quelques lignes que pourra le faire l'histoire elle-même. Ressuscitez de sa tombe, je ne dis pas Rienzi, je ne dis pas même un Gracque ; ce ne seroit pas encore cela ; mais Agis ou Cléomène ; et conduisez-le *de primsault*, comme dit Montaigne, à la tribune de la Convention nationale, sans avoir pris la précaution de lui faire secouer la poussière de Lacédémone, et de lui montrer le genre humain, vous aurez Saint-Just tout entier, c'est-à-dire un enfant extraordinairement précoce qui ne sait ce qu'il dit : un grand homme en espérance, qui n'a pas le sens commun.

A part cette combinaison, qui lui est propre, et qui exigeoit d'ailleurs de grandes ressources de talent pour ne pas paroître tout-à-fait barbare, le style de Saint-Just a des qualités fort remarquables. Dans sa concision affectée, il est clair ; dans sa simplicité républicaine, il est énergique ; deux genres de mérite auxquels se joignoit au plus haut degré le mérite de la nouveauté, si peu de temps après la période large, membrue et pompeuse de Mirabeau, et si près de la période élégante, imagée, pittoresque de Vergniaud, avec sa toilette historique et mythologique, ses artifices de barreau, ses effets de forum, et sa poésie rêveuse, toute nourrie d'émotions et de sentiments.

Quand la pensée force quelquefois Saint-Just à s'étendre, comme un autre lit de Procuste, il devient périodique aussi ; mais alors même son langage prend un mouvement particulier. Il le coupe encore par des incises inusitées qui n'ont pas le mordant spirituel des petites phrases acérées de Montesquieu, mais qui en relèvent la profondeur par je ne sais quelle naïveté

prosaïque, insociable avec les ornements du discours. Je n'ai pas eu le temps de vérifier si certains de ces traits, jetés au hasard dans un manuscrit confus, et qui n'auroient été destinés qu'à servir en citation, comme tant de lambeaux de Montaigne et de Charron, épars dans les *Pensées de Pascal*, ne se retrouvoient pas effectivement dans l'*Esprit des lois*. S'ils n'y sont point, ils devroient y être.

Voilà ce que j'avois à dire de Saint-Just, sous le rapport du style.

Sous le rapport de la théorie, la question est plus grave. Elle touche à des idées flagrantes, qu'une opinion irréfléchie soulève à tout moment depuis quelques mois, et dont l'effervescence inquiète peut paroître encore, malgré l'inanité de l'aliment qui la nourrit, menaçante pour l'ordre public.

Si les *Fragments d'institutions* de Saint-Just étoient de nature à entretenir, en devenant plus vulgaires, cette vague impatience d'un ordre de choses indéfini dont on n'a encore trouvé que le nom, je n'aurois pas concouru à leur publication.

Mais il n'en est pas ainsi, et c'est ce qu'il est facile de démontrer.

La République a été pour la génération dont je sors un mot talismanique d'une incroyable puissance, et d'autant plus puissant, selon l'usage, qu'il étoit plus inintelligible, car on n'a jamais ému les passions des peuples avec des principes lucides, ingénument déduits de la nature des choses. Ce qui les excite, ce qui les déchaîne, ce qui les fait déborder en tempêtes sur la face du monde, ce sont les énigmes et les mystères. Le dernier besoin du sage, éprouvé par l'âge et par l'expérience, c'est la vérité; le besoin instinctif de l'homme en général, c'est l'inconnu. Voilà pourquoi le nom d'un gouvernement qui peut être tout ce qu'on voudra, excepté ce qui est, entraîne violemment la multitude hors des voies

d'un bonheur sensible et facile, sur la trace de je ne sais quelle vaine espérance dont l'expectative la plus favorable ne pourroit se réaliser sans miracle en moins de trois ou quatre siècles. Nous ne prenons plus la peine d'édifier des monuments pour la génération prochaine, et nous nous croyons assez forts pour improviser des systèmes de société à notre usage. Une chose qui ne vaut presque pas la peine d'être dite, c'est que les formes du gouvernement ne sont rien, si elles ne sont l'expression d'une longue suite d'institutions qui ont pris depuis long-temps racine dans le cœur du pays ; nous y procédons autrement; nous commençons par choisir le nom d'un gouvernement tel quel, dans la longue série des vicissitudes de la politique; et puis nous faisons après des institutions qui s'y ajustent comme il plaît à la Providence; et nous agissons de la sorte, parce que nous ne savons pas qu'on ne fait point d'institutions, car ce sont les institutions qui se font elles-mêmes du sentiment de nos besoins et de l'habitude de nos mœurs; parce que nous ne savons pas qu'on ne nomme point de gouvernement, car ce sont les gouvernements qui se nomment eux-mêmes, quand les institutions les ont produits d'une double force générative qui n'appartient qu'au temps et à la nécessité.

Grâce aux libertés progressives que la nation avoit acquises sous la dernière monarchie; grâce à nos communications plus multipliées avec un peuple voisin, que d'heureuses circonstances de localité, et peut-être de caractère, ont fait notre prédécesseur à la conquête de la liberté; grâce à ce torrent de la révolution qui a roulé sur nos têtes, en quarante ans, des siècles d'expérience, la royauté constitutionnelle peut se fonder chez nous un trône populaire, entouré, comme on l'a dit, de plus d'institutions républicaines qu'aucune république n'en eut jamais. Tout homme qui tentera de nouveaux essais sur la garantie des institutions à venir ne sera peut-

être pas essentiellement méchant, mais il sera essentiellement absurde et fou.

Je ne crois donc pas à la possibilité d'une république en France, à moins qu'on ne fasse une table rase des populations et des villes, mais je dois convenir que j'y croyois quand j'étois en rhétorique.

Des fictions de cette république imaginaire, si j'avois eu à choisir entre toutes ces utopies d'enfants, sans en excepter les miennes, c'est celle de Saint-Just que j'aurois préférée; et c'est précisément pour cela que la presse ne m'a point effrayé, en la jetant pour la seconde fois sous les regards des hommes. Je ne connois rien, en effet, qui manifeste plus visiblement l'impossibilité d'une république chez un vieux peuple, usé sous le poids d'une vieille civilisation, qui exploite péniblement depuis mille ans une terre vieille et immense, qui est pressé de toutes parts entre des peuples plus jeunes ou plus naïfs que lui, et qui traîne le poids de sa lourde caducité sous l'influence des riches et des avocats, à travers des troupeaux de courtisans, de courtisanes et de baladins.

Ce seroit, ma foi, une belle république à offrir au temps actuel que celle qui auroit pour objet le travail; pour luxe, la pauvreté; pour tutrice, une autorité qui se saisiroit des enfants mâles au sortir du berceau; pour lien matrimonial, l'amour et la fécondité; pour nœud social, l'amitié; pour suprêmes magistrats, les vieillards. Que deviendroit le cens? que deviendroit cette forte et agissante jeunesse qui n'auroit pas même la parole dans les assemblées publiques? que deviendroient les poètes, restreints à l'ode et à l'épopée? que deviendroient les orateurs, enfermés dans ce compas laconique dont la pointe presque pythagoricienne émonde du discours tout ce qui excède trois phrases, et de la phrase tout ce qui excède dix mots? que deviendroient la justice imberbe et le réquisitoire adolescent? que deviendroient

l'industrie, et le luxe, et les arts?... et, comme il faut arriver au dernier terme de cette effrayante progression, que deviendroit l'Opéra?...

Qu'on s'imagine, après cela, si on le peut, et si elle pouvoit exister, quel effet produiroit cette pastorale politique de trente millions de bergers de l'âge d'or un peu dépaysés, circonscrite au nord par la civilisation mobile, active et productive de la Flandre et de la Hollande; à l'est, par l'énergie native et robuste de la Suisse, et par la désinvolture spirituelle des Italiens, avec leurs frénésies de musique et de peinture; au midi, par ces mœurs vivaces des Espagnols, qui sont comme incarnées dans la population, avec leur inquisition et leurs combats de taureaux, leurs cloches et leurs mandolines, leurs cantatilles et leurs boléros?... — Mon Dieu! que cela seroit beau, et que cela est bien entendu pour le bonheur du genre humain!

Et cependant, je le déclare, cette république est la seule qui puisse éveiller les sympathies d'une âme sensible et d'un esprit poétique. Ce qu'il y a de déplorable pour quelques centaines d'enthousiastes qui voudroient y mourir, c'est qu'elle est impossible.

Il y a plus. C'est que je crois la génération actuelle moins digne qu'aucune autre, sans exception, de pratiquer les institutions fantastiques de ce Lycurgue de Blérancourt, qui échangea si mal à propos, pour son bonheur, la direction de la charrue, à laquelle pendait la croix de Saint-Louis de son père, contre le timon de l'État. Et en voici la raison:

Ce malheureux Saint-Just, que les biographies ont calomnié, parce qu'il n'y a rien à faire de mieux quand on parle d'un grand citoyen mort à vingt-six ans sur l'échafaud, et qu'il n'y a réellement qu'un factieux incorrigible qui puisse mourir à vingt-six ans pour la liberté et pour l'amitié; ce malheureux Saint-Just, dis-je, n'étoit pas un homme sans entrailles. Au fond de sa vie

artificielle, il lui étoit resté un cœur de jeune homme, des tendresses, et même des convictions devant lesquelles notre civilisation perfectionnée reculeroit de mépris Il s'occupoit des enfants; il aimoit les femmes; il respectoit les cheveux blancs ; il honoroit la piété; il croyoit, ce qui est bien plus fort, au respect des ancêtres et au culte des sentiments. Je l'ai vu pleurer d'indignation et de rage, au milieu de la société populaire de Strasbourg, lui qui ne pleuroit pas souvent, et qui ne pleuroit jamais en vain, d'un outrage à la liberté de la foi et à la divinité du Saint-Sacrement. C'étoit un philosophe extrêmement arriéré au prix de notre siècle.

Si cela ne vous rebute pas, lisez-le, car vous êtes encore digne de le lire, et même de le plaindre. Donnez-lui, selon l'effet qu'il produit sur vous, un sourire amer ou une larme; et puis, cachez-le dans votre bibliothèque, fort au-dessous des rêveries du bon Platon, derrière le roman politique de Thomas Morus, et tout près des *Voyages de Sindbad le marin*.

XIV.

DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

ET LITTÉRAIRE

SOUS LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT.

AVERTISSEMENT.

Charles Nodier a publié dans la *Revue de Paris*, dans le cours des années 1834-35, une série d'articles qui ont été fort remarqués, et qui portent pour titre général, tantôt: *Du Mouvement intellectuel et littéraire sous le Directoire et le Consulat*; tantôt: *Du Mouvement intellectuel dans la littérature et dans les arts sous le Directoire et le Consulat*. Au-dessous de ce titre général, chaque article, à son tour, porte un sous-titre particulier dont voici l'indication :

1° Premier article, ou Introduction. *Revue de Paris*, nouvelle série. T. xi. Nov. 1834.

2° Deuxième article. Suite de l'Introduction : Littérature républicaine. Ibid. T. xiii. Janv. 1835.

3° Épopée. — Grainville. — Premier article. Ibid. T. xiv. Fév. 1835.

4° Grainville et le Dernier Homme. — Deuxième et dernier article. Ibid. T. xv. Mars 1835.

5° Influence réciproque de la société sur le théâtre, et du théâtre sur la société. Ibid. T. xix. Juillet 1835.

Autant qu'on en peut juger par la forme de ces divers travaux, par les vues générales d'histoire littéraire, les nombreuses considérations sur l'esthétique qui s'y trouvent répandues, et une note qui est au bas de la première page du troisième article, il semble que Nodier ait eu l'intention d'écrire un livre complet sur la littérature de la République et du Consulat, et que les morceaux que nous venons d'indiquer ne soient que des chapitres détachés de ce livre, qui étoit pour ainsi dire tout fait dans son esprit. Les considérations théoriques y tiennent une grande place. Ainsi, à propos du théâtre, pendant la révolution, l'auteur remonte jusqu'au théâtre de l'antiquité, et signale, avec une rigueur d'érudition et d'analyse qui le place au premier rang des critiques, les profondes différences morales et sociales qui séparent l'art dramatique des anciens de l'art dramatique des modernes. Ainsi encore, à propos de la révolution de 89, il cherche quelles ont été les origines directes de la révolution dramatique de 1828, et ces origines, il les trouve en dehors du mouvement politique, et antérieurement à ce mouvement, par l'impulsion qu'ont donnée au dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième les traducteurs des écrivains anglais et allemands, et principalement les traducteurs de Shakespeare et de Goëthe. « Le véritable promoteur de la révolution littéraire, dit-il à ce sujet, ce ne fut pas, comme on l'a prétendu, le révolutionnaire politique, mais un pauvre traducteur, fort insoucieux de son influence, qui nous initiait fort innocemment à de nouvelles combinaisons de l'art, et fondoit, sans le savoir, l'école qui l'a méconnu, le Robespierre heureusement irréprochable de la République : c'est Letourneur. »

Le *Dernier Homme*, de Grainville, fournit encore à Nodier le sujet des discussions les plus élevées sur l'épopée; et cependant, par un excès de modestie, qui n'en prouve que mieux sa véritable supériorité, il annonçoit, au début de ses études sur *le Mouvement intellectuel*, que sa tâche se bornoit « à mêler quelques pensées à quelques souvenirs dans une macédoine anecdotique, et à donner plus d'aperçus légers que de savantes conjectures. »

On le voit donc par ce que nous venons de dire, il y a, dans les études de Nodier sur *le Mouvement intellectuel sous le Directoire et le Consulat*, deux parties tout à fait distinctes : l'une qui se rapporte à l'histoire et à la théorie générales de la littérature, l'autre qui se rapporte particulièrement à l'histoire de la littérature pendant la révolution. C'est cette dernière que nous reproduisons ici.

I.

LITTÉRATURE RÉPUBLICAINE [1].

Si la révolution avoit eu sur le mouvement des esprits l'ascendant qu'on lui attribue, jamais ce mouvement n'auroit été plus excentrique et plus désordonné que dans les jours excentriques et désordonnés de la démocratie. Cependant il n'en fut rien. Toutes les institutions avoient changé de forme, toutes les idées avoient changé de nom, tous les mots avoient changé de valeur. La littérature seule resta immobile comme un vaisseau bien

[1] Ce morceau a paru pour la première fois dans la *Revue de Paris*, nouvelle série, tome XIII, janvier 1835. Il est ici reproduit intégralement, moins les six premières lignes, consacrées, dans la *Revue de Paris*, à rappeler un précédent article.

fixé à ses ancres au milieu d'une tempête. L'*Almanach des Muses* en 1793 est le plus innocent de tous les *Almanachs des Muses* passés et à venir, et on ne peut pas dire davantage. Mettez-y un peu plus de talent qu'il n'y en avoit alors en circulation, et je le tiendrai pour classique. Le vieux Parnasse des païens soutint dignement la concurrence de la Montagne.

Ce n'est pas toutefois que la littérature se fût rangée sous la bannière de la résistance. Elle n'avoit garde. Il est probable que Voltaire auroit été aristocrate, mais ses élèves ne le furent point. Ils arrivèrent les premiers sous les yeux du peuple libre, après les avocats et les médecins qui sont nécessairement les premiers partout. On étonneroit bien des lecteurs aujourd'hui, en avançant que la Convention nationale est de tous nos grands corps délibérants celui qui rassembloit le plus d'éléments philosophiques et littéraires, et cela est pourtant vrai : il y avoit de quoi illustrer une nation dans cette Convention nationale qui la perdoit, et qui est devenue la terreur de toutes les autres.

C'est même une chose curieuse à observer que, dans ces rapides jours de l'élection universelle, le peuple ne se soit avisé presque nulle part de s'y faire représenter par les siens. On n'y comptoit que deux ouvriers : Armonville et Noël Pointe. Quant à ces artisans de la parole qui en font une utile marchandise, ils y étoient par centaines.

J'ai pensé qu'il seroit assez piquant d'observer un moment cette station littéraire dans le désordre et dans le sang, avant de chercher et de suivre ailleurs les développements de l'action intellectuelle. Il faut pour cela demander à la Convention nationale elle-même la représentation de la France lettrée, de la France de Voltaire et de l'*Encyclopédie*, qui avoit si puissamment contribué à la révolution politique, et qui en recueilloit les premiers hommages et les premiers tributs. On éprouvera

peut-être autant de surprise que j'en éprouvai, lorsque cette réflexion frappa mon esprit pour la première fois, en y trouvant une académie fort complète, qui auroit à peine prêté à l'épigramme dans les temps communs; tant il est vrai que la culture des lettres adoucit toujours les mœurs, et que les nations atteindroient facilement au bonheur de l'âge d'or sous le régime exclusif des *capacités !* Après cela, si vous l'osez, fiez-vous aux théories.

Je ne sais si vous vous souvenez de M. Laignelot, l'auteur de la tragédie d'*Agis* et de la tragédie de *Rienzi*, qui en valent vraiment bien d'autres; mais les lettres classiques n'oublieront jamais le nom de Marie-Joseph Chénier, qui n'étoit connu alors que par la chute d'*Azémire* et le succès de *Charles IX*. Près d'eux siégeoit Fabre d'Églantine, recommandé aux suffrages populaires par la meilleure comédie du temps, *le Philinte de Molière*, qui seroit aussi une des meilleures comédies de la langue, si le mérite du style y répondoit toujours au mérite incontestable de la composition. Après lui venoit Collot d'Herbois, son indigne émule en talent, son maître et son vainqueur en logique révolutionnaire, dont les ouvrages détestables, mais quelquefois bien accueillis, attestoient au moins la maussade fécondité. Vous accorderez une place plus distinguée dans vos souvenirs au bonhomme Louis-Sébastien Mercier, qui a été mon ami, qui auroit pu être le vôtre; que vous retrouverez d'ailleurs avec son originalité de convention, son amusant radotage, sa verve un peu grotesque, mais fertile, saisissante et passionnée, dans les rangs des publicistes et des philosophes, et qui, le premier, après Diderot, naturalisa en France, par des fables simples et touchantes, la muse équivoque du drame. Je ne vous parle pas de Ronsin, qui manqua de quelques suffrages les honneurs de la députation. Le sensible auteur de *Louis XII* et d'*Arétophile* ne faisoit

pas partie de la Convention nationale. Il commandoit en chef l'armée révolutionnaire.

Je suis fâché que l'épopée héroïque n'ait pas été représentée à la Convention par quelque Virgile républicain ; mais il étoit convenu depuis long-temps que les François n'avoient pas la tête épique, et *la Henriade* de Voltaire avoit converti cette proposition en démonstration rigoureuse. Quant à l'épopée badine, dans le genre et non dans le goût de *la Pucelle,* elle avoit délégué au sénat le jeune Saint-Just, qui venoit de préluder, par le poème d'*Organt* et quelques autres pauvretés lubriques, au sévère apostolat de la morale. La littérature fugitive de l'époque s'étoit, pour ainsi dire, incarnée dans Pons de Verdun, l'inépuisable providence des almanachs de Daquin, homme habile à formuler une historiette obscène ou une mordante épigramme dans un huitain ou un dizain bien tourné. C'étoit certainement de tous nos législateurs celui qui rimoit le plus richement, et on ne peut lui contester sous ce rapport quelques avantages sur Robespierre, dont les madrigaux à la reine, tout parfumés d'ailleurs de fleurs mythologiques, laissent la victoire presque incertaine entre Fouquier-Tinville et lui. Il est fâcheux que ces deux aimables poètes, qui se seroient disputé, avec des droits presque égaux, le sceptre de la poésie gracieuse, aient poussé le raffinement de l'élégance jusqu'au point où elle dégénère en mollesse et en fadeur, et je suis de ceux qui ne trouvent à louer dans leurs vers que l'exquise pureté de l'intention. Heureusement Robespierre se relevoit par ses plaidoyers et ses discours académiques, où un style, excellent alors pour la province, faisoit merveilleusement valoir des principes fondés sur la plus saine philanthropie et la philosophie la plus douce.

Je ne sais pas ce qui seroit advenu de la tragédie de Salles, déjà célèbre dans les lectures particulières, mais dont le tranchant de la guillotine rendit le dénouement

impossible, en l'arrêtant au quatrième acte par une péripétie du genre brusque ; ni de ces jolis contes de Barbaroux, qu'il rimoit encore dans les champs de Bordeaux, un quart d'heure avant de se casser la tête d'un coup de pistolet ; mais le *pot-pourri* de Ducos fait regretter que ce joyeux chansonnier soit mort, victime de sottes abstractions, quelques années trop tôt pour contribuer à la résurrection et à la gloire du vaudeville.

Plus heureux sous quelques rapports, Louvet de Couvray leur survécut, et nous avons vu ce voluptueux athlète de la liberté s'endormir doucement sur les myrtes et les lauriers de *Faublas,* dans les bras d'une amante divorcée, qu'il appeloit Lodoïska. *Faublas,* vous savez ce que c'est, car nous avons tous lu *Faublas*, que personne ne lit plus. C'étoit une admirable anticipation sur la philosophie de notre époque, un traité pratique et profond de l'émancipation de la femme, mis en action pour l'instruction des jeunes gens, avec une verve qui ne vaut pas celle de Pétrone, et un style qui est bien loin de valoir celui de Crébillon fils. Les couleurs en étoient cependant fort attrayantes, et je serois étonné que ce type n'eût pas fait oublier, chez un peuple perfectionné, le tendre La Trémouille et le chaste Bayard.

Faublas ne fut au reste qu'un roman de boudoir, un peu suspect de *fédéralisme.* De Sade, le *philosophe* le plus radical que j'aie connu de ma vie, avoit pénétré dans la question jusqu'au vif ; mais l'auteur de *Justine* ne fut pas appelé à la Convention nationale, parce qu'une majorité patriote s'étoit obstinée à le trouver trop *modéré*, dans la section des *Piques.* Le pauvre de Sade n'avoit pas compté cette injustice parmi les *malheurs de la vertu.* Camille Desmoulins lui fut préféré, quoiqu'il ne pût faire valoir qu'un humble talent de traducteur à la suite, s'il est vrai que sa traduction de l'*Aloïsia* ne fût en effet qu'une restauration, badigeonnée à la moderne, de la vieille traduction de Nicolas. Je n'ai jamais eu le cou-

rage des critiques déterminés qui n'ont pas reculé devant les dégoûts de cette épouvantable confrontation. M. Barbier et M. Pseaume ont, à la vérité, révoqué en doute ce qu'ils appeloient poliment ma conjecture bibliographique; mais j'y persiste aujourd'hui de toute la puissance d'une conviction; et si je ne vais pas jusqu'aux preuves, c'est qu'il est difficile de prouver sans citer, et que citer est impossible. Je serois plus hardi si ce n'étoit que du grec.

On voit que la prose romanesque ne peut pas être comptée sans quelque pudeur parmi les titres littéraires de la Convention nationale; mais elle avoit de quoi se dédommager sur la prose sérieuse. Indépendamment de cette immense députation du parquet et du barreau, qui apportoit à la tribune le luxe oratoire de la grand'-chambre, les fleurs de rhétorique du stage et la modeste intrépidité du premier propos, elle étaloit sur ses banquettes échelonnées cinquante gloires philosophiques et scientifiques, dont les titres à la célébrité encombroient cent magasins, et avoient ruiné cent libraires.

Là siégeoit Condorcet, mathématicien profond et logicien creux, qui a donné la mesure de sa philanthropie spéculative et parlière en condamnant Louis XVI aux galères perpétuelles. La métaphysique de ce grand et malheureux représentant des hautes sciences étoit alors le beau idéal du logogriphe double. On a beaucoup enchéri depuis sur cette époque du progrès.

Là, Jean-Pierre Brissot, publiciste à larges vues et à gros volumes, auquel l'humanité doit des regrets, parce qu'elle lui a inspiré ses *premiers* volumes et ses *derniers* discours; Brissot, dont les jacobins ont fait un méchant homme, dont les Girondins ont fait un grand homme, et qui n'étoit, en dernière analyse, qu'un pauvre homme, bourré d'idées et de faits.

Là, Jean-Louis Carra, physicien hasardé, idéologiste opaque, politique sans doctrine et sans but, et qui s'étoit

occupé sans succès de toutes les connoissances de l'homme, pour les obombrer des ténèbres impénétrables de sa parole; écrivain polyglotte, en qui sembloit s'être personnifiée une science définie par anticipation dans *le Moyen de parvenir* : l'art de dormir debout en toutes langues.

Là, ce fou solennel d'Anacharsis Clootz, orateur sans diplôme du genre humain, dont il ne représentoit que les aberrations, niveleur à 100,000 livres de rentes, aristocrate à l'*âme sans-culotte*, comme il disoit lui-même dans son patois cynique et pittoresque; mais d'ailleurs, il faut l'avouer, homme d'esprit et de savoir, qui mourut sur l'échafaud avec les autres, dans le temps où l'on n'avoit pas encore réservé pour la politique imaginaire des loges à Charenton.

Là, le vieil Anglo-américain Thomas Payne, révolutionnaire profès, fanatique naïf, monomane plein de candeur, qui étoit parvenu, dans ses exagérations théoriques, à faire de la liberté légale une institution contre nature, et du déisme une impiété; personnage honnête et simple au demeurant, qui déploya, dans le jour le plus néfaste de nos annales, tout le courage de la vertu et dont l'histoire, pour être juste envers sa mémoire, ne doit oublier que les écrits.

Là, M. l'abbé Sieyès, qui vit probablement encore, car les hommes prédestinés pour cette période d'exception, et qui ont vécu tant de siècles en peu d'années, étoient doués, comme les héros des temps fabuleux, d'une longévité séculaire; tant la mort s'étoit reposée avec confiance de ses soins accoutumés sur l'intervention des bourreaux! M. Sieyès, Machiavel habile de la Montagne, doctrinaire prévoyant de la liberté, qui savoit le mot de son énigme, et qui cherchoit de loin dans ses rangs les qualités nécessaires pour faire un despote, en désespoir de tout autre moyen de salut; physiologiste

adroit du corps social, que je ne sais quelle ambition irréfléchie avoit porté à tout détruire, et que je ne sais quel instinct portoit à tout réparer.

Là, M. l'abbé Fauchet, évêque constitutionnel et littérateur du mouvement, qui avoit fait moins de lettres pastorales que de lettres amoureuses ; orateur de gazettes, journaliste de tribune, qui participoit sans le savoir du sophiste et du chrétien, de l'énergumène et du poète, mais chez qui prévaloient le poète et le chrétien, et qui couronna par la mort d'un saint une vie longtemps indécise entre l'*Encyclopédie* et l'Évangile : Fauchet, le Fénelon de cette démocratie de fange et de sang, où Fénelon n'auroit peut-être pas été meilleur. Il paroît seulement certain que Fénelon auroit écrit avec plus de délicatesse et de goût.

Là, Stanislas Fréron, fils d'un sage aristarque de Voltaire, dont la critique pleine de savoir et de sens vient d'être hautement réhabilitée par le plus brillant de nos jeunes prosateurs ; Stanislas Fréron, honoré d'un prénom royal sur les fonts baptismaux par le *philosophe bienfaisant*, et qui consacra son énergie inquiète et souvent coupable à faire oublier les titres de son berceau ; journaliste véhément à l'esprit borné, tribun frénétique à la cruauté irréfléchie, aventurier insensé de la littérature, de l'ambition et de l'amour, qui fut un moment fiancé à la sœur d'un futur empereur, et qui mourut dans un exil presque aussi rigoureux que celui d'Ovide, pour avoir été aimé, comme lui, dans la famille de César ; c'est là un roman historique à faire s'il en fut jamais, et auquel manquera seulement un héros plus intéressant que le démolisseur de Marseille et le mitrailleur de Toulon.

Là, le vénérable Dussaulx, républicain d'un autre âge que le dix-huitième siècle, d'un autre pays que la France, d'une autre espèce que l'homme ; érudit sans pédantisme, auquel l'Académie des Inscriptions et Belles-

Lettres avoit depuis long-temps ouvert ses portes; moraliste grave et doux, auquel M. de Montyon auroit plus tard adjugé ses prix; beau modèle d'une de ces organisations fortes et généreuses qui n'excluent pas toujours les erreurs de l'esprit, qui sont peut-être même plus sujettes que les organisations communes aux erreurs de la bienveillance, mais qui ne laissent jamais altérer leur précieuse pureté par de mauvaises passions; le Nestor de cette iliade révolutionnaire, qui n'avoit pas encore son Achille.

Là, siégeoit enfin Jean-Paul Marat, qui en fut le Thersite, mais qu'il n'est pas permis d'oublier parmi les savants et les gens de lettres de son époque, puisqu'il fut homme de lettres et savant. C'est un malheur, j'en conviens, que d'inscrire un pareil nom dans l'histoire des muses, et je regrette amèrement que ce malheur soit un devoir. Il ne faut cependant pas juger le Marat qui a écrit (plût à Dieu qu'ils fussent deux!) par cette brute ivre ou enragée, monstre équivoque, au masque de satyre, aux attitudes convulsives, aux interjections obscènes, à l'improvisation confuse et sauvage, où les hurlements d'une hyène couvroient à peine les blasphèmes d'un damné; qui, dès la fin de 1792, avoit demandé deux cent soixante-dix mille têtes à ses amis de septembre, et qui les reçut en hommage patriotique sur son autel du Panthéon, quand la main de Charlotte Corday l'eut honoré d'un coup de poignard. Jean-Paul Marat étoit d'ailleurs assez instruit pour appuyer d'arguments spécieux je ne sais quelles contre-vérités de physique ou de physiologie, et ce misérable n'écrivoit pas trop mal. Placé à quelques degrés plus bas dans l'échelle de l'instruction, il n'eût été qu'un médicastre de village, et n'auroit assassiné que ses malades.

C'étoient là, tant bonnes que mauvaises, les principales sommités littéraires de la Convention nationale; mais il y florissoit, il s'y formoit d'autres talents, ravis

trop tôt à leur destinée, ou que de respectueuses convenances ne me permettroient de caractériser, ni avec mes préventions d'ami, ni avec mes antipathies d'opinion, ni avec mes scrupules de critique. Daunou, Grégoire, Lakanal, Villar, Courtois, Laloi, Viennet, Saurine, Vandelaincourt, Jean de Bry, Vernier, Lanjuinais et cinquante autres que j'oublie ou que je veux oublier, étoient des hommes de savoir, d'esprit ou de goût, auxquels on auroit pu s'en rapporter hardiment sur l'interprétation d'un texte ancien ou le mérite d'un livre nouveau. J'aurois peut-être ajouté à cette liste le nom du brillant avocat-général Hérault de Séchelles, créature favorite de la cour, qui s'essayoit dans l'école académique, et qui a raconté en style maniéré, mais fleuri, une de ses visites à Buffon, si je n'avois sous les yeux la lettre à jamais mémorable où il demande en communication au conservateur de la Bibliothèque nationale le recueil des Lois de Minos, pour servir à la rédaction du contrat social de 1793. Il a seulement négligé de s'expliquer sur l'édition, ce qui donne lieu de penser qu'il avoit en vue le manuscrit autographe. L'auteur d'une pareille bévue n'est pas digne d'être compté parmi les littérateurs du dernier ordre. Auprès de lui, les Mascarilles sont des aigles.

J'aurois plus d'égards, au besoin, pour cet amateur obscur, qui se charge de communiquer à la cabale du parterre l'élan de son admiration rarement gratuite, et dont le ministère, long-temps occulte, remonte peut-être aussi haut que celui des siffleurs de l'*Aspar*. Nous apprenons d'une curieuse lettre de Naudet contre Talma, qui est devenue aujourd'hui excessivement rare et qui probablement n'existeroit plus si Naudet avoit pu en atteindre le dernier exemplaire, que le fougueux Danton avoit débuté, à ses risques et périls, dans cette profession chanceuse. Les *romains*, aux larges battoirs et aux habits crasseux, qui composent la clientèle à bon marché

de nos triomphateurs de théâtre, seroient fort étonnés de lire, s'ils savoient lire, qu'ils descendent en droite ligne du Marius des jacobins.

Je ne vois pas dans tout cela, je l'avouerai, la moindre apparence de mouvement intellectuel, pas un de ces écrivains qui n'eût été sans la révolution ce qu'il a été avec elle, et qui n'eût été davantage. Il n'est que trop facile, au contraire, de distinguer dans cette énumération ceux qui ont perdu, à la brutale invasion des idées politiques, leur avenir et leur renommée. Il me semble donc qu'on ne peut tenir compte à la République que de deux genres nouveaux, immédiatement produits par des circonstances nouvelles, et qui ont exactement suivi leurs périodes de naissance, de décroissement et de mort : l'hymne républicain, qui ne fut pas sans poésie, et le discours républicain, qui ne fut pas sans éloquence. Je parlerai de cette poésie avec une étendue peut-être disproportionnée à son importance, dans mes chapitres suivants ; et j'ai déjà consacré à cette éloquence transitoire, mi-partie de traditions classiques et de témérités barbares, trop de chapitres qu'on n'a pas lus. Je les résumerai ici dans une formule simple et claire : tout y est extraordinaire dans le fond du sujet et dans la position de l'orateur ; tout y est connu et quelquefois commun dans la forme. — Vergniaud lui-même n'est qu'un admirable rhéteur, qui discute, la lyre à la main et la mythologie aidant, de hautes questions de droit public, avec plus d'élégance encore que Gerbier et plus de goût encore que Patru. Je ne lui dois pas davantage. Guadet et Gensonné sont des avocats spirituels, qui plaident pour la destinée des peuples avec un éclat que ne prêteroit pas à leurs discours la cause du bail emphytéotique ou du mur mitoyen, et je n'en suis nullement surpris. Legendre est un boucher démagogue, avantageusement organisé, qui a transporté un beau matin au forum la rude logique des abattoirs et la verve de l'étal. Il faudroit, pour s'en

étonner, avoir douté jamais qu'un boucher pût être éloquent, et c'est un genre de mérite que les Athéniens, du temps de Cléon, n'ont pas même contesté aux corroyeurs. Mais qu'est-ce que cela prouve? Un mouvement extraordinaire dans les idées pratiques, une vive excitation dans les hommes qui s'en occupent, j'en conviendrai volontiers; un mouvement de progression dans l'intelligence, je le nie absolument. A un nouveau drame de nouvelles décorations, il n'y a rien de plus naturel; une nouvelle langue, point : la langue des maîtres, si elle est exacte, élégante, majestueuse; la langue des méchants écrivains, si elle est incorrecte et barbare : voilà tout. La révolution a pu nuire à l'art de la parole par la diffusion du mauvais langage. Elle ne lui a pas fait faire un pas.

Quant à ces effusions soudaines, à ces brusques et mordantes saillies de l'improvisation, qu'on est convenu d'admirer comme le beau idéal de l'éloquence dans une discussion animée, j'en ai lu, j'en ai entendu plusieurs, j'en ai trouvé de belles et de saisissantes comme ce cri de la passion qu'une contrariété offensante fait éclater cent fois par jour, au coin des rues, dans la colère du charbonnier et du porteur d'eau. Cette phraséologie banale a son mérite et son caractère; mais ce n'étoit pas la peine de faire une révolution pour l'exhausser de la borne à la tribune, et je ne dis point que les révolutions sont faites pour cela, car je sais trop bien qu'elles sont faites pour autre chose. Plaise à Dieu que les nations l'apprennent comme moi!

Au reste, les phrases révolutionnaires que nos Plutarques ramassent n'étoient pas toujours également heureuses à l'analyse; elles n'offrent guère que des ampoules vides qu'un sot pathos a gonflées, la sottise effrontée qui sort d'une grande bouche populaire sous la forme d'un adage et avec l'autorité d'une loi, des mots, des sons, et puis rien. Je n'en citerai que deux exem-

ples, parce qu'ils sont classiques dans la littérature parlementaire de la République, et qu'ils donnent la mesure des autres.

« Allez dire à votre maître, s'écrie Mirabeau, que « nous sommes ici par la volonté du peuple, et que « nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes ! » Cette apostrophe, à la manière latine, peut avoir quelque chose d'entraînant dans son énergie brutale. *Votre maître* est une expression éloquente, presque digne de Corneille, parce qu'elle caractérise avec une précision vigoureuse la double mission du mandataire du peuple et de l'envoyé de la cour. Ce n'est certainement pas cela qu'on y admire dans les colléges; ce n'est pas cela qu'on a voulu immortaliser sur le bronze et sur le marbre, et le reste n'est qu'un non-sens ridicule. Où est le dévouement d'un corps politique assez lâche pour placer lui-même l'*ultimatum* de ses résistances au point où commence à s'exercer la force des baïonnettes, au retentissement des fusils qui se choquent, à l'apparition d'une arme chargée, à la sommation d'un capitaine? Allez le demander, dirais-je à mon tour à M. de Mirabeau, allez vous en informer et l'apprendre des vieux patriciens de Rome envahie par les Gaulois, qui attendirent doucement la mort sur leurs chaises d'ivoire, ou du vieux consul Cicéron, qui livra sa gorge en souriant aux sicaires des triumvirs ! — Et ma phrase, je le déclare sans orgueil, est mille fois plus éloquente que la sienne, parce qu'elle jaillit d'un sentiment généreux et d'une haute vérité morale. Je vous conseille modestement de la graver au pied de ma statue, quand vous jugerez à propos d'élever des monuments au sens commun.

« Il est des intérêts universels, dit Mercier, avec lesquels un peuple en révolution est obligé de transiger. « — Les François ne transigent qu'avec la mort ! » répond Bazire. Et voilà une platitude oratoire qui retentit

comme un coup de foudre dans les rangs des *tricoteuses*, arbitres suprêmes alors de nos gloires tribunitiennes. J'ai vu le pauvre Mercier encore sillonné des éclats de ce tonnerre. Il ne s'en releva jamais. Que faudroit-il penser cependant d'un peuple qui transige avec la mort quand il s'agit de sa liberté? Quel héroïsme ose-t-on admirer dans cette infâme capitulation de la peur? Bazire monta toutefois à l'échafaud de Danton, rayonnant encore de l'auréole qu'avoit attachée à son front ce qu'on appeloit ridiculement *le mot du siècle*. Étrange siècle! étrange mot!

On m'objectera peut-être que toute la littérature de l'époque n'étoit pas dans la Convention nationale, et que le mouvement intellectuel, qui n'y avoit fait aucun progrès, se développoit sans doute ailleurs. Hélas! il n'en est rien : la littérature extérieure n'étoit qu'une simple annexe de la littérature conventionnelle, et subissoit les mêmes lois. A peine quelques génies, qui s'étoient sagement tenus à l'abri de l'influence politique, poursuivoient obscurément des travaux inspirés par leurs premières études, sans déroger à la règle et à l'exemple des classiques. André Chénier lui-même, plus poète, à la vérité, que tous ses devanciers du dix-huitième siècle mis ensemble, n'étoit pas, quoi qu'on en dise, le poète d'un âge de renouvellement : il composoit, suivant sa propre expression, d'admirables *vers antiques*, où l'atticisme grec se fond avec la mollesse latine; et, sauf quelques ïambes pleins de verve arrachés à son âme indignée par des crimes encore inouïs, il ne les composoit pas *sur des sujets nouveaux*, car il n'y a rien de plus vieux en poésie que les emportements passionnés de Sapho et les indiscrétions voluptueuses de Properce ou de Tibulle. Ce qu'il y a de nouveau dans André Chénier, ce n'est pas l'art : c'est l'artiste. Il ne doit rien de son talent à la révolution ; elle ne lui a donné que la mort.

Qu'on passe en revue tous les poèmes, toute la prose de ce temps-là, et qu'on me montre ensuite avec sincérité ce qui révèle dans l'écrivain révolutionnaire l'inspiration d'une muse inconnue des anciens, et sortie, jeune et puissante, du berceau de la République, je ne refuserai pas de le reconnoître. Seroit-ce, par hasard, des vers tels que ceux-ci, dont un douloureux respect me défend de nommer l'auteur :

Le fer, il boit le sang ; le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort.

Je conviens que ce sont là des expressions d'un genre très-nouveau ; mais l'exécrable frénésie qui les a dictées n'est malheureusement pas nouvelle. Il y a bien des siècles que les bourreaux feroient des vers dans ce goût, si les bourreaux avoient le temps de faire des vers chez les peuples civilisés.

Et non-seulement cette année climatérique de la démocratie ne produisit rien de grand en littérature, mais elle fut, dans l'expression des faits sensibles, dans ce qu'on appelleroit aujourd'hui le langage d'*actualité*, infiniment au-dessous des passions et des événements. La postérité n'aura pas à considérer dans toute la durée des temps une époque plus gigantesque ; la critique n'aura pas à sourire sur une crise de l'intelligence humaine, où elle se soit montrée plus inculte et plus mesquine. Les fragments de l'histoire de cette République, ceux qu'elle livroit chaque soir, en lambeaux sales et sanglants, au jeu infatigable de la presse, auroient suffi pour déshonorer l'échoppe d'un écrivain des charniers. Lisez Prudhomme, lisez La Vicomterie, lisez Villatte, lisez Camille Desmoulins qui avoit cependant beaucoup d'esprit, lisez le *Moniteur* surtout, et vous concevrez la risible idée d'une épopée de Titans

récitée par des Myrmidons, du patois qui fait pitié sur des crimes qui font horreur.

Mais comment la prose se seroit-elle élevée jusqu'à la hideuse grandeur de son sujet, quand la poésie se rapetissoit à dessein, pour ne pas excéder la portée de l'intelligence commune? Chose merveilleuse! la versification s'étoit amollie en raison inverse de l'âpreté des circonstances; les Bernis et les Dorat étoient devenus trop poètes pour la littérature efféminée qui cousoit des rimes galantes aux chroniques de septembre. C'étoit encore Babet la bouquetière, la muse coquette des bosquets de Lucienne et de Trianon, qui répandoit à pleines mains les fleurs de sa corbeille sur les traces du sang; les mystères de Teutatès se célébroient sous la rose comme ceux de l'amour, mais ce n'étoit plus qu'une rose sans couleur et des fleurs sans parfum, également indignes des boudoirs et des gémonies. Il nous reste de ces malheureux jours un dithyrambe sur la mort de Marat, qui auroit pu inspirer du moins quelques chants tragiques à la verve d'un cannibale, et rappeler, au défaut de tout autre sentiment, la joie féroce des anthropophages dans les banquets de la mort; mais la poésie des sauvages de la civilisation ne vaut pas celle des sauvages de la nature. L'*Apothéose de Marat* est une des plus insipides fadeurs qui aient traîné dans les recueils et dans les almanachs depuis la *Métamorphose des yeux de Philis en astres*.

Le madrigal lui-même, le madrigal aux pompons gracieux et aux mouches mutines, comme il brilloit jeune encore dans le livre de Montreuil et dans l'impromptu de Saint-Aulaire, n'étoit pas passé de mode à l'époque mémorable où Robespierre le dédaigna pour le discours, et Fouquier-Tinville pour le réquisitoire. C'étoit cependant une grande épreuve, et on auroit pu le croire détrôné, quand il apparut tout à coup, plus suave et plus mignard que jamais, dans des stances où le

molle rivalise heureusement avec le *facetum*, et que l'on croiroit classiques, si le culte de la divinité qu'elles caressent avoit été consacré sur le parnasse de Catulle. Je dirai le premier vers :

Salut, sainte Guillotinette...

et je me dispenserai de copier le reste qui est digne du commencement. L'auteur, trop honnête homme pour faire du mal, et trop timide pour en empêcher, n'étoit pas d'ailleurs un de ces néologues hardis qui remuent puissamment la langue d'une nation. Je garantis qu'il ne se seroit point permis ce joli diminutif marotique, s'il n'y avoit été forcé par le besoin d'assortir son style à l'exquise délicatesse du sujet.

Je sens trop tard, peut-être, la nécessité de me résumer sur le produit net du mouvement littéraire, dans l'intervalle indéfinissable qui sépare la monarchie du Directoire :

Pour le peuple dont la civilisation républicaine commençoit sous des auspices si favorables, ce fut *la Carmagnole* ;

Pour cette classe très-perfectionnée de la société qui avoit pris l'initiative du progrès, ce sont les romans du marquis de Sade.

II.

LE THÉATRE [1].

Le drame des modernes n'a jamais été composé en vue de l'éducation et de la moralité du peuple ; le système de nos représentations théâtrales ne l'auroit pas permis. Des salles étroites et fermées, où l'on ne pénètre qu'à force d'argent, et qui ne peuvent admettre dans leur enceinte incommode et malsaine qu'une fraction extrêmement foible de la population intelligente, seroient trop mal appropriées à ce louable projet, si la prévoyance de nos polices dédaigneuses s'étoit par hasard occupée du peuple. On peut être sûr qu'elle n'en a rien fait, ou si elle a été forcée d'y penser quelquefois, par la nécessité de l'étourdir sur sa misère dans des jours de *gala* royal, c'est avec un tel défaut de discernement, qu'il auroit mieux valu cent fois le laisser plongé dans l'oubli héréditaire auquel notre civilisation l'a dévolu. On croiroit volontiers que l'administration a pris à tâche, une fois pour toutes, de composer les représentations gratuites où elle convoque la multitude à une certaine époque de l'année, de manière à exalter ses passions, à fausser son jugement et à corrompre son goût. Il est vrai qu'en cherchant bien dans notre

[1] Ce morceau a été publié pour la première fois dans la *Revue de Paris*, nouvelle série, tome XIII, juillet 1835. Dans ce recueil, il porte en sous-titre : *Influence réciproque de la société sur le théâtre et du théâtre sur la société.* Nous ne donnons point les premières pages, qui ont trait au théâtre des anciens, et sont tout-à-fait étrangères au sujet de ce volume.

théâtre on ne trouveroit guère moyen de les composer autrement ; car il n'est ni national, ni instructif, ni moral, ni religieux, ni rien de ce qu'il étoit chez les anciens. C'est pour nous un jeu frivole, quand il n'est pas pernicieux : c'étoit pour eux une institution.

Or, ce loisir dispendieux des classes élevées ne descendoit pas au-dessous des classes intermédiaires ; ce qui restoit à la dernière de toutes, c'étoient les farces ignobles du boulevart, les parades licencieuses de la foire et les exécutions sanglantes de la justice. Son grand acteur comique, c'étoit Angoulevent, Bruscambille, Tabarin, Guillot Gorju, le singe de Nicolet ; son tragique, le bourreau. Avec de tels éléments d'éducation dramatique, on feroit d'une nation formée pour les douces mœurs de l'âge d'or une populace de cannibales.

Il résulta de cet état de choses ce qui devoit en résulter nécessairement, c'est-à-dire une révolution (et il n'est pas inutile de dire, en passant, que si je regarde toute révolution comme fatale, je ne méconnois ni ne répudie pourtant les acquisitions immenses et infaillibles dont ces grandes catastrophes sociales enrichissent par anticipation le genre humain, en le précipitant vers l'avenir). Cette révolution prit naissance à l'endroit où les germes en avoient été jetés, dans les rangs supérieurs et dans les rangs moyens de la hiérarchie politique ; et quand les hommes qui l'avoient conçue n'eurent plus besoin que d'un peuple pour la faire, ils le trouvèrent où il étoit, devant les tréteaux des baladins et les échafauds de la Grève.

La révolution n'a pas exercé plus d'influence au théâtre qu'ailleurs sur le mouvement intellectuel, à moins qu'on ne veuille lui tenir compte, comme d'un progrès, de cette influence délétère qu'elle a exercée partout sur le langage et sur les mœurs. Sans la révolution, comme avec elle, Ducis auroit soutenu, dans

des imitations timides, mais heureuses et assez bonnes, du reste, pour un public qui ne voyoit en Shakespeare qu'un barbare, sa réputation de poète sensible et d'écrivain élégant; Chénier se seroit relevé plus d'une fois de l'échec mérité d'*Azémire*; M. Lemercier auroit produit des tragédies pleines de talent, parmi lesquelles il y a un chef-d'œuvre digne de l'antiquité; Arnault eût fait *Marius*. Sans la révolution, comme avec elle, M. Duval auroit enrichi la scène de comédies parfaitement conçues, habilement nouées et naturellement écrites; Picard l'auroit égayée par des tableaux de mœurs brillants de verve et frappants de vérité; Andrieux, distrait par la politique, qui le préoccupa sans le corrompre, auroit ajouté des scènes multipliées au succès des *Étourdis*; M. Roger compteroit l'*Avocat* au nombre de ses titres, et il en compteroit davantage. Le mouvement révolutionnaire a si peu développé le mouvement intellectuel au théâtre, qu'on peut assurer, au contraire, sans craindre de se tromper, qu'il n'existe pas une époque dans l'histoire de l'art dramatique où il soit resté plus inertement stationnaire, plus éloigné de l'esprit de licence et d'innovation, plus fidèle aux règles et à l'exemple des classiques. Pour y trouver quelque empreinte des idées du temps, il faut exhumer du juste oubli qui les dévore des turpitudes qui soulèvent le cœur. Picard lui-même, dont le tact est presque toujours si judicieux, faillit expier d'une partie de sa gloire les sacrifices trop fréquents qu'il a faits, malgré lui, à la frénésie commune. Ses pièces républicaines ont été repoussées par le goût, bien plus que par l'opinion, du recueil de ses ouvrages, et il n'en est certainement pas une dont on puisse aujourd'hui soutenir la lecture.

Ainsi le théâtre influa sensiblement sur la révolution, qui n'influa pas sur lui. Deux ouvrages dramatiques, en particulier, eurent l'honneur de cette formidable initiative.

Le premier, c'est *Figaro.*

Dans cette conception capricieuse, inégale, irrégulière, mais immense d'intention et de portée, où se dévoilent toutes les ressources d'un esprit aussi ingénieux que pervers, la grande crise morale de notre civilisation est prise sur le fait avec une incomparable puissance; et il faut convenir que si jamais la comédie n'avoit eu à peindre de tableaux aussi repoussants, elle n'avoit jamais employé à les rendre de couleurs plus vraies et plus énergiques. La corruption des grands, fardée de son hypocrite élégance; la ruse et l'intrigue, venues dans les petits au secours de la faiblesse, pour relâcher et dissoudre peu à peu le nœud social; le mépris de toutes les convenances, poussé jusqu'au mépris de toutes les institutions; le pouvoir avili, non-seulement dans la fiction des rangs, mais dans tout ce qui le manifeste aux yeux des hommes, dans l'action de la politique et de la justice; le mariage livré à la dérision, comme un marché sans valeur; l'adultère étudié complaisamment, embelli, presque honoré; l'innocence et la pudeur souillées dans le cœur même des enfants, rien ne manque à ce cours insigne de dépravation, rien absolument, si ce n'est une leçon morale. Ce fut la révolution qui la donna; mais le jour où l'on représentoit *Figaro* pour la première fois, la révolution étoit faite.

L'autre, c'est *Robert, chef de brigands,* et on ne sauroit trop remarquer que ce double type d'astuce et de férocité, Figaro et Robert, est devenu l'exacte expression des deux classes de personnages qui, suivant l'expression d'un grand orateur révolutionnaire, se disputoient quelques années après les lambeaux de la monarchie. Jusqu'au jour où vint l'empire imposer son joug de fer aux factions, et relever l'édifice ruineux de la civilisation sur des bases solides en apparence, la scène orageuse de la politique est occupée tour à tour par Robert ou par Figaro, le peuple est soumis alternativement

par la force brutale du bandit ou par les insidieuses déceptions de l'intrigant. On a dit qu'on feroit l'histoire d'une autre époque avec des chansons; celle des huit dernières années du dernier siècle est tout entière dans cette farce et ce mélodrame; il seroit superflu de la chercher ailleurs; c'est la dilogie de la République, et les curieux peuvent se tenir pour avertis qu'ils en verront autant à la seconde représentation.

Le théâtre fut peu fréquenté pendant le paroxisme de 1793 et des deux années qui le suivirent. La tragédie étoit dans la rue, bien plus échevelée, bien plus pathétique, bien plus saignante que derrière la rampe des quinquets. On n'avoit pas besoin d'échanger un assignat contre une carte pour aller contempler dans de froides imitations les malheurs des grands de la terre, quand ils étoient égorgés *gratis* et par centaines au milieu des places publiques. Le *tribunal redoutable* de M. Lamartellière étoit un pauvre tribunal auprès de celui dont on exécutoit les arrêts en face du Pont-Tournant ou à la barrière du Trône; auprès de cet autre tribunal d'assassins amateurs qui les exécutoient de leurs propres mains sur le préau des cachots, et qui se délassoient des fatigues du massacre en mangeant de la chair humaine et en buvant du sang humain. Quant au plaisir de siffler de méchants acteurs et d'en applaudir de plus habiles, on s'en dédommageoit avec usure en applaudissant les meurtriers et en sifflant les martyrs. Cela était plus neuf.

Il arriva un moment où ces divertissements quotidiens d'une nation éminemment éclairée eurent leur terme, où la guillotine fit relâche comme une actrice indisposée, où le gouvernement de la terreur tomba comme une pièce usée dont personne ne veut plus, et qui a besoin de dormir long-temps dans les cartons avant d'être reprise; mais la nécessité des spectacles émouvants et des émotions violentes se faisoit sentir encore. Un gouvernement plus probe et plus intelligent

que le Directoire auroit compris la possibilité de rendre cet instinct profitable à l'éducation populaire, en secondant la tendance morale des esprits vers les idées de justice et d'humanité si long-temps mises en oubli, par une organisation bien entendue des théâtres du troisième ordre, seuls accessibles à la multitude. Il ne pouvoit en être question ni au Grand-Opéra, ni à l'Opéra-Comique, ni aux François, établissements inamovibles de leur nature, où l'on fera perpétuellement ce que l'on a toujours fait, parce qu'on ne s'y demandera jamais si le spectacle peut avoir d'autre objet que de remplir les heures des oisifs et que de faire briller la parure des coquettes. Rien n'y fut changé que l'auditoire des loges qui sortoit de prison, et qui avoit laissé ses habits de deuil à l'hôtel pour venir se divertir à la comédie. Quant à la scène, c'étoient toujours les lamentables rois des bicoques du Péloponèse, les sémillants marquis de l'Œil-de-Bœuf, et ce fripon de Lafleur, comparses éternels du drame classique, un tant soit peu dépaysés dans une société mutilée et sans forme, où il n'y avoit plus de valets et plus de maîtres, plus de marquis et plus de rois. C'était toujours Blaise ou Colin, chargé de fleurs artificielles et chamarré de rubans, qui soupiroit mollement les ariettes doucereuses de Dalayrac et les couplets sucrés de Dumoustier, sous ces voûtes si récemment frapées d'imprécations et de chants de mort. Partout ailleurs ce contraste sacrilége auroit effrayé la pensée et brisé le cœur. A Paris, il ne fit pas même réfléchir; ce n'étoit qu'un trait de caractère.

Mais, je le répète, le théâtre du peuple n'étoit pas là; il étoit au boulevard; il avoit repris ses droits à mesure que la politique perdoit ses émotions; il étoit redevenu un besoin plus impérieux que jamais pour cette cohue de souverains détrônés, réveillés des vaines illusions et las des fureurs inutiles, mais que les agitations d'une démocratie turbulente avoient exercés pendant trois ans

à des idées graves et tragiques. Le théâtre qu'il falloit au peuple devoit être grave et tragique aussi, condescendre à ses goûts belliqueux qu'il prenoit pour l'héroïsme, s'accoutumer à la phraséologie de ses tribuns qu'il prenoit pour de l'éloquence, et fournir des aliments ménagés avec prudence à l'activité de ses sympathies. Il y avoit certainement moyen, même en se prêtant sans réserve aux concessions nécessaires, de faire servir les jeux scéniques à la réhabilitation morale des classes inférieures, et de les ramener peu à peu à subir patiemment la rigoureuse destinée que notre mauvaise civilisation leur impose, en attendant que les sages leur en aient préparé une autre, ou qu'elle soit sortie toute faite des trésors de la Providence, car aucun peuple ne peut se faire sa destinée lui-même. J'ai déjà dit que le Directoire n'y songea pas. Il étoit alors trop occupé à réaliser le produit net de la spoliation de cinq cent mille fortunes et de la proscription de cent mille têtes; il prenoit possession d'hoirie et régloit son inventaire.

Ce que le Directoire ne s'étoit pas avisé d'essayer, le hasard, ou peut-être l'heureux instinct d'un auteur inventif, en vint à bout. Jusque-là, informe, abortif et monstrueux, le mélodrame se développa, ou plutôt il prit naissance; le mélodrame, orageux comme une émeute, mystérieux comme une conspiration, bruyant et meurtrier comme une bataille; le mélodrame, tour à tour imposant et trivial, sentencieux et naïf, solennel et bouffon, étourdissant de terreur, d'extravagance et de gaieté; le mélodrame, avec son cortége obligé de crimes et de vertus, de tyrans et d'opprimés, de traîtres et de niais, avec ses tours, ses cavernes et ses cachots, ses bals rustiques et ses fêtes pastorales, avec ses chalumeaux et ses poignards, ses fleurs et ses poisons, ses illuminations et ses incendies; le mélodrame, où les danses précèdent les combats, qu'elles remplaceront encore, où les joies oublieuses et insouciantes sont

toujours près de se changer en douleurs, où le plaisir s'épanouit dans l'imprévoyance du malheur qui va le troubler, où l'heure de la sécurité appelle et précipite celle de la mort; le mélodrame, il faut le dire, tableau véritable du monde que la société nous a fait, et véritable drame du peuple.

Je ne suis pas bien sûr de l'aveu des hauts et puissants critiques sous les yeux desquels ces pages pourront tomber, ou plutôt j'ai tant de raisons d'en douter, que cette considération suffiroit pour arrêter incontinent ma plume, si leur aveu n'étoit par hasard de toutes les choses possibles celle dont je me soucie le moins; mais j'aime mieux payer un tribut légitime à la vérité, que de me concilier, par de lâches complaisances pour nos routines dramatiques, des suffrages intéressés dont je n'ai d'ailleurs que faire. Je crois donc fermement, comme je l'ai dit, et je ne saurois trop le redire, qu'un mélodrame sagement conçu, qui, au but général des compositions tragiques, celui d'exciter la crainte et la pitié, joignoit avec succès celui d'éclairer la raison, de montrer le crime dans ses laideurs, et de faire aimer la vertu, étoit la seule tragédie populaire qui convînt à notre époque. J'ajoute avec conviction qu'après l'enseignement religieux il n'y en a point qui ait rendu des services plus éminents à la morale publique, et qui soit plus capable de lui en rendre encore.

Le mélodrame n'a cependant jamais été mis à sa place; il y a trois raisons principales pour cela : la première, c'est que la plupart des gens de lettres qui flagornent si bassement le peuple méprisent profondément le peuple, et qu'un genre de spectacle fait pour lui, comme ils devroient l'être tous, répugne à leur coquetterie poétique et humilie leur vanité; la seconde, c'est qu'il est juste de convenir que ce genre a été souvent faussé par des écrivains sans talent, et, ce qui est plus déplorable encore, par des écrivains sans

principes ; la troisième, c'est que le style n'en est pas toujours conforme aux lois du bon langage, et qu'il manque surtout de ce naturel qui fait le plus grand charme du dialogue. J'ai déjà répondu incidemment à cette objection, qui, en dernière analyse, ne prouveroit rien contre le genre. Quand on parle à la multitude, il faut, sous peine de n'en être pas compris, lui parler la langue qu'elle comprend, tout en la préparant progressivement à l'intelligence et à l'usage d'une langue meilleure. La démocratie avoit jeté dans la circulation, du haut de ses cent mille tribunes, cette innombrable quantité de phrases toutes faites qui sont devenues, pour le vulgaire, des modèles d'atticisme, et que l'habitude d'entendre et de répéter a inculquées plus imperturbablement dans sa mémoire que ne le furent jamais les proverbes de nos aïeux. Cette emphase de mauvais goût, qui est la seule acquisition réelle dont nous soyons redevables aux assemblées législatives et aux jacobinières de la République, étoit proprement nationale quand elle passa des clubs et des conseils au théâtre, et Dieu garde de mal les sévères censeurs qui admirent encore dans les orateurs de la Convention ce qu'ils reprochent au mélodrame ! Au reste, les auteurs dramatiques les plus populaires qui aient jamais existé ne se piquaient pas d'un purisme si méticuleux dans leurs pièces populaires. On se tromperoit fort si on imaginoit que Plaute eût pris à tâche d'écrire comme Térence écrivit plus tard sous la dictée de Scipion ; Molière, comme Racine et Boileau ; Goldoni, comme Gelli et Firenzuola. Quand ils écrivoient pour le peuple, ils écrivoient comme parle le peuple, et c'étoit la seule manière de s'en faire entendre. Il est vrai que le jargon oratoire de la révolution est cent fois plus sauvage que le patois des femmes de *Pourceaugnac* et des Carthaginois du *Pœnulus* ; mais c'étoit un fait de langue avéré, et la révolution n'est pas non plus un événement ordinaire.

Quant aux indécentes et honteuses productions qui ont quelquefois pollué le théâtre sous le nom de mélodrame, ce n'est certainement pas moi qui en prendrai la défense; mais le dégoût qu'elles m'inspirent et le blâme qu'elles ont mérité ne ferment point mes yeux au mérite des mélodrames bien faits, qui ont racheté l'opprobre de ces hideux caprices d'une imagination malade.

C'est, par exemple, un talent injustement méconnu que celui de M. de Pixérécourt[1], dont l'ingénieuse abondance a doté la scène de tant d'ouvrages intéressants, remarquables par la clarté des expositions, par l'habileté de la conduite, par l'entente merveilleuse des effets, par l'enchaînement si progressif et si bien ménagé des événements, par la nouveauté si hardie et cependant si vraisemblable des moyens, par la propriété même du style général que sa forme solennelle et apophthegmatique rend plus propre, quand elle est nécessaire, à laisser de profondes traces dans l'es-

[1] Nodier paraît avoir eu pour M. de Pixérécourt une affection très-vive, et il a fait à diverses reprises l'éloge de son caractère et de son talent. Quand M. de Pixérécourt, qui était un amateur de livres fort distingué et fort instruit, vendit ses livres, Nodier rendit compte du catalogue de sa bibliothèque dans le *Bulletin du Bibliophile*, n° IX, troisième série, octobre 1834. Ce fut pour l'aimable écrivain l'occasion d'une charmante élégie bibliographique, dont on nous saura gré, nous le pensons, de reproduire ici quelques fragments :

« Quand Joseph Scaliger a voulu exprimer les plus rudes tourments auxquels peut être condamné un homme de lettres, il a dit : *Lexicon contextat.* S'il avoit voulu donner une idée de ses plus violents chagrins, il auroit probablement dit : *Bibliothecam vendat...* La résolution d'un homme de lettres qui vend ses livres a toujours quelque chose d'infiniment triste, je ne dis pas pour le vulgaire qui se soucie très-peu des livres et des gens de lettres, mais pour les âmes intelligentes et sensibles. Il ne faut pas calomnier son siècle. J'en connois encore trois ou quatre. Les livres sont autant d'amis, autrefois assidus au jour du bonheur, et qu'il faut

prit, mais qui offre partout ailleurs assez de correction, de naturel et de grâce, pour faire honneur à des drames d'un ordre plus relevé. Je lui sais moins de gré, pourtant, de ces brillantes qualités dramatiques dont les distributeurs en titre de gloire littéraire auroient dû lui tenir compte avant moi, que du sentiment profond de bienveillance et de moralité qui se manifeste dans toutes ses compositions. C'est que je les ai vues, dans l'absence du culte, suppléer aux instructions de la chaire muette, et porter, sous une forme attrayante qui ne manquoit jamais son effet, des leçons graves et profitables dans l'âme des spectateurs; c'est que la représentation de ces ouvrages vraiment *classiques*, dans l'acception élémentaire du mot, dans celle qui se rapporte aux influences morales de l'art, n'inspiroit que des idées de justice et d'humanité, ne faisoit naître que des émulations vertueuses, n'éveilloit que de tendres et généreuses sympathies, et qu'on en sortoit rarement sans se trouver meilleur; c'est qu'à cette époque difficile où le peuple

voir disparoître à celui de l'adversité. La philosophie nous apprend que cet usage n'est pas nouveau, et l'expérience nous apprend qu'il n'est pas rare.

« Ce seroit peu, cependant, que de perdre sa bibliothèque, si on avoit la consolation de la faire passer tout entière sous la garde attentive d'un propriétaire éclairé et soigneux, qui sauroit en jouir, et qui prendroit plaisir à en faire jouir les autres. Cette conviction auroit quelque chose du sentiment triste et doux à la fois d'un père de famille, qui est privé pour toujours des embrassements de son enfant chéri, mais qui le sait placé en bonne maison. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Ces trésors frères et presque jumeaux, qui se prêtoient un mutuel éclat par l'harmonie de leur ensemble, vont se disperser, comme les restes proscrits d'une race illustre, aux chances honteuses de l'encan : *Disjectæ membra Bibliothecæ*. Le goût en emportera quelques-uns, l'ostentation bien davantage, et l'ignorance aura le reste. Nous ne sommes plus au temps où les hommes opulents s'honoroient d'avoir une bibliothèque élégante et choisie. La bibliothèque d'un riche du dix-neuvième siècle se compose du *Journal de la Bourse* et de l'*Almanach du Commerce*,

ne pouvoit recommencer son éducation religieuse et sociale qu'au théâtre, il y avoit dans l'application du mélodrame au développement de principes fondamentaux de toute civilisation une espèce de vue providentielle. Cette puissante action de la comédie populaire, qui étoit sans exemple depuis les anciens, avoit commencé à se révéler sous le consulat. Elle se prolongea pendant toute la durée de l'empire, et en aucun temps la classe qui la subissoit immédiatement n'a été plus régulière dans ses mœurs, jamais les crimes n'ont été plus rares. Les méchants n'auroient osé se présenter dans un lieu de divertissement où tout les entretenoit de remords déchirants et de châtiments inévitables. Un trouble invincible les auroit trahis. Je ne sais quel rang la postérité réserve à M. de Pixérécourt parmi les écrivains de son siècle; mais il y a bien des années que l'Académie françoise lui doit le prix Montyon. Je n'ai point d'objection contre les gros livres de statistique *chiffresque*, d'ambitieuse métaphysique et de philanthropie fastueuse,

économiquement parés d'un cartonnage de dix sous, que je ne leur accorderois pas. »

« Autrefois, l'opulence acquise par une industrie honnête, mais plus ou moins mécanique, aimoit à relever son origine par l'appui qu'elle prêtoit aux lettres et aux arts... L'argent servoit à embellir la vie et à l'honorer par un noble usage. « Nous avons assez d'ar-« gent, disoit Coytier, l'avare médecin de Louis XI ; il nous faut à « présent de l'honneur. » Maintenant on n'a jamais assez d'argent ; et ce qu'il faut aux gens qui ont beaucoup d'argent, c'est de l'argent. Il s'ensuit de là qu'il ne resteroit pas, dans vingt ans, une bonne bibliothèque d'amateur en France, si quelques hommes zélés et opiniâtres ne s'obstinoient à en composer une aux dépens de leur bien-être quotidien, jusqu'à l'avénement du jour fatal qui la fera passer aux mains du commissaire-priseur pour la soustraire à celle de l'huissier. »

Nous ajouterons, pour compléter l'indication des rapports littéraires de Nodier et de Pixérécourt, que Nodier est l'auteur de l'introduction placée en tête du *Théâtre choisi* du célèbre dramaturge, publié à Nancy, en 1841 et années suiv., 4 vol. in-8°.

dont l'apparition concourut avec celle du mélodrame naissant; je crois même sincèrement aux immenses avantages que le genre humain a retirés de leur lecture, quand il les a lus, soit pour son amélioration matérielle, soit pour son bonheur; mais il est une créance dont j'aurois bien plus de peine à me départir : c'est que si une mission morale a été donnée de nos jours à un homme de lettres, c'est M. de Pixérécourt qui l'avoit reçue.

Il ne seroit plus possible maintenant de rendre au théâtre cet empire salutaire, et j'en laisserai chercher la raison à ceux qui ne se contentent pas de la voir éclater avec toute la lucidité de l'expérience et de l'histoire, dans la fatalité irrésistible qui pousse tour à tour les nations trop civilisées vers leur dissolution et leur ruine. On n'ira plus demander au poète dramatique des leçons qui n'exciteroient désormais que la dérision et le dégoût, mais des émotions irritantes, capables de distraire l'âme à force de la bouleverser, et qui animent du moins son vide et son néant de quelques préoccupations infernales. C'est même peu si le crime se contente d'intéresser et de plaire; il faudra qu'il divertisse, et que la muse burlesque, habillée de haillons sanglants, se joue avec l'assassin des convulsions de la victime. On trouvera le côté plaisant du meurtre, de l'empoisonnement, de l'incendie, et le *mome* hideux, qui a déjà rêvé tout cela dans sa perversité prématurée, viendra nourrir des exemples de la scène son émulation féroce.

Ne dites pas que ce soit là l'effrayant cauchemar d'une imagination mélancolique, habituée à peupler l'avenir des fantômes que sa misanthropie a créés. Ce tableau n'est déjà plus celui de l'avenir, c'est celui du présent. C'est l'analyse de la dernière pièce nouvelle, c'est le compte-rendu de la représentation qu'on a donnée hier ou de la représentation qu'on donnera ce soir.

Et puis, seroit-il vrai, grand Dieu! que la littérature

fût, comme on l'a dit, l'expression de la société? Oui, messieurs, n'en doutez pas : *La littérature est l'expression de la société.*

Écrivez donc, si vous l'osez, dans vos journaux, dans vos livres, et au front de vos monuments, ces grands mots de PROGRÈS et de PERFECTIBILITÉ dont une cabale hypocrite amuse en persiflant l'agonie des vieilles nations. Mais ne les écrivez point, par grâce, à la porte des théâtres du peuple. L'imposture seroit grossière, ou l'ironie de mauvais ton.

J'interromps ici le cours de ces considérations théoriques dont la forme deviendroit un peu fastidieuse dans une publication successive, pour donner dès aujourd'hui au lecteur un échantillon des notions plus positives de critique et de biographie qui s'y rattacheroient par la suite, si je pouvois concevoir l'espérance d'achever encore un livre. Mais quel homme est sûr d'achever l'œuvre qu'il a commencée? (*Note de l'auteur*).

III.

EPOPÉE. — GRAINVILLE[1].

I.

L'épopée est-elle possible dans l'état de notre société? Voilà la question.

On l'a résolue depuis long-temps par une subtilité ou par un non-sens qui a l'air d'un axiome :

Les François n'ont pas la tête épique.

Il falloit dire : Les civilisations avancées n'ont plus

[1] Les deux morceaux que nous publions ici ont paru dans la *Revue de Paris*, nouvelle série, tomes XIV et XV.

d'éléments épiques, et de toutes les civilisations possibles, notre civilisation françoise est celle qui en a le moins. C'est cela qui est la vérité.

Le grand ressort de l'épopée, c'est le merveilleux, et il n'y a point de merveilleux sans croyance.

Toute civilisation tend incessamment à se matérialiser, à mesure qu'elle avance dans ce qu'elle appelle ses perfectionnements. Du moment où elle abdique l'inspiration morale qui a déterminé son agrandissement pour descendre à l'instinct animal du *bien-être* et des jouissances viagères, elle a cessé d'être épique.

Donnez-moi de la foi, des préjugés, des superstitions, du fanatisme; donnez-moi de l'idéal, donnez-moi du mensonge, et on vous donnera peut-être une épopée, si vous en voulez à ce prix.

Autrement, battez-vous les flancs pour m'attendrir sur des arbres sensibles qui versent des pleurs et du sang quand on mutile leurs rameaux ; faites retentir à mon oreille le cri de Vénus blessée dans le désordre d'une bataille, effrayez-moi, si vous en êtes capable, des sirènes au chant mélodieux, qui attirent les hommes pour les dévorer, ou du spectre géant qui glane un homme par vaisseau. Nous savons à merveille, vous qui me racontez ces fictions, et moi qui prends la peine de les écouter, quand je les écoute, qu'elles sont fausses de toute fausseté devant la nature et la raison. Vos sirènes sont des phoques, et votre fantôme un rocher.

Si nous n'étions pas si savants, nous serions poètes encore; mais on ne peut pas tout réunir. Vous avez la CIVILISATION, vous autres, et la civilisation perfectionnée! Il faut bien s'en contenter. Homère étoit un barbare.

L'épopée, pour un homme qui examine et qui disserte, qui cherche la raison des choses et qui sait quelquefois la trouver, c'est le catéchisme pour un athée. Savez-vous qu'une épopée, c'est presque une religion?

La position de Milton avoit d'immenses avantages sur la nôtre ; mais elle ne devoit plus se renouveler dans tout l'avenir des sociétés humaines. Sa révolution, à lui, étoit une révolution quasi-religieuse ; les démons qu'il peignoit, il les avoit vus, et le *Pandémonium* de l'enfer, il avoit contribué à le bâtir. Il avoit été l'ami de Satan.

La seule machine qu'il parût possible de faire mouvoir encore dans notre épopée sans mystère, c'étoit cette métamorphose amplifiée jusqu'à l'ennui, jusqu'au dégoût, qu'on appelle l'Allégorie, la personnification convenue d'une idée abstraite qui tient la place d'un Dieu, tant que l'impatience du lecteur lui permet de tolérer cet intolérable artifice d'une imagination épuisée et d'une froide iconologie. C'est à ce moyen que recoururent Boileau, dans l'ingénieux pastiche qui est intitulé *le Lutrin*, et Voltaire, dans la gazette élégante qui est intitulée *la Henriade*. Ces deux tentatives elles-mêmes prouvoient essentiellement à ceux qui auroient pu en douter, que l'épopée étoit finie. Il falloit, pour la renouveler, qu'un homme se rencontrât qui se fût fait une poésie, une mythologie, un monde à lui ; qui eût inventé ou deviné d'autres temps, d'autres lieux, d'autres intérêts, une autre nature, une autre histoire, et qui portât dans sa pensée une seconde création, aussi vraie, aussi sensible que la première. Il falloit, pour ainsi dire, que cet homme se fût approprié un autre Parnasse, un autre Olympe, un autre univers.

Cet homme, qui n'apparoît pas deux fois dans une société d'hommes unis par la même religion et par la même langue, il s'est rencontré un jour, à l'heure où tout alloit finir dans les langues et dans les religions. Il a passé inconnu de presque tous, dédaigné du petit nombre de ceux auxquels sa parole étoit parvenue ; il a passé sans laisser de traces, ou à peine recommandé à la mémoire ingrate des siècles par quelques pages éloquentes que je viens rappeler timidement dans quelques

pages inutiles. Voilà le destin de l'épopée chez les modernes.

Et le génie dont je parle avoit nom Jean-Baptiste-François-Xavier de Grainville. Pourriez-vous me dire si on lui a érigé un monument quelque part? s'il a seulement pris place dans quelque modeste musée provincial? si ses traits ont été conservés comme les vôtres (qui que vous soyez), et peut-être comme les miens, par l'iconographe obséquieux des célébrités contemporaines? Hélas! non. Vous ignoriez qu'il eût existé, et la postérité l'ignorera probablement comme vous. Cet esprit incomparable est arrivé trop tard. Ce pauvre grand homme a subi la destinée commune à tous les grands hommes qui ne sont pas de leur temps. Il n'a produit qu'une épopée.

Grainville naquit le 3 avril 1746, dans une cité jeune encore, mais qui a été plus d'une fois chère à la poésie. Le Havre étoit la patrie de ce matamore de Scudéry, qui tailloit sa plume avec une épée, et dont les préfaces fanfaronnes ressembloient à des cartels; homme de beaucoup de cœur et de peu de sens, Provençal enté sur un Normand dont on a oublié les ouvrages, et qui n'est plus guère connu que par les plaisanteries de Chapelle, mais auquel on ne sauroit refuser cette verve ardente et passionnée que les bonnes gens prennent quelquefois pour du génie. Il étoit la patrie de Madeleine de Scudéry, sœur plus illustre d'un frère illustre, comme on parloit alors; enthousiaste alambiquée, Romaine de la rue des Tournelles et de la place Royale, dont la vie séculaire jouit d'une admiration mieux fondée que les nôtres, car elle étoit au moins fondée sur des succès sans artifice.

Quand Grainville naquit au Havre, il y avoit neuf ans que Bernardin de Saint-Pierre y étoit né; Bernardin de Saint-Pierre, cet admirable poëte de la prose, qui fondit dans un ensemble merveilleux les couleurs de l'Écriture et celles de Virgile, qui composa son style,

désespérant pour quiconque voudroit l'imiter, de la naïveté d'Amyot, de la tendre élégance de Fénelon et de l'élastique sensibilité de Rousseau. Bernardin de Saint-Pierre, compatriote de Grainville, resserra encore ce nœud fortuit en épousant sa sœur, comme si la fraternité de l'alliance avoit été nécessaire entre eux pour attacher quelque solennité de plus à la fraternité du talent.

Grainville fut destiné à l'Église ; il appartint de bonne heure, par ses principes acquis autant que par sa vocation religieuse, à cette courageuse Église militante qui disputoit pied à pied les ruines du christianisme aux sophismes des incrédules et aux railleries des cyniques, et c'étoit peu de temps avant l'époque où Dieu permit qu'elle succombât dans cette lutte, pour ne se relever que bien tard sous les auspices de l'ordre et de la liberté. L'Académie de Besançon avoit proposé pour sujet de ses concours cette grave et prévoyante question : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le dix-huitième siècle ?* Grainville la résolut comme l'auroit fait, quelques années après, de Maistre ou La Mennais. Son discours fut couronné d'un avis unanime, et honneur en soit rendu à cette digne Académie, car son jugement ne tarda pas à être confirmé par l'histoire. Cette fois-là, ce fut QUATRE-VINGT-TREIZE qui répondit.

Le jeune orateur persista dans cette mission intrépide, hélas ! et inutile, sans s'émouvoir des clameurs qu'elle excitoit et des persécutions qui commençoient à le menacer. Un biographe que je suis obligé de consulter sur cette première partie de sa vie, dont je n'ai pu recueillir les détails dans la mémoire de mes contemporains, compare les efforts de ce brillant athlète de la foi à ceux d'un poète infortuné qui eut sur lui le triste avantage de mourir trop tôt pour voir de près l'accomplissement de ses douloureuses prophéties. Grainville fut le Gilbert de la tribune apostolique.

Un jour le sacerdoce tomba de la chute commune à

toutes les institutions; le ministère du prêtre étoit fini. L'homme, abandonné aux seules ressources de son esprit, se rappela qu'il étoit poëte. Ses essais infructueux au théâtre, pastiches tout grecs et tout mythologiques d'une littérature usée, sont peu dignes d'occuper l'attention dans une histoire telle que la sienne. Je vais la poursuivre maintenant avec simplicité, comme elle m'a été racontée par ses proches et par ses amis.

Grainville étoit noble. Il avoit été prêtre; il jouissoit d'une haute considération parmi les personnes lettrées. Un extérieur très-distingué, un organe très-expressif, une méthode lumineuse de raisonnement, une facilité entraînante d'expression qui se saisissoit puissamment des esprits, une aménité de mœurs et une tolérance d'opinions qui lui concilioient tous les cœurs, en faisoient un personnage imposant encore dans une société presque toute matérielle qui ne reconnoissoit plus de droits, mais qui subissoit quelquefois, sans le savoir, ceux du génie et de la vertu. Il n'en falloit pas tant alors pour être suspect aux yeux jaloux de la révolution. On jeta Grainville dans une de ces prisons politiques où languissoit, en attendant le bienfait infaillible de la mort, l'élite de notre vieille France; la place d'un tel homme y étoit marquée.

Ceci se passoit à Amiens; le député en mission étoit un de ces jeunes conventionnels qui venoient d'échanger tout à coup les exercices de la chasse et les plaisirs accoutumés de son âge contre l'autocratie de la politique révolutionnaire et le pontificat de la législation. Il avoit vingt-neuf ans, et derrière lui six mois de folies démagogiques, dont une longue et sincère expiation l'a peut-être relevé. S'il vivoit encore, et si ces lignes. écrites sans haine, parvenoient jusqu'à lui, je serois désespéré qu'elles attristassent son âme. Ses excès furent ceux d'un temps qui portoit des excès comme ses fruits naturels. Un noble repentir, et on l'a dit en

vers mieux que je ne le répéterai en prose, est la plus haute vertu à laquelle puisse atteindre notre débile humanité.

Avoit-il connu Grainville, ou bien le connoissoit-il par ses ouvrages ; ou bien fut-il entraîné vers lui par quelque sympathie qui se révéloit à ce cœur malade, et qui commençoit à lui enseigner, dans sa toute-puissance éphémère, la douceur de l'indulgence et du pardon, c'est ce qu'on ne m'a pas appris. Il le fit amener à une de ses audiences. « Comprends-moi bien, lui dit-il ; tu te dis-
« tingues entre les hommes par des talents que j'honore
« et que j'aime ; mais tu es une des *soixante-quatre*
« *bêtes noires* dont j'ai promis la tête aux comités
« dans ma lettre du 9 septembre, et si j'épargne ta tête,
« c'est la mienne qui paiera pour elle. Ceci est une
« affaire où nous sommes intéressés au même titre, et
« où nous apportons le même gage. Sauve-nous tous les
« deux, ou meurs ! — Que puis-je faire pour te sauver
« sans mourir ? » répondit Grainville ; car Grainville étoit homme, et c'est une chose qu'il faut se rappeler, même quand on parle des grands hommes — « Il n'y a
« rien de plus aisé, reprit le proconsul ; brise le dernier
« lien qui te retienne dans tes engagements avec une
« prêtraille stupide, croupie dans l'ignorance et le fana-
« tisme. Sois patriote et citoyen. Donne une citoyenne
« à nos fêtes, et des guerriers d'espérance à nos batail-
« lons. Choisis enfin entre le temple de l'hymen et
« l'échafaud ! « *Le temple de l'hymen* étoit le mot consacré par les beaux parleurs de la République pour désigner l'estaminet municipal où se jouait la dégoûtante parodie du sacrement de mariage. La langue de la basse littérature du bout-rimé et de l'acrostiche étoit en progrès sous le règne de Marat ; elle avoit détrôné celle de Fénelon et de Pascal. Je ne rappelle pas cette terminologie ridicule sans dérision, mais je la rappelle sans amertume, car je ne pense point qu'on songe à la

compter encore au nombre des progrès intellectuels de la révolution.

Polyeucte auroit couru embrasser la guillotine, et Fénelon aussi peut-être. Grainville, né dans un âge de scepticisme, Grainville, arrivé à un âge de dissolution politique où la pensée épouvantée n'entrevoyoit presque plus d'avenir, Grainville se maria, parce qu'il vouloit vivre, parce qu'il sentoit, comme André Chénier, les inspirations de la muse, parce qu'il entendoit, comme lui, cette voix qui crie au génie moissonné dans la fleur de sa destinée qu'il y a encore quelque chose en lui. Grainville se maria, et le rigorisme l'accusera d'apostasie, et la sévère religion du devoir dira qu'il falloit mourir, parce qu'il vaut mieux mourir que d'enfreindre un devoir; ce n'est pas moi qui combattrai ce principe : j'en admire la sublime austérité, et je regrette de n'avoir pas vécu aux jours où sa règle inflexible n'avoit jamais ployé sous la main de fer des événements; mais je compatis aux faiblesses de l'humanité dans ces jours d'exception où le principe social vaincu rendoit, par la force des choses, tous ses droits à la nature. A aucune époque du monde, cette nécessité ne fut mieux caractérisée.

Grainville y céda. Dieu couronne sans doute, je le répète, ceux qui auroient fait autrement; mais on tromperoit cruellement l'idée que je me suis faite de sa souveraine bonté, si on parvenoit à me démontrer qu'il a réservé d'inflexibles rigueurs pour tous ceux qui ont failli, quand il sembloit s'être retiré lui-même du milieu des peuples pour les livrer aux instincts de leur fausse sagesse.

Grainville avoit quarante-huit ans; ce n'est plus l'âge des passions, surtout dans les hommes forts qui ont passé tout le temps d'une robuste jeunesse à les combattre et à les vaincre. Il prit pour femme une de ses parentes dont l'âge se rapprochoit du sien, dont la fortune n'étoit pas meilleure, et qui n'apportoit dans cette

communauté de malheur qu'une âme douce et résignée. Cette union n'eut point de fruit, et rien ne me prouve qu'elle n'ait pas été chaste. Madame de Grainville, que j'ai beaucoup connue et beaucoup aimée, ne parloit jamais de son mari qu'en l'appelant *mon cousin*. Il y a souvent une vertu inaccessible à la pensée du vulgaire dans les actes qu'il condamne, une vertu qu'il ne comprendra jamais, parce que celui qui la pratique et qui se l'est imposée n'a point eu d'égard à la pensée du vulgaire, et le mystère même qui enveloppe ce dévouement inconnu le rend plus sublime encore. Je n'attache pas, au reste, une grande importance à cette hypothèse ; j'ai déjà dit que je voulois bien que Grainville ne fût qu'un homme.

A Grainville marié il étoit enfin permis de vivre ; il ne lui manquoit plus que de quoi vivre ; il ouvrit une école pour les enfants. Cet homme, si éminemment favorisé du don de la parole, enseigna les premières lettres aux pauvres gratuitement, aux riches pour un modique salaire ; il s'occupa surtout d'inculquer à ses jeunes élèves les principes d'une saine morale, comme s'il avoit voulu réparer, par les soins qu'il donnoit à cette seconde religion des peuples, le tort que son exemple inaperçu avoit pu faire à la première ; il se trompoit seulement sur l'importance de sa faute ; la transgression du devoir étoit une chose presque indifférente par ses résultats dans un ordre de devoirs qui n'existoit plus.

La petite école jouit pendant quelques années d'une prospérité modeste qui suffisoit à l'ambition de Grainville, parce qu'elle fournissoit à ses besoins. Autant qu'il me souvient de cet établissement, il avoit un air d'aisance et de propreté qui charmoit les yeux et le cœur ; c'étoit une simple, mais jolie maison, bien distribuée pour la division des études, et bien assortie, par son isolement un peu triste, aux méditations rêveuses d'un sage. Elle s'appuyoit sur un jardin d'une médiocre étendue, mais suffisant aux ébattements de l'enfance,

et qui étoit planté presque partout de petits arbustes verts, afin que les écoliers pussent y prendre encore dans les rudes gelées les récréations de l'hivernage. Tout cela étoit enclos d'une basse muraille en assez bon état qui s'ouvroit par une porte étroite sur le canal de la Somme, dont la rue des Majots est bordée dans toute sa longueur, et que sa commodité a rendu précieux depuis un temps immémorial aux industrieux teinturiers d'Amiens.

Pendant que j'ai parlé, il étoit survenu ce qui survient toujours à la suite d'une action extrême et insensée, c'est-à-dire une réaction extrême et violente. Napoléon en avoit réprimé l'excès, de cette main providentielle qui ramenoit infailliblement toutes les lois sociales au point fixe d'où elles n'auroient jamais dû s'écarter. Les temples étoient rouverts, les autels étoient relevés, les prêtres du Seigneur avoient repris leurs habits sacerdotaux, leurs rites et leurs cantiques ; ils officioient solennellement au tabernacle, et Grainville n'y étoit point. Grainville, le malheureux Grainville, c'est le renégat, le prêtre marié.

Ce n'est pas tout : de justes terreurs commencèrent à gagner les familles ; on se demanda comment l'homme qui avoit rompu son vœu pouvoit présider à l'instruction d'une génération naissante, et personne ne s'avisa de réfléchir sur l'époque et sur les motifs de cette infraction, parce qu'une fois que l'ordre est rétabli partout, personne n'imagine qu'on ait osé en sortir. Le nombre des élèves de Grainville diminua progressivement. Au bout de quelques semaines, ils se trouvèrent réduits à deux pauvres enfants qui s'informèrent l'un à l'autre, en pleurant, des raisons qu'avoit le reste du monde pour haïr M. Grainville, qu'ils aimoient toujours. Le plus savant soupçonna peut-être que son mariage en étoit la cause, parce qu'il avoit entendu parler de cela dans la maison de son père, mais ils ne comprirent point comment cette union instituée par Dieu, et si honorée dans la société

ordinaire, avoit pu devenir un crime d'exception dans le mariage de leur maître. Cependant, une autre semaine étoit à peine écoulée qu'ils s'en allèrent aussi tous les deux.

Il y eut là pour Grainville un jour d'isolement dont l'impression dut être aussi triste qu'un remords, car ces enfants, il les aimoit, et il savoit bien, lui, pourquoi on les avoit retirés à sa tendre sollicitude. Sa cousine ou sa femme, comme on voudra l'appeler, m'a souvent raconté la soirée qui le termina, et j'atteste sur l'honneur que si je change malgré moi quelque chose à ses paroles, c'est le peu que ma mémoire en a laissé échapper, depuis près de vingt-cinq ans.

Les deux vieillards étoient assis au coin du foyer, et arrêtoient de temps en temps l'un sur l'autre un regard abattu. Les yeux de la femme roulèrent enfin quelques larmes qu'elle ne pouvoit plus dissimuler. Grainville s'empara de sa main, et, frappant son front comme pour fixer dans ses esprits une illumination soudaine : « Rassure-toi, s'écria-t-il, j'étois poëte ! Donne-moi ce papier inutile, cette encre dont ils ne se serviront plus, et je te réponds du présent. — Ou au moins, continua-t-il avec entraînement, je te réponds de l'avenir. — Un jour, j'avois quinze ans, je me promenois sur les bords de la mer aux environs du Havre, doublement préoccupé de mes études habituelles et du grand spectacle de la nature Je réfléchissois aux possibilités futures de l'épopée, aux efforts qu'elle attendoit d'un génie capable de l'entreprendre, aux conditions qu'elle devroit réunir dans une composition nouvelle, pour lutter avec tout ce que la muse antique a produit de plus élevé ; et puis je contemplois l'Océan et le ciel. Je ne peux pas te dire comment cela arriva : une inspiration merveilleuse descendit en moi, car il ne me semble pas que j'aie rien inventé. C'étoit une harmonie venue de haut qui enchantoit tous mes sens, et dont je comprenois les accords avec autant

de facilité que si je les avois modulés moi-même. Elle m'entretint ainsi dans une extase incomparable, tant qu'il me restoit quelque chose à apprendre ; et ensuite je n'entendis plus rien, parce que je savois tout ce qu'il m'étoit donné de savoir. Alors je tombai accablé sur le sable, et je le mouillai de pleurs de joie et de reconnoissance. Dieu venoit de me communiquer un sentiment assuré de mes forces, et il me crioit encore à travers l'immensité : « C'EST CELA QUI EST LE GÉNIE ! » Ce ne fut cependant qu'un rêve passager ; une nuit, une heure, une minute l'emporta de mon esprit et de mon cœur, et aucune circonstance ne me l'avoit rendu jusqu'ici. Je viens de le ressaisir, je le possède, il est à moi ! Je ne le perdrai plus. J'en ferai une conception vivante et immortelle. Rassure-toi, femme, j'étois poète ! »

« Pendant qu'il m'adressoit ces paroles, ajoutoit madame de Grainville, je le regardois avec une espèce d'effroi, dans la crainte où j'étois de découvrir en lui quelque altération d'esprit occasionnée par la rigueur de notre position ; et c'étoit en effet la première fois que je l'entendois parler de muse et de poésie. Mais sa belle figure n'avoit jamais été empreinte de plus de calme et de bonheur. Il me sourit en se mettant à travailler, et moi je me mis à prier. »

Le poëme de Grainville étoit conçu d'avance dans sa pensée. Les pages que j'en ai vues ne portent presque point de ratures, mais ces pages n'étoient qu'une esquisse. Le mécanisme du vers ne s'y révèle qu'aux sens éclairés d'un juge qui sait lire, et qui en démêle avec facilité le nombre mystérieux et l'artifice élégant dans la période aux tours habilement balancés, dans la phrase large et harmonieuse qui enveloppe une belle prose, et dans le rhythme aux règles inconnues qui la cadence. Grainville ne pensoit point que le poëme épique pût s'affranchir des lois de la versification, et quoique la seule leçon qui nous reste du *Dernier Homme* annonce

une étude bien approfondie et bien heureuse de cette langue mesurée de Fénelon, qui a donné depuis aux *Martyrs* de M. de Châteaubriand, suivant l'expression de Fontanes, *le charme des plus beaux vers*, il est certain qu'il ne regardoit pas ce travail comme la forme définitive de son œuvre. J'ai vu en effet, comme les biographes le rapportent, le premier chant tout entier écrit de la main de Grainville, dans le mètre accoutumé de l'épopée française, et je ne conviens pas sans pudeur et sans regret que ma mémoire n'en a rien conservé. Il faut se rappeler, pour me pardonner cet impardonnable oubli, pour en excuser l'insouciance presque sacrilége, ce qu'étoit la poésie françoise en 1810. Jamais la pensée n'avoit revêtu des ornements plus pompeux que dans l'école de Delille; jamais une idée vulgaire, quelquefois triviale, quelquefois grossière, n'avoit eu plus d'égards au cérémonial de la parole, et ne s'étoit ménagé, à force d'atours, un accès plus facile dans ce beau monde de la littérature qui auroit tué l'autre, si on tuoit la naïveté, l'éloquence et le génie. L'antithèse arithmétique à deux membres sonores; l'alliance de mots d'autant plus saisissante qu'elle étoit plus abrupte et plus désordonnée; la périphrase aux longs replis qui embrassoit l'expression, qui étouffoit la vérité dans les nœuds d'un logogriphe; la rime enfin, la rime obéissante qui revenoit sur trois pieds prolonger en écho le retentissement d'une rime commode, préparée d'avance avec soin pour faire valoir sa redondance fraternelle : c'étoit là ce que de mon temps on appeloit la poésie. Grainville ne s'en étoit pas douté : il s'étoit borné à soumettre son magnifique langage aux lois communes d'une mesure élégante et noble, comme celle dont Homère s'étoit joué avec le même abandon, et je me souviens que je fus frappé de l'heureuse précision avec laquelle cette versification sans parure et sans éclat représentoit cette belle prose

qui n'en avoit pas besoin. Mais j'étois trop jeune alors pour avoir acquis cet inappréciable sentiment du vrai qui est la plus précieuse des acquisitions de l'intelligence. Le luxe de la figure, aujourd'hui si fastidieux pour moi, l'arrangement maniéré de la phrase épique, et j'en rougis, manquoient alors, dans l'ouvrage de Grainville, à mon oreille, toute remplie des leçons des rhéteurs et des lectures des salons. J'en aurois jugé autrement plus tard.

Ce travail, si simple, si naturel qu'on l'auroit cru identique à la conception de la pensée, demandoit cependant beaucoup de temps; et tandis que l'auteur l'élaboroit avec cette conscience enfantine du talent qui ne prévoit d'autre lendemain que celui de la gloire, le lendemain de la détresse étoit venu, entouré de son escorte coutumière de privations, de soucis et d'huissiers. Grainville, qui avoit conçu son épopée en vers, jugea qu'il seroit trop heureux de la vendre en prose; mais c'étoit un résultat difficile à obtenir à Amiens où l'*Iliade* n'auroit point trouvé de marchand, même en se présentant aux chances du commerce et du succès sous le nom consacré d'Homère. Il se rappela tout-à-coup que Bernardin de Saint-Pierre, parvenu alors à l'apogée de l'illustration littéraire et non pas de la fortune, lui avoit appartenu par un lien dissous depuis long-temps, mais qui n'en étoit pas moins saint. *Le Dernier Homme* fut mandé par la diligence à l'auteur de *Paul et Virginie*, qui ne le lut probablement point. Les vieux écrivains que l'amour de l'art et l'indépendance du caractère ont tenus loin de toutes les carrières qui mènent à l'aisance, n'ont guère le temps de lire. Ils travaillent au jour le jour comme l'ouvrier mécanique, dont ils ambitionnent souvent le sort.

Tout ce que pouvoit Bernardin de Saint-Pierre, c'étoit de recommander à un capitaliste de bonne composition l'ouvrage de ce frère d'alliance, dont la tardive estime

des hommes fera peut-être un jour son frère d'immortalité. Il y avoit alors à Paris un libraire nommé M. Déterville, qui avoit acquis dans l'exercice de son industrie une fortune immense et cependant honorable. M. Déterville ne se crut pas plus obligé que Bernardin de Saint-Pierre à lire *le Dernier Homme*, et il se soucia peu de le faire lire aux autres. Satisfait de complaire, par un acte de déférence, à un membre de l'Institut qui avoit de la réputation, et de laisser tomber la modique aumône du riche sur un vieux provincial qui croyoit encore à l'épopée, il répondit à Grainville en lui envoyant quelques exemplaires et quelques écus. Il faut même le dire à la gloire de M. Déterville : jamais charité ne fut plus gratuite, car tout le reste de l'édition fut enfoui dans le vaste *bibliotaphe* qu'il appelait son magasin. Quand la noble sympathie du chevalier Croft, de Natalis de la Morlière, d'Auguste Machart, de Léonor Jourdain, soutenue avec tant de chaleur par Jouy et par Millevoye, eut réveillé, dans un intérêt d'humanité, quelque souvenir de cette belle production avortée en sa fleur ; quand je tentai de la rajeunir par un nouveau titre et par une préface de jeune homme, qui donne la juste mesure de mon sincère enthousiaste et de mon mauvais style ; en 1810 enfin, il y avoit cinq ans que *le Dernier Homme* avoit été imprimé, et cinq exemplaires en avoient été vendus. Nous fûmes beaucoup plus heureux. Nous en vendîmes dix.

Le demeurant passa sans doute à la beurrière ou au pilon, et revêt, selon toute apparence, en maculatures ou en cartonnages, les vers et la prose que vous connoissez. Les livres ont leur destinée : c'étoit l'opinion de Terentianus Maurus, à qui Dieu fasse grâce, en faveur de cet excellent axiome, de l'élégante insipidité et de l'harmonieux ennui de ses préceptes.

Il restoit encore quelque élan à espérer de l'impulsion des journaux, qui n'étoient pas tout-à-fait tombés alors

sous un monopole honteux, à la merci de la *position* et de l'argent ; mais le servilisme qu'on leur reproche aujourd'hui étoit déjà fort avancé en progrès. Ils s'étoient voués, pour la moitié, à la culture de quelques renommées en germe, dont ils espéroient moissonner les fruits à leur maturité, et se faisoient un soigneux devoir d'extirper autour d'eux tous les jets vigoureux qui menaçoient de retarder leur développement en les pressant de leurs surgeons, ou en les couvrant de leur ombrage. Dans l'autre moitié, il n'y avoit pas un écrivain d'esprit et de cœur qui comprît Grainville, et qui fût digne de le comprendre.

Il n'étoit guère alors qu'un homme en France qui pût comprendre Grainville et se faire un glorieux devoir de tendre une main protectrice au poète. C'étoit Napoléon, dont la pensée fut à elle seule un poëme immense, une vivante épopée, et dont Grainville venoit de magnifier la gloire dans quelques lignes sublimes, auxquelles les Alexandre et les César porteroient envie. La clientèle affamée de ses adorateurs à brevet prit bien garde de les laisser parvenir jusqu'à lui. Ils avoient pour cela trop d'intérêt à ne pas laisser prélever à la détresse du génie la dîme de l'adulation.

Trompé dans des espérances qui avoient toute la naïveté d'une illusion de jeune homme, il paroît que le cœur du vieillard se brisa. Grainville tomba dans une profonde mélancolie qui fut suivie, dit-on, d'une fièvre sans sommeil et de quelques accès de délire. Je le veux bien : il n'y a pas de mal à donner une explication physique aux aberrations de la raison, et à rendre notre corps matériel responsable des infirmités de notre intelligence ; mais cette insomnie de la douleur, mais ce délire du désespoir, ont quelquefois d'autres causes qu'une maladie accidentelle, et les âmes profondément souffrantes qui s'y connoissent un peu liront assez avant dans ma pensée pour que je puisse m'abstenir de la

déployer tout entière. Quoi qu'il en soit, le 1er février 1805, à deux heures du matin d'une nuit rigoureuse, au murmure d'un vent de tempête, Grainville se leva pour rafraîchir sa tête ardente aux intempéries de la saison, parmi ses petits ifs et ses jeunes sapins. Après quelques minutes de promenade au travers de ses plantations abandonnées et le long de ses murailles mal entretenues, il ouvrit doucement la porte dont j'ai parlé, la referma ensuite avec la même précaution, et en mit la clef dans la poche de son seul vêtement. Des jeunes gens attardés, qui passoient de l'autre côté du canal, revenant d'une des folles soirées du carnaval, virent alors un spectre assez étrange qui se glissoit sur le revers opposé, et un instant après ils entendirent un bruit pareil à celui d'un corps qui tombe. Le lendemain, quand les bateliers arrivèrent à leurs travaux quotidiens, ils remarquèrent quelque chose qui flottoit entre les glaces brisées, et ils le ramenèrent du harpon qui arme la pointe de leurs longs pieux. C'étoit Grainville.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'auteur du *Dernier Homme*. Je dois un article particulier à son livre, et j'espère que le lecteur ne m'en saura pas mauvais gré. C'est probablement la dernière fois qu'il en est question dans notre littérature.

II.

Si on veut bien se rappeler ce que j'ai dit, dans le chapitre précédent, des conditions essentielles de l'épopée; si on m'accorde, et je l'espère, que cette grande œuvre du génie ne peut se passer du merveilleux dans sa fable, et de la foi dans ses lecteurs; si on convient qu'il n'y a plus d'épopée partout où le fait philosophique a prévalu sur l'imagination et la fantaisie, on comprendra dans

toute leur étendue les obstacles que l'épopée moderne opposeroit au génie même d'un Homère. Voilà pourquoi le *Télémaque* n'est qu'un admirable poëme didactique sur la politique morale ; voilà pourquoi *les Martyrs* ne sont à nos yeux qu'un chef-d'œuvre inimitable de style, où l'histoire de la révolution chrétienne est relevée de tous les attraits de la poésie.

Je crois avoir établi, et il n'est sans doute pas inutile de répéter ce qui n'a point d'autorité contre l'oubli, qu'à l'époque où Grainville concevoit une épopée tout-à-fait nouvelle, il n'y avoit plus rien de nouveau dans le monde que l'*inconnu*, plus rien de merveilleux que l'*impossible*. Tout le passé avoit appartenu à l'épopée antique, et il lui échappoit à défaut de croyances. Grainville s'empara de l'avenir. *Le Dernier Homme* est une Apocalypse classique.

Si les premiers jours de la terre, dont la révolution a consacré l'histoire traditionnelle, ont donné à Milton la dernière, peut-être, des épopées chrétiennes, à l'aide de cette mythologie génésiaque, repoussante et ridicule pour les esprits foibles qui s'appellent *les esprits forts*, avec quelle grandeur durent se révéler à la pensée du poète les destinées futures de l'humanité mourante! L'idée seule de cette antithèse effrayante de la création, d'une nature exténuée qui va cesser de produire, d'une race épuisée qui dégénère en nains difformes et stupides, d'un monde décrépit qui se refroidit sous un soleil qui s'éteint, étoit toute une poésie, et c'est Grainville qui s'en saisit. Conception immense dans laquelle le jugement dernier n'est qu'un épisode!

Il ne s'agit pas ici de la forme, de cette apparence extérieure que l'art donne à ses ouvrages, et que l'infortuné Grainville n'a pas eu le temps de leur donner, parce qu'il est né dans des temps mauvais ; mais, sous le rapport de l'invention, si vous retirez de cette haute concurrence quatre ou cinq intelligences prodigieuses,

Jean de Pathmos, Dante, Michel-Ange, Milton et Ballanche, aucun homme n'a anticipé plus puissamment que Grainville sur l'incompréhensible mystère de l'avenir.

Le poëme de Grainville, c'est donc la mort naturelle du genre humain, parvenu, à travers toutes ses destinées et tous ses perfectionnements, au terme infaillible de toute chose, et retombant, avec son globe stérile et désert, avec ses astres usés, et l'infini si borné que sa vue pénètre, dans le chaos dont il fut tiré par le Seigneur. Cette histoire s'appelle *le Dernier Homme* [1]. La pensée est si grande, que le génie qui s'y est élevé n'a pas besoin d'autre gloire ; mais tel est l'impertinent dédain de notre époque pour les réputations qui n'ont pas payé les droits du fisc aux monopoleurs de la presse, telle est notre indifférence à tous pour le beau sans prôneurs, pour le sublime sans annonces, que l'analyse du *Dernier Homme* peut encore avoir, après trente ans, l'intérêt de la nouveauté.

Il est sans doute superflu de dire qu'une pareille fable n'admettoit pas la formule expositive de l'ancienne épopée, qui n'est, dans l'usage consacré par les maîtres, que l'énonciation noblement simple d'un fait accompli. Elle ne se refusoit pas moins à la tradition classique de l'invocation, car les Grecs ont ignoré cette muse qui annoncera aux dernières générations le moment solennel où le présent éphémère des mondes sera près de se perdre dans l'éternité. Grainville sentit qu'une composition prise dans un état possible, mais inconnu, de l'histoire future, ne pouvoit se présenter que sous la forme d'un rêve ou d'une vision. Telle est celle de son

[1] Il est bon de rappeler ici que Nodier, comme on l'a vu plus haut, a été l'un des éditeurs du poëme de Grainville. Il en a donné la seconde édition en 1811, sous ce titre : *Le Dernier Homme, poëme en prose, ouvrage posthume de Cousin de Grainville. Seconde édition, avec une préface de Ch. Nodier*, Paris, 1811, 2 vol. in-8°.

exorde, qui rappelle celui du Dante, et qui devoit le rappeler, puisqu'il introduit l'esprit dans un monde fantastique dont la connoissance ne sauroit nous être donnée que par une sorte de révélation :

Nel mezzo del camin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura;
Che la diritta via era smarrita.

« Proche des ruines de Palmyre, il est un antre so-
« litaire si redouté des Syriens, qu'ils l'ont appelé la
« Caverne de la Mort. Jamais les hommes n'y sont en-
« trés sans recevoir le châtiment de leur audace. »

Voilà deux débuts du même tour, et ils convenoient, j'ose le dire, à deux conceptions de la même portée.

Ce n'est pas Virgile, ce n'est pas le génie pensif et mélancolique des temps écoulés qui conduit le poète à la recherche d'une histoire finie ; c'est le génie même de l'avenir qui développe sous ses yeux le mystère des temps inconnus, celui pour qui tous les événements sont comme s'ils étoient accomplis, l'esprit inspirateur des prophètes, « le père des pressentiments et des » songes, » et il se manifeste à l'homme capable de l'entendre, « sans le secours de la voix, et par des « moyens qu'aucune langue ne peut exprimer. »

Abordons maintenant ce sujet dans son plan, et suivons-le dans ses développements. Nous connoissons déjà le théâtre où va se passer l'action : c'est la terre caduque parvenue au moment où elle finit de remplir ses destinées comme un homme, et où des symptômes universels de destruction annoncent de toutes parts son agonie. « Les plaines et les montagnes, dépouillées de ver-
« dure, sont stériles et nues comme le rocher ; les arbres
« dégénérés sont couverts d'une écorce pâle ; le soleil
« affoibli n'éclaire tous les objets que d'un jour lugubre.
« Ce n'est point l'hiver et ses frimas qui répandent

« cette horreur sur la nature, car jusque dans cette sai-
« son cruelle on la voyoit autrefois conserver cette
« beauté vigoureuse qui promet une fécondité pro-
« chaine. » Elle a seulement subi le sort commun à tous les êtres créés : elle a vieilli pour mourir.

La race humaine elle-même, la dernière venue des jours de la Genèse, ne subsiste plus qu'en un seul couple qui peut la reproduire encore dans des hommes hideux, pervers et impies, qui effraieront les derniers jours de la société de plus de crimes qu'elle n'en a vu commettre depuis l'âge où elle est sortie de la tente des patriarches. Et cependant l'empire que Dieu a donné à l'homme sur sa demeure d'exil n'est pas encore détruit. C'est à lui de la conserver en la repeuplant, ou de l'abandonner au néant éternel par l'héroïque abnégation du dernier amour.

Ces deux amants, qui sont libres de hâter ou de retarder indéfiniment la catastrophe universelle de la création, cet Adam et cette Ève d'un enfer terrestre que les siècles ont fait, s'appellent Omégare et Sydérie ; et je n'ai peut-être pas besoin de dire que je suis loin d'approuver ces noms composés de nos langues d'hier, dans une histoire anticipée de si loin ; mais s'il est permis au génie de jeter une épopée par-delà tous les temps connus, il lui est invinciblement interdit de créer des noms propres et des mots.

On embrasse maintenant avec assez de facilité, si je ne me trompe, la composition dramatique de Grainville. Passons actuellement à ses machines épiques, et voyons s'il est resté en arrière des maîtres de l'art dans l'invention du merveilleux.

La question du poëme, on l'a déjà vu, c'est quelque chose de plus grand que de savoir si un guerrier venu de Phrygie érigera ses pénates dans le *Latium*, ou si des chevaliers aventureux planteront l'étendard de la croix sur les murailles de Jérusalem. La question du

poëme, c'est de savoir si la terre des hommes se conservera, ou si elle disparaîtra de l'infini avec son ciel et son soleil. Il est peut-être curieux de se rendre compte des moyens dont Grainville s'est servi, pour suppléer à quelque jalouse colère comme celle de Junon, ou à quelque affection maternelle comme celle de Vénus. J'ai beaucoup cherché dans toutes les épopées. Je n'ai rien trouvé de comparable à ceux-ci.

Le jour où la terre fut créée, un génie gardien et protecteur fut créé avec elle : « Vois, lui dit l'Éternel, les « étoiles dont ce firmament est peuplé ; ce sont autant « de mondes, et tous ces astres ont chacun leur génie, « qui veille à les conserver. Je t'ai fait celui de la « terre ; tu connoitras avec les lois qui la gouvernent « les éléments qui la composent. Prolonge par tes soins « sa jeunesse et ses jours : tu dois vivre autant qu'elle, « et ta vie est presque une immortalité. Les hommes « ne feront que paroître devant toi ; mais, tandis qu'ils « revivront pour ne plus mourir, ta mort et celle de la « terre seront éternelles. J'ai fixé dans le livre des destins cette époque fatale au jour où le genre humain « cessera de se reproduire. » Ainsi parla le Seigneur.

Telle est la divinité fantastique, le *Jovis ex machinâ*, qui s'efforce de perpétuer l'existence du monde, ou plutôt telle est la forme sous laquelle Grainville a représenté la nature elle-même qui lutte contre le néant. L'intérêt de préférence ou de caprice que les dieux d'Homère prêtent à leurs favoris ne me paroît ni aussi vif, ni aussi bien expliqué.

Quel sentiment, quelle passion, quelle nécessité contraire peut intéresser au même degré une volonté puissante, et presque irrésistible, à la destruction de la terre des vivants, au dernier triomphe de la mort ? La possibilité d'établir ce contraste, et de balancer dans une action vraisemblable les nombreuses péripéties qui en résultent, n'échappe-t-elle pas à la pensée ? Le poète va

vous l'expliquer, et je ne lui ferai pas tort de ses belles et simples paroles :

« Loin des regards des humains, il étoit une île environnée d'une eau fangeuse et dormante, couverte de soufre et de bitume, et si voisine de la porte des enfers, que de ce triste lieu l'œil la distinguoit sans peine : la lumière du firmament et des astres n'y pénétroit point ; elle étoit éclairée par des feux sombres qui s'exhaloient sans cesse de ses entrailles brûlantes ; la douce verdure n'y croissoit jamais ; on n'y trouvoit aucun être vivant, pas même les hiboux et les serpents, qui la fuyoient.

« Cette île solitaire n'avoit pour habitant qu'un vieillard malheureux dont la vue inspiroit le respect et la pitié. Là, pour expier une faute qu'il avoit commise, le ciel le condamnoit à voir tous les hommes coupables entrer dans les enfers, supplice qu'il enduroit depuis la naissance du monde, et qui n'avoit rien perdu pour lui de sa rigueur. Quand il entendoit les portes infernales tourner sur leurs gonds, tout son corps frissonnoit, ses cheveux blancs se hérissoient de terreur, il s'agitoit pour s'enfuir ou détourner la tête ; mais une force invincible le tenoit immobile ; il restoit courbé les yeux attachés sur la victime tremblante, jusqu'au moment où les démons la jetoient dans les feux dévorants.

« Ce vieillard misérable étoit Adam, le père des hommes, relégué dans cette île par la justice divine ; Adam qui fut, par sa désobéissance, l'auteur des crimes de sa race. Dieu, pour l'en punir, voulut qu'il vît les châtiments de sa coupable postérité, dont il avoit causé le malheur. Ne sachant combien ce supplice devoit durer, il avoit, pendant des siècles, attendu de jour en jour sa délivrance, qui n'arrivoit jamais. Il étoit si fatigué de la souhaiter qu'il n'avoit plus la force de former des désirs, et qu'il souffroit

« ses peines comme s'il devoit les endurer toujours.
« Dans le moment où l'espérance, éteinte dans son cœur,
« avoit cessé de les adoucir, il voit dans le lointain un
« nuage léger qui, plus rapide que le vent, vient à lui,
« s'arrête, et d'où sort l'ange Ituriel, le même qui sous
« les berceaux fleuris d'Éden lui portoit jadis les ordres
« du Créateur. »

Il faudroit toujours copier; mais le lecteur a déjà deviné le secret du message d'Ituriel. Le jour où le monde périra, la longue infortune d'Adam sera parvenue à son terme, et le ciel des saints lui sera enfin ouvert. Dès cet instant, l'envoyé du ciel va le conduire sur la terre pour accomplir des desseins que le Très-Haut doit révéler à son esprit, en y versant des lumières surnaturelles, et la mission du père des hommes est d'obtenir du plus jeune de ses descendants le sacrifice ineffable du dernier amour. La délivrance d'Adam est à ce prix.

Maintenant la conception tout entière de Grainville est dévoilée à vos yeux. Deux êtres qui s'aiment et dont l'union prolongera pendant des siècles incalculables les malheurs de la race humaine, sur une terre glacée qui lui fourniroit à peine quelques aliments sauvages, voilà le roman de son œuvre. Adam, qui ne respire que la destruction de ce monde criminel pour s'affranchir du plus cruel des châtiments, et puis pour revoir Ève et Abel, sans doute; le Génie de la Terre, qui s'épuise en artifices et en prodiges pour retarder un événement auquel sa vie est irréparablement attachée; la Mort qui attend, impassible et obéissante, sans savoir si son empire va s'étendre sur des générations nouvelles, ou se couronner par la plus grande de ses victoires, la destruction de l'univers, voilà le poëme. Je ne sais si tout cela est exactement conforme aux règles du père Le Bossu; mais il faut convenir que cela n'est pas commun.

Les impressions d'Adam, à l'aspect de cet antique sé-

jour, dont il est depuis si long-temps éloigné et qui a subi tant de vicissitudes en son absence, ont quelque chose d'indicible qui défie les efforts de la parole. « Tel « qu'un fils qu'une longue absence a séparé de sa mère, « jeune encore, et qui, la retrouvant courbée sous le « poids des années, sent, à cette vue, son cœur se serrer « de tristesse, et l'embrasse en lui cachant ses pleurs, « ainsi le père des humains ne peut considérer sans « douleur la décadence de la terre. — O terre, dit-il, que « j'ai vue sortir si belle des mains du Créateur, que sont « devenus tes riants coteaux, tes prés émaillés de fleurs « et tes berceaux de verdure? Tu n'es plus qu'une « ruine immense! La vieillesse a pâli le front du soleil « lui-même, dont l'éclat semblait immortel, et je sou- « tiens ses regards! »

C'est en se livrant à ces sombres pensées qu'il parvient au palais d'Omégare; car Omégare est le dernier des rois d'une dynastie mutilée à la mort de son chef, et que des révolutions sous lesquelles le monde a vieilli ont ramenée au pouvoir suprême, pour la faire régner sur un empire où il ne manquoit plus que des sujets. Omégare descend de Napoléon, et c'est lui qui, dans un voyage lointain, a payé le dernier hommage de l'admiration des hommes à la statue de son grand-aïeul, sur l'emplacement désert d'une ville qui fut Paris. « Ce dernier trait, » disois-je dans ma préface de 1811, « me pa- « roît contenir l'éloge le plus délicat, et, si l'on veut, le « plus sublime du prince qui gouvernoit la France au « temps de M. de Grainville. Il n'y en eut jamais du « moins de plus désintéressé ; car M. de Grainville con- « sacroit ainsi son enthousiasme pour l'empereur, peu « de jours avant de mourir, c'est-à-dire à une époque « où l'habitude du malheur devoit lui avoir appris à ne « plus rien espérer de la fortune. » On me permettra d'y voir aujourd'hui quelque chose de plus profond, une de ces vaticinations poétiques dont l'inspiration n'est

donnée qu'à un petit nombre de génies privilégiés. J'en suis venu effectivement à considérer le règne de Napoléon (et ma parole mérite une certaine créance, car je ne l'ai ni servi ni aimé) comme la dernière de toutes les victoires que l'esprit de civilisation dût remporter sur la barbarie.

Nous avons laissé Adam sous les lambris d'Omégare et de Sydérie, qu'une chaste sympathie avoit rapprochés, et qui n'attendent que le moment de se voir reproduire dans des enfants destinés à régénérer la vieille famille humaine. Le vieillard aux majestueux cheveux blancs, au front ridé comme par le burin qui ondule un pli profond sur l'ivoire, a été accueilli avec transport dans la demeure des amants. L'hospitalité doit devenir si douce dans cette maison où se renferment les seules espérances du monde, et dont l'homme, quel qu'il fût, ne sauroit plus franchir le seuil sans exciter des cris d'étonnement et de joie ! L'ignorance d'Adam les étonne ; car ils ne savent pas pourquoi cet inconnu, qui ne se nomme point, est resté étranger aux choses de la terre. C'est Omégare qui va les raconter ; c'est le DERNIER HOMME qui exposera au premier homme l'avant-scène du poëme, comme Énée devant Didon, comme Henri chez Élisabeth, et ce récit demandoit le tact et la mesure d'un goût exquis ; car il embrasse l'histoire du monde.

Ne craignez pas que ce tact et cette mesure manquent à Grainville. Assez de siècles se sont écoulés depuis nos siècles en petit nombre pour qu'Omégare n'en ait conservé d'autre souvenir que celui de ses ancêtres. Tout ce que le DERNIER HOMME sait du passé deviendra notre avenir. N'est-il pas vrai que c'est encore là une étonnante perception, et que l'imagination du lecteur n'est pas accoutumée par l'épopée à s'exercer dans un espace aussi vaste que celui qui sépare la mort physique d'Adam de la mort de l'univers? Voyez

ce que fait le poète et ce qu'il a fait à une époque où le *progrès* n'étoit pas encore la marotte d'une école de sophistes politiques! Il se pose à la fin des temps, et il en dévoile le mystère avec la naïveté d'un chroniqueur.

Quand Omégare vit le jour, « l'hymen, depuis vingt « ans, n'étoit plus fécond; les hommes, avançant tris- « tement vers le terme de la vie, sans être suivis d'une « jeune postérité, pensoient que la terre alloit perdre « en eux ses derniers habitants. Sa naissance fut un « phénomène qui causa leur surprise et leur joie; ils « la célébrèrent par des fêtes. On dit que des femmes « accoururent des extrémités du monde pour voir « l'*homme-enfant*. C'est ainsi qu'elles le nommèrent. « Son père le prit dans ses bras et s'écria : Le genre « humain vit encore! »

Ici se déroulent avec une incroyable puissance tous les faits accomplis par le temps, et toutes les tentatives inutiles que le génie a opposées à ses conquêtes. En vain le genre humain s'étoit transporté sur une terre qui sembloit neuve encore; en vain la *ville du soleil* avoit remplacé, sous les jeunes constellations du Brésil, la Memphis, la Babylone, la Rome et le Paris antiques : il ne restoit plus à la famille de l'homme qu'un petit nombre d'éléments de conservation qui se refusoient le plus souvent à ses efforts pour les saisir, et qui ne se reproduisoient point. Tout commençoit à mourir autour du DERNIER HOMME vivant.

Déjà depuis long-temps, combien de royaumes usurpés sur la mer avoient disparu sous ses eaux! Et pour ne parler que de notre étroit Occident, un jour étoit arrivé où l'Océan avoit dévoré l'Angleterre, cette reine réelle du monde, qui en asservit la moitié par l'habileté de son commerce, et qui en a dupé l'autre par l'insidieux charlatanisme de ses théories. C'est peu! L'unique et doux satellite de notre globe, la lune, n'existoit

plus. Au commencement d'une nuit terrible, elle s'étoit montrée béante comme une large bouche ouverte qui vomiroit des torrents de feu. Un philosophe reconnut qu'elle étoit incendiée par un volcan, et qu'un des mondes de la création retournoit à la matière.

Cependant l'intelligence humaine luttoit de travaux impuissants contre la loi de mort à laquelle tous les mondes sont soumis. Les rues des villes abandonnées étoient devenues des champs pauvres en productions, mais qui suffisoient à la subsistance de quelques rares cultivateurs. On avoit ouvert aux fleuves des routes nouvelles pour s'emparer de leur lit et promener la charrue sur un limon vierge et fertile. Le génie venoit d'entreprendre la conquête de la mer et de lui offrir tous les continents de la terre en échange de ses abîmes. L'art de prolonger au-delà de ses limites ordinaires le cours de la vie humaine s'étoit révélé aux méditations d'un sage, dédaigneux de l'employer pour lui-même, et qui avoit doté du triste bienfait d'une vieillesse inutile un petit nombre d'hommes vertueux, choisis parmi les chefs des nations. Je n'ai rien dit de ces découvertes dont s'enorgueillit chaque matin notre perfectibilité au pas de course, et dont aucune ne s'étoit dérobée aux immenses prévisions du poète. A l'époque où il s'est placé, la navigation aérienne est déjà une pratique des temps reculés; elle a transporté la stratégie et les combats dans les plus hautes régions de l'atmosphère. On a vu souvent « les cieux obscurcis par des légions de vais-
« seaux armés, qui se faisoient la guerre, pendant que
« les oiseaux épouvantés prenoient la fuite de toutes
« parts. Seuls maîtres du champ de bataille, les combat-
« tants s'approchoient les uns des autres, armés de faux
« étincelantes, pour couper la corde qui tenoit les na-
« celles suspendues; ou, plus perfides, perçoient le globe,
« à l'aide de la flèche aiguë ou du plomb rapide. Les
« soldats tomboient par milliers, comme si la foudre les

« eût précipités du ciel. Leur sang rougissoit la douce « verdure des arbres, et leurs membres épars et palpi- « tants jonchoient les campagnes et les toits du paisible « laboureur. »

Le génie de la terre, si intéressé à la conservation de sa planète, n'avoit rien négligé pour surprendre le cœur d'Omégare et pour l'enchaîner à sa mourante fortune par tous les genres de séductions. Incapable de donner une âme aux créatures qui surgissoient de l'ancienne pensée de Dieu, il étoit dépositaire du trésor de toutes les formes qui avoient revêtu les créatures finies, et il en avoit embelli la DERNIÈRE FEMME. C'est ainsi qu'apparut Sydérie aux regards de son amant, dans cette foule de femmes charmantes qui ne devoient pas être mères. « Si, dans l'atelier d'un sculpteur, dit Grainville, « une jeune fille entre furtivement, à demi-nue, monte « sur un piédestal vacant, y reste immobile, les yeux « baissés, et veut que le spectateur la confonde avec les « statues qui l'entourent, l'erreur ne dure pas un instant. « La vie qu'elle possède et qu'elle ne peut suspendre « éclate dans les mouvements de son sein, sur ses lèvres « de corail, dans le souffle léger qui s'échappe de sa « bouche. On la distingue aussitôt des froides déesses « que le ciseau de l'artiste a formées. Telle étoit Sydérie « au milieu de ses compagnes. » Et on me permettra peut-être d'ajouter que l'antiquité n'a pas fait Vénus aussi belle.

En effet, comme le statuaire grec qui avoit formé le type de la beauté des charmes épars de cent beautés choisies, le génie de la nature a réuni dans Sydérie tout ce que les âges antérieurs ont adoré dans les femmes. Il recourt aux plus anciennes traditions de la poésie pour ravir à Hélène ces attraits impérieux qui ont soumis le cœur de tant de rois. Il va plus loin ; il ressuscite Eve elle-même, avec le timide embarras, ave la touchante pudeur qui embellissoient la mère des hommes, lorsque

Adam, surpris de se réveiller à ses côtés, admira pour la première fois la jeune épouse que Dieu lui avoit donnée.

A ces mots du récit d'Omégare, Adam, rempli d'un trouble qu'il craint de faire éclater, « baisse promptement ses paupières, suspend sa respiration qui s'accélère, contient de ses mains ses genoux tremblants, « vains efforts qui le trahissent !... Il ne peut résister « au désir de savoir si Ève paroissoit heureuse, et il s'en « informe avec une curiosité inquiète et timide. » Cependant l'étonnement des jeunes époux redouble encore, parce qu'ils ne peuvent comprendre l'émotion et l'attendrissement de ce vieillard qui a conservé des regrets et des sympathies pour les jours de la naissance du monde.

A compter de ce moment, l'action est si fortement nouée, qu'il devient sans doute inutile d'en prolonger l'analyse, et je crois sentir profondément que ce seroit prendre un soin superflu auprès des lecteurs qui ne trouveroient pas dans des beautés si nouvelles et si rares une raison suffisante pour achever la lecture de l'ouvrage. C'est ici d'ailleurs que la conception du poète, de plus en plus hardie dans ses développements et dans sa forme, demande à se manifester avec tout l'éclat de sa parole. Dieu me préserve de le dépouiller de cette magie, pour réduire ses tableaux aux froids linéaments du diagraphe, et pour soumettre ses magnifiques récits à l'humble portée de ma prose. L'influence paternelle d'Adam, les efforts désespérés du génie de la terre, sont maintenant en présence. La lice est ouverte, explorée, connue. Omégare va fuir ce qu'il aime, et chacun de ses pas hâtera d'un jour la décadence du monde. En vain la touchante image de la mort de deux vieux époux, qui furent pendant quelques années l'univers l'un pour l'autre, l'ébranle un moment dans ses résolutions inquiètes. Toute alternative est placée désormais pour lui entre le bonheur passager du présent et l'avenir assuré de la ré-

surrection. La délivrance de son premier père et de toutes les générations qui en sont descendues jusqu'à lui se balance dans son cœur éperdu avec l'invincible amour qu'il ressent pour Sydérie, la seule femme qui puisse encore en inspirer. S'il y avait quelque chose qui s'élevât jusqu'au sublime de la *Genèse* dans les œuvres imparfaites de l'esprit, ce seroit cette grande *Téléose* (et qu'on m'accorde ce nom pour des idées qui n'en ont point) où se complétera sur la terre le sort périssable de l'humanité.

Omégare hésite, il s'abandonne à ses doutes, il les combat et les repousse, il change dix fois de pensées; il se résout quelquefois; et chaque fois que sa pensée répond à l'inspiration d'Adam, la terre commence à se dissoudre. « Du fond des cavernes et des antres, il sort « des sons lamentables et plaintifs; on entend dans les « airs des voix qui gémissent; les feuilles des forêts « s'agitent d'elles-mêmes; les cloches, ébranlées par « une force inconnue, répandent au loin le glas lugubre « de la mort; on diroit qu'elles sonnent le trépas du « genre humain. Les montagnes s'ouvrent et vomissent « des tourbillons de flammes et de fumée; les flots, sans « être soulevés par les vents et par les tempêtes, mugis- « sent et se brisent avec fureur contre les rivages, en « roulant des cadavres. Toutes les comètes qui, depuis « la création, avoient effrayé les hommes, se rappro- « chent de la terre et rougissent le ciel de leurs cheve- « lures épouvantables. Le soleil pleure; son disque est « couvert de larmes de sang... Déjà tous les corps qui « recèlent des substances de l'homme se hâtent de les « restituer à son créateur et à son juge; au nord, la « glace éclate et se rompt pour leur donner un passage; « sous les tropiques, l'Océan bouillonne et les vomit sur « ses rives; elles sortent des tombeaux qui s'ouvrent, « des arbres qui se fendent, des rochers qui se brisent, « des édifices qui s'écroulent. La terre est un volcan

« immense d'où, par un nombre infini de bouches, s'é-
« lancent des ossements et des cendres. »

Tel est ce poëme, dont le dénouement s'exécute entre deux acteurs, le Génie de la Terre et la Mort; et quand j'ose dire que tel est ce poëme, je compte assez sur l'indulgence de ceux qui me lisent, pour ne pas craindre qu'ils m'imputent la détestable et honteuse prétention d'avoir donné la mesure d'un pareil chef-d'œuvre dans une esquisse dénuée de couleur et de vie. Si je n'ai pas réussi à démontrer que l'ouvrage de Grainville est une des plus hautes conceptions épiques de tous les siècles, la faute en est à moi seul, et c'est moi qu'il faut plaindre d'avoir manqué d'art pour la faire connoître et d'expressions pour la louer.

Je ne dissimulerai point ici le reproche le plus grave, parce qu'il est le plus fondé, que la critique ait *formulé* contre *le Dernier Homme* : «C'est que l'auteur, dans sa
« fiction poétique et tout idéale, n'ait nommé d'autres
« personnages des livres saints qu'Adam et Ève, et n'ait
« guère puisé dans la révélation que l'idée de leur faute;
« qu'il n'ait pas désigné une seule fois le Rédempteur,
« et n'ait dépeint le jugement dernier, opéré en présence
« de Dieu par les consciences des hommes, que dans
« un songe de Sydérie. Il est à regretter, ajoute ju-
« dicieusement M. Gence (*Biographie universelle*,
« tome XVIII, page 374), qu'il n'ait pas donné à son
« plan une teinte plus prononcée de christianisme,
« comme plus d'onction à son style. »

Je souscris à cette excellente critique, et je regrette de ne pas l'avoir prévue lorsque je parlai de Grainville pour la première fois; mais je ne crois pas qu'il soit tout-à-fait impossible d'y répondre par des raisonnements tirés de la nature et de l'esprit des temps. Quand Grainville écrivoit, le christianisme, à peine relevé de sa ruine, se replaçoit timidement parmi les institutions d'un peuple sans foi. Les admirables ouvrages de M. de

Châteaubriand étoient encore sous la presse, et il n'étoit probablement donné qu'à lui de rendre à la poésie religieuse toute son imposante majesté, dans des jours de scepticisme où ses beautés les plus grandioses ne rappeloient à la multitude que les sarcasmes de Voltaire et les spinthrées sacriléges de Parny. Grainville, obligé de se faire lire pour vivre, et je puis heureusement alléguer en sa faveur une excuse plus honorable, Grainville, retenu par la crainte de livrer aux dérisions de l'impiété des mystères qu'il n'avoit jamais méconnus, jugea convenable de se renfermer dans le mythisme primitif de Milton. Klopstock étoit alors fort ignoré en France, quoiqu'il y fût déjà traduit, et peut-être il n'étoit parvenu de lui à Grainville que son nom; mais il est bien certain que la connexité du *Paradis perdu* et de la *Messiade* n'étoit pas, de son temps, une de ces notions littéraires sur lesquelles peut se fonder la filiation poétique des personnages de l'épopée. Cependant l'objection de M. Gence subsiste presque tout entière, et je n'y aurois pas insisté long-temps si elle ne fournissoit une autorité respectable à mon opinion sans autorité, sur les conditions fondamentales de ce genre de composition. Le défaut que M. Gence a remarqué dans le poëme de Grainville est un grand défaut, sans doute; mais le tort en est à l'époque, et non pas à l'écrivain. Je répète donc avec plus d'assurance qu'il n'y a point d'épopée complétement possible à une nation qui manque de foi dans le poète, et qu'il n'appartient qu'aux siècles naïfs de goûter les productions du génie. Qu'est-ce d'ailleurs que le génie lui-même si on lui enlève ses croyances et sa naïveté?

Il me reste à parler du style de Grainville, et je crois en avoir donné une idée en le copiant souvent, parce que je me sentois incapable de prêter à sa pensée plus de relief et plus d'éclat qu'elle n'en reçoit de ses propres paroles. Il est facile d'y reconnoître une profonde étude de la littérature sacrée, si simple et si imposante à la

fois. L'imitation des formes primitives de la langue homérique, relevée çà et là par quelques traits de la douce mélancolie de Virgile, ne m'y paroît pas moins sensible. Quant au mouvement de la période avec tout son nombre et toute son harmonie, j'y trouve ce rhythme de la prose dont on a cherché jusqu'ici le plus parfait modèle dans quelques belles pages de *Télémaque*. Seulement, et je ne crains pas de le dire, l'expression y est moins parée, les ornements en sont plus chastes, l'effet général en est plus sévère, comme il convenoit aux mythes sérieux d'une grave théogonie, opposée aux images riantes et frivoles des fables païennes. Je compléterai ma pensée sans réticence : je n'imagine pas que la propriété du langage ait jamais été plus loin.

Toutefois, et ceci est essentiel à rappeler, *le Dernier Homme* de Grainville n'étoit que l'esquisse achevée d'un poëme. Réduit de lassitude et de désespoir, il avoit livré son ébauche à la critique, parce qu'il ne lui restoit plus ni assez de pain ni assez de jours pour en composer un tableau immortel. La plume étoit tombée de ses mains à la fin de ce premier chant qui offre toutes les qualités de son style, embellies, si l'on veut, par le retour de la rime et la cadence de la mesure. Il suffit d'un peu d'habitude du mécanisme de la versification pour reconnoître dans cet essai le premier jet d'un talent qui ne rebute pas la phrase métrique, parce qu'il s'est réservé de s'y assujettir au besoin. Ainsi dans les passages que j'ai cités, on a lu des vers bien faits :

Prolonge par tes soins sa jeunesse et ses jours...
. . . .
Il voit dans le lointain un nuage léger...

Ainsi, dans cet admirable portrait du temps accompli, représenté par un vieillard robuste, mais enchaîné, « dont les épaules sont mutilées, et qui regarde avec

« douleur les éclats d'une horloge brisée, *et deux ailes* « *sanglantes sur la terre étendues*, » on sentiroit une inversion qui n'appartient pas à la prose, et qui révèle un vers latent, si l'on peut s'exprimer ainsi, un vers qui n'attend qu'une modification et qu'une rime, et ce n'est pas le goût exquis de Grainville, de l'écrivain qui a le mieux connu, selon moi, le nombre de la langue françoise, qu'une erreur d'inattention auroit pu entraîner dans une pareille faute, si Grainville avoit vu autre chose, dans ces pages échappées à sa misère et à ses dégoûts, que les matériaux d'un poëme.

A l'exception de Jouy et de Millevoye, deux de ces nobles talents dont le foyer est dans l'âme, la presse littéraire les jugea plus sévèrement. *Le Dernier Homme* ne fut pour elle qu'un roman mystique du genre solennel, qui étoit alors le genre ennuyeux, et pour en expliquer la prétendue pseudonymie, elle chercha le plus inexpérimenté, le plus obscur, le plus nul des jeunes auteurs que les almanachs du temps enregistroient, bon an mal an, dans leurs tables mortuaires. Je crois, Dieu me pardonne, que ses yeux s'arrêtèrent sur moi, car elle n'avoit pas pris la peine de s'informer au Havre si un homme du nom de Grainville y étoit né; à Amiens, si un homme du nom de Grainville y étoit mort. L'ouvrage de Grainville n'échappa point au dédain, moins ignominieux que leur estime, de quelques folliculaires à la journée qui donnoient alors la gloire. Tel est le sort des grands hommes pendant leur vie. Tel est souvent leur sort quand ils ne sont plus.

La réaction qui s'est opérée depuis quelques années dans les idées philosophiques et dans les théories des arts a fait jaillir de l'oubli le nom de Grainville avec quelques autres. Il s'est retrouvé plus d'une fois sous la plume éloquente de M. Sainte-Beuve; un homme de beaucoup d'esprit, M. Félix Bodin, a fait hommage à la belle invention épique du *Dernier Homme* d'une fiction

ingénieuse que sa forme rend populaire, le *Roman de l'avenir*; la muse élégante et facile de M. Creuzé de Lesser lui a payé un tribut plus honorable encore, en le parant de cette pompe des vers dont Grainville n'avoit pas eu le temps de s'occuper. Il est possible désormais que la réputation de Grainville retentisse de siècle en siècle dans la mémoire de quelques hommes studieux dont le génie patient s'exerce avec délices à explorer les cryptes du passé, dans la mémoire de quelques hommes sensibles qui prennent le beau et le bon où ils le trouvent, sans acception du sot jugement des contemporains. Quant à l'ouvrage de Grainville, j'espère qu'il tiendra sa place au nombre des raretés les plus prisées des bibliomanes, car je répète et j'attesterois au besoin qu'il ne s'en est jamais vendu qu'un très-petit nombre d'exemplaires qui sont tombés dans les rebuts de la petite librairie. Depuis que le *Dernier Homme* a paru, les chefs-d'œuvre du génie sont au rabais. Il y en a tant !

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue de la Monnaie, 11.

